N° 393 — Tome CVI 1er Novembre 1913

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-quatrième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, GUILLAUME APOLLINAIRE, DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS,
EDMOND BARTHÈLEMY, GEORGES BOHN, MAURICE BOISSARD, R. DE BURY,
JANKO CADRA, FERNAND CAUSSY, JEAN CHUZEVILLE,
HENRY-D. DAVRAY, GEORGES DUHAMEL, JEAN DE GOURMONT,
ÉMILE HENRIOT, CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN,
MAURICE LE BLOND, JACQUES MORLAND, PAUL OLIVIER, LOUIS PERGAUD,
RACHILDE, E. DE ROUGEMONT, EDOUARD ROUVEYRE, MARIO SCHIFF,
JOSÉ THÉRY, LOUIS THOMAS, JULES VALLÈS.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | Étranger : 1 fr. 50.

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIII

SOMMAIRE

N° 393. — 1er NOVEMBRE 1913

Maurice Le Blond	*Sur Émile Zola*	5
Louis Pergaud	*Dans l'intimité de Léon Deubel*	20
Edouard Rouveyre	*Regards : IV. Sur la fin d'une abeille*	43
Emile Henriot	*Poésies*	46
Jules Vallès	*Quelques Lettres inédites*, publiées par M. Gaston Picard	48
Jacques Morland	*Le XVIIIe siècle et la Critique*	59
E. de Rougemont	*Portraits graphologiques : MM. Gustave Kahn, Maurice Barrès, Francis Jammes, Jules Renard, René Quinton*	69
Mario Schiff	*Mirabeau au donjon de Vincennes. A propos d'une lettre inédite de Mirabeau*	85
Paul Olivier	*Le Diable au Presbytère*	101

REVUE DE LA QUINZAINE

Georges Duhamel	*Les Poèmes*	128
Rachilde	*Les Romans*	132
Jean de Gourmont	*Littérature*	136
Edmond Barthèlemy	*Histoire*	140
Georges Bohn	*Le Mouvement scientifique*	147
José Théry	*Questions juridiques*	151
Fernand Caussy	*Géographie politique*	154
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	159
R. de Bury	*Les Journaux*	166
Maurice Boissard	*Théâtre*	170
Gustave Kahn	*Art*	184
Henri Albert	*Lettres allemandes*	187
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	192
Démétrius Astériotis	*Lettres néo-grecques*	197
Jean Chuzeville	*Lettres russes*	201
Janko Cadra	*Lettres tchèques*	204
Louis Thomas	*Variétés: Chateaubriand et les Grecs*	208
Guillaume Apollinaire	*La Vie anecdotique*	211
Mercvre	*Publications récentes*	215
—	*Echos*	217

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ALFRED MACHARD

Titine (L'Epopée au Faubourg). Vol. in-18 .... 3 50

MADAME LAFARGE

Correspondance, publiée et annotée par M. Boyer d'Agen. Avec des Illustrations. Tome I : Madame Lafarge, Abbé Brunet, Frédéric Lacombe, Delafont, Charles Lachaud, Fragments. Tome II : Madame Lafarge, Charles Lafarge, Raymond Pontier, Maurice, Gustave et Adèle Collard, Alexandre Dumas, Emile de Girardin, Jacques Jasmin, Babaud-Laribière, Lavillemarais, Théophile Mercier, Napoléon III, Orfila, Raspail, Divers. Deux volumes in-18........... 7 »

ANDRÉ GIDE

Prétextes. Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale. Nouvelle édition augmentée. Vol. in-18..... 3 50

ÉMILE VERHAEREN

Les Blés mouvants, poèmes. Vol. in-18............ 3 50

ÉDOUARD DUJARDIN

Poésies. (La Comédie des Amours. Le Délassement du guerrier Poésies anciennes). Vol. in-18...................... 3 5

WACYF BOUTROS GHALI

Le Jardin des Fleurs. Essais sur la poésie arabe et mo ceaux choisis. Préface par Juli Lemaitre. Vol. in-18 .... 3 5

ANDRÉ SPIRE

Quelques Juifs. Israël Zangwill. Otto Weininger. Jam Darmesteter. Vol. in-18.............. 3

PAUL ESCOUBE

Préférences. Charles Guérin. Remy de Gourmont. Stépha Mallarmé. Jules Laforgue. Paul Verlaine. V in-18 3

AD. VAN BEVER

La Poésie française du Moyen Ag

(XIe-XVe siècles). Recueil de textes, accompagné de traductions, notices et préc d'une étude littéraire, par Charles Oulmont. Vol. in-18................ 3

SUR ÉMILE ZOLA

—

Il y aura bientôt six années qu'Emile Zola repose au Panthéon, auprès de Victor Hugo, et sa mémoire, peu à peu, s'est pacifiée dans une glorieuse sérénité. Certes, cet apaisement posthume ne s'est pas produit d'un seul coup. Zola, pendant quarante années de son existence, a soulevé trop de passions et de problèmes, heurté trop de préjugés et d'intérêts, pour que la mort ait pu désarmer ceux de ses adversaires qui devaient lui survivre. Durant toute sa vie, la substance de son œuvre, ses théories, et jusqu'à la chair même de ses personnages ont alimenté les polémiques mondiales. Il fallait donc que ces véhémentes querelles pussent se calmer avec le temps. Aujourd'hui, les principaux acteurs des grandes batailles de naguère sont, pour la plupart, disparus. Les générations les plus récentes, qui n'ont point participé à ces luttes, apporteront dans leurs jugements une vision plus désintéressée et plus objective. Les fumées et les nuées d'orages se sont dissipées, et, désormais, c'est l'œuvre formidable du Maître, qui se dresse devant nous, dans toute la solidité de son architecture, aussi imposante par sa dimension, par ses hardiesses, que par son équilibre inébranlable, et qui demeure un des plus grandioses monuments qui ait été bâtis dans la langue française.

Chez Zola, c'est à l'écrivain que s'intéresse et que s'intéressera

de plus en plus la masse immense du public. C'est le poète, le seul épique de la France, comme l'a écrit Laurent Tailhade, — c'est le romancier social, c'est le chantre prodigieux de la vie, qui est allé au peuple, qui a su découvrir le chemin de son âme, qui a si profondément pénétré la conscience des foules, qui en a dépeint les angoisses, les misères, les résignations, les appétits, les révoltes, le rêve obscur et généreux, c'est celui-là qui doit survivre dans le souvenir et dans le cœur des hommes.

Les années passent, puis les siècles... Les raisons sont oubliées qui poussaient à s'entrechoquer les ancêtres. Les cités s'écroulent ou se transforment ! Et c'est Théophile Gautier qui a raison : l'Art éternel seul importe. Dans cinquante ans, les hauts faits de notre époque, les crimes ou les exploits présents n'exciteront guère que la curiosité et la controverse de quelques érudits. Ils seront devenus des thèmes historiques, susceptibles d'intéresser tout au plus un petit groupe de spécialistes. Mais Coupeau et Lantier, Fouan, Gervaise vivront comme des types éternels. Les fresques héroïques de *la Débâcle* soulèveront la même horreur des inutiles tueries et des guerres impies. Il y aura encore des jeunes hommes qui, penchés sur les feuillets de *Germinal*, se sentiront envahis, à la lecture de cette sombre et rouge épopée, par une houle soudaine de forces inconnues. Et la génésiaque aventure d'Albine, l'idylle du Paradou, n'aura pas cessé d'être le merveilleux poème des félicités terrestres, dont les pages frémiront toujours aux mains émues des amoureuses.

Au surplus, les limites restreintes de cette étude m'interdisent de parler des vertus publiques et privées de Zola, de vanter cette probité, ce désintéressement, cette constance dans le travail qu'on a coutume de proposer en exemple à la jeunesse. Nous ne pouvons que donner ici des aperçus d'ensemble sur l'homme de lettres. La place nous manque également pour dire la libre enfance de Zola, à Aix-en-Provence, véritable débauche de nature, furieuse et saine orgie de plein air, années émerveillées, au cours desquelles il devait acquérir une si abondante richesse sensorielle. Il nous faut négliger une multitude de détails biographiques, sa pauvreté première, les misères et les difficultés terribles de ses débuts, ses ambitions juvéniles, les projets de son adolescence, alors qu'il rêvait d'écrire une vaste trilogie poétique, la Genèse, sorte d'illus-

tration romanesque de l'origine des espèces ; il nous faut passer vite pour arriver à l'époque où l'auteur, qui a déjà publié *les Contes à Ninon* et qui travaille à *Thérèse Raquin*, atteint la pleine conscience de sa force et de ses dons.

§

Nous sommes en 1865, et déjà Zola est en pleine bataille. A cette époque le Romantisme agonisait. L'effort de 1830 avait surtout abouti à un reverdissement de la langue. Mais cette formule était devenue pareille à un arbre stérile dont la sève épuisée ne pouvait plus donner naissance à de nouveaux fruits. Peu à peu, les romantiques aboutissaient à un poncif, aussi conventionnel que celui contre lequel ils avaient lutté plus de trente ans auparavant. Le goût des poètes pour les personnages fantastiques, leur prédilection pour les draperies, les phrases à panache, la rhétorique à grand orchestre, les avaient insensiblement éloignés de la nature. On eût été porté à croire qu'ils vivaient et respiraient vraiment dans un fastueux dictionnaire, qu'ils s'alimentaient de termes magnifiques et rares, uniquement séduits et grisés par l'éclatante sonorité des riches vocabulaires. Aucun vestige de la vie vraie ne subsistait dans ces architectures lyriques et chatoyantes, dans ces édifices de versification babélique, qui paraissaient avoir été construits pour une autre planète que la nôtre, en dehors des grandes lois qui régissent notre univers. Pour tout dire, enfin, les poétiques titans de 1830, si admirables pour leur abondance vitale et qui semblaient de taille à jongler avec les Ossa et les Pélion, avaient déterminé une étrange progéniture de nains difformes, et ces gnomes du Romantisme avaient perdu tous traits humains.

Quant à la littérature romanesque, représentée par Octave Feuillet, son faux idéalisme correspondait parfaitement aux hypocrites pudeurs d'une société affolée par les flonflons d'Offenbach et les romances de Gounod, et qui était en train de courir, dans le vertige des cotillons, dans l'étourdissement des contre-danses et des réjouissances mondaines, à la culbute fatale et tragique, à la banqueroute, à la débâcle. Une société gorgée de bien-être, satisfaite de sa médiocrité, somnolait sourde à toutes idées généreuses ou supérieures, plongée dans le ronronnement de son égoïsme.

C'est alors qu'une voix se fait entendre ; une voix bourrue

et sincère, rude et franche, une voix que soulève le feu sacré de la jeunesse. Quel était cet obscur journaliste qui se permettait de s'attaquer ainsi, sans concession ni réticence, aux dieux du jour ?

On le disait le chef d'une petite bande tapageuse de rapins révolutionnaires, — des fous furieux qui peignaient la réalité avec des tons d'une crudité féroce, et chez qui les audaces de coloristes bouleversaient l'optique habituelle. Cette bande, c'étaient les impressionnistes, les Manet, les Cézanne, les Claude Monet, les Pissarro, dont l'œuvre allait régénérer la peinture moderne, et qui avaient trouvé en Emile Zola leur théoricien et leur porte-parole.

Dès cette première bataille, qui eut pour prétexte la poussée des peintres impressionnistes, on peut déjà retrouver les principes et les germes de la théorie d'art que fut le Naturalisme. Zola en a déjà l'obscur instinct. Il faut l'entendre, dans *Mes Haines*, reprocher à Hugo de « parler de la banlieue de Paris, comme Dante a parlé du ciel et de l'enfer ». Il faut l'entendre s'insurger contre les excès du Romantisme, qui n'est qu'une poétisation de la démence, du meurtre, du suicide, de tous les paroxysmes et de tous les déséquilibres. C'est en vain qu'il recherche l'homme dans leurs livres. Il n'y voit que des marionnettes sentimentales, des anges d'une candeur irréelle et impossible, des pantins métaphysiques ou des monstres encore que de grands poètes ont empli, comme des amphores de chair, du trop-plein de leurs rêves ou de leurs fièvres. Amaury, Albert, pour ne parler que de *Volupté* et de *Mademoiselle de Maupin*, sont des êtres d'exception, des créatures désorbitées, situées au dehors de tout groupe et de toute classification humaine.

Zola se pose en ennemi de la fantaisie imaginative et s'attaque au vieux dogme mystique de l'inspiration. « Soyons des miroirs grossissants de la vie externe », avait déjà prononcé Flaubert. Zola partage cette opinion. Pour lui, les seuls combustibles nécessaires à la machine créatrice ne peuvent être que les sensations dont l'univers nourrit l'artiste. Aux règles géométriques et rationnelles de la culture classique, au principe de la liberté sans frein promulgué par Victor Hugo, il oppose le précepte de la vérité dans l'art et de la soumission à la nature.

Mais comment nous mettre en rapport avec l'univers? Devons-nous être uniquement des êtres qui vibrent et frissonnent à tous les contacts extérieurs?... Et c'est ici qu'il fait intervenir dans l'art les principes de l'observation scientifique et de la méthode expérimentale.

Or, les grandes lois de la science moderne paraissaient encore méconnues de l'immense majorité des hommes. Les grandes lois qui régissent les mouvements de la matière vivante et le développement des sociétés demeuraient indifférentes à la presque totalité des artistes et des lettrés. Seuls, quelques initiés avaient pu en pénétrer les arcanes, quelques spécialistes habitués aux rites mystérieux des laboratoires et des cliniques.

Ces vérités, jusqu'alors ésotériques, Zola va les traîner au grand jour, les faire rayonner à la lumière. Il va les transformer en préceptes de vie. Aujourd'hui il saura en extraire une esthétique. Et, demain, il en tirera une morale, une religion, une foi humaine.

Ainsi, quand le jeune Zola se cherche des précurseurs et des ancêtres intellectuels, il ne va point les choisir parmi les poètes. Les hommes qu'il opposait aux demi-dieux du Romantisme, c'étaient des savants et des philosophes positivistes, les Auguste Comte, les Claude Bernard, les Darwin.

Et quand il expose avec une inflexible rigueur les principes du positivisme et de la science, quand on le voit substituer au superbe verbiage des romantiques les simples et sincères formules établies par la science expérimentale, on comprend la stupéfaction causée par les premières polémiques de Zola. La discussion littéraire, qui était surtout un exercice élégant, n'avait pas encore été troublée par de pareils accents. La critique qui procédait par épigrammes et par ironies, dont les armes favorites étaient le coup d'épingle et la piqûre de guêpe, s'épouvantait vraiment à l'aspect de ce débutant, surgissant soudain dans la cohue des lettres, et qui, armé de la massue d'Hercule, faisait ainsi table rase de toutes les superstitions littéraires.

Que nous voilà loin, déjà, du scandale provoqué par le procès de *Madame Bovary* ou de l'indignation causée par la parution de *Germinie Lacerteux !* Nous sommes, en effet, en 1868, lorsque Zola entreprend cette énorme série des *Rougon-Macquart*, cette histoire naturelle et sociale d'une famille qui

devait s'élargir jusqu'à contenir dans son cadre immense l'immense tableau de toutes les activités terrestres. Œuvre unique qui comprend vingt volumes et qui compte près de douze mille pages, où s'agitent plus de douze cents personnages, s'irradiant dans la confuse collectivité des plèbes et des multitudes les plus diverses. Cette œuvre-là est plus que le roman d'une époque, elle demeure l'épopée même de l'espèce humaine, considérée dans une époque de transition, persévérant, se transformant dans le cercle défini d'un milieu social, subissant la modification des bouleversements intellectuels et vitaux que provoqua le XIXe siècle. Un poète y a décrit l'humanité élémentaire, foncièrement immuable, soumettant ses appétits, ses actes, ses mouvements, aux forces supérieures et permanentes de la vie, aussi bien qu'aux éphémères nécessités des accidents historiques.

§

Je n'ai point le projet d'analyser ici cette œuvre colossale, d'en déterminer l'esthétique, d'en traduire le vaste sens panthéiste. Nous y assistons à des noces bibliques de races, à d'immenses symphonies cosmiques, à d'héroïques apothéoses du travail, à des glorifications non pareilles de la matière triomphante. Zola y chante la fécondité des êtres et des choses, la végétation vivace et luxuriante de la chair humaine, la puberté des fruits et l'ascension des sèves. Puis c'est l'étendue des moissons se gonflant comme un ventre magnifique sous la pluie fertilisante du soleil. Il dit la pudeur peureuse des vierges et leurs abandons délicieux, les brûlantes convoitises du mâle. Il réhabilite les actes physiques. Il montre les maladies de l'espèce désagrégeant le bloc humain ; l'hérédité sculptant les hommes de ses mains invisibles ; les accouplements et les travaux s'accomplissant ainsi qu'un rite énorme et religieux. Il restitue leur prestige aux tâches terrestres. La formidable activité contemporaine, les bourdonnantes industries, les obscures mines souterraines, les ruches ouvrières, le cauchemar terrifiant des contrées usinières, l'extraordinaire tohu-bohu des halles et des gares trouvent en Zola un génie assez puissant, un artiste incomparable, pour en comprendre la sublimité farouche et la grandiose beauté.

Et puis, ce sont des spectacles de foules agissantes, des étendues panoramiques, de larges et infinies régions où la terre

déroule ses innombrables aspects, ce sont des sanglots de pitié, des cantiques d'amour, des cris tumultueux de mort et de révolte, qui montent dans nos mémoires. On voudrait avoir la puissance de caractériser d'un mot cette œuvre-univers, et l'on ne parvient qu'à balbutier. Un océan de formes nous envahit et nous submerge. Tout un monde s'écroule et toute une humanité s'élabore, et c'est une gigantesque convulsion qui tient à la fois de l'agonie et de l'enfantement !

Vous faites fumer vos parfums, brasiers de roses du Paradou, vous nous poursuivez de vos clameurs, blessés saignants de Sedan, qui expiez sur le sinistre champ de bataille les hontes et les folies d'un régime. Vous étalez les violentes horreurs de nos tares et de nos plaies sociales, fresques éloquentes et tragiques de *la Curée*, de *l'Assommoir*, de *Germinal*, de *la Débâcle !*... Et vous mêlez à votre monotone et profonde lamentation les accents d'un hymne à la vie si confiant et si éperdu qu'il faudrait remonter aux antiques Védas pour retrouver un pareil panthéisme.

Résumer d'un trait *les Rougon-Macquart !* Je ne puis que répéter cette phrase que j'emprunte à Zola lui-même : « Il a mangé son siècle, pour le recréer, et en faire de la vie. »

§

Au cours de la série des *Rougon-Macquart*, Zola avait toujours observé ce précepte artistique, établi par Flaubert, l'impersonnalité du romancier. C'est-à-dire que le roman n'étant pas une thèse, mais une exposition harmonieuse de la vie, l'auteur n'y doit jamais apparaître, interrompre l'action logique des événements, pour donner son opinion et se mettre en posture de discourir. Cela n'empêchait pas d'ailleurs son œuvre d'être un terrible et vigoureux plaidoyer social, les faits eux-mêmes ayant leur éloquence flétrissante et justicière.

Avec sa deuxième série, *les Trois Villes*, Zola change tout à coup de manière. Il se met directement en scène sous les traits de l'Abbé Froment. Ce qu'il se propose d'étudier, c'est la faillite de la foi, puis l'ensemble des philosophies rationnelles qui sont en train de supplanter les croyances du passé. *Lourdes*, *Rome*, *Paris*, nous apparaissent pour ainsi dire comme des livres de critique en action, auxquels les décors

des trois cités symboliques viendraient mêler leurs différentes rumeurs, fournir de larges *leit-motive*, qui se confondent avec le déroulement des idées, qui rehaussent d'un dramatique intérêt ce solennel examen de conscience, cette longue profession de foi d'une civilisation tout entière.

Et, cependant, il est certain que, après *Paris*, on perçoit chez Zola comme de la lassitude. La guerre des classes et l'écroulement de tant de rêves philosophiques, le spectacle permanent de la luxure sans joie et de la haine égoïste, tout cela le précipitait dans le pessimisme et avivait son amertume. Il y avait, derrière lui, trente années de travail, trente années de luttes d'art, qui étaient peut-être stériles, puisqu'elles n'avaient pas réussi à ébranler l'incompréhension des hommes. Et c'était, encore, la monotonie du labeur accompli, la tâche quotidienne, perpétuellement identique, sans autre joie que celle de créer.

Riche, illustre, glorieux, Zola était pourtant le plus méconnu des hommes, et, entre tous, le plus solitaire.

C'est dans cet état d'esprit que vinrent le surprendre les préliminaires de l'Affaire Dreyfus. On n'a pas oublié le rôle qu'il y joua, et à quel point son intervention élargit la bataille.

Ce fut au cours de ces heures troublées que Zola résolut de consacrer les dernières années de sa vie à une grande œuvre d'enseignement moral, à une œuvre de littérature militante, qui serait le couronnement de sa carrière, le testament de sa pensée. Il entreprend d'écrire *les Quatre Evangiles*.

Désormais, les soucis d'art pur paraissent l'avoir abandonné. Ou, plus exactement, il considère l'art comme un moyen utilitaire. Il prétend que les artistes ne doivent pas seulement écrire de belles phrases, mais qu'ils doivent inscrire dans le vif de notre chair pensante les préceptes impérieux de la justice et de la beauté; qu'ils ne doivent pas dresser seulement des statues — impeccables dans l'air lumineux — mais qu'ils doivent aussi façonner des cerveaux harmonieux, sculpter des citoyens et sculpter des hommes libres.

Et, alors, le grand homme n'a plus qu'une ambition, celle d'être entendu de tous. Ses derniers ouvrages constituent presque une Bibliothèque Rose, à l'usage des adultes et des humbles. Il recherche « la phrase de cristal, claire, et si simple

que les yeux ingénus des enfants puissent la pénétrer de part en part ». Il veut l'idée, « si vraie, si nue, qu'elle apparaisse transparente elle-même et d'une solidité de diamant dans le cristal de la phrase ».

Désormais, il semblerait qu'il pût adopter cette formule de Proudhon, combattue jadis par lui :

« L'œuvre d'art est une représentation idéaliste de la nature et de nous-mêmes, en vue du perfectionnement physique et moral de l'espèce. »

Fécondité, c'est, en effet, le perfectionnement physique et moral de la famille. *Travail*, c'est l'histoire de la Cité libérée. *Vérité*, c'est l'effort de la nation pour s'affranchir du mensonge, et *Justice!* — *Justice*, ce devait être, dans une hypothétique apothéose, la régénération globale et merveilleuse de l'humanité triomphante.

En entreprenant *les Quatre Evangiles*, Zola entreprenait quelque chose d'étranger à la pure littérature, une prophétie lyrique, une parabole amplifiée, un acte d'apostolat, le grand prêche socialiste proféré, pour la première fois, par les poumons d'un poète géant.

§

Les injures et les calomnies ont leur place dans le cortège de la célébrité. La marche au triomphe est souvent un calvaire. Comme beaucoup d'autres, plus que beaucoup d'autres, Emile Zola a connu ce haineux concert, inspiré par l'incompréhension et la mauvaise foi.

Dès le moment où les œuvres du grand romancier eurent pénétré dans le public, ce fut une perturbation générale : elles passionnèrent au même degré qu'une affaire politique ou qu'un événement national. La démocratie tout entière prit part à la polémique. Des œuvres comme *l'Assommoir*, *la Terre*, *la Débâcle* firent couler autant d'encre que le Panama, la séparation des Eglises et de l'Etat, ou la loi de Trois ans. Toutes les classes de la société ressentirent un choc et furent ébranlées. Ce ne furent pas des discussions d'école, sur des questions techniques, mais les problèmes moraux, toutes les passions humaines, furent, tour à tour, soulevés et déchaînés.

Or parmi les critiques qu'on adressa le plus souvent à l'au-

teur des *Rougon-Macquart*, il ne serait pas superflu d'en retenir quelques-unes, ne fût-ce que pour en démontrer le caractère inexact, injuste ou superficiel.

L'accusation d'orgueil est de celles que ses ennemis ont volontiers formulées. L'orgueil est-il une vertu ou un péché? Doit-on l'exalter ou le proscrire? Cela dépend du point de vue où l'on se place; et les systèmes de morale, voire les religions, présentent sur ce sujet des conclusions contradictoires. Quoi qu'il en soit, ce qu'on a appelé l'orgueil, chez Zola, n'était ni une attitude ni une monomanie, comme chez l'auteur de *la Légende des siècles*, qui s'amusait à décorer Hauteville-House de devises de cet acabit : « Ego Hugo », gravées comme il sied en majuscules gothiques. Ce qu'on a appelé son orgueil n'était qu'une admirable et tranquille confiance dans la grandeur de sa mission. De là, le ton de ses polémiques, affirmatif, tranchant, d'une impétueuse franchise. Un sentiment paraît l'avoir soutenu toujours. Celui d'être un justicier. Parti de ce principe qu'il était l'héritier et l'exécuteur de la grande famille des romanciers réalistes, il considérait comme un devoir sacré de faire rendre justice à ceux de sa race; il ne séparait pas son triomphe personnel de celui de ses devanciers.

Représentant d'une tradition littéraire, porte-drapeau d'une formule d'art, ce n'est pas pour d'autre raison qu'il résolut de se présenter à l'Académie, avec une ténacité, un acharnement, qui, sans ce motif, pourraient paraître ridicules. Dans son esprit, son élection ne devait être que la consécration du Naturalisme, de l'école tout entière du roman moderne, à qui, jusqu'alors, avait été interdit l'accès de la Coupole.

Sa candidature était une revendication. En cas de réussite, il n'aurait nullement ressenti la satisfaction d'un succès personnel, mais il aurait eu l'impression de consacrer un effort collectif, de venger ses pères intellectuels, les Balzac, les Flaubert, les Goncourt, des injustices et des dédains subis en leur temps par ces grands créateurs. Dans cette aventure, il ne faisait encore que de soutenir une cause, et il la soutenait avec la rigoureuse âpreté de son tempérament.

L'orgueil de Zola serait donc une légende. Tous ceux qui l'approchèrent ont, au contraire, constaté la noble simplicité qu'il conserva dans la gloire. Entre autres témoignages, je retiendrai celui d'un de ses anciens éditeurs, M. Maurice Drey-

fous, qui, au cours d'un volume de souvenirs récemment publié, écrit excellemment :

« Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu un homme qui, tout en ayant la légitime conscience de sa valeur, ressentît plus sincèrement et exprimât avec plus de sincérité le respect et l'estime du talent d'autrui. Dans l'intimité la plus restreinte, Zola parlait volontiers des œuvres qu'il rêvait d'accomplir; nulle part il ne parlait des ouvrages achevés et parus.

« Au risque de sembler paradoxal, je dirai que Zola était foncièrement modeste. Il ne cessait de l'être que lorsqu'il s'agissait de défendre ses doctrines d'art.

« En son privé, on ne pouvait rencontrer la plus petite trace d'une vanité quelconque. Il avait, au sens le plus élevé du terme, la foi en son œuvre; rien n'égalait son irréductible volonté, son inébranlable habitude de la mener à bien. Il n'avait pas d'autre ambition. Lorsque lui vinrent les succès de vente, les bons frères, que l'argent des autres fait toujours grimacer, se sont évertués à le juger d'après eux-mêmes. La vérité pure est qu'il n'a jamais écrit une ligne sous l'inspiration d'une pensée intéressée. Les succès de librairie lui sont arrivés sans qu'il les eût recherchés. Ils ont été pour lui, comme pour nous-mêmes, du reste, — je n'ai aucune fausse honte à nous en glorifier, — un sujet de grand étonnement (1)... »

§

Il fut encore bien porté, voici quelques années, dans quelques cénacles littéraires, de prétendre que Zola n'était pas ce qu'on appelait alors un écrivain-artiste. C'est là une opinion hâtive, et qui dénotait même une certaine ignorance. Dans ses premiers romans, au contraire, comme *la Fortune des Rougon, la Curée, le Ventre de Paris*, on distingue même un souci extrêmement vif et minutieux de l'écriture artiste, du détail de style, de l'orfèvrerie verbale. Les traces de l'influence de Flaubert et de Goncourt y sont visibles.

Mais, à mesure que Zola s'avance dans son œuvre, on perçoit, chez lui, un désir, sans cesse plus fort, de *simplification*. Résolument, il sacrifie les trouvailles littéraires, les jeux de style, à l'ordonnance générale et à l'ensemble. Au reste, il ne faut pas demander à Michel-Ange et à Rodin d'être des

(1) *Choses vues*, 2e vol. : *Ce qu'il me reste à dire*, par Maurice Dreyfous.

fignoleurs,— et, tandis qu'il abandonne ses scrupules d'ornemaniste, ses livres, de plus en plus, prennent une carrure magistrale. Il ne recherche plus que la vigueur du trait, l'expression dynamique, et, dans *Germinal*, dans *la Terre*, il condense l'épithète, comme dans la Bible, dans les Ecritures et dans l'Iliade. Il atteint dès lors la majesté des altitudes épiques, et un critique, qui fut d'ailleurs parmi ses adversaires, j'ai nommé M. Jules Lemaître, pouvait déclarer vers 1885 : « L'allure des romans de M. Zola est je ne sais comment celle des antiques épopées par la lenteur puissante, le large courant, la belle franchise des procédés du conteur. Il ne se presse pas plus qu'Homère... Et d'intervalle en intervalle, on entend, dans *le Bonheur des Dames*, le « ronflement » du magasin, dans *Germinal* la « respiration grosse et longue de la machine », comme dans l'*Iliade* le « grondement de la mer, *poluphlosboïo thalassès.* »

Si, donc, le style ne consiste pas en un cliquetis syllabique, en des associations musicales et inédites de mots, s'il n'est pas un frivole exercice de virtuose, s'il ne vaut que comme reflet de la vérité, on peut dire que Zola demeure un maître admirable de littérature.

C'est surtout dans la composition générale de ses romans qu'il reste inimitable. A cet égard, l'étude de ses notes et de ses manuscrits, légués par Mme Zola à la Bibliothèque Nationale, sera d'un grand prix. On y peut voir que, pour construire un roman selon des proportions harmonieuses et logiques, Zola éprouvait des souffrances et des scrupules analogues à ceux qui torturaient Flaubert, lorsque celui-ci s'acharnait à polir une phrase. Seulement, Zola prend plus garde au morceau qu'à la phrase.

On le sent préoccupé sans cesse de régler, selon un ordre naturel, l'entrée, le geste, l'action et les paroles de ses personnages, de les faire évoluer selon la courbe, la vraisemblance, la loi, de leurs destins. Si l'on excepte quelques fléchissements, visibles dans ses dernières œuvres, il y a peu d'auteurs qui aient eu à ce degré le respect des plans et de la proportion. Tout ce qui s'écarte de l'ordre universel l'exaspère profondément, le choque comme un manque de goût ou une faute d'accord. A cet égard, l'œuvre de ce bâtisseur d'épopées abonde en hauts préceptes.

Et, s'il y a des écrivains qui peignent avec des mots, d'autres pour qui la qualité de l'écriture verbale réside dans sa musique, c'est surtout par le groupement des masses, par l'amplitude et la conception pathétique de son art architectural, qu'Emile Zola nous en impose et nous émeut.

§

Mais, de tous les reproches qui ont été adressés à Zola, le plus absurde, assurément, fut de taxer son œuvre d'immoralité. Il n'est pas de littérature, au contraire, qui soit plus saine et moins corruptrice.

Certes, au cours de son prodigieux inventaire des passions humaines, s'il a rencontré la débauche il n'a pas cru devoir la voiler sous de somptueuses draperies. Il en a étalé la tristesse et la honte. Sur les déportements des alcôves, il n'a pas tiré un rideau de soie. Dans son « Histoire naturelle et sociale », l'acte de chair, où s'élabore le secret des races, occupe la même place que dans les poèmes sacrés des âges primitifs. Parce qu'il s'est proposé de décrire l'immense concert de toutes les fonctions et de toutes les tâches, il ne recule jamais devant les rites de l'Amour, qui, pareil à la Mort, demeurent augustes et inéluctables.

En aucun cas, cependant, ce grand païen ne cesse d'être chaste, ni ne se départit de sa gravité. Nulle part, l'écrivain ne fait figure d'amuseur, et il y a loin de ses tableaux candides et bourrus à telles scènes graveleuses de certains petits maîtres, à tels faisandages esthétiques, envers qui la critique se montre ordinairement si prodigue de son indulgence et de ses louanges.

On peut dire qu'il n'existe pas de livre de Zola qui ne soit conçu selon une idée morale ; et sa morale est celle que Claude Bernard a si nettement définie : « La morale moderne recherche les causes, veut les expliquer et agir sur elles ; elle veut, en un mot, dominer le bien et le mal, faire naître l'un et le développer, lutter avec l'autre pour l'extirper et pour le détruire. » Ces quelques lignes résument admirablement la haute et sévère philosophie des œuvres naturalistes.

De ces œuvres-là, on peut dire qu'elles épouvantent peut-être, mais qu'elles ne corrompent jamais. C'est ainsi que, chez Zola, en particulier, on rechercherait en vain l'hypocrite « récréation du vice secrètement chatouillé ». « Qui donc, a écrit le

cher et regretté Camille Lemonnier, qui donc a parlé d'érotisme, à propos d'un tel esprit, penché, d'une si anxieuse curiosité,sur le problème de l'homme? La volupté même,chez Zola, se couronne des fleurs noires de la Mort. Elle est la lutte et la douleur; sans trêve, la meule sociale y broie des corps, des cœurs et des cerveaux. C'est la fatalité homicide des grands fauves, organisée pour le combat, le meurtre et la proie. »

Un rude enseignement se dégage donc de ses romans, un désir de vie plus belle et d'humanité meilleure; et, comme on l'a dit, un jour, en une formule aussi excellente que véridique : « Emile Zola n'a pas écrit pour les jeunes filles, mais pour les femmes et les mères de famille qui ont à former des hommes. »

§

Peu d'hommes ont exercé sur leurs contemporains autant d'action immédiate. Jamais, avant Zola, ce genre littéraire qu'on appelle le roman n'avait eu une telle pénétration. Traduit et commenté dans toutes les langues, son influence a pu se faire sentir à travers les manifestations les plus différentes de l'activité littéraire et artistique. Des écoles étrangères, comme le vérisme en Italie,le théâtre naturaliste en Allemagne, la dramaturgie scandinave, se sont réclamées de son patronage. Ami d'enfance de Paul Cézanne, théoricien et porte-parole des peintres impressionnistes, il hâte l'avènement de cette formule picturale, et il a sa part de responsabilité, comme sa part d'honneur, dans la rénovation de la peinture contemporaine. Critique dramatique, il détermine l'effort d'Antoine et le mouvement du Théâtre-Libre, et il apparaît d'autre part comme le précurseur du drame social. Collaborateur d'Alfred Bruneau, il aura aidé à ouvrir aux jeunes compositeurs une voie nouvelle, et préparé cette renaissance de la musique française à laquelle nous sommes redevables de chefs-d'œuvre, comme *l'Ouragan*, ou *la Louise* de Gustave Charpentier. Et quand nous aurons encore mentionné l'œuvre sculpturale de Constantin Meunier, le statuaire héroïque du travail, nous aurons suffisamment indiqué qu'il n'existe pas une seule branche de l'art qui n'ait été renouvelée et vivifiée par la sève abondante et fertilisante du Naturalisme, sous l'impulsion d'Emile Zola.

Son œuvre, ses théories, sa vie et ses luttes ont inspiré des centaines et des centaines de volumes de critique, d'études biographiques, d'ouvrages de toute sorte. Il est permis de dire cependant que la critique reste débitrice vis-à-vis de Zola. Elle n'a pas accompli, à l'égard de l'écrivain la besogne d'équité que nous attendons d'elle. L'étude définitive et d'ensemble sur l'auteur de *l'Assommoir* et de *Germinal* n'existe pas encore et il est permis de souhaiter qu'elle soit bientôt écrite, au moment où l'on se prépare à élever son monument sur une place de Paris.

MAURICE LE BLOND.

DANS L'INTIMITÉ DE LÉON DEUBEL

La vie de Léon Deubel offre le spectacle d'une fortune, ou plutôt d'une infortune tellement diverse qu'il est impossible, en ces quelques pages, d'en exposer en détail toutes les phases.

Au demeurant, notre but, en consignant ces quelques épisodes, toujours émouvants, souvent douloureux, qu'il nous conta lui-même de cet accent ironique et fatal que seuls lui connurent les intimes, notre but, disons-nous, avant que ne se soient trop propagés des récits plus ou moins légendaires de sa vie et de sa mort, est surtout de fixer, pour ceux que son œuvre intéressera, divers jalons qui permettront un jour à quelque disciple fervent, avec le recul du passé et une documentation suffisante, de reconstituer la trame de ses jours dans leur douloureuse et dramatique étrangeté.

Le 22 mars 1879, par un « décret, sans doute, des puissances suprêmes »,naissait à Belfort l'enfant qui devait être le poète Léon Deubel.

A son ami Eugène Chatot, qui recevait régulièrement, au fur et à mesure de leur éclosion, toutes ses œuvres manuscrites, il a fait lui-même le récit de sa naissance dans une lettre dont nous extrayons le passage suivant :

Arbois, 23 mars 1898.

Mon cher Chatot,

J'ai eu dix-neuf ans hier et mon anniversaire a été quelconque, oh absolument. Ç'a été exactement comme ma naissance.

Après une alerte terrible, au moment précis où mon père n'y pensait plus, distrait par les exigences des clients qui voulaient faire renouveler leurs chopes et menaient grand bruit, un vagissement se fit entendre, suivi de plusieurs exclamations joyeuses. J'étais né. Il était exactement 9 heures 56 du soir à la pendule et 22 mars 1879 au calendrier.

Il n'y eut pas de volées de cloches à mon apparition, ni d'étoile pour guider les pas des visiteurs, ni de gousse d'ail et de doigt de

vin apprêtés pour me frotter les lèvres et me faire boire un coup. Mais mon grand-père Mayer, qui avait laissé son bras gauche au siège, où il s'était du reste distingué autant que « mon oncle Tobie », me prit dans celui qui lui restait et me soupesa avec son bon rire de colosse :

— On en fera un fameux ferblantier, déclara-t-il.

— Ou un fameux aubergiste, répliqua grand-père Deubel, qui n'avait rien laissé, lui, pas même, derrière la porte, sa mauvaise habitude d'ébranler les vitres en causant.

Et ce fut là mon horoscope et leur souhait de bienvenue.

Certes, nul plus que lui ne fut, dès son berceau, l'instrument maudit des méchancetés divines et, comme Baudelaire, ce fut sous la tutelle invisible d'un ange que

L'enfant déshérité s'enivra de soleil.

Né d'une union malheureuse qu'allait rompre une imminente et brusque séparation, le bébé, recueilli dès ses premiers vagissements par sa grand'mère maternelle, poussa et grandit comme il put et comme il voulut, au hasard des jours, au petit bonheur des événements.

Les grand'mamans cependant ont des tendresses particulières et le petit garçon, avide de caresses, s'est toujours souvenu, avec une émotion profonde, de la chère aïeule aux bandeaux graves qui le dorlota exquisement aux heures calmes de sa prime enfance. De ses auteurs, aucune nouvelle, du moins aucune qui lui fut transmise.

Un jour, jour quelconque et que rien pour lui ne fixait de façon précise dans son souvenir, il vit arriver à la maison une femme maigre et pâle et qui aussitôt s'alita. Des médecins, accourus à l'appel de la famille, la soignèrent immédiatement et le petit fut laissé seul et désemparé, inquiet de ces allées et venues de gens graves et du mystère de cette chambre close.

Que se passait-il à la maison? Deux jours après il le sut. On l'appela et on lui dit :

— Viens embrasser ta maman; c'est elle qui vient de mourir!

C'est le seul souvenir que le poète nous ait dit avoir conservé de sa mère.

A la suite de ce décès, l'existence de l'enfant devait se compliquer. Le père qui, pour ne point provoquer d'inutile esclandre, avait jusque-là abandonné à sa belle-mère la garde de son

fils, résolut de le réclamer, d'autant qu'une vieille rivalité dressait l'une contre l'autre les deux familles. L'oncle et parrain du jeune bambin avait décidé de prendre à sa charge les soins et les frais de l'éducation de son filleul. Mais la grand' mère, qui s'était fortement attachée à son petit-fils, ne l'entendait pas ainsi et il fallut la présence d'un commissaire de police, légalement requis, pour obtenir une capitulation. Découvert derrière une barricade de matelas et de meubles, l'enfant passa, par application de la loi, de chez sa mère-grand chez son oncle. Ces mises en scènes dramatiques n'étaient point sans frapper vivement, jusqu'à l'hallucination parfois, l'imagination ardente et la sensibilité aiguë du garçonnet de sept à huit ans qu'il était alors.

Aux tantes du petit fut commis le soin de l'élever. Il semble bien qu'elles aient été fort au-dessous de la mission délicate et noble qui leur était dévolue par le destin.

Si nous avons gardé bon souvenir de ce que nous raconta le poète, leur tendresse, pour être sincère, n'en était pas moins rude et « Plein de Soupe », c'était le sobriquet rabelaisien de ses dix ans, reçut moult corrections dont la vigueur ne fut pas toujours dosée en raison directe des motifs plus ou moins futiles qui les avaient provoquées. Le poète en herbe trouvait d'ailleurs dans ces fessées de femmes une certaine jouissance et comme une volupté amère et douce ; il éprouvait même, malgré sa peur de l'ombre et son horreur de la nuit, un véritable bonheur à être enfermé dans le cabinet noir où étaient suspendues les robes de ses tantes. Enfoui dans les plis profonds des jupes et les ouvertures des corsages, d'où s'exhalaient des parfums suaves et atténués mêlés à de discrètes odeurs de femmes, il vivait alors des heures intenses de rêve et se gardait bien, lorsqu'on le délivrait, de laisser rien paraître de la joie qu'il venait de goûter à être puni de la sorte.

Mais vint l'époque du certificat d'études. Rebelle déjà aux beautés de la mathématique, l'écolier indiscipliné et médiocre qu'il était ne voyait point, sans une froide terreur, approcher l'échéance de ce terrible examen, d'autant qu'on lui avait promis, s'il n'était point parmi les élus, une de ces raclées familiales dont il garderait souvenance.

Hélas ! ce qui doit arriver arrive et ni précautions ni peur n'y remédient. Saint Antoine de Padoue, à qui il avait promis

(il était alors élève des frères) je ne sais quel cierge, ne jugea sans doute point utile d'exaucer le vœu d'un client si peu solvable.

Tout ce que le candidat comprit à son problème, c'est qu'une femme allait au marché avec des œufs, qu'elle en cassait en route quelques-uns et qu'à la suite de ce fâcheux accident elle ne pouvait plus acheter toute la toile qui lui était nécessaire pour confectionner des chemises à ses enfants. Le bon petit cœur qu'il était plaignit sincèrement les gosses et la femme qui allait rentrer au logis, comme Perrette, en grand danger d'être battue.

Il s'interrogeait encore sur les causes qui avaient pu provoquer ce malheur domestique quand sonna l'heure de rendre sa feuille. Elle était vierge et, vers deux heures de l'après-midi, la liste affichée des aspirants reçus lui apprenait qu'il n'était pas admissible aux épreuves orales.

Sa situation lui apparut alors dans toute son horreur. Qu'allait-il dire à la maison? Qu'est-ce qu'on allait lui faire lorsqu'on apprendrait son échec? Il se vit traqué comme un criminel d'Etat et, croyant que tout était perdu pour lui, que c'en était fini, il résolut de fuir à tout prix, n'importe où.

La première route venue guida ses pas et il marcha, il marcha jusqu'à l'heure où, épuisé de fatigue et mourant de faim, il tomba dans le fossé du chemin, où il s'endormit profondément. Ce fut là que, le lendemain, les gendarmes lancés à ses trousses le retrouvèrent minable et transi. Il fit sa rentrée à Belfort, comme un voleur, entre les deux Pandores et fut ramené au logis où déjà l'on se désolait.

Contrairement à son attente, il ne fut point grondé, mais l'oncle le prit à part et l'interrogea.

Très occupé par les soins de l'importante maison de commerce qu'il dirigeait, n'ayant pas le temps de s'occuper lui-même de son filleul, il soupçonna que l'enfant, pour agir ainsi, ne devait point se trouver dans un milieu normal et chercha immédiatement une combinaison qui permît de remédier à cet état de choses.

Le collège lui parut être ce qu'il y avait de mieux : il proposa Baume-les-Dames, alors fort réputé dans la région, et il fut décidé qu'à la rentrée d'octobre le jeune Léon y commencerait ses études.

De onze à dix-sept ans, sauf à l'époque des grandes vacances, et encore arriva-t-il qu'il passa là quelques étés solitaires, le potache vécut donc la vie d'interne dans cette délicieuse petite ville franc-comtoise.

De son séjour à Baume-les-Dames, le poète a conservé un souvenir inaltérable, éternellement jeune et frais.

> Si vivre est bon, que vivre libre est doux !
> Ainsi je vis en regardant le Doubs
> Mettre son anse à l'urne des saisons.

Cette Franche-Comté riche et nombreuse, cette vallée aux lignes majestueuses et souples le changeaient des horizons rudes et barbares de sa ville natale, pleine du tumulte des canons qui roulent, des caissons cahotés et où résonnent, à chaque heure du jour et de la nuit, les pas lourds et cadencés des fantassins en marche.

Il devait rencontrer à Baume des camarades dévoués dont l'un devint même un ami sûr avec qui il garda toute sa vie des relations fraternelles et à qui il fit encore, la veille de sa mort, une suprême visite d'adieu, Eugène Chatot. C'est par Chatot, qui fut également notre camarade et notre ami d'enfance, que nous avons connu Deubel en 1900 ; c'est lui qui, par les nombreuses lettres et les documents de toutes sortes qu'il tint de l'amitié du poète, nous a aidé à fixer sur un certain nombre de points des souvenirs quelquefois imprécis.

Dans ce milieu de potaches recrutés un peu partout, au petit bonheur des trouvailles de M. le Principal, Deubel acquit vite par ses manières, ses habitudes, un je ne sais quoi de farouche et de grand qui en imposait, une autorité réelle et incontestée.

Il restait des jours et même des semaines sans adresser la parole à ses camarades ; dans le préau, il s'était réservé comme une sorte d'allée artificielle sur laquelle personne n'empiétait et, quand il y rêvait, nul, sauf Chatot, n'était autorisé à aller troubler sa songerie.

Deubel n'était pas toujours cet individu sauvage et insociable que nous venons de silhouetter ; d'ailleurs, dans ce bon vieux « bahut » provincial, les élèves jouissaient d'une liberté relative. Chacun, à son tour, avait le droit, masqué par les dos des camarades, d'aller griller une cigarette, accroupi de

vant la tôle relevée de la cheminée par où s'engouffrait la fumée qui eût pu trahir le délinquant. On chipait des fruits au jardin et les grands, certains grands, serraient même de fort près des lingères peu farouches. Deubel brûla quelque temps pour l'une d'elles d'une flamme dont nous ne saurions garantir la pureté; il écrivit même en son honneur un rondeau qui, s'il n'est pas ce qu'il a fait de mieux au point de vue poétique, témoigne déjà de dons réels et d'une véhémence présageant un tempérament. Ce fut lui aussi qui conduisit un jour à l'assaut de la « dépense », où dormaient jambons, saucisses et autres inaccessibles victuailles, une bande affamée de collégiens qui se révoltaient contre un ordinaire de haricots et de lentilles. Ce fut un beau pillage qui se fit aux cris aigus de : « A manger ! du pain ! du pain ! »

La publication dans un hebdomadaire local, mort depuis, *l'Avenir de Baume*, de quelques stances sur le printemps, n'avait pas été non plus sans conférer, aux yeux des condisciples, un lustre extraordinaire au poète imprimé. Le directeur du journal en question avait bien, en censeur sévère, présenté quelques objections et critiques, notamment au sujet des rimes, qu'il trouvait pauvres; à quoi Deubel, qui ne manquait ni d'à-propos, ni d'esprit avait, en souriant et avec bonhomie, répondu qu'il n'avait pas encore les moyens de s'offrir des rimes riches.

Au demeurant, parmi les nombreux professeurs qui se succédèrent à Baume-les-Dames, si l'on en excepte deux : MM. Pierre et Schlœsing, aucun ne soupçonna en cet élève médiocre l'admirable poète qu'il devait être un jour.

Il ne mordait toujours point aux mathématiques ; les sciences aussi le rebutaient ; seuls, le français et l'anglais avaient pour lui des charmes. Cela n'empêcha point l'élève Deubel de passer, brillamment serait peut-être excessif, mettons dignement, son baccalauréat, malgré la vieille tradition, scrupuleusement observée, qui obligeait les collégiens candidats au parchemin universitaire à s'évader de la surveillance de leur gardien pour passer dans les mauvais lieux de la capitale comtoise la nuit vigile de leur examen.

Jusqu'à dix-huit ans, Deubel resta au Collège. Quand il en sortit, son oncle lui offrit, dans son épicerie, un emploi qui fut fort irrévérencieusement refusé. Porter des caisses de chicorée

ou vendre de la mélasse, même en gros, ne convenait point à un nourrisson des Muses et Léon Deubel demanda et obtint un poste de répétiteur. C'était pourtant la fortune qu'il venait de refuser, la proposition de son oncle ne tendant rien moins qu'à lui laisser en toute propriété une maison de commerce en pleine prospérité.

Il fut nommé à Pontarlier. C'est une ville âpre et rude, empuantie par les vapeurs d'absinthe et d'anis, où s'agite une populace d'alcooliques et de dégénérés.

Le poète, pas plus que nous, n'a gardé bon souvenir de son passage là-bas. Mais Arbois, où il exerça ensuite ses fonctions, lui fut un souverain refuge. Au creux de la plus adorable vallée qui soit au monde, ceinturée de coteaux verdoyants et de vignobles renommés, se berce la petite ville aux toits roses où vit une population hospitalière et bonne de cultivateurs et de vignerons.

Le poète y vécut des jours heureux de travail, de joie et d'amour. Le collège, presque vide, n'exigeait qu'un service très peu absorbant. Les jours ou les veilles de rentrée, on voyait arriver, sur une voiture à planches, quelque brave bougre de paysan avec son gosse et deux cochons ; les deux derniers étaient destinés à payer la pension du premier, et ces mœurs pastorales avaient un charme rude et sain. Deubel avait pour collègue un jeune homme d'une admirable intelligence, véritable polyglotte, J.-B. Carlin, qui lui apprit, dit-il, à distinguer une phrase d'une idée et lui vint souvent en aide plus tard, aux heures douloureuses.

Ce fut là aussi que, par une femme, le poète connut l'amour avec ses joies et ses douleurs. Il ne nous est pas permis de révéler ici le nom de celle pour qui fut écrite « la chanson du Pauvre Gaspard » et tout dernièrement encore le magnifique sonnet : « Au loin » :

> Minuit ! Le pas des mots s'éloigne au fond des livres...

Le jeune répétiteur avait d'abord éprouvé pour la sœur de l'élue un sentiment assez vif, mais après quelques mois d'absence, quand il la revit, nantie du brevet supérieur et toute gonflée de sa sotte vanité d'institutrice, elle lui déplut franchement et il donna tout son cœur à l'autre. Elle n'était ni instruite, ni intelligente, mais belle d'une sorte d'animalité féline

et femme selon la définition de Schopenhauer : animal à cheveux longs et à idées courtes.

Au reste, malgré son cœur simple, cette naïve enfant ne bornait pas ses amours à ce seul soupirant :

> Oui, je vous aime, me dit-elle :
> Elle aimait même mon voisin !

La jalousie fit cruellement souffrir l'amoureux, et, pour échapper à la hantise de sa passion, le poète, déjà attiré par le Nord et le mystère des brumes, « requit » alors pour son cœur

> L'âpreté des septentrions.

Il fut nommé à Saint-Pol-sur-Ternoise (Pas-de-Calais).

La vie au Collège de Saint-Pol différait sensiblement de celle d'Arbois. Ici, plus de repos, plus de loisirs, plus de potaches paisibles, mais une étude très chargée. Quand il fit son entrée dans la classe qu'il devait surveiller, une quarantaine de jeunes gens de seize à vingt ans regardèrent avec un étonnement ému ce malheureux jeune homme, à peine moustachu et qui avait l'air d'un Christ lamentable et vanné. Quelques-uns des grands, les meneurs, le prirent sous leur protection et s'opposèrent avec énergie à ce qu'on le chahutât. D'ailleurs, Deubel jamais ne punissait. En étude, nous racontaient Paul Vimereu et Paul Cornuel, qui furent ses élèves et ses amis, quand il voyait un de nos camarades s'agiter trop bruyamment et menacer de troubler l'ordre, il descendait de son estrade, venait se placer à côté du trublion et le regardait sans rien dire. Et il restait là jusqu'à ce que l'autre se tût. Tous l'aimaient, particulièrement les fumeurs, envers qui il professait l'indulgence grande du grilleur de cigarettes invétéré qu'il resta jusqu'à ses derniers jours.

Lorsque l'étude tirait à sa fin, les cinq ou six fumeurs de la classe lui montraient en silence leurs pipes. Il comprenait, faisait de la tête un signe de consentement et, ravis, les jeunes pipeurs filaient par les couloirs et dans les cours obscures aspirer avec délices la fumée bleue des tabacs anglais. La plupart achetèrent, lorsqu'elle parut, *la Chanson Balbutiante*, qu'ils ont conservée religieusement.

A ce moment-là, Deubel, qui venait de publier son premier

volume de vers, avait déjà collaboré à diverses publications régionales de tendances révolutionnaires.

Le *Soufflacul* (1) de Saint-Claude et *le Jura Socialiste* avaient inséré de lui, sous divers pseudonymes, des articles, des pamphlets et des lettres d'apologie dans lesquels se révélait un ironiste savoureux. Deubel ne perdit jamais cette qualité. Elle s'affirme dans un petit roman : *Histoire de Limpide*, que publia une jeune revue jurassienne et socialiste : *la Vie Meilleure*, dont le bon imprimeur A. Jacquin, de Poligny, faisait les frais et qu'alimentaient les proses et les poèmes de quelques jeunes gens pleins d'enthousiasme et de foi qui l'avaient fondée: Léon Vannoz, Léon Deubel, Eugène Chatot, Louis Chicon, Georges Guy-Grand, etc.

Noble temps, noble jeunesse qui pouvait se tromper, sans doute, mais ne songeait point, comme celle d'aujourd'hui, à nocer ou à faire des sports, s'attaquait fiévreusement aux grands problèmes sociaux, travaillait jour et nuit et dévouait à des causes généreuses et désintéressées la plus grande partie de son temps et le plus clair de ses ressources.

La plupart de ceux-ci ont été pris par la vie, Deubel, lui, a été pris par la mort.

Ce fut également dans *la Vie Meilleure* qu'il publia des poèmes en prose d'un charme particulier où l'ironie se mêle à la tendresse, requérant la larme à l'œil qui refuse de couler et s'évapore dans un sourire.

Avant Mirbeau, il avait déjà fait dire à Paul Bourget, dans *les Opinions de mes notoires contemporains sur Limpide*, cette phrase lapidaire :

Impossible de continuer la lecture du livre d'un monsieur qui ne peut consacrer que deux pages à l'état d'âme d'un jeune homme, giflé par celle qu'il désire, d'autant que ce jeune homme n'a même pas cinquante mille francs de rente (18 septembre 1899).

Si nous rappelons ici ces œuvres et ces faits, c'est surtout pour montrer qu'à cette heure de bouillonnement cérébral, lors-

(1) Le nom de « Soufflacul » s'explique par une vieille coutume locale. Au moment du carnaval, les moines de l'abbaye de Saint-Claude, qui exista jusqu'à la Révolution, faisaient le tour de leur monastère, revêtus d'habits sacerdotaux et armés de soufflets pour chasser les démons. La malignité publique leur donna ce surnom rabelaisien. La tradition se perpétue. Tous les ans, pendant le carnaval, il y a procession et bal de soufflaculs. Le déguisement consiste en une chemise blanche ou parfois rouge sur les vêtements. Ces réjouissances revêtent généralement un caractère anticlérical et comportent une manifestation à la statue de Voltaire.

que plusieurs chemins s'offraient à ses pas, alors qu'il eût pu s'orienter vers le roman, devenir un polémiste ou un critique remarquables, se tailler dans l'un ou l'autre de ces genres littéraires une place enviable et sans doute assez rémunératrice, il préféra opter pour la poésie, à laquelle il se consacra tout entier.

Au collège, son attitude ne lui avait pas attiré l'estime de son principal, si elle lui avait concilié l'affection de ses élèves. *L'Histoire de Limpide*, qu'il avait communiquée à quelques-uns, lui valut des ennuis. Les rapports devinrent très tendus et épineux entre le répétiteur et le patron, et Deubel, livré aux fantaisies désordonnées de son imagination, se figura que l'autre élaborait dans l'ombre une noire combinaison dont le résultat serait de le faire chasser honteusement de l'Université.

Ayant demandé un congé pour venir à Paris passer le conseil de révision, il se rendit à Boulogne-sur-Mer et, de là, envoya au recteur une lettre. dans laquelle il annonçait sa ferme résolution de ne pas rentrer à Saint-Pol et se mettait à la disposition de son chef pour tel poste qu'il voudrait bien lui confier.

Ce fut sa révocation qui vint et, comme il n'avait pu se défendre, le proviseur, lâchement, le chargea autant qu'il put, l'accusant des pires infamies, tellement que quand Charles Dumont, alors député, alla faire des démarches pour obtenir sa réintégration, il lui fut répondu que c'était chose absolument impossible (1).

Réfugié à Boulogne chez les parents d'un collègue pauvre, Yzermann, braves gens qui firent tout leur possible pour l'aider, il les quitta bientôt pour ne point rester à leur charge et prit dans la même ville une chambre où Armand Dehorne vint chaque soir le rejoindre, lui apportant dans un morceau de papier une partie de la portion qu'il avait prélevée sur son propre repas. Ensemble ils lurent Laforgue et passèrent quelques jours d'enthousiasme sombre que Deubel a rappelés dans la dédicace de *Vers la Vie*.

Mais que faire à Boulogne et que devenir ?

(1) M. Leune, actuellement sous-directeur de l'Enseignement primaire de la Seine et qui était alors inspecteur d'Académie à Arras, aurait largement contribué à la révocation de Deubel.

Avec l'argent que lui procura par cotisations Eugène Chatot, Deubel arriva à Paris le 1er mars 1900 au soir et vint occuper, 52 *bis*, rue des Vinaigriers, hôtel de la Victoire, un taudis à cinq francs par semaine.

Ce fut là que Louis Chicon, alors élève de rhétorique à Louis-le-Grand, prévenu par Chatot, vint le trouver un après-midi, morne, hébété, fiévreux, n'ayant pas mangé depuis quarante-huit heures, couché sur son lit et attendant...

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— J'attends!... répondit Deubel à la question de son ami. Oui, j'attends depuis deux jours. Quelqu'un devait venir, je le sentais. Ce quelqu'un, c'est toi. Mais si tu n'étais pas arrivé, un autre serait venu.

Fatalisme que l'on retrouve souvent chez Deubel. Il croyait au Destin, à la prédestination, à la chance.

— J'expie dans la misère présente quelque royauté antérieure, disait-il, et cette idée revient aussi assez souvent dans ses vers.

Ses amis se souviennent tous de l'avoir entendu affirmer, en leur montrant certaine ligne de sa main gauche :

— Vous voyez ce signe : eh bien ! il indique que je dois mourir entre trente-quatre et trente-cinq ans.

Fatale prédiction qui s'est réalisée. Et pourtant, à l'heure lointaine où il la faisait, l'idée de suicide ne s'était certainement pas encore imposée à son esprit.

De même, et nous ne pouvons rappeler sans un profond serrement de cœur, après la navrante aventure de juin dernier, cette coïncidence bizarre, il avait été longtemps un habitué de la Morgue. Les cadavres étalés sur les dalles l'attiraient et, au temps où elle était encore ouverte au public, il ne passait guère de jours sans venir y contempler la mort face à face.

Il nous rappelait cette manie étrange en août 1907 alors que nous passions, pour nous rendre chez Ch. Callet, devant le sinistre monument qui fut son dernier domicile et où nous devions venir ensemble le reconnaître avec Marcel Martinet et Vincent Muselli.

L'été de 1900 fut l'époque de sa grande misère. Malgré les subsides forcément maigres que lui fournissaient, en se cotisant, les rhétoriciens de Louis-le-Grand émus au récit de Chicon,

il connut des jours sans pain. Il alla plus loin encore et, de la chambre non payée, il dut partir un soir sans rien dire et descendre à l'aventure, dans les rues. Le hasard de son errance l'amena à la gare de Lyon.

Ici se place dans la vie de Léon Deubel une rencontre étrange.

Sur le banc où il était venu échouer se trouvait un homme comme lui pauvre et comme lui misérable et qui semblait attendre également.

Les misères s'attirent et certaines sympathies sont irrésistibles ; ils lièrent conversation :

— Vous attendez le train, Monsieur ?

— Mais oui, Monsieur ; vous aussi, sans doute ?

— En effet, mais mon train ne part qu'après minuit.

— C'est long à tuer, les heures !

L'inconnu tira de sa poche quelques maigres mégots qu'il se disposa à réunir pour en confectionner une cigarette. C'était un aveu de misère.

— Tenez, fit Deubel, en lui tendant dans un cornet de papier un reste de tabac frais.

— Merci, fit l'homme.

Un silence plana ; ils fumaient et se regardaient comme s'ils eussent voulu s'avouer quelque chose de plus que leur vie. Une pudeur réciproque, une crainte mutuelle de se froisser les retenaient, scellant leurs lèvres.

Enfin, l'inconnu fit un grand effort et parla :

— Sans domicile, hein ! comme moi !

— Oui !

— C'est la première nuit, sans doute ; moi, c'est la quinzième !

— C'est la première, en effet.

— Ne craignez rien, je commence à m'y connaître et je vous dirai comment il faut s'y prendre. Je suis un insoumis belge ; je faisais du théâtre ; j'ai laissé à Anvers ma femme et mon gosse qui m'attendent et sont comme moi sans le sou. Je me nomme Gueubel !

— Et moi, reprit le poète, je suis un pion révoqué et, voyez quelle coïncidence bizarre, mon nom est Deubel.

Quinze jours durant, les deux parias vécurent fraternellement. Gueubel indiqua à son compagnon d'infortune les en-

droits calmes où l'on peut dormir le jour sans crainte d'être réveillé brutalement par les agents ; il lui apprit qu'à partir d'une certaine heure de la nuit il faut marcher sans trêve pour ne point être arrêté ; il lui enseigna les maisons où l'on distribue des soupes, les casernes où l'on donne du pain ; il lui fit connaître les congrégations charitables, oh combien ! où, pour avoir droit à un frugal petit déjeuner, il faut entendre la messe d'abord et communier ensuite.

Au cours de leurs errances nocturnes, dont une au moins doit rester célèbre puisque ce fut à trois heures du matin, sur un banc solitaire de la place du Carrousel, que Deubel écrivit un des plus beaux poèmes du *Chant des Routes :*

> Seigneur, je suis sans pain, sans rêve et sans demeure...

les deux amis s'étaient fait des confidences. Vers la même époque, le parrain se souvenait de son filleul.

De nouveau il lui offrit une place dans sa maison, mais cette abdication eût été trop douloureuse au cœur orgueilleux du poète qui reçut de Belfort un secours de cent francs avec l'assurance que sa chambre lui serait payée jusqu'à son départ au régiment.

Le même jour ou le lendemain, l'amnistie votée par la Chambre belge permettait au camarade exilé de reprendre la route d'Anvers et de rejoindre sa famille. Deubel, à tout prix, voulait partager avec son ami les cent francs reçus, mais l'autre non moins opiniâtrement s'y opposa, n'acceptant des deniers du pauvre qui allait rester aux prises avec la vie qu'une somme de quinze francs avec laquelle il se proposait de faire à pied la longue étape de Paris à Anvers.

Les larmes aux yeux, Deubel et Gueubel se séparèrent et depuis ils ne sont jamais revus et plus jamais ils n'entendirent parler l'un de l'autre.

Jusqu'à son départ pour la caserne, tant bien que mal, et plutôt mal que bien, Deubel vécut. Il pilota un Anglais pendant l'Exposition, reçut quelques subsides de ses amis, exerça divers métiers bizarres au nombre desquels celui de distributeur de prospectus au coin de l'avenue de l'Opéra et de figurant dans je ne sais quel théâtre, d'où il fut d'ailleurs honteusement expulsé, dès le second soir, avec un coup de pied au derrière, pour n'avoir pas marché au pas en traversant la scène.

Il fit ses trois ans à Nancy. Ce fut au cours de sa première année de service militaire qu'il hérita miraculeusement (car il ne pensait guère alors qu'une telle aubaine pouvait être son lot) d'une douzaine de mille francs lui revenant, à la mort de sa grand'mère, de l'héritage maternel.

Cet héritage lui permit, sans trop de souffrances, d'attendre sa libération. A cet assoiffé de liberté, à cet incurable rêveur, la pénible vie de caserne dans une garnison frontière ne souriait qu'à demi. Il se fit rayer du peloton et parvint tout juste à conquérir les galons de soldat de première classe; il ne s'en montrait d'ailleurs pas autrement fier et ce fut avec un véritable soulagement qu'il dit adieu au régiment et à Nancy, en septembre 1903, pour filer vers l'Italie.

Deux mois durant, à Venise, Florence, Fiesole, Pise, Deubel coula des jours heureux. L'hiver le ramena en Franche-Comté, où il vint habiter avec nous à Durnes. C'était alors un camarade et un ami charmant, un convive plein d'entrain et de bonne humeur. Sa gaîté débordait jusqu'à la mystification. Il joua à un journal local un tour... pendable en annonçant anonymement sa propre pendaison qu'il démentit ensuite fort gravement, avec une grande dignité, en homme que ces petites choses ne peuvent toucher. Ce fut aussi à ce moment-là qu'il mystifia sans le vouloir ce bon Marcel Schwob, en publiant dans *le Flambeau* de Besançon, sur *François Villon à Salins*, un article de reconstitution historique qui prit littéralement à la glu l'écrivain si fin des *Diurnales* et de *la Lampe de Psyché*. Marcel Schwob d'ailleurs ne garda pas rancune au poète de cette supercherie littéraire et l'invita même, lorsqu'il serait de passage à Paris, à aller causer un peu avec lui du génial vagabond qu'ils admiraient tant tous les deux.

En mai 1904, impossible à fixer, Deubel quitta le Doubs, traversa Paris, où il ne s'arrêta que quelques jours, et fila sur Lille pour retrouver Dehorne et quelques amis qu'il avait connus naguère au cours d'une permission : Léon Bocquet, Paul Castiaux, Jules Mouquet, Roger Allard, qui constituaient alors le groupe du *Beffroi*, auquel il nous fit adhérer par la même occasion. Ce fut également à cette époque qu'il rencontra Jean-Paul Lafitte, avec qui il se lia d'amitié et qu'il devait souvent revoir à Paris.

Deubel vécut alors assez largement et, dans l'espace de six

à sept mois, ayant dépensé ce qui lui restait de l'héritage, déjà fort écorné, il dut quitter Lille, malade, en oubliant comme un poète de payer sa dernière quinzaine de chambre et de pension. Il est vrai, et nous devons le dire à sa décharge, que sa propriétaire l'avait suffisamment volé pour qu'il pût se permettre à son égard cette licence... poétique.

Réfugié à Paris chez Hector Fleischmann, il coucha presque tout l'hiver sur des piles de journaux et connut de nouveau la faim.

Au commencement de janvier, nous trouvant seul et ayant réuni la somme nécessaire au voyage, Deubel put revenir à Durnes, où nous vécûmes ensemble quelques mois heureux de travail et d'exaltation.

Le poète s'était chargé de la cuisine et du ménage. Il réussissait admirablement le pot-au-feu, préparait de délectables platées de riz au lait et des frites supérieures. C'était l'époque des premiers sonnets de *Poésies*. *La Lumière natale*, parue l'année d'avant, avait été bien accueillie; mais *Poésies* marquait l'étape définitive. *La Vierge*, *la Caresse*, *l'Etreinte*, *le Souvenir* datent de ces jours d'hiver ensoleillés par le vin clair des coteaux qu'a peints Courbet.

Nous ne demandions qu'à vivre ainsi; mais l'arrivée à la maison d'une personne égoïste et méchante, jalouse d'une amitié qui était une injure à sa vulgarité et à sa bassesse natives, empoisonna nos heures. Deubel partit.

Carlin recueillit le poète à son arrivée à Paris et, presque aussitôt, Emile Bernard présenta Deubel à Théodore Goutchkof qui fondait *la Rénovation esthétique*. Les subsides de M. Goutchkof et le logement dans un petit local de la rue de Furstemberg assurèrent pour un an à Deubel une existence veuve de soucis.

Poésies parut. C'était un livre qui devait compter. Mais les destins mauvais qui présidèrent à la naissance du poète voulurent que le recueil sortît de chez l'imprimeur juste au moment où l'auteur, sans ressources, quittait *la Rénovation*. Quelques exemplaires sur vergé d'Arches portant, imprimé en rouge, le nom des amis auxquels ils étaient destinés lui furent remis et ce fut ainsi que nous eûmes le nôtre; mais l'imprimeur refusa énergiquement de livrer le reste des volumes avant d'être intégralement payé. C'est pourquoi trente per-

sonnes, à peuprès, ont vu *Poésies*, dont l'édition, si elle n'est pas détruite, moisit encore quelque part entre les murs des caves d'un irascible imprimeur de l'Yonne.

Après une velléité de partir en Bourgogne, où il devait entrer chez un gros propriétaire vigneron, Deubel resta à Paris où il redevint famélique et errant. Ses lettres nous apprennent tour à tour qu'il a logé chez un ami, Jeanneret, rue Monsieur-le-Prince, puis qu'il est entré dans une Compagnie d'assurances, puis qu'il en est sorti en claquant les portes un jour que l'air était tiède et qu'il faisait beau, puis qu'il servit de secrétaire à divers hommes de lettres pour des sommes variant de vingt-quatre à quatre-vingts francs par mois, enfin qu'il en rencontra un autre plus généreux, avec qui il devait travailler jusqu'à sa mort.

M. Serge Persky, le traducteur de Gorki, fut, en effet, pour Deubel une providence. Les petits travaux de secrétariat auxquels il l'employait : lettres à écrire, recherches dans les bibliothèques, corrections d'épreuves, largement rétribués, permettaient au poète de se refaire physiquement et moralement, et chaque arrivée de M. Persky était pour lui une petite fête. Malheureusement son généreux patron, comme il l'appelle dans ses lettres, ne résidait à Paris que quelques mois par an. Malgré l'absence, cependant, jamais il n'abandonna son secrétaire : à maintes reprises il lui fit parvenir des subsides et chercha même à le caser dans une institution privée de Genève. Mais il n'était pas toujours facile d'aider Deubel.

Bref, au moment où M. Persky quittait Paris, en août 1907, nous vînmes retrouver Deubel dans l'hôtel de la rue de l'Ave-nue Maria où il habitait alors, et où il resta encore jusqu'à ce qu'il vînt se fixer avec nous, rue de l'Estrapade.

On ne nous en voudra pas de ne point parler longuement de cette période. Si Deubel eut alors le vivre et le couvert, ce « vivre » était bien modeste et ce « couvert » fort mansardé. On pourra s'en faire une idée si nous avouons que, pour vivre à trois, nous avions juste cent trente-cinq francs par mois que nous rapportait un petit emploi.

De ces jours-là pourtant datent la plupart des poésies qui constituent *Poèmes choisis*, ainsi que la dernière partie de *Régner*.

Cependant, ayant retrouvé son secrétariat, Deubel, en

février, nous quittait pour se fixer dans notre voisinage, en cet hôtel de la rue des Fossés-Saint-Jacques, où il habita si longtemps. Il revenait nous voir tous les jours ou presque. Quelquefois, pour ne point trop grever un budget dont l'équilibre était fort instable, il apportait dans un petit paquet son pain et ses légumes, voire, mais c'étaient jours de nopces, un litre à douze, et l'on partageait équitablement toutes les provisions. Le peintre Jean-Paul Lafitte, qui fit de lui un très beau portrait, malheureusement détruit, le voyait aussi fréquemment et souvent il partagea avec lui et ses frères Jean, Henri et Jacques la portion quotidienne.

Ceci n'implique point que Deubel vécût sans soucis. Il en avait et de cuisants. Le renouvellement de sa garde-robe revenait l'inquiéter à intervalles fixes et le paiement de son loyer était pour lui un perpétuel cauchemar. Sa patronne, pourtant, une excellente femme, ne le harcelait point trop et si elle cherchait à le stimuler et à le décider à prendre un emploi fixe, elle lui accorda des crédits de plus de six mois et répondit même pour lui chez son boulanger et chez sa laitière. De même, le garçon d'hôtel avait, à l'égard du poète, des attentions et des délicatesses qui ne peuvent qu'émouvoir chez un simple auquel la haute poésie de Léon Deubel était certainement inaccessible. Bien qu'il lui eût prêté assez souvent quarante sous, il resta toujours fort déférent à son égard. Bien mieux, ayant durant quelque temps joui des faveurs d'une buraliste qui l'avait, en reconnaissance de ses qualités particulières, largement approvisionné de cahiers de papier à cigarettes réclame, il était devenu, pour cet article, le fournisseur attitré du poète qu'il comblait de ses dons. Pour ce qui était du tabac, aux jours de grande détresse, il disait simplement à Deubel :

— Vous ne fumez pas, aujourd'hui ; attendez, ne vous inquiétez pas.

Et, dans les chambres des locataires cossus, bourgeois à soixante ou quatre-vingts francs par mois, l'excellent homme allait prélever dans chaque pot à tabac une pincée de scaferlati ou de caporal, qu'il offrait ensuite au poète dans un beau cornet bien propre, le plus galantement du monde.

Ainsi, avec des alternatives de hausses et de baisses, leçons, secrétariats, échos, besognes diverses, Deubel vivait et tra-

vaillait. Il annonçait avec joie à ses intimes son livre *Régner*, pour lequel il songeait à trouver un éditeur sérieux.

Il désirait le *Mercure de France*, où Alfred Vallette n'attendait pour lui dire oui que l'instant où il se serait ouvert franchement et carrément de son dessein ; mais la crainte d'essuyer un refus le rendait hésitant et ce grand timide n'avait encore rien osé dire au moment où, en novembre dernier, il quitta Paris.

Selon l'état de sa bourse et de sa santé, il avait des alternatives de bonne humeur et de tristesse, des sautes brusques d'enthousiasme et de désespérance. Ce fut au cours d'une de ces crises de mélancolie noire que germa en lui l'idée de suicide. Dès la fin de l'été 1911, il en parlait comme d'une chose décidée ; la noyade était le genre de mort qu'il choisissait et son jour serait un jour d'été. L'échéance fatale serait pour juin ou juillet 1912.

Nous le réconfortâmes. L'été de 1912 passa et Deubel continuait à vivre ; on put croire que la crise mauvaise était traversée, qu'une ère nouvelle s'ouvrait, surtout lorsque lui échut le petit héritage de novembre dernier.

Pourtant, sa santé, qui paraissait florissante, ne laissait pas que de l'inquiéter ; une vieille maladie de vessie le faisait souffrir de temps à autre, l'avertissant, disait-il, d'une vieillesse atroce. N'ayant pas les moyens de se soigner, ne voulant pas supporter les promiscuités de l'hôpital, il attendait stoïquement et passivement.

Le jour où, en même temps qu'il était victime d'une grossière fumisterie, lui parvint la nouvelle de son héritage, il montra une grande joie et se crut sauvé. Ne songeait-il pas, le malheureux, à rembourser tous ceux qui lui avaient avancé de l'argent ! Nous n'eûmes pas de peine à le dissuader d'un tel projet, tout au moins en ce qui concernait les amis intimes dont nous étions sûrs comme de nous-même. Seul, à ce moment, un de ceux mêmes qui l'avaient si cruellement et lourdement mystifié essaya, jouant on ne sait quelle ignoble comédie, de lui soutirer deux mille, puis mille, puis cinq cents francs. Sur deux mille ou trois mille francs au plus qu'il allait toucher, il était disposé à en donner mille. Nous dûmes prendre vigoureusement la défense de ses intérêts pour l'empêcher de faire une telle folie inutile ; après l'avoir, pensions-nous, con-

vaincu, une de ses lettres nous apprit que, de Belfort, il avait néanmoins envoyé télégraphiquement cent francs à ce quémandeur qui les lui réclamait « en reconnaissance de services rendus ». Je n'ai pas voulu, nous écrivait-il pour s'excuser, me montrer plus dur que mon destin de pauvre bougre.

Cependant, après avoir touché à Belfort deux ou trois billets de mille, Deubel partit, comptant retrouver, avec les jours de liberté, l'enthousiasme des départs aventureux qu'il avait connu jadis à sa sortie du régiment. Hélas! des ressorts s'étaient brisés ! L'existence de chien qu'il avait menée avait cassé les ailes de son enthousiasme juvénile et ce fut désenchanté qu'il nous revint de Bruxelles, au moment précis où, avec ses ressources baissant, une aggravation de son mal survenait.

Le 2 mars il vint nous revoir. Décemment vêtu, avec ce souci de dandysme qu'il eut toujours, même dans ses plus mauvais moments, rien dans sa tenue ni dans son langage ne pouvait faire soupçonner le malade ou le désespéré. Il s'enquit des amis : Chicon, Chatot, Puy, Callet, Mandin, Frêne, Martinet, puis nous mit au courant de son voyage. Il nous parla de l'Allemagne, qu'il n'avait fait qu'entrevoir et qui lui avait paru inhospitalière et rude, plaisanta au sujet de la jeune littérature qui lui avait coûté à chaque déplacement un supplément de bagages de sept francs qu'il regretterait toute sa vie, loua le délicieux J.-H. Rosny aîné, fut plus sévère pour *Dingo*, que nous défendîmes, et longuement s'étendit sur le dernier ouvrage de Maeterlinck : *la Mort*, dont il avait fait son livre de chevet.

Malgré la tristesse latente qui semblait présider à notre amicale causerie, rien, ce jour-là, pas plus que le jour où il alla revoir Chatot, ne semblait indiquer chez lui la résolution sans doute fermement prise qui le hantait alors. Avant de nous quitter il promit de nous donner son adresse et peut-être de venir habiter dans notre voisinage, ne voulant plus, à aucun prix, disait-il, retourner dans ce quartier latin plein de gouapes et de poétaillons vaniteux et jaloux.

Bien qu'il nous eût fait cette promesse, nous ne revîmes pas le poète et c'est par les journaux que sa fin tragique nous fut connue.

Avant de mourir, il avait brûlé toutes ses lettres, tous ses

manuscrits, toutes ses photographies et jusqu'au portrait d'une frappante fidélité qu'avait fait de lui J.-P. Lafitte.

On sait comment la presse — si l'on en excepte quelques aboiements de chacals — fut unanime à déplorer sa perte. La nouvelle de sa mort retentit profondément et douloureusement dans les milieux littéraires et le bruit qu'elle a provoqué est loin de s'éteindre. D'autres jeunes poètes, qui ne manquaient point de talent, sont morts récemment; on leur a consacré quelques articles, quelques échos et l'oubli déjà laisse neiger sur eux sa poussière. Pour lui, méconnu, mais vraiment grand, il n'en devait pas, il n'en pouvait pas être ainsi; sa mort devait être l'aube de sa gloire. Les compétitions, les jalousies, les rivalités, les haines que son caractère entier et son talent avaient suscitées devaient tomber devant une telle infortune. Un de nos plus purs, un de nos plus nobles poètes était mort, tué par la vie quotidienne; tous ceux pour qui la poésie n'est pas un vain nom ont été émus et se sont inclinés pieusement devant sa fosse.

Mais avec le monument funéraire qui doit s'élever sur ces cendres, nous devions au disparu un autre monument plus durable et plus beau : celui de son œuvre à dresser. On en trouvera dans son livre la pierre angulaire, car si Deubel a beaucoup produit, il a malheureusement laissé peu de choses et nous avons dû fouiller un peu partout pour reconstituer partiellement ce livre *Régner* qui devait être magnifique et royal.

Peut-être, un jour, publierons-nous *l'Histoire de Limpide*, ainsi que quelques contes qui valent par la sûreté de l'écriture, la finesse de l'analyse et une ironie cinglante et neuve.

Son recueil de vers satiriques, dont nous connaissions quelques pièces, *Faon la tulipe*, entre autres, est entièrement perdu.

Chamouche, fantaisie en prose, d'une énormité rabelaisienne, est détruit également.

Quelles étaient les pièces qui devaient constituer le volume *Régner?* Nul ne l'a jamais su exactement, le poète, toujours insatisfait, brûlant le lendemain ce qu'il avait adoré la veille.

Nous avons réuni sous ce titre ce que nous savions qu'il considérait comme bon : les vers de *Poésies* revus et corrigés par lui, augmentés de deux sonnets publiés dans *Akademos* sous le titre *Sur une lyre de neige;* ceux de *Poèmes choisis* et

d'*Ailleurs*, ainsi que les pièces parues récemment dans diverses revues.

La dernière version du *Chant pour la femme* a été perdue; nous avons pu reconstituer, en partie, grâce à la complaisance de son ami Roger Allard, qui la tenait du poète, la première version plus imparfaite, mais qui renferme déjà des vers et des strophes magnifiques.

En dehors de cet ensemble, nous avons extrait des premiers volumes de Deubel des pages anthologiques de poèmes placés dans leur ordre chronologique de publication. Enfin, nous avons terminé par une série de pièces qui, sauf *Epitaphe*, ne devaient point figurer dans *Régner* et ne se trouvent pas non plus dans ses premières plaquettes. Ecrites entre *la Lumière natale* et *Poésies*, elles constituent une partie des huit cents vers éliminés de ce dernier recueil, comme n'étant pas dignes de figurer à côté de sonnets tels que *le Tombeau du Poète* ou *Musique*.

On pourra, nous l'espérons, se faire ainsi une idée assez complète du talent de Léon Deubel. La partie anthologique notamment permettra de suivre l'évolution du poète de ses premiers vers à ses derniers. On verra que, même aux heures où il était le plus influencé par Verlaine et par Laforgue, se dégageaient déjà de ses chants des accents personnels, un rythme à lui et ce quelque chose qui indiquait une personnalité puissante et originale.

Avec *la Lumière natale* il sortait tout à fait de l'influence verlainienne : c'était l'étape transitoire ; avec *Poésies*, il commençait vraiment à être lui-même. La strophe deubelienne, ramassée, craquante d'images, éblouissante de soleil, est sa création et son bien propre : il fut fier le jour où un confrère perspicace et juste créa cet adjectif nouveau que nous employons avec joie.

Au reste, nous trouvons dans les lettres que nous écrivit l'ami l'explication de son évolution poétique :

15 mars 1906.

...Suis-je arrivé à quelque chose de définitif? Je le crois. *La Lumière natale* était purement parnassienne : pas d'âme ou peu ; de la bucolique, de la description, tout cela un peu vide et jamais nourri de la réconfortante idée.

Ici, quel changement! Si *Apparition* et les sonnets écrits à Dur-

nes se ressentent encore de cette ancienne manière, combien celle de *l'Adieu*, de *Ma Souffrance* et du *Tombeau du Poète* ne lui est-elle pas supérieure? Lis et relis *le Tombeau du Poète*. Prends-le vers par vers, exprimes-en la moelle. C'est nourri et substantiel et quelle forme! Je fus tellement ébloui de sa perfection que je l'ai placé aussitôt en tête du livre, certain qu'il ne pouvait pour quiconque passer inaperçu. Il y a là autre chose que l'impression ordinaire et des images ; il y a toute ma révolte d'orgueilleux et d'artiste, toute mon amertume de sacrifié (avec cette allusion discrète à Orphée déchiré par les Bacchantes). C'est le sonnet vengeur des destinées d'un Vigny, d'un Baudelaire, d'un Villiers, d'un Mallarmé, d'un Deubel.

Il reprit le chemin blasphémé du soleil.

Je le reprendrai un jour après tant d'autres pour découvrir ma patrie qui n'est pas de ce monde. Mais on n'était pas habitué de ma part à tant de noblesse, à tant de discrétion, à tant de fierté dans la douleur.

C'est l'émotion de pensée après l'émotion sentimentale (*Chant des Routes et des Déroutes*) et l'émotion verbale (*Lumière Natale*). Et c'est la plus haute et la moins accessible. Tant pis ! Mais je sais bien que ces quatorze vers suffiront à sauver mon nom de l'oubli !...

Huit jours après, il nous écrivait encore :

22 mars 1906... 27 ans !

... Quels sujets ai-je choisis ? Les sujets éternels : caresse, souvenir, musique, tombeau du poète en général, étreinte. Je n'ai pas cherché de thèmes nouveaux, je n'en cherche pas. J'ai repris les thèmes éternels. L'idée du *Souvenir* est à peu de chose près celle de Ronsard dans le sonnet célèbre :

Quand vous serez bien vieille.....

Et après! qu'on rapproche les textes, on verra qu'il faut être aussi véritablement poète que je le suis pour avoir trouvé des variations absolument différentes.

Il y a tout au plus trois ou quatre idées en poésie : l'amour, la mort, le souvenir, la nature, l'orgueil. Quand on les a toutes, on est un grand poète et on doit, sous peine de ne pas l'être du tout, avoir su trouver des paroles nouvelles sur ces antiques guitares.

A l'encontre des autres jeunes, la partie anecdotique est toujours sacrifiée dans mes livres. C'est le grand art, la grande tradition. Pas de détails sur ma maîtresse, ma vie quotidienne, etc... Je suis un poète de l'orgueil, un de ceux qui ne se livrent qu'à demi, de la lignée des grands (dont Musset). On me rendra cette justice un jour.

Aujourd'hui on ne me connaît pas. Et puis je ne fais que des plaquettes et l'on ne peut guère juger d'un écrivain que sur un ensemble...

Il semble bien maintenant, encore qu'il soit un peu tard, que le jour est venu de lui rendre enfin cette justice dont il parlait et d'accorder à ce héros du verbe l'éclatante réparation à laquelle il a droit.

Que certains faiseurs officiels de gloires éphémères et frelatées n'aient point compris, lorsqu'on leur a fait sentir leur ignorance et leur bassesse, qu'ils n'avaient qu'à courber la tête et à accepter en silence l'insulte cinglante dont les souffletait la mort de ce juste, c'est ce à quoi nous ne pouvons rien ! Au demeurant, on ne s'insurge pas contre les Destins et il fallait peut-être, à cette vie de noblesse et de misère, pour qu'elle fût mieux comprise, le couronnement suprême de cette mort stoïque, sans gloire et sans phrases.

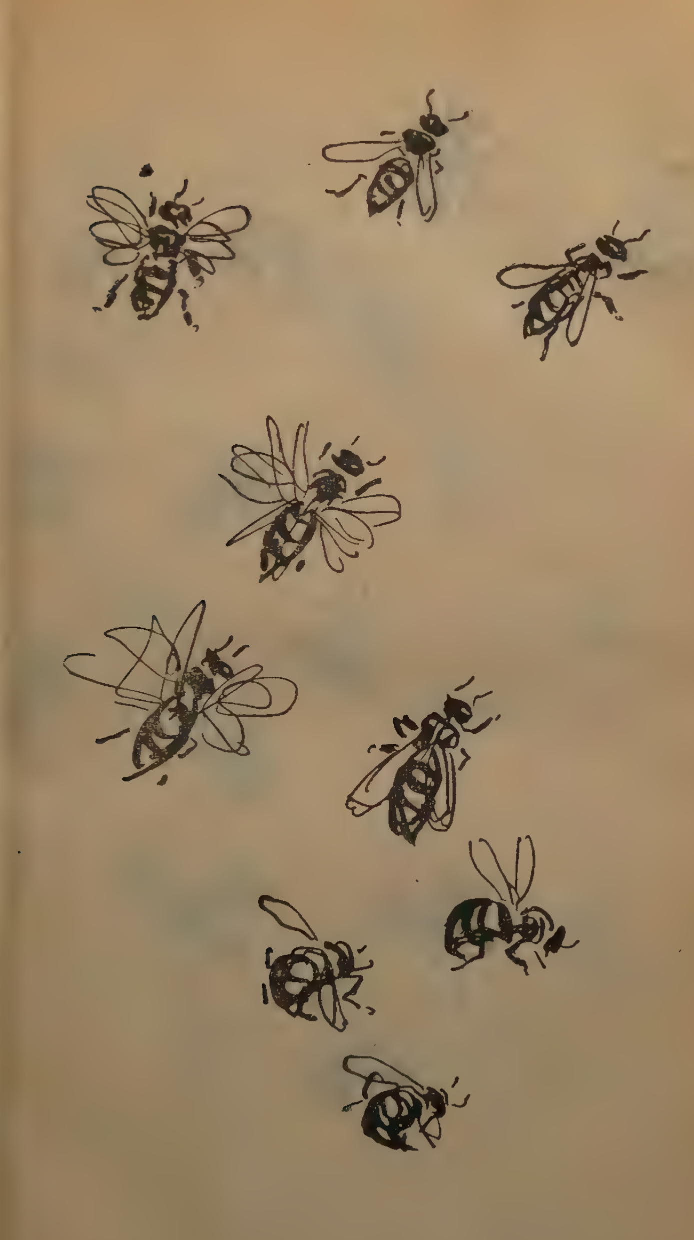
Mais pour nous qui n'avons pas voulu que, le jour où « abdiqua le roi, le petit roi de Chimérie », il n'eût, pour éblouir sa tombe, que le souvenir en fleur des jardins de Mai, il restait à accomplir encore un devoir de pitié amicale et littéraire. Celui d'éclairer de quelques notes, si courtes fussent-elles, cette vie douloureuse et étrange, ainsi que les pages du livre qui paraîtra demain.

Que l'ami qui fut le conseiller et le maître écouté de notre formation artistique nous pardonne si nous avons un peu, pour sa gloire, violé le mystère dont sa délicatesse et sa timidité aimaient à s'entourer. Nous serons trop heureux si l'émotion et la douleur éprouvées en revivant ces heures amères et douces à la fois émeuvent à leur tour les amoureux du verbe et les fervents de la beauté qui se pencheront, au long des années à venir, pour s'abreuver à la source vive de la poésie de Léon Deubel.

LOUIS PERGAUD.

Juillet-août 1913.

REGARDS. — IV. Sur la fin d'une abeille.






Rouveyre

POÉSIES

SIX HEURES DU SOIR

Six heures. La journée a été bonne. J'ai
Repris ce vieux roman trop longtemps négligé,
Où je sens que j'aurai tant de choses à dire.
J'ai vu maint personnage ébauché me sourire,
Le décor, le milieu, la maîtresse, l'amant
Et le détail menu, ténu, des sentiments...
Du travail pour six mois. — Donc, la tâche abattue,
Le corps las de l'effort où l'esprit s'évertue,
Je descends au jardin où dans l'air bleu circule
La paix qu'apporte au soir naissant le crépuscule.
Le jour a été beau. « C'est la fin d'un beau jour ! »
O La Fontaine ! O poésie ! O mes amours !

Il fait bon. Je m'assieds sous un arbre. Mon père
Gratte une allée, et moi, je le regarde faire.
Il désherbe, il ratisse, il fait des petits tas
De feuilles, pour brûler en bordure du bois,
Là-bas, où il les porte avec une brouette.
Et quand l'allée est propre et vierge et lisse et nette
Et montre le dessin du rateau sur son sable,
Il s'arrête, et devant mon farniente agréable,
S'indigne : « Ce garçon, vraiment, n'est bon à rien ! »

— Oui, mais comme il est beau, mon rêve aérien !

Et le temps passe. Et c'est le soir. L'air est humide.
On entend loin tinter une cloche timide.
C'est l'angélus. Vénus au-dessus du coteau
Dans le ciel encor clair apparaîtra bientôt.
Et, précurseur bruyant de la nuit étoilée,
Emplissant d'un fracas comique la vallée

Passe le petit train qui vient de Valmondois.
Il apprend l'heure. Une voix dit : « Ne prends pas froid ! »
— « Non, maman. » — « Rentre, on va dîner. »
— Et la fumée
Du train s'étale et plane... Encore une journée !

NUIT

Chante, charmante Philomèle, sous la nue.
La belle nuit aux voiles bleus est descendue
De son char nuageux qui danse à l'horizon.
Contre son maléfice on a clos les maisons,
Et le sommeil, son frère au cortège de songes,
Verse aux mortels l'oubli du chagrin qui les ronge.
Pour moi, c'est l'heure la plus chère et je l'attends
Pour rêver à mon aise et contempler longtemps
Accoudé au rebord de la fenêtre ouverte
L'ombre qu'elle répand sur la campagne verte...

Le nuage là-haut qu'un nuage poursuit
Voile d'un mol éclat la reine de la nuit,
Phœbé, dont le Silence est parmi l'air nocturne
L'ami mélancolique et le fils taciturne...
Chante, charmante Philomèle, au noir bosquet,
Confie aux vents en pleurs ton éternel secret,
Lamente, enivre-toi de ton chant, pleure encore,
Lamente et ne crains point la rougissante aurore
Qui ne se lèvera derrière le coteau
Que pour marquer le jour et le matin nouveau.
Jusque-là pleure en paix. Le ciel est ton royaume ;
Peuple de ta douleur, aérien fantôme,
L'Univers endormi et le bois sans écho ;
Un amant malheureux s'enivre à ce sanglot
Qui monte et redescend et s'excite lui-même,
Et le cœur d'un poète et la rose qui l'aime
Sont, dans la nuit d'argent, le vase enamouré
Qui recueille ta plainte ainsi qu'un flot sacré...

ÉMILE HENRIOT.

QUELQUES LETTRES INÉDITES
DE JULES VALLÈS

—

On sait quels incidents suscita tout récemment l'inauguration d'un buste de Jules Vallès au Puy. La « Société des Gens de Lettres » refusa de se faire représenter, en dépit des protestations de Mme Séverine, de MM. Georges Lecomte, Henri Duvernois, Jean-Joseph Renaud et Frantz Jourdain.

La « Société des Gens de Lettres » refusa, parce que, dit-elle, Jules Vallès ne comptait pas parmi ses membres. Prétexte d'ailleurs inexact. Jules Vallès était de la « Société ».

Sans doute, après la condamnation de droit commun que lui valut sa participation à la Commune, la « Société » prononça-t-elle sa radiation. Alors Jules Vallès, contraint de demeurer à l'étranger, — il résida à Bruxelles, notamment — continua sa collaboration aux journaux de Paris, ainsi qu'en témoignent les lettres qu'on lira tout à l'heure. Et, l'amnistie votée, sur la proposition d'Hector Malot et de Tony Révillon, le 28 mars 1881, Jules Vallès fut réintégré parmi les membres de la « Société des Gens de Lettres ». Il ne fit rien de lui-même pour sa réintégration. Mais la « Société » l'accueillit, on peut dire d'enthousiasme, puisque à l'unanimité moins quatre ou cinq voix. Les journaux de l'époque en témoignent, du *Citoyen* à *la Silhouette*. Même, *la Chronique de la Société des Gens de Lettres* — qui a l'autorité d'un bulletin officiel — porte, dans la liste des membres de la « Société », le nom de Jules Vallès.

Si nous rappelons ces choses, c'est que Tony Révillon s'y trouve mêlé. Et les lettres de Jules Vallès que nous avons la bonne fortune de présenter ici sont précisément adressées à Tony Révillon, qui entretenait avec Jules Vallès une amitié solide. On vient de voir que c'est sur la proposition de Tony Révillon et sur celle d'Hector Malot que Jules Vallès fut réintégré dans la « Société des Gens de Lettres ». A ce sujet rapportons de curieux propos de Jules Vallès, que notre distingué confrère, M. Gabriel Reuillard, trouvait il y a quinze jours dans un journal du 15 janvier 1881. M. L. Montancey interviewait Jules Vallès. Il lui demande s'il aurait plaisir à être réintégré parmi les membres de la « Société ».

Et Jules Vallès de répondre : — « Mon Dieu, cela la regarde. Tony

« Révillon a proposé ma réintégration. Je veux bien. Pour moi, c'est « affaire d'un millier ou deux de francs par an. Voilà tout. Je vais « publier dans *le Citoyen*, dans *la Justice*, des romans ; ils seront « sans doute reproduits par la presse de province. Ces reproductions « ne me seront payées que si je suis membre de la Société. C'est une « affaire. Pas autre chose. »

Une affaire, disait Jules Vallès. On verra, dans ses lettres, qu'en effet il ne négligeait pas les occasions de gagner de l'argent ; au reste, c'est qu'il en avait besoin, grand besoin.

Rapportons maintenant une anecdote, qui met en scène, et le plus joliment du monde, Jules Vallès et Tony Révillon. Nous devons cette anecdote à Mme Séverine, qui la donnait dans un article sur Tony Révillon, peu après la mort de celui-ci, dans *l'Echo de Paris* en date du 13 mai 1898.

Je me souviens encore, écrivait Mme Séverine, après que le parti gambettiste avait fait afficher sur tous les murs de l'arrondissement l'accusation, contre le concurrent (1), d'avoir fait violence à une mineure, fille de voisins de campagne, je me souviens encore de la réunion improvisée, pour « laver le citoyen Tony Révillon » de cette calomnie.

Lui, perdant un peu le sang-froid dans cette atmosphère surchauffée, croyait à la nécessité de répondre, de se disculper. Vallès était d'avis contraire, jugeant la chose simplement comique et indigne d'être discutée.

Les bonzes l'emportèrent : on siégea.

Révillon, emporté par la colère, frémissant, attesta les dieux, la République, le peuple et les Droits de l'Homme qu'il était innocent. Puis, comme aucun de ces témoins invoqués ne pouvait répondre, il en appela à des témoignages plus immédiats.

Et se tournant vers Vallès, assis au bureau, les mains et le menton appuyés sur sa canne :

— Enfin, toi, mon vieux compagnon d'armes, tu peux déposer de ma délicatesse. Car sais-tu de quoi l'on m'accuse, le sais-tu, Jules?... On m'accuse d'avoir violé une jeune fille de seize ans !

Dans le grand silence interrogateur, une voix, celle de Vallès, s'éleva. Il disait : — Veinard !

Tony Révillon a laissé un fils. Celui-ci a conservé un certain nombre des lettres adressées à son père par des personnalités éminentes. Il veut bien nous communiquer aujourd'hui les lettres de Jules Vallès. C'est à sa grande obligeance que nous devons de pouvoir les donner ici.

Ces lettres constituent des documents curieux. Elles montrent à la fois l'amour de Jules Vallès pour l'art populaire, qu'il essayait de réaliser dans ses romans ; le souci qu'il avait de voir annoncés, publiés, et lus, ces romans, qui paraissaient en feuilletons dans les

(1) Tony Révillon, qui se présentait contre Gambetta aux élections législatives de 1881.

journaux, et particulièrement dans *le Journal à un sou* de Tony Révillon ; l'embarras où le jetait sa situation de proscrit et le besoin qu'il avait de gagner de l'argent.

Des lettres de Jules Vallès, une seule est datée : 22 novembre 1879. Elle est la seule aussi qui porte le nom du lieu d'expédition : Bruxelles. Une est incomplète. Une est signée *Jacques Vingtras*, du pseudonyme dont Jules Vallès déguisait le personnage essentiel de ses romans, un personnage qui était Jules Vallès lui-même, vivant, agissant dans trois romans qui sont l'histoire de sa vie.

Il nous a été facile, après lecture des lettres, de reconstituer leur ordre d'expédition. En outre, nous pouvons affirmer qu'elles ont été envoyées en 1879-80, et toutes de Bruxelles ; le lecteur pourra s'en rendre compte.

On verra qu'il s'agit surtout, dans ces lettres, du roman publié en feuilleton par Jules Vallès. Il hésite d'abord entre plusieurs titres. Puis, il se décide pour *le Candidat des Pauvres*. Nous ne trouvons pas ce titre dans la liste des œuvres de Jules Vallès. Il a disparu, dans la suite, pour laisser place à un autre titre, aujourd'hui célèbre, *l'Insurgé*.

L'Insurgé est la troisième et dernière partie de *Jacques Vingtras : l'Enfant, le Bachelier, l'Insurgé*. Il est probable que *le Candidat des Pauvres* contient aussi des passages du *Bachelier*, dont la publication, dans *la Révolution Française*, avait été tronquée.

D'autre part, on retrouve sous une autre forme, dans les livres de Jules Vallès, certains épisodes auxquels il fait allusion. De même des noms sont absents, que Jules Vallès modifia. Evidemment, après leur publication dans les journaux, et avant leur publication en volume, Jules Vallès « revoyait » ses romans.

GASTON PICARD.

Bruxelles, 22 novembre 79, 69, rue Saint-Lazare.

Mon cher ami.

Nous serons donc à côté l'un de l'autre sur le pont ? Seulement, moi, je ne ferai pas de politique, c'est entendu ; j'y tiens et je m'enferme dans mon rez-de-chaussée. Mais nous avons bien imparfaitement correspondu pour le titre.

J'ai reçu deux télégrammes insistant tous deux sur ce titre. — Vous savez qu'il y a eu deux dépêches ? l'une signée Révillon, l'autre Tony ? — Je n'ai répondu qu'à une. J'ai donné trois enseignes : *les Combattants*, *la Vie de Combat*, *le Candidat des Pauvres*. J'aurais dû proposer *les Insoumis* au lieu des *Combattants*.

Somme toute, c'est encore *les Mémoires d'un révolté*, dont

le commencement (histoire de ma première jeunesse, faisant suite au *Jacques Vingtras enfant* devenu volume) a paru dans *la Révolution française*. Avez-vous jeté les yeux sur ces *Mémoires?*

Ils furent inférieurs à ce que je voulais faire.

Voici pourquoi : *le Siècle*, après avoir été blâmé par sa clientèle pour avoir publié le premier *Vingtras*, m'avait fait savoir par la bouche d'un compatriote, excellent homme né dans mon village, M. Jourde, que l'on n'accueillerait la seconde partie que si elle était calme, régulière, moins hardie en tous cas que la première.

Acculé, presque affamé par le 16 Mai, j'avais essayé de désarmer ma phrase, et j'avais fait le plus possible d'insignifiance et de remplissage honnête et sans danger.

C'était encore trop vert. *Le Siècle* me refusa.

Sur ces entrefaites, arriva *la Révolution française*, qui me demanda un feuilleton.

Je lui offris celui qui venait d'être blackboulé rue Chauchat, sans y rien corriger. Il ne me fut pas envoyé d'épreuves, on arracha des poils de la queue, *les Mémoires d'un révolté* finirent d'une façon brusque et comique. J'ai voulu vous expliquer pourquoi, dans le cas où vous m'auriez attribué ces bévues et la responsabilité de ces remplissages et insignifiances — parce que si, par hasard, il vous convenait de bénéficier de la publicité faite à ce titre dans le rez-de-chaussée de *la Révolution*, je vous laisserais le prendre pour notre feuilleton. Je jette ces observations en l'air. J'ai quitté Paris depuis plus de 8 ans et je ne connais pas les nuances utiles au choix de tel ou tel pavillon à placer au-dessus d'un roman. Peut-on en reprendre un vieux avec succès? Ne vaut-il pas mieux rajeunir? Je me contente de constater que si je n'ai pas été satisfait de mon feuilleton autant que j'aurais voulu l'être, j'ai pourtant reçu des lettres de félicitations, de sympathie et même d'enthousiasme. Tablez là-dessus. Résumons-nous.

Jusqu'à présent, dans mon esprit, notre feuilleton serait — c'est la suite de *Vingtras* — dans la forme et avec le *je* que vous connaissez. Bien entendu, c'est par soi-même un ensemble, un tout. Point n'est besoin d'avoir lu ce qui précède!

Vous êtes donc à même de trouver le titre aussi bien que moi. Je prends ma vie, au moment où je suis sorti de l'ombre

pour chercher mon pain au soleil, comme j'ai pu ! en frappant à la porte des journaux, mais en mangeant la soupe dans les *gargots* d'ouvriers, en donnant des leçons et en conspirant, familier de gloires éteintes, voisin de gloires naissantes... aujourd'hui portant 20 sous à Gustave Planche, demain vendant pour 20 francs des discours de distribution de prix. J'entre au *Figaro* — je raconterai bravement cette vie, ce monde, le boulevard, en saluant le faubourg — parce que je l'ai toujours aimé ! Je le répète — l'enseigne sera celle que vous jugerez la meilleure, au-dessus de ma vie, qui peut être enseigne elle-même en l'appelant : *Vie de combat.*

Candidat des pauvres est un peu personnel et spécial. Si Souvestre n'avait pas fait *l'Avocat des pauvres*, j'aurais arboré ce pavillon. — Autre observation : si, au lieu d'avoir 400 pages Charpentier, mon feuilleton en avait 600, j'élaguerais des détails intimes du commencement pour arriver plus tôt aux scènes du Siège, de la Commune, et aller derrière le tambour des fédérés jusqu'à la barricade dernière commandée par Ferré. Je n'y étais point, mais je n'étais pas loin. J'ai à raconter bien des scènes à partir du 4 septembre jusqu'au moment où notre canon ne put plus aboyer... Me laissez-vous libre? Pensez-vous que je puis aller, rien qu'avec ce qu'on a appelé mon talent, sans avoir peur d'être humain, pittoresque autant que mon cœur voudra l'être? Peut-être un feuilleton purement humain n'est-il pas ce qu'il faut à un journal à un sou ! — quoique, j'en suis bien sûr, on sentira le peuple et la belle odeur du courage dans toute l'œuvre de 400 ou de 600 pages. Je veux, pour les récits simples, *naturellement*, amener le lecteur à cette conclusion que fatalement la fierté et la misère devaient amener des bataillons d'hommes, redingotiers ou blousiers, aux barricades de la Commune.

Ce ne sera pas le drapeau rouge, mais le drapeau noir — sur la marmite ! — du reste, vous connaissez ma manière.

Ainsi, vous savez ce que j'ai de tout prêt dans ma tête — comme dans mon cœur. Vous savez que je vous laisse libre de choisir l'étiquette. Vous devez m'écrire pour lundi. Répondez à mon énoncé d'impressions et fixez-moi irrévocablement le dernier délai pour le premier envoi.

Sera-ce *les Mémoires?* Sera-ce *Vie de combat?* Sera-ce autre chose? Comment signerai-je ? Jean la Rue ? — Pour une

œuvre littéraire, ne pourrait-on hasarder le *Jules Vallès?*

Je ne sais pas. A vous de voir.

Vous me réservez l'Angleterre, n'est-ce pas? A vous de cœur et de plume.

JULES VALLÈS.

Mon cher Révillon,

Je vous en prie, ne manquez pas de me faire des observations à propos de mon feuilleton. J'ai le respect de la foule, et je crois de mon devoir d'écouter ce qu'un présent peut dire de juste à un absent sur l'impression de cette foule. Je viens avec *la Rue* d'éprouver le danger qu'il y a à avoir un inexpérimenté comme Callet pour intermédiaire, nouvelliste et conseiller. Mais vous, qui sentez le pouls du public, vous, vieux de la Jeune, vous ne me laisserez pas en face de trous dans la lumière comme il m'a laissé. Il m'a fait rater le *la* absolument. Avec cela, la peur de notre virilité! J'en ai perdu la notion comme style et sujet d'articles. Aussi, pour cette raison et d'autres, ai-je envoyé ma démission et plié la tente. Je suis libre!

J'ai besoin de recevoir de temps en temps un avis. Ainsi, je crois que j'ai perdu du temps et ai tiré trop sur le monologue sans incidents, dans mon feuilleton. J'ai été surpris par votre demande instantanée, et surtout harcelé, puis écrasé par les soins de *la Rue*. Je reviens à ma *manière*, à mon *genre*, à mon ironie et à mon émotion. Je ne vous envoie pas de copie aujourd'hui, parce que vous en avez une petite provision, et parce que je déblaie le terrain pour être tout entier désormais à la veine romancière. Je ferai peut-être encore des articles littéraires humoristiques par ci, par là, mais je n'aurai pas à m'occuper des articles des autres et les trois quarts de ma vie seront donnés au feuilleton.

Conseillez-moi, avisez-moi, je vous le répète. *Ne craignez jamais de me blesser*. Pour ce qui est des saletés impériales, je suis content que votre opinion soit la mienne. Nous marcherons, je le vois, la main dans la main, mon cher Révillon, et je vais tâcher de reprendre *le Candidat des pauvres* avec vigueur. Vous savez ce que c'est qu'un début de canard — et encore vous êtes là. Mais moi, je suis loin, et mon canard que je voulais lâcher m'a pris cinq mois de ma vie — pour abou-

tir à quoi ? —... Ah ! Callet n'était pas l'homme fait pour *la Rue* — dévoué, mais pas forgeron ni pointeur ! A recommencer ! Quand je rentrerai à Paris.

Pour l'argent, je vous dirai que j'en ai besoin plus que jamais, voulant m'installer *à deux* à Bruxelles. J'ai donc à monter un ménage et j'ai compté sur le prix du *Candidat des pauvres* pour cela. Pouvez-vous m'adresser *mille francs ronds?* Mille francs ronds me rendraient service. Vous me les devrez à peu près — sinon après-demain, du moins avant peu. Voulez-vous attendre de me les devoir ? Ce sera plus régulier, mais je vous prie de ne pas retarder l'envoi *au delà du 3 janvier.*

Si vous pouviez m'adresser 1000 francs pour cette date, adressez-moi un peu avant, tout de suite, si vous voulez, *ce que vous pourrez.* Je préfère de beaucoup l'aspect actuel du *Journal à un sou.* Cependant il me semble

[La fin manque.]

Mon cher ami,

C'est vous qui, très amicalement, m'avez *le premier* parlé d'un envoi de *500 francs.* Je n'en avais pas besoin sur le champ. J'avais besoin de 100 francs. Vous me les envoyâtes *illico* — je ne vous ai demandé deux autres billets de 100 qu'à intervalles ; mais je comptais que vous pourriez me faire parvenir une assez forte somme pour le 3 ou le 4. Je vous ai écrit hier : ajoutez vite 200 francs aux 300 déjà arrivés à Bruxelles ! J'en suis si pressé que j'ai attendu le facteur, ce matin, espérant une réponse chargée *courrier par courrier.*

Permettez-moi, mon cher Révillon, d'insister de nouveau, si, par hasard, votre lettre chargée ne se croisait pas avec la mienne. Je profiterai même de ce nouvel appel pour vous dire que 200 francs, c'est le strict nécessaire et que je serai forcé de refrapper à votre porte avant peu — dans 40 ou 90 heures.

C'est que je suis dans la situation du *bataillon de la Moselle.* Je suis venu à Bruxelles pour 8 jours. Voilà 5 mois que j'y suis. Je suis, pour ainsi dire, arrivé en chaussons — j'ai besoin de chaussures ; il me faut des subsides !

J'ai laissé toutes mes affaires à Londres. Les 200 francs que je vous prie d'ajouter tout de suite sont pour le linge et les dettes. Envoyez m'en 200 autres, si possible, pour les sabots,

le manteau, l'uniforme. Je pourrai attendre après cela. Voilà le proscrit de Bruxelles en sabots !

A vous

J. VALLÈS.

P. S. — *La Rue* m'a donné des trous : l'annonce du GRACIEUSEMENT aussi, — l'échéance par là-dessus !... *Le Candidat* en souffre-t-il ?

J. V.

Mon cher Révillon,

Au lieu d'envoyer du feuilleton demain, j'en envoie aujourd'hui et n'en adresserai point avant après-demain. Dès après-demain, régularités, copie convenable. Je serai dans mon assiette. Je renouvelle l'autorisation ou plutôt la prière d'améliorer et de changer si changement et améliorations peuvent être utiles dans cette copie hâtive.

A vous.

J. VALLÈS.

Mon cher ami,

Je n'ai pas bien compris votre *échelle* de feuilleton et de placard. Mais je me suis mis à abattre le plus possible de besogne. J'ai hésité devant le développement de la situation qui était celle-ci : la femme de mon Douzat pesant dans la balance des grandes fonctions universitaires, pourquoi elle passe pour la *lesbienne* des Tuileries, comme était, dit-on, certaine dame de philosophe dont le nom commence par un C. Je n'ai fait qu'effleurer. Supprimez, si c'est encore trop ! J'ai peur que le placard ne finisse pas d'une façon assez intrigante et assez vive. Coupez le mieux possible. Demain, je finirai sans doute par le duel avec Poupart, que je compte introduire : mais peut-être sera-ce trop long pour avoir le temps de paraître à la fois dans le journal et le placard, si c'est lundi que le placard paraît. Je le répète, coupez le mieux possible. Faites paraître le placard au meilleur moment. Que dites-vous d'une hardiesse qui mettrait en scène les souvenirs de l'avenue Marbeuf et le Lesbos de l'empire ? J'effleurerais seulement, mais n'est-ce pas déjà trop ? Vous vous adressez à un public honnête et sain. Réfléchissez et répondez-moi.

Je ne crois pas que mon roman soit capable d'influer grandement sur le sort du journal — même s'il valait beaucoup plus et si j'avais le temps de le soigner davantage. Un nou-

veau journal, à moins de tomber sur une *Rocambolerie*, ne doit pas sa popularité de début à son roman.

Plus tard, oui. Mais au début, c'est l'idée ou la *nuance* qui le colore, que l'on doit chercher comme base du succès ou de l'insuccès. C'est la NUANCE, l'IDÉE SPÉCIALE,qui paraît avoir présidé à sa fondation, qu'il s'agit de mettre en relief. Vous ne l'avez point fait assez, je crois, mon cher Révillon.

C'est peut-être un mal pour un bien. La neige aurait englouti l'idée et la nuance dans le berceau. Mais si vous songez à refaire de la publicité dès lundi, préoccupez-vous d'en profiter pour mettre votre *nuance* et votre *idée* à la portée du public, et sachez accuser vivement *l'originalité* qui doit vous être propre.

Si vous restez ce que vous êtes, j'ai peur que vous ne perdiez inutilement un talent qui vous était très particulier à *la Petite Presse*, j'ai peur que vous ne ressembliez trop, beaucoup trop, à tous les journaux à 5 cent. — Que dis-je ! les autres ont chacun leur couleur, leur façon, sinon leur cocarde bien plus accusées que votre cocarde, votre façon et votre couleur. Vous ne différez pas assez des dits journaux de ce prix qui ont eu le bon esprit d'être républicains, l'un comme Girardin, l'autre comme Gambetta, *la Lanterne*, comme Gent ou Louis Blanc. Pourquoi voulez-vous que le peuple aille à vous si vous ne lui offrez pas plus de nouveauté ? Mais, sacrebleu, voyons, mon cher Révillon, vous avez le remède dans votre sac ! Encore une fois, reprenez la première page, et parlez au peuple votre langue familière et chaude de jadis ! Votre feuille n'est pas assez *elle-même*. Ecoutez ! — Voulez-vous que j'essaie ma note plébéienne? Voulez-vous, dans votre publicité de lundi, annoncer que, tous les jours, il y aura 150 lignes d'un écrivain que vous aimez, que le peuple aime, dit-on, même ? Je ne sais s'il faut indiquer que c'est moi et annoncer Jean la Rue — quoique Rochefort ait eu à la fois son nom sous un roman et sous ses chroniques dans *les Droits de l'Homme*.

Mais peu m'importe. Vous ferez à cet égard ce que vous jugerez le meilleur ; la question est de savoir si vous ne croiriez pas bon, utile au journal, et peut-être *nécessaire*, d'avoir un diapason bien plus populaire grâce à vous et grâce à moi. Vous jetteriez votre chronique généreuse et vive, plus indul-

gente que la mienne, dans la première page illico; à la seconde ou à la troisième je mettrais, sous n'importe quel masque, 150 lignes (non d'actualité brûlante), 150 lignes, portrait, réflexion, que sais-je! Mais je sens que je puis aller au cœur de l'acheteur à un sou, que c'est mon public — et j'écrirai volontiers tous les jours 150 lignes dans le ton populaire. Il y a peut-être là une mine à succès. En tous cas, je n'y vois pas le moindre danger. Pour 25 francs par jour, votre caisse n'en mourrait pas — on pourrait même, et vous verriez que je suis bon camarade, faire un prix au mois, même un peu inférieur à ce prix quotidien, si j'avais une part de propriété en plus. Mais il faut, à tout prix, je crois, *donner couleur* à votre journal — si ce n'est pas moi qui vous aide, que ce soit un autre! IL LE FAUT! Si je vous conviens pour cette besogne, j'en serai enchanté, parce que j'ai la conviction que *je marcherai* sur le cœur de ceux que j'aime.

Vous me dites : — « Je vous demanderai quelques articles. » — Donnez-moi donc, non la place pour quelques articles, mais mon coin de chroniqueur populaire, tous les jours. — Si ce n'est pas pour lundi et à partir de lundi, que ce soit pour le nouveau lancement de janvier ! Réfléchissez-y, il faut un quart d'heure pour juger la portée de ma proposition. Faites-moi savoir ce que vous avez décidé. Je prends date pour cela, comme j'ai pris date pour les Lettres Anglaises, mais cette proposition de copie quotidienne est plus importante que l'autre pour votre journal. Je la crois excellente. Je sens que le succès viendra dans ce coin-là. J'en suis convaincu, j'en suis sûr.

En attendant, faites pour le mieux avec le placard. Mais que ce placard soit composé avec les corrections que j'ai indiquées sur les feuilletons renvoyés par moi à Eune, avec les blancs signalés, avec les bévues amoindries. J'ai fait cela. Eune a reçu *chaque feuilleton relu et corrigé* par moi. Tels qu'ils sont, les feuilletons sont pleins de fautes qui dégoûteraient et dérouteraient le lecteur. Si, par un hasard inexplicable, Eune avait perdu ces feuilletons corrigés, JE VOUS EN SUPPLIE dans l'intérêt du journal, faites revoir AVEC LE PLUS GRAND SOIN ces feuilletons avant de les publier en placard. Ils sont bourrés de fautes qui rendent le roman à peine compréhensible. — On dit *argent* pour *orgueil*, familiarité *tombante* pour *touchante*, on

met au passé des verbes qui doivent être au présent, et *vice-versa*. Faites revoir, faites REVOIR !

SURTOUT les derniers que je n'aurai pas le temps de vous renvoyer corrigés comme j'ai envoyé les autres.

Cette lettre est bien longue et bien confuse peut-être. Depuis que j'écris chez vous, je suis tellement pressé, tourmenté, que je n'ai jamais eu le temps de faire une lettre courte et claire. Je n'ai pas même une seconde pour me relire, tant j'ai à répondre à ceci, à cela! Cependant, depuis 2 jours, j'ai pris un parti qui m'a rendu du calme. — Si aujourd'hui j'écris confusément et longuement, c'est parce que vous me demandez beaucoup de copie. Je n'ai pas eu le temps de clarifier et de détacher en deux lignes ce que je voulais dire. Je retourne à la *copie !...*

A vous,

J. VINGTRAS.

P. S. — Avez-vous bien compris que j'enverrai encore 8 pages, peut-être 9, peut-être 10, demain samedi, qui vous arriveront dimanche, et qui se termineront *peut-être* par le duel Poupart. Si elles ne se terminent pas ainsi, la fin d'aujourd'hui peut être la fin du placard, parce que ce serait une coupure plus nette que celle à laquelle vous devrez vous arrêter si, par, mon fait ou celui de l'impression, je ne puis arriver à temps à ce coup de pistolet, ou si le journal n'a pas pu publier tout jusque-là. Voyez s'il ne serait pas préférable de calculer sur ce que vous avez, et de ne donner que 4 colonnes, demain ou après-demain, demain ET après-demain du nécessaire. Avec ce que vous recevrez aujourd'hui, vous pouvez calculer votre fin et votre effet.

A vous,

J. V.

P. S. — Je vous ai encore... Revoyez les épreuves de ce dernier envoi avec grand soin. Je n'ai pas le temps de revoir, j'ai préféré en faire... en faire...

J. V.

LE XVIIIe SIÈCLE ET LA CRITIQUE

On vient de célébrer le deuxième centenaire de la naissance de Diderot. C'était l'occasion de refaire le procès du dix-huitième siècle et on n'y a pas manqué. Diderot, l'homme de l'Encyclopédie, représente mieux que Voltaire ou Rousseau l'esprit de son siècle : Voltaire est trop sec, Rousseau trop malade. Diderot est robuste, sain, enthousiaste. Ce diable d'homme résiste à tout et triomphe de tout. Pour défendre son indépendance, Voltaire a dû s'exiler. Rousseau n'a trouvé de repos nulle part et est resté l'éternel persécuté. Diderot s'est imposé à Paris et a pu y poursuivre en paix son œuvre. Après sa mort, il a eu l'heureuse fortune d'occuper la critique par la révélation d'écrits qui ont ajouté à sa gloire. Si nos contemporains se querellent sur la manière de juger le dix-huitième siècle, ils doivent tout naturellement faire supporter par Diderot le poids de leurs attaques ou de leurs louanges. Hier le procès de Rousseau était celui du Romantisme. Aujourd'hui, le procès de Diderot est celui du dix-huitième siècle tout entier.

Après tant d'années, il semble encore impossible de parler de ce siècle avec impartialité. S'il a trouvé dans Michelet un admirateur passionné, quelles injures n'a-t-il pas subies depuis cinquante ans? C'est un curieux phénomène que cet acharnement contre un passé dont nous dépendons tous autant que de tout autre. Pour grandir le dix-septième siècle et le mettre hors de ligne, il paraît indispensable d'écraser le dix-huitième. Cette injustice a des raisons qui méritent d'être examinées.

I

La plupart de nos critiques sont des professeurs. S'ils ne le sont plus, ils l'ont été. Ce n'est pas un reproche que je leur fais, car il n'y a pas de plus noble emploi. Mais l'enseignement a des nécessités dont les éducateurs ont fait des règles. Ils ne les oublient pas assez dans leurs livres et nous y sentons trop qu'ils nous y traitent comme des enfants. Il est admis que l'on ne peut pas dire la vérité aux enfants, ni leur montrer les cho-

ses telles qu'elles sont. Il est donc tout naturel que ces critiques dépensent beaucoup de talent et encore plus d'ingéniosité à déformer l'histoire littéraire au profit de la doctrine qu'ils ont choisie. Mais la morale et la politique interviennent ainsi dans la littérature pour y jeter le trouble aux dépens de la mesure et du bon goût.

Le dix-septième siècle lui-même n'a pas été épargné. Sous le prétexte qu'il doit servir de modèle à tous les siècles à venir, on ne nous y montrerait volontiers que des gens sages, assemblés sous la férule de Boileau. Si Molière est athée et La Fontaine libertin, nous le voyons bien par leurs œuvres qu'on ne peut nous cacher, mais on prend soin de faire de l'un un *bonhomme* excusable en raison de son inconscience, et de l'autre un paria de génie, tenu, par son état de comédien, en marge de la société.

Que chaque époque ait ses grandeurs et ses misères, on n'en veut pas convenir. Il est entendu que le dix-huitième siècle est un siècle corrompu succédant à un siècle exemplaire. Mais il a été possible de renverser la formule et de vanter la vertu du siècle de Jean-Jacques. Voilà où conduit la manie que nous avons de généraliser nos jugements ; il faut dire qu'elle fournit continuellement de nouveaux sujets de discussion et que la controverse est un délassement qu'il est bien permis de trouver agréable.

Le dix-neuvième siècle est plein de controverses sur le dix-huitième. Sans remonter à Joseph de Maistre et à ses contradicteurs, je veux évoquer les orages qui suivirent la publication d'un méchant livre d'un méchant auteur, *Ménage et finances de Voltaire*, de Louis Nicolardot, ce Nicolardot qui devait plus tard baver sur Sainte-Beuve et servir de modèle à M. Paul Bourget pour le *Monsieur Legrimaudet* des *Nouveaux Pastels*. Il y a toujours un peu de Nicolardot dans le critique aveuglé par l'esprit de parti. Dans le fait, Nicolardot renouvela simplement à l'égard du dix-huitième siècle les procédés de Voltaire envers ses ennemis. Il ne vit dans toute cette époque que des fripons ou des monstres dont le moindre des vices était le libertinage, dans le sens nouveau et péjoratif que l'on donna à ce mot pour discréditer la liberté de la pensée. Ceci se passait en 1855 et, la même année, Lanfrey écrivait *l'Eglise et les Philosophes au dix-huitième siècle*, autre

amphlet dirigé, celui-ci, contre le fanatisme et la corruption u clergé. Ces deux livres et ces deux hommes, très justement ubliés aujourd'hui, furent l'occasion d'une bataille littéraire ù libéraux et ultramontains se portèrent les coups les plus udes. Emile Montégut écrivit un article très sage et très sévère : Quel chaos moral, disait-il, quelles faussetés et quelles perersités de jugement, quelle lassitude, quel dégoût de toute royance et, finalement, quelle impuissance peuvent produire es violentes oscillations de ces deux doctrines irréconcilialles !... » On prenait encore au tragique, en ce temps-là, le élire où mènent les passions politiques.

Vingt ans plus tard, lorsque Taine entreprit de juger l'Anien Régime, le ton des controverses n'était plus le même. La uerre donnait un intérêt profond à l'étude d'un passé où il allait bien remonter pour découvrir des raisons d'espérer enore, après un si grand désastre. L'autorité de Taine, l'honêteté de sa dialectique, contribuèrent beaucoup à élever le ébat. Dans l'intervalle, il y avait eu des querelles d'ordre ttéraire. Nisard, ayant achevé de publier en 1862 son *Hisoire de la Littérature française*, J.-J. Weiss se plaignit dans *e Journal des Débats* de n'y avoir pas trouvé « une impresion exacte du dix-huitième siècle ». Nisard avait écrit le mot e « décadence » dès les premières pages de son étude de ce iècle et J.-J. Weiss de proclamer qu'il ne fallait pas comparer d'une manière si imprudente deux siècles aussi dissemlables que le dix-huitième et le dix-septième ; au cours de son rticle, il accordait « une supériorité de lumières » à la généation de 1660 sur celle de 1760. Cette expression amena une ntervention de Sainte-Beuve, qui contesta vivement dans *le Constitutionnel* cette supériorité attribuée au dix-septième iècle sur le dix-huitième. Cette polémique courtoise eut pour ffet d'obliger J.-J. Weiss à préciser son sentiment en substiuant aux termes de « supériorité de lumières » ceux de « supéiorité de jugement ». Il prétendait trouver une connaissance le l'homme plus profonde dans La Rochefoucauld ou le carlinal de Retz que dans les meilleurs écrivains du siècle suiant et il expliquait cette « supériorité » par la nature des événements politiques auxquels cette génération de 1660 avait ssisté. Sainte-Beuve reconnut volontiers la valeur de l'argunent en ce qui concernait La Rochefoucauld et Retz, mais il

n'eut pas de peine à montrer ce qu'il y avait de fugitif dan
ces lumières exceptionnelles, et, citant Bossuet, il y trouvai
dans l'oraison funèbre du prince de Condé cette affirmatio
que la bonté fait le fond de l'homme : « Lorsque Dieu form
le cœur de l'homme, il y mit premièrement la bonté comme l
propre caractère de la nature divine... » : c'était méconnaîtr
outrageusement l'expérience et Bossuet est en ceci, comme su
beaucoup d'autres points, le maître et le précurseur de Rous
seau. Certes, il y a beaucoup à dire de l'optimisme de la philo
sophie politique du dix-huitième siècle, mais, déclare Sainte
Beuve, les paradoxes de ce siècle « ont plus fait pour l'avance
ment de l'espèce que les magnifiques lieux-communs du dix
septième. Il fallait donner un heurt violent à la routine pou
en sortir... »

Taine s'étend au delà du domaine de la littérature et de l
philosophie. Il embrasse l'ordre social tout entier et, par lui
la controverse redevient politique. Il l'apprend à ses dépens
puisque le mécontentement causé par son ouvrage dans le
salons réactionnaires retarde son entrée à l'Académie. L
discussion porte maintenant sur l'Ancien Régime et la ques
tion se trouve à la fois déplacée et élargie. Mais l'explication
donnée par Taine, du développement des idées révolution
naires par le triomphe de la raison classique n'est générale
ment pas admise. On ne pardonne pas encore aujourd'hui
Taine, dans certains milieux, d'avoir osé prétendre que c'es
l'esprit du Grand Siècle lui-même qui a animé la Révolution

II

L'impartialité de Taine n'a satisfait personne. Ce cervea
méthodique dépouille chaque époque de tout prestige avan
d'y découvrir les fondements solides qui sont l'objet de se
rechercher. Son œuvre ne contente aucun parti et c'est, san
doute, le meilleur éloge qu'on en puisse faire. On l'a discu
tée, on l'a contredite, mais elle s'impose et, depuis qu'elle
été écrite, on n'a pas tenté de la reprendre, sauf en ce qu
concerne la littérature ou la philosophie. C'est en ceci que le
professeurs, au nom de la tradition classique, devaient inter
venir.

Brunetière, à vingt-cinq ans, obéit déjà à sa mauvaise hu
meur, comme il en a convenu lui-même, en attaquant rageu

sement tout ce qui se différencie en quoi que ce soit de l'ordre classique dont Bossuet lui paraît être la plus haute expression. M. Paul Bourget a raconté de quel air et avec quel accent le jeune Brunetière s'écriait alors : « Ce coquin de Fénelon ! » Plus tard, il stigmatisera en ce même Fénelon « tous les contraires dans la même personne, et dans un seul esprit toutes les extrémités ». Brunetière était un imperturbable logicien et, comme la plupart des logiciens, il manquait d'esprit de finesse. Il prenait en aversion tout ce qui péchait de quelque manière contre les règles dont il avait fait son idéal. C'est dire qu'il était réduit à ne rien comprendre ni dans le temps qu'il vécut, ni dans le dix-huitième siècle.

Il est mort sans avoir eu le loisir d'écrire le livre qu'il avait annoncé sur les Encyclopédistes et c'est infiniment regrettable, car il avait la conscience d'aller jusqu'au fond d'un sujet, une fois qu'il y était entré. De telle sorte que c'est dans son œuvre que ses adversaires pourront toujours trouver le plus sûrement des armes pour le combattre. Nous n'avons de ce livre que le programme des leçons que fit Brunetière de janvier à mars 1905 à la Société des Conférences. Ces notes suffisent à montrer que leur auteur aurait été obligé d'abandonner quelques-unes des idées soutenues par les historiens de notre littérature et en particulier celle qui refuse de trouver dans le dix-septième siècle les origines de l'esprit du dix-huitième siècle. Brunetière avait senti qu'il n'était pas possible, sous peine d'invraisemblance, de maintenir ce contraste violent qui rendit si commode la tâche de certains critiques. Mais, quand il peignit lui-même le dix-huitième siècle dans son *Histoire de la littérature française classique*, il ne voulut pas encore montrer dans ce siècle le développement de certains caractères bien reconnaissables cependant dans ce qu'il appelait le siècle de Bossuet. Bossuet et Voltaire, en franche opposition, il en resta là dans ce livre, probablement parce que c'était un livre d'enseignement.

J'ai dit que Brunetière ne se lassa jamais de dénoncer ce qu'il appelait « l'erreur du dix-huitième siècle ». Il l'expliqua longuement et un peu confusément dans son volume *Sur les Chemins de la Croyance*, où il s'efforça d'utiliser le Positivisme dans sa première étape vers la conversion. Cette erreur se résume à ses yeux en une subordination du « moral » au

« social ». On voit reparaître ici le logicien qui reste impuissant tant qu'il n'a pas trouvé la formule au moyen de laquelle il résoudra son problème. Brunetière crut que le dix-huitième siècle pouvait être contenu dans une formule aussi simple. Voilà où conduit le goût de l'abstraction.

III

Plus directement que Brunetière, M. Faguet entreprit à son tour, vers 1890, de dresser l'inventaire du dix-huitième siècle. Il le réduisit à peu de chose. Les deux grands reproches qu'il lui fit, c'est de n'avoir été « ni chrétien ni français ». La Philosophie du dix-huitième siècle se confond avec la naissance de l'esprit scientifique qui ruine « l'idée chrétienne ». Quant à l'idée de patrie, elle n'existe pas au sens où nous l'entendons maintenant.

Le livre de M. Faguet a eu beaucoup de lecteurs et c'est encore aujourd'hui, après plus de vingt ans, sur lui que l'on se repose pour juger le dix-huitième siècle. Il s'y trouve un mot que l'on a répété souvent, un mot sur Voltaire : « Ce grand esprit, c'est un chaos d'idées claires. » Il est très significatif. M. Faguet est choqué dans son dogmatisme de professeur. Il n'admet pas les « pirouettes » ni les contradictions de l'auteur de *Candide*. Il s'effraie de le voir aller d'un seul élan de la pointe aiguë d'une idée jusqu'à l'extrémité la plus opposée. Il crie à l'inconséquence... Que ces éducateurs sont donc d'excellents juges de la nature humaine ! et comme ils s'entendent à la renfermer dans une formule !...

Ces reproches de M. Faguet à Voltaire, ce sont les mêmes que ceux que Brunetière adressait à Fénelon. Ce qui irrite ces critiques, c'est que leur métier de professeur les oblige à ne plus voir dans les écrivains du dix-huitième siècle que des hommes, tandis que,dans le dix-septième siècle, ils pouvaient ne juger que des œuvres. Parler d'un homme, c'est plus difficile que d'étudier des livres. Une œuvre, on l'interprète plus ou moins librement et plus ou moins exactement. L'homme, lui, a vécu, a changé d'idées, a suivi ou contrecarré son siècle. Son caractère est insaisissable. On n'en donne l'impression exacte que par des notations précises qui sont moins de la littérature que des mots ou des anecdotes : allez donc raisonner là-dessus !

Le débat est toujours le même, c'est la faute à Platon. L'esprit en proie à sa passion s'envole sur les ailes que lui prête la raison et perd de vue le sol où il faudra cependant qu'il retombe. Il sent si bien la fragilité de ses ailes, qu'il ne rêve que d'aller tout droit, vers la nuée qui, en l'aveuglant, le contentera. « La méditation est si douce, a écrit Diderot, et l'expérience est si fatigante que je ne suis point étonné que celui qui pense soit si rarement celui qui expérimente. »

Voltaire a beaucoup médité, et beaucoup profité. Il n'est plus qu'une intelligence qui broie dans son mortier toutes les idées des hommes. Le cartésianisme devait produire Voltaire et l'auteur de *Zaïre*, dans toute la sécheresse de son cœur, réservait une sorte de tendresse pour l'idéal dont Louis XIV restait l'expression. Voltaire, c'est toute la fin d'un monde. Il appartient au dix-septième siècle par ses goûts, par la plus grande partie de son œuvre. Quel abîme entre lui et Diderot! Diderot est le commencement d'un monde nouveau dont nous-mêmes voyons l'épanouissement. Mais M. Faguet n'a pas mieux traité Diderot que Voltaire. Il n'a vu dans l'œuvre de Diderot que « beaucoup de polissonneries, beaucoup de niaiseries, énormément de verbiage et de fatras fumeux ». Il lui dénie tout droit à figurer au rang de nos grands écrivains. « Il faut savoir dire qu'il est décidément de second ordre. » Voilà ce que peut écrire un professeur en toute conscience, j'en suis sûr, quand il a l'esprit déformé par les préjugés de son état !

IV

Ce qu'il y a de plus singulier dans ce concert de remontrances, c'est que l'on fasse au dix-huitième siècle le reproche de n'être pas français. Michelet a bien soutenu le contraire ; mais Michelet n'est plus une autorité et on ne peut plus tenir compte de ses jugements.

On nous dit que ce siècle a renié la tradition française. Pour le soutenir, on est forcé de rétrécir cette tradition selon la légende du Grand Siècle. Un nom alors l'explique et la résume : Versailles. Chacun de nous peut aller se promener ces jours-ci le long du grand canal et profiter de ce bel automne pour méditer une fois encore sur les créations du Roi-Soleil. La légende est intacte et aussi forte sur l'esprit qu'elle le fut jamais, mais comme les arbres ont grandi ! Du bord du canal, on ne

voit que leur verdure qui se flétrit, et, dans l'ombre qu'ils portent sur le *tapis vert*, c'est à peine si l'on aperçoit le château : il n'est plus qu'une petite chose que la nature écrase. Je ne veux point diminuer cette admirable œuvre des hommes dont on fait un miracle de l'esprit, mais je constate que quelques grands arbres, qui lui servent de cadre, suffisent à l'amoindrir.

Quel que soit le prestige de Versailles, est-ce là toute la France ? La France de Montaigne et de Rabelais n'est point contenue dans cette création d'un grand roi.

Versailles est un idéal élevé un peu à l'écart de la véritable vie française. Colbert l'avait bien compris ; il disait : « Quelle pitié que le plus grand roi fût jugé à l'aune de Versailles ! » En vain chercha-t-il à ramener son roi à Paris. Louis XIV se souvenait de la Fronde et de la bataille du faubourg Saint-Antoine. A partir de 1671, la Cour vécut dans l'isolement superbe de Versailles. Le roi gagnait en majesté et en indépendance à rester loin de la capitale dans un monde à part qui ne vivait que pour lui, mais cette distance mise entre Louis XIV et son peuple deviendra un abîme où sombrera la monarchie. Dès 1680, la bourgeoisie de Paris se détache de son roi. Elle se transforme. On y découvre déjà les pires audaces du siècle suivant. Désormais la Révolution est inévitable.

Si l'idée de patrie est absente de la pensée du XVIII[e] siècle, il n'en faut pas chercher d'autres raisons. On avait fait de Versailles toute la France. Paris s'amuse dès que Versailles pâtit. C'est ce que le bon Colbert avait prévu. On ne s'absorbe pas impunément dans la contemplation d'un idéal qui fait perdre le contact de la réalité. Versailles n'était que la merveille d'un logicien : comme système de gouvernement, ce n'était qu'un système comme tous les autres, une création de l'esprit dont la réussite fut complète pendant un instant de notre histoire, mais qui était fatalement vouée à un désastre comme tous les systèmes.

Il en est des règles de l'Art classique, codifiées par Boileau, comme de la politique de Louis XIV, comme de la beauté de Versailles. Le peuple a tué le roi, les arbres écrasent le château. La revanche de la nature s'accomplit pendant le dix-huitième siècle aux dépens des créations éphémères de quelques hommes.

M. Faguet a écrit que Diderot représentait plus que tout

autre cette « revanche de la nature contre ce que les hommes ont cru devoir faire, depuis qu'ils existent, pour s'en distinguer ». Se distinguer de la nature, quel orgueil et quelle présomption! Le dix-huitième siècle, qui assiste au développement des sciences naturelles, en reçoit une leçon d'humilité : l'homme apprend quelle est la place qui lui appartient dans l'univers et cette découverte, en brisant ses vieux rêves, l'ennoblit par la révélation de la grandeur de la tâche qu'il a accomplie.

Ce siècle « a, dès son point de départ, absolument perdu tout esprit chrétien ». Brunetière a montré que la Révocation de l'Edit de Nantes en était la cause et c'est très exact. L'exil des protestants, la persécution des jansénistes ont vidé pour un temps la question religieuse : on ne s'en occupe plus que pour déplorer l'opposition d'une partie du clergé à l'esprit du siècle. Je dis une partie seulement, car il n'est pas nécessaire de rappeler que de nombreux hommes d'Eglise, en ce siècle corrompu, osèrent être des savants. Il y eut, dans tous les temps, des croyants ayant assez de foi pour ne pas craindre que les progrès de la science fussent contraires à la religion : et même que doit-on penser d'une foi assez fragile pour se tourmenter des efforts de la raison humaine? Si je crois, peuvent-ils aboutir, en fin de compte, à autre chose qu'à fortifier ce que la « révélation » m'impose?

V

On peut répondre à M. Faguet qu'il n'y a aucun siècle de notre passé qui soit « plus français » que le dix-huitième. On le lui a dit et il faut le redire. Sainte-Beuve avait quelques lumières sur ce point. Il a montré que ce siècle a été « une époque toute calme et toute paisible » où la civilisation était arrivée à une extrême douceur. Jamais, « depuis le siècle des Antonins », il n'avait été moins difficile ni moins périlleux d'exister. L'humanité ne goûte pas souvent le repos avec tant de continuité. La société française put briller d'un éclat universel qu'elle n'avait pas encore connu, même au cours du Grand Siècle. Le luxe de l'esprit dominait tout. Paris avait tiré profit des leçons de Versailles et maintenant l'influence de la capitale sur tout le royaume ne cessera plus de s'accroître. On assiste à la naissance d'une opinion publique et, en même temps, le bon goût se répand dans toutes les classes. « Période

heureuse et presque unique dans l'histoire », écrit Sainte-Beuve. Elle favorise l'essor de l'esprit français. Avec quelles idées préconçues faut-il donc juger ce siècle pour n'y voir que sa corruption? Et comment peut-on oublier la grandeur de caractère de ceux que la Révolution faucha? Est-il possible de relire les mémoires et la correspondance de ces seigneurs et de ces bourgeois sans être frappé de la pureté du style et de la noblesse qu'y garde l'esprit même dans les défaillances du caractère?

Aujourd'hui, on ignore le dix-huitième siècle et ce sont les critiques qui l'ont voulu. Ils ne permettent pas qu'on sache combien ce siècle est près de nous, combien les Diderot, les Chamfort, les Rivarol, les Sénac de Meilhan, les prince de Ligne nous ressemblent, quel profit il y aurait pour nous à les bien connaître. J'ai entendu M. Faguet proclamer lui-même à la Sorbonne que, « dans ce temps-là, on savait écrire ». Il parlait alors de Boufflers. Si l'on peut trouver des leçons dans Boufflers, quels enseignements ne pourra-t-on pas tirer de la lecture de chacun des écrivains que je viens de citer?

Il y a danger à s'essouffler dans l'imitation des grands modèles qui nous sont devenus étrangers par la différence des temps et des sensibilités. Le Grand Siècle portait perruque et ses manières ne sont plus les nôtres. Admirons-le comme l'apogée d'un certain état dont nous ne pourrions plus nous accommoder en aucune façon et reconnaissons surtout que ce que nous y pouvons le mieux comprendre, c'est ce grand jet de clarté qui, à travers les chefs-d'œuvre de Racine, de Molière, de Pascal ou de La Fontaine, met toujours plus de vérité et de profondeur dans notre connaissance des hommes.

Pour ma part, je suis persuadé que cette horreur du dix-huitième siècle, dont on nous offre aujourd'hui tant de témoignages, n'est que le résultat d'un malentendu. Comment expliquer autrement que, parmi les plus enragés contempteurs de cette époque, il s'en trouve beaucoup qui se disent admirateurs de Stendhal et qui voient en lui le salut contre les faiblesses du Romantisme? Stendhal, c'est le produit direct du dix-huitième siècle et ce siècle ne nous eût-il donné que ce magnifique épanouissement, cela devrait suffire à faire oublier ce que l'on persiste à appeler ses erreurs.

JACQUES MORLAND.

PORTRAITS GRAPHOLOGIQUES[1]

—

XIV

M. GUSTAVE KAHN

Dominantes

Très rapide.	Vivacité, ardeur. précipitation.
Très inégale :	
de dimension : majuscules grandes.	Sensibilité vaniteuse.
lettres diminuant dans les mots.	Sensibilité de l'esprit, finesse.
de direction : — inclinées puis redressées.	Vive sensibilité, tendresse retenue.
lignes sinueuses.	Souplesse d'esprit, travail de la pensée.
d'ordonnance : lignes espacées ou serrées	Sensibilité excessive, susceptibilité.
Espacée.	Clarté, générosité.
Inclinée.	Affection, tendresse
Naturelle.	Simplicité, franchise.
Gladiolée.	Finesse, esprit critique.

Secondaires

Assez claire.	Clarté d'esprit.
Modérément arrondie.	Douceur.
Légère.	Délicatesse.
Majuscules grandes.	Orgueil, imagination.
Simplifiée.	Culture, activité.
Barre de *t* fine, longue, irrégulière, inconstante.	Volonté très faible à grands écarts.
Mots séparés en plus de traits que de syllabes.	Idéalisme, théorie, imagination.
Majuscules typographiques.	Art.
Lettres souvent ouvertes.	Franchise, expansion.
Majuscules mouvementées.	Imagination, enthousiasme.
— larges.	Vanité, confiance en soi.
— séparées du mot.	Expectative, peu liant.
Ponctuation légère et haute, à droite.	Idéalisme, délicatesse, activité.
Signature simple.	Simplicité.
— lisible.	Franchise.
— montante.	Ardeur, ambition, vanité.
Paraphe oblique très net.	Indépendance, netteté.

Résultantes

Supériorité, sensibilité intell., sensibilité.	Très vive sensibilité morale et intell.
Sensibilité, imagination vive.	Passion.
— intelligence, bienveillance.	Dévouement.
— — esprit large.	Générosité.
— orgueil, bienveillance.	Esprit de protection.
— —	Susceptibilité.
— vanité.	—
Finesse, souplesse d'esprit.	Diplomatie.
Imagination, sensibilité.	Inspiration.
— — intelligence.	Grâce dans l'esprit.
— sentiment, art.	Admiration pour le beau.

(1) Voy. *Mercure de France*, n°s 372, 376.

Imagination, sentiment, loyauté.	Admiration pour le vrai.
— — délicatesse.	— les choses délicates.
— vivacité.	Enthousiasme.
— v. faible.	Indécision.
— vanité.	Vantardise.
— largesse.	Prodigalité.
Volonté faible, douceur, imagination.	Esprit rêveur.
Vivacité, sensibilité, volonté faible.	Colères de dépit.
Volonté faible, souplesse d'esprit.	Ruse.
— sensibilité.	Timidité.
Activité, vivacité.	Ardeur.

La grande dominante du caractère de M. Gustave Kahn est la sensibilité. Il est toujours vibrant et l'on dirait qu'il a hâte qu'une sensation passe pour qu'une autre vienne occuper son attention un instant à son tour. Cela évoque ces fluides harmonies de Debussy où les notes sans trêve se hâtent de nous

6 Juin 1908

[illegible]
[illegible]
[illegible]

Gustave Kahn

enivrer, comme s'il ne fallait pas laisser un instant l'âme se ressaisir. Et ce ne sont point des soliloques égoïstes, des rabâchages pour de petits bobos ; M. Gustave Kahn vibre largement à l'unisson des émois des autres. Un vif sentiment de sympathie l'anime et il est de ceux qui vraiment, sans affectation et sans l'intervention d'un principe moral quelconque, aiment à rendre heureux et à faire partager leurs joies et leurs biens. En toute simplicité, M. Gustave Kahn donne généreusement son cœur et son argent. Il ne songe pas aux rancœurs, aux ingratitudes, aux indiscrétions des parasites de tous genres qui s'abattent sur ces natures-là. Il a besoin de sympa-

thiser avec tout ce qui vit autour de lui. Et, comme sa sensibilité est très délicate, et fine, les joies et les peines qu'il partage seront toujours supérieures. Il est en effet fort idéaliste et ne s'attarde pas aux jouissances positives. Sa hâte à les éprouver le fait glisser trop vite sur les sensations ; il ne les approfondit guère et on pourra lui reprocher de sentir un peu superficiellement. Il aura des emballements qui surprendront. Quand il laisse son imagination exalter la sensibilité, il en vient à perdre tout à fait ce sens si précieux et si rare des justes proportions qui fait la sûreté du jugement. Audacieusement, il s'enthousiasme et une fantaisie presque de mauvais goût le guide dans son choix. On le verra admirer les choses les plus outrecuidantes et ses amis intimes s'étonneront de l'entendre affirmer des opinions aussi subversives.Car ceux qui le connaissent tout à fait intimement savent. Ce qui peut l'égarer ce sont les théories séduisantes, les exposés ingénieux de principes novateurs. Son idéalisme le subjugue et lui enlève le calme d'esprit indispensable pour le libre exercice de son sens critique si subtil et perspicace. Sa générosité aidant, il est enclin à une tolérance excessive à l'égard de tous ceux qui montrent de l'enthousiasme et donnent l'illusion de la sincérité.Car il est avant tout absolument naturel et on ne saurait le suspecter de viser à étonner les gens par ses propos ou ses attitudes. Peut-être une certaine timidité qui gêne son besoin d'activité et sa franche expansion contribue-t-elle aussi à le faire s'affirmer plus audacieux qu'il n'est? Sa volonté, en effet, est très inégale et assez faible. Aussi se décide-t-il par caprices, sous l'incitation d'une idée ou d'une sensation vive, et très peu à la suite d'une mûre réflexion. C'est un impulsif. Heureusement, son activité cérébrale est fort grande. Il conçoit vite, son intelligence est sans cesse sollicitée par de nouvelles idées. C'est un curieux insatiable. Très souple, habile diplomate, il préférera toujours contourner l'obstacle et si son impatience provoque quelques colères de dépit lorsqu'il n'arrive pas à ses fins, il aimera toujours mieux ruser avec la vie que de l'affronter brusquement.

Bien qu'il ne l'affirme pas de façon trop visible, et montre tout au plus quelque vantardise, il est, au fond, très content de lui-même.

C'est un ami sûr et affectueux, qui, chose extrêmement

rare, sera vraiment heureux de rendre service de quelque façon que ce soit, et sans aucune arrière-pensée. C'est à cela que se juge l'amitié et, généralement, les rapports les plus cordiaux, consolidés, croyait-on, par le temps, s'effritent dè qu'on vient demander de la peine ou, surtout, de l'argent M. Gustave Kahn saura ne jamais faire sentir la valeur d'u service rendu. C'est une belle noblesse de caractère qui le ren éminemment sympathique et peut faire passer par-dessus d petits travers tels que sa grande susceptibilité. S'il est aimable et généreux, il ne se lie néanmoins pas facilement et il sai conserver son indépendance et se montrer parfois très net.

Son esprit, qui est très cultivé, a un grand sens de l'art. E il saura en savourer dans la rêverie et la méditation toute l valeur et l'enseignement élevé.

XV

M. MAURICE BARRÈS

Dominantes.

Descendante.	Dépression.
Inhibée.	Fatigue, dépression, nonchalance.
Sobre.	Réserve, désir d'approbation.
Très anguleuse.	Entêtement, dureté.
Très inclinée.	Faiblesse, susceptibilité, passion.
Simple.	Simplicité, franchise.
Simplifiée.	Culture d'esprit, activité.
Liée.	Logique, suite dans les idées.

Secondaires.

Ordonnée.	Ordre, soin, culture d'esprit.
Inégale :	
— de *dimension :* lettres petites et grandes.	Emotivité, nervosité, souplesse.
— — — diminuant progressivement beaucoup et dans les mots	Habileté, négligence, précipitation.
— d'*ordonnance* : absence de marge à gauche.	Parcimonie, inquiétude.
— — lettres espacées et serrées.	Sensibilité, maladie, susceptibilité.
— de *forme* : lettres arrondies et lettres anguleuses.	Susceptibilité, passion.
t non barré.	Faiblesse, nonchalance, lassitude.
o et *a* tantôt ouverts tantôt fermés.	Expansion, puis réserve.
Lettres surhaussées.	Orgueil.
Ponctuation négligée.	Etourderie, inattention.
Signature très à gauche.	Défiance.
— loin du texte.	Taciturnité.
— plus grande que le texte et soulignée.	Orgueil du nom.
— plus lisible que le texte.	Loyauté foncière plus qu'apparente.

Résultantes.

Orgueil, sécheresse.	Dédain.
— sensibilité.	Susceptibilité.
Finesse, souplesse d'esprit.	Diplomatie.
Prudence, imagination.	Méfiance.
Mobilité, —	Caprice.
Intelligence, activité.	Esprit actif.
Volonté faible, sensibilité, manque d'ardeur.	Timidité.
Intelligence, calme, constance.	Patience.
Vivacité, sensibilité, volonté faible.	Colères de dépit.
Volonté faible, souplesse d'esprit.	Ruse.
Vivacité, activité, nervosisme.	Agitation.
Agitation, vivacité.	Irritabililité.

Ce qui frappe le plus dans l'écriture de M. Maurice Barrès, c'est un mélange curieux de nonchalance désenchantée et de fermeté passionnée. On dirait d'un soldat flegmatique, exténué par la marche et qui se raidit pour avoir encore l'air mar-

Je vous serre amicalement la main,

Barrès

tial. L'organisme semble envahi par une sorte de torpeur analogue à celle que provoquent les fièvres paludéennes; les muscles ont de la peine à maintenir jusqu'au bout la contraction nécessaire et veulent se relâcher le plus vite possible. Mais l'extrême logique de M. Barrès a groupé ensemble en un faisceau solide une suite d'idées qui sont devenues d'inflexibles principes et auxquels il entend se soumettre.

Des idées n'aboutissent pas à une action sans les secours de la sensibilité : M. Barrès est éminemment doué pour que ses conceptions deviennent des forces agissantes, il les aime, il les chérit, il n'a pas pour elles une curiosité de dilettante, il croit en leur valeur. M. Barrès est un intellectuel passionné : tout son pouvoir affectif, très grand, est employé à vivifier ses idées, à les animer; alors elles s'imposent à lui avec tant de force que, malgré son tempérament flegmatique, il est con-

traint de les suivre. Il le fait sans gaieté, d'ailleurs. Ce n'est pas la sérénité qui lui gagnera des disciples. Pour lui la vie n'est pas une chose drôle, un passe-temps agréable. Il y fait un peu la figure d'un examinateur consciencieux que les candidats assomment, mais qui donnera toute son attention au concours. Il se déplaît dans un monde où beaucoup de choses vont mal, où il y a trop de gens légers; il y est de mauvaise humeur et ne se gêne pas pour le laisser voir. C'est un désenchanté qui agit par devoir, jugeant impie la philosophie de l'Ecclésiastique et à qui l'effort paraît sacré et nécessaire.

M. Barrès a subordonné son cœur à son intelligence; il n'a pas conservé beaucoup de sensibilité affective pour autrui. Il consent à en être admiré, il aime les éloges et se réjouit de l'action qu'il peut exercer, mais il ne faut pas que cela fournisse prétexte à l'importuner. Le brouhaha des applaudissements lointains lui agrée mieux que les témoignages personnels d'admirations sincères. Un dédain morne et glacial, une mauvaise humeur non dissimulée, tiennent à distance les gens aussi bien que les amis. Et, de plus, sa sensibilité intervenant, il peut être capricieux, irritable, susceptible et montrer, si les choses ne vont pas à sa guise, des colères de dépit. Ce n'est pas un caractère heureux, et sa taciturnité ne vient nullement de son amour de la méditation solitaire, mais de l'ennui qu'il éprouve en compagnie. Il y trouve si rarement quelqu'un de digne d'attention et de perte de temps !

Son nom tout seul a pour lui-même une valeur. Il a conscience de l'avoir imposé à l'attention par un labeur d'une persévérance et d'une difficulté dont seuls les lymphatiques peuvent se faire une représentation.

Un caractère aussi peu soucieux de paraître aimable ne saurait être soupçonné de dissimulation. Il est d'une franchise impatiente et peu amène, et si sa défiance et son dédain lui imposent une certaine retenue, sa loyauté est foncière et c'est bien contre son gré qu'il ne se montre pas toujours dans toute la vérité de son caractère.

Ce n'est pas une nature rayonnante, mais il aime d'une façon abstraite, pourrait-on dire, et, sans être généreux de son argent ni de son temps, sans montrer cette chaleur du cœur qui conquiert la sympathie, il sera très sensible aux idées généreuses, et se dévouera aux nobles causes. Il est de ces gens

que la vue de la misère et de la douleur peut ne pas émouvoir, mais qui, après réflexion, s'évertueront à chercher un remède à la souffrance et consacreront à cette tâche beaucoup d'efforts désintéressés.

Son intelligence, qui est la grande souveraine, est claire et bien ordonnée. Les choses y sont vues avec une remarquable simplicité et une grande précision. Et, surtout, l'enchaînement des idées y est d'une grande rigueur; l'esprit est déductif et réalisateur, très cultivé, mais peu souple et aussi impatient et capable d'étourderies et d'inattentions qui surprennent. La nervosité le gêne évidemment et il manque souvent du calme qu'il voudrait pour aller tranquillement jusqu'au bout du sillon. Il néglige les détails importants et parfois même essentiels, insouciant de la peine d'autrui à le suivre.

M. Maurice Barrès offre un bel exemple de ce que peut l'intelligence sur un organisme mal outillé pour la lutte et si beaucoup de traits de ce caractère paraissent peu aimables, il faut tenir en très haute estime cette persévérance et cette admirable discipline du caractère.

XVI

M. FRANCIS JAMMES

Dominantes.

Très pâteuse.	Energie, sensualisme, gourmandise.
Arrondie.	Douceur, imagination.
Grande.	Imagination, généeosité, orgueil.
Rapide.	Activité, culture d'esprit.
Gladiolée.	Finesse.
Simplifiée.	Netteté, savoir faire.
Nette.	Culture, fermeté, précision.
Abrégée.	Précipitation.

Secondaires.

Finales massuées.	Résolution, violence.
— courtes.	Réserve, retenue, économie.
Modérément montante.	Ardeur, activité.
Surhaussée.	Orgueil.
Ordonnée.	Ordre, clarté.
Marge s'élargissant.	Activité.
Barre de *t* fine régulière, en retour.	Volonté forte et tenace.
Mots partagés à peu près par syllabes.	Equilibre, réalisation.
a et *o* ouverts en haut.	Franchise.
Ponctuation soignée.	Ordre, attention.
Signature au milieu de la ligne.	Prudence.
Paraphe soulignant.	Contentement de soi.
— — allant à gauche.	Défensivité.
— — arrondi.	Douceur.
— — massué.	Résolution.

Résultantes.

Sensibilité, égoïsme.	Jalousie.
— orgueil, bienveillance.	Esprit de protection.
— orgueil.	Susceptibilité.
— complaisance en soi.	—
— imagination.	Inspiration.
Prudence —	Méfiance.
Complaisance en soi, imagination.	Fatuité.
Douceur, bienveillance, intelligence.	Amabilité.
Intelligence, calme, constance.	Patience.
Vivacité, force, imagination.	Colère.
— énergie.	Commandement.
Fermeté, activité.	Persévérance.
Imagination, résistance.	Courage.
Fermeté, énergie.	Opiniâtreté.

Avec autant et sinon plus de raison que Théophile Gautier, M. Francis Jammes peut dire : « Je suis quelqu'un pour qui le monde extérieur existe. » Il est épris de toutes les jouissances, sainement, lyriquement, pourrait-on dire, tant il y a chez lui absence de complication et intensité de sensation. Il aime la vie et il s'y trouve heureux. C'est pour lui une chose très simple et qui ne nécessite pas tant de réflexions que certains le disent ; il n'y a pas lieu de se forger des principes et de rechercher des règles de conduite complexes et inapplicables. Il suffit de se laisser impressionner fortement par les sensations comme par les sentiments et d'en jouir comme du bon vin ou de la bonne chère. M. Francis Jammes n'a pas à faire économie de sa force nerveuse ; il peut dépenser largement ; une aussi robuste vitalité ne saurait, sincèrement, être mièvre. Il n'est mesquin ni dans ses sentiments ni dans ses idées. Il aime la vie large et aisée. Aussi s'intéresse-t-il très vivement à tout ce qui peut contribuer à augmenter son bien-être, il ne néglige pas ses affaires et sait fort bien employer son intelligence à discuter intérêts. Il s'y montre même à la fois très net, extrêmement résolu et habile. On aurait grand tort de le prendre pour un naïf ou un désintéressé, à qui des explications vagues suffisent. Il exige des précisions, et, s'il sait fort bien mettre de la douceur dans la discussion, il peut montrer quelque impatience à la voir traîner.

Il aimera à partager ses joies davantage pour le surcroît de plaisir qu'amène la compagnie : la gaieté, l'entrain, l'oubli dans une commune liesse des ennuis de l'existence et cette intime satisfaction du cœur heureux de se croire meilleur parce qu'il partage. Une certaine douceur native, un peu

lourde, mais simple y aide et peut faire de M. Francis Jammes un hôte vraiment charmant. Il tend à exagérer le côté primitif de sa nature et à se poser en homme simple et sans ruse, tout d'une pièce. Certains pourront s'y laisser prendre et le juger naïf; mais ces manières toutes rondes ne l'empêchent pas d'être finaud et fort habile.

Il sera surtout sympathique dès le premier abord et affectera une certaine aménité. Mais il est peu liant et, bien que franc et loyal, il est méfiant, peu capable de se laisser entraîner à des bons mouvements; la raison tient en bride une imagination vigoureuse, et un sens précis des réalités l'empêche de s'abandonner. Il montrera toutefois une affection sincère et très solide à ceux auxquels il s'est attaché et qui le comprennent, partageant ses plaisirs.

Il sait défendre son indépendance contre les intrus et, au besoin, se montrer net et très résolu. Doué d'une si belle vitalité, il ne saurait manquer d'énergie. C'est un homme à qui l'effort coûte peu et qui, n'ayant jamais senti la nécessité

d'une discipline et la valeur d'une volonté conquise lentement, serait enclin à s'abandonner à la nonchalance.

Il a l'intelligence active, un cerveau qui est vigoureusement impressionné, l'esprit attentif, précis, ordonné, équilibré et réalisateur. Il fera ce qu'il a décidé, en dépit des obstacles et des difficultés. Il a une vision personnelle des choses, un peu simple, mais originale. Il en est d'ailleurs intimement persuadé; la modestie n'est pas pour lui une vertu cardinale. « Me voici, je suis persuadé que je suis intéressant tel que je suis et je veux rester moi-même. Je méprise qui me méconnaît et je me sais assez vigoureux pour me défendre contre qui m'attaque. »

XVII

JULES RENARD

Dominantes

Petite et harmonique (1)	Finesse, minutie, gaîté, ruse.
Légère.	Délicatesse.
Claire.	Clarté d'esprit.
Très simple.	Grande simplicité
Naturelle.	Simplicité, franchise.
Inclinée.	Sensibilité affective.
Rapide.	Activité, culture.
Claire.	Clarté, générosité.

Secondaires

Modérément arrondie.	Douceur.
— anguleuse.	Energie, fermeté.
Gracieuse.	Sens esthétique, amabilité.
Harmonieuse.	Equilibre, bon sens.
Sobre.	Modération, retenue, réflexion.
Dextrogyre.	Activité, altruisme, culture.
Gladiolée.	Finesse, subtilité.
Modérément montante.	Activité, ardeur, perfectibilité.
Inégale :	
de dimension : lett. larges et étroites.	Grande émotivité, nervosité.
de direction : lignes ou espacées ou serrées.	Sensibilité excessive, susceptibilité.
marge de gauche inégale.	Mobilité d'impression.
t barré rarement.	Faiblesse.
t anguleux à sa base.	Entêtement.
Liée, point d'*i* liés.	Logique, assimilation.
a et *o* ouvert en haut.	Expansion, franchise, confiance.
M majuscule aux jambages diminuant.	Orgueil de comparaison.
Ponctuation judicieuse.	Ordre, précision.
— légère et haute.	Délicatesse, idéalisme.
Signature lisible.	Franchise, clarté.
— montante.	Ardeur, ambition, activité.
Paraphe senestrogyre.	Exclusivisme.
— au-dessus du nom et faible.	Vain désir d'autorité.

(1) E. petite et *inharmonique :* Etroitesse d'esprit, mesquinerie. Toutes les écritures étudiées ici sont harmoniques ; il n'y a donc pas lieu de l'indiquer pour chaque portrait. Je rappelle seulement, l'occasion m'en étant fournie, combien la valeur d'un signe peut être modifiée suivant le milieu où il se produit.

Résultantes

Supériorité, sensibilité, intell., sensibilité.	Très vive sensibilité morale et intell.
Sensibilité, intelligence.	Bonté (1).
— — bienveillance.	Dévouement.
— orgueil —	Protection.
— ambition.	Désir d'approbation.
— imagination.	Inspiration.
Volonté faible, imagination.	Indécision.
Mobilité —	Caprice.
Intelligence, activité.	Esprit actif.
Sensibilité, volonté faible.	Timidité.
Activité, vivacité.	Ardeur.
— supériorité, assimilation.	Curiosité intellectuelle.

L'écriture de Jules Renard donne de son caractère une

La Gare St Lazare a repris
son aspect de terre ferme un
peu boueuse.
Ma commune a été aussi
inondée par l'Yonne, mais
ça n'a pas paru, faute
d'égouts.
bien votre
Jules Renard

impression éminemment sympathique dès le premier abord. Elle l'évoque cordial, aimable, et, s'il n'est plus gêné par sa timidité parfois excessive, il se montre d'une humeur charmante, gai, séduisant, spirituel, facétieux. C'est avant tout un sensitif ; tout retentit, d'une façon presque douloureuse, mais sans rien de malsain, sur ses nerfs affinés. Sa santé n'était sans doute pas très robuste ; ce devait être un homme délicat, obligé à mille précautions, mais capable de montrer malgré cela une

(1) Cette *résultante* n'est pas valable pour chaque écriture.

grande activité. Il a besoin de se dépenser et, au lieu de s'attarder à de moroses réflexions sur lui-même, il est au contraire tout occupé du monde extérieur. Observateur minutieux, attentif, prompt à saisir le reflet bigarré d'un insecte qui passe, l'arome évanescent d'une fleur que la tiédeur de l'air exalte, ces mille choses de la nature qui pénètrent d'une si profonde et captivante ivresse ceux qui savent écouter, sentir, voir, respirer, sans autre souci que de se laisser pénétrer par les sensations.

Jules Renard ne saurait garder pour lui seul tous ces émois. Il éprouve un besoin impérieux de les dire. Sa confiance naturelle, sa tendresse et son besoin de sympathie l'incitent à faire part aux autres de ses sentiments, sans nulle arrière-pensée de vanité et aussi simplement que la fleur épand son parfum. Il appartient à cette catégorie de poètes qui chantent par besoin, par suite de l'excès de vibrations de leur âme, et qui disent leurs émotions sans autre désir que de mieux vivre à l'unisson des êtres. D'autres sont d'impénitents vaniteux qui se drapent dans leur souffrance. Il en est enfin, et ce sont les plus hauts, qui sont réellement torturés par un démon tyrannique et dont la vocation est de faire triompher, au milieu des avanies, des humiliations, un idéal nouveau. Jules Renard n'a pas la puissance ni l'étendue de vision qui permet d'atteindre ces hauteurs. Il chante dans la nature sa modeste chanson, doutant parfois s'il n'est pas vain de la dire, et poursuivant tout de même parce que c'est pour lui tout à fait naturel.

Il a peut-être eu des ennemis, on en a quoi qu'on fasse, et si noble soit-on, mais s'il a très vivement ressenti les blessures de leur hostilité, il ne s'est pas soucié d'en tirer vengeance. En tous cas il n'en méritait pas, et rien dans sa personnalité ne pouvait inciter à la malveillance. Il a d'ailleurs conservé une parfaite confiance et une franchise absolue. Il a un caractère d'une grande loyauté, une sensibilité morale très vive, il est demeuré spontané, sincère, vif et généreux, s'efforçant au cours de la vie d'atteindre, par le naturel développement de son être, une harmonie toujours plus complète de ses facultés. Néanmoins, la maladie ou les soucis de l'existence l'ont parfois incité à un exclusivisme mitigé de tendances autoritaires, d'ailleurs vaines, susceptibles seulement d'influencer les faibles ou ceux qu'une hiérarchie aurait mis sous ses ordres. Sa

lonté est en effet très faible et capricieuse, subissant les con-e-coups d'une sensibilité trop vive. Heureusement, les idées succèdent rapidement et une curiosité intellectuelle très erte le pousse à agir. Il en est ainsi souvent d'ailleurs chez les mmes supérieurs par l'intelligence; l'activité cérébrale rem-ace chez eux la capacité volontaire. L'intelligence de Jules enard est remarquablement lucide, logique, extrêmement e et minutieuse. Il a l'esprit très attentif, soigneux, bien donné, prudent et réfléchi. Il est cultivé, chercheur et sait ouver dans ses lectures ce qui peut contribuer à enrichir sa ersonnalité.

C'est une nature intéressante, vivement sympathique, dont santé délicate semble avoir contrarié l'épanouissement; il a pas de vues étendues ou profondes, mais des aperçus minu-eux et d'une grande fraîcheur de sensations et de senti-ents.

XVIII
M. RENÉ QUINTON

Dominantes

nversée.	Contention.
ès anguleuse.	Grande énergie.
adiolée.	Finesse, subtilité.
précise.	Imprécision.
apide et abrégée.	Activité fébrile.
bre.	Prudence, réserve.
ès liée.	Logique, suite dans les idées.
relief.	Netteté, énergie.
ès serrée.	Réserve, avarice.
teuse.	Energie, sensualisme.

Secondaires

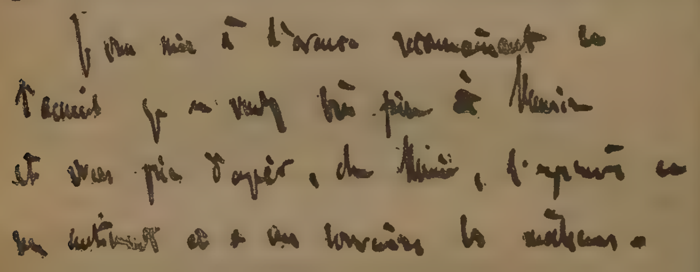
rhaussée.	Orgueil.
mple.	Simplicité, franchise.
mplifiée.	Culture, activité.
donnée.	Ordre, clarté.
ttres au-dessus et au-dessous de la ligne.	Subtilité, très vive sensibilité.
ots montants sans que la ligne monte.	Sensibilité contenue, ardeur modérée.
— descendants — — descende.	Souplesse d'esprit et ténacité.
rre de *t* forte, courte, régulière, constante.	Volonté égale et puissante.
nales et barres gladiolées.	Sens critique.
ots coupés en moins de parties que de syllabes.	Raison, logique, positivisme.
et *a* plus souvent fermés.	Réserve, secrétivité.
nctuation judicieuse nette, à droite.	Soin, ordre, esprit chercheur.
gnature très loin du texte.	Orgueil, taciturnité.
— à gauche.	Défiance.
— pointée.	—
— à très grande initiale.	Orgueil.
— simple et lisible.	Loyauté, simplicité.

Résultantes

Orgueil, sensibilité, bienveillance.	Protection.
— —	Susceptibilité.
Finesse et souplesse d'esprit.	Diplomatie.
Intelligence, activité.	Esprit actif.
Fermeté, sensibibité.	Sensibilité modérée.
Intelligence, calme, constance.	Patience.
— grande activité.	Esprit entreprenant.
Vivacité modérée, supériorité.	Intelligence vive, jugement sain.
Assimilation, activité, supériorité.	Curiosité intellectuelle.
Fermeté, activité.	Persévérance.
— ardeur.	Persistance.
— ténacité.	Résistance.
— énergie.	Opiniâtreté.
— ardeur, ténacité.	Résolution.
— —	Décision.

—

Il est rare de rencontrer une écriture révélant autant d'énergie. M. René Quinton a une volonté d'une fermeté extraor-





dinaire et dont la raison se sert pour régner sur une organisation où bouillonnent des sentiments et des instincts impétueux. L'impression de froideur qu'il produit est le résultat d'une conquête et non la conséquence d'un manque d'ardeur. Il a peur de lui-même et il sait qu'il n'a pas le droit de se laisser aller s'il veut sa vie conforme aux principes directeurs qu'il s'est choisis et imposés.

Il le sait bien : des explosions sont à redouter à tout instant et la violence, la causticité et même la méchanceté autant que les exigences d'un tempérament très positif et sensuel le domineraient s'il ne s'en rendait maître. C'est une lave qui n'est pas refroidie, mais dont il sait éviter les surprises. Une

nreille discipline contribue à fortifier encore la volonté 'i'elle présuppose. M. Quinton fera donc tout ce qu'il voudra comme il le voudra. Aucune besogne, si ingrate soit-elle et nelle que soit la persévérance nécessaire, ne peut le rebuter. ira avec une persistance opiniâtre jusqu'au bout de ses idées, ns crainte de leurs conséquences, suivant avec rigueur le roulement de ses pensées extrêmement logiques et personlles. Une curiosité intellectuelle inlassable, un pouvoir attention et une ténacité admirable font de lui un observaur perspicace qui ne peut manquer de tirer de ses études s résultats nouveaux. Sa pensée est très lucide, déductive, ıbtile et pénétrante ; il ne se laisse pas aller à des emballeents trompeurs et bien qu'il ait en lui une confiance absoıe, et qui est tout le contraire de la modestie, il ne manque as d'observer une grande prudence dans son activité. Je ne ense pas qu'il recherche de nombreuses collaborations ; il st peu enclin à goûter la vie sociale, c'est même un taciturne, n travailleur solitaire qui poursuit obstinément des vues peronnelles. Son esprit incisif, pourtant, voit avec une grande récision les choses essentielles et sait réduire au strict nécesaire les arguments et les observations. Sa pensée, mûrie par réflexion, est concise et pénétrante, c'est un simplificateur.

Ces hautes qualités font de M. René Quinton un esprit oriinal et vigoureux, qui mérite hautement l'estime qu'il s'acorde.

Faut-il lui faire un grief de n'être pas sociable, de préférer une amabilité charmante, mais souvent trompeuse, à un caracre d'une rigide froideur qui consent bien à protéger quelques mules, mais ne tient nullement à passer pour amène ? Ce n'est i un bavard ni un gai, et les rares amis qu'il fréquente, nvers lesquels il montrera toujours une loyauté parfaite et ıtransigeante, pourront compter sur sa discrétion la plus bsolue. Il ne cherche pas à faire causer et rien ne peut lu gréer autant que le calme et la solitude qui permettent les ravaux minutieux et les recherches fructueuses.

Les quêteurs pour bonnes œuvres aussi bien que les indisrets ne seront guère bien venus chez lui. Il sait la valeur de argent et ne dépense pas un liard sans raison. Mais il n'est as accapareur ni avide de gain ; il sait conserver jalousement e qu'il a, et d'aucuns pourront sans erreur le taxer d'avarice.

Il ne faut pas oublier que les circonstances font seules la valeur de certaines tendances et que le même trait de caractère pourra être apprécié bien différemment s'il s'agit d'un privilégié de la fortune ou d'un homme qui a dès sa jeunesse appris combien l'argent est nécessaire et difficile à gagner.

Au surplus, je rappelle ce que j'ai dit en commençant cette série de portraits; je me place toujours au point de vue psychologique, m'efforçant de décrire un caractère comme un naturaliste un être, et si je suis contraint d'employer des mots qui évoquent des jugements moraux, c'est bien à regret et en pensant que le lecteur voudra bien dissocier des idées que les exigences de la vie sociale réunissent, mais que disjoint le psychologue.

E. DE ROUGEMONT.

MIRABEAU
AU DONJON DE VINCENNES
A PROPOS D'UNE LETTRE INÉDITE (1)

Honoré-Gabriel de Riqueti, comte de Mirabeau, était atteint de graphomanie. Ce mal, que sa réclusion à Vincennes exaspéra, prit des proportions inquiétantes (2). Il écrivait nuit et jour au point de mettre sa vue en péril. Il se tuait à récriminer contre tout le monde. Il protestait contre « l'ami des hommes », père impitoyable, contre sa femme, contre les parents de sa maîtresse, contre son beau-frère, contre sa sœur. Puis, à ses heures de loisir, c'était la tendresse, la volupté, le libertinage qui le sollicitaient et il écrivait à Sophie de Monnier. Pour elle il se faisait conteur, traducteur, compilateur. Dans ses lettres officielles, que lisait la police, comme dans ses lettres secrètes il prolongeait la passion qui l'avait enflammé un temps et qu'il nourrissait par besoin de vice, par désœuvrement physique et surtout pour se prouver qu'il restait « sensible ». Lorsqu'il s'arrêtait d'improviser il se copiait. Quand sa veine tarissait, il copiait les autres et quand il était exténué de ces excès littéraires, il se mettait à parler sans trêve. Il parlait avec ses porte-clefs, avec le commandant du donjon, avec le chirurgien qui l'assistait et, seul, la nuit, on l'entendait pérorer dans l'ombre.

(1) Pour tout ce qui concerne la biographie de Mirabeau en général, je renvoie aux mémoires de Lucas Montigny, aux ouvrages des Loménie, d'Edmond Rousse, d'Alfred Stern, de Dauphin Meunier, de Georges Leloir, de Paul Cottin et de Louis Barthou.

(2) Quelques dates suffiront pour rappeler la situation dans laquelle Mirabeau se trouvait alors. A la suite d'une rixe avec le baron de Villeneuve-Mouans, Mirabeau fut incarcéré au château d'If sur l'ordre de son père (septembre 1774). De là, il fut transféré au château de Joux (mai 1775). Il s'évade (6 février 1776). Arrêté et emprisonné à Dijon, il échappe à ses geôliers. En août 1776, la marquise de Monnier, qui était sa maîtresse depuis le 13 décembre 1775, le rejoint aux Verrières Suisses. Ils fuient ensemble à Amsterdam, où on les arrête (mai 1777) pour les ramener en France. Le 7 juin de cette même année, Mirabeau entre au donjon de Vincennes. Il en sortit le 13 décembre 1780. Mme de Monnier, qui était enceinte en 1777, fut confiée à une demoiselle Douai, qui dirigeait, à Paris, une maison de correction pour femmes. Elle y accoucha (janvier, 1778). Au mois de juin suivant, elle fut enfermée au couvent des Saintes-Claires de Gien, où elle resta, en qualité de recluse, jusqu'à la mort de son mari (mars 1783).

Les lettres et les mémoires de Mirabeau forment un interminable plaidoyer. Il y fait son apologie sur tous les tons. On peut dire qu'à plusieurs égards ces écrits sont une imitation de Jean-Jacques,dont l'éloquence a certainement orienté celle de Mirabeau. Disciple enthousiaste de l'homme de Saint-Gervais,le prisonnier de Vincennes cache mal l'orgueil que lui causent ses correspondants en soulignant des ressemblances entre Rousseau et lui. Ces ressemblances sont d'ailleurs superficielles,mais sa prodigieuse fatuité n'en demande pas davantage. S'étaler, tout est là pour lui ; la profondeur lui importe peu. Mirabeau s'écoute écrire. Il gesticule avec sa plume. Son style a toutes les négligences, toutes les hardiesses de la parole. Tous les procédés lui conviennent pour lutter contre l'oubli, pour crier qu'il existe. Faire du bruit dans le monde en dépit des circonstances et malgré son père,tel est son but durant ses années de réclusion. Au nom de la vérité, il ment avec une aisance qui déconcerte. Il engage sa parole de gentilhomme pour faire des dupes. Ce qu'il donne ainsi à croire aux autres devient pour lui une vérité nouvelle dont il ne peut plus douter sans se déshonorer. C'est pourquoi il ment le cœur sur la main avec une franchise séduisante qui lui attire la sympathie des hommes et lui livre les femmes.

La prison de Vincennes fit de Mirabeau un infatigable lecteur. C'est là qu'il s'est fourni d'une culture de bric et de broc dont sa mémoire prodigieuse l'a aidé à tirer un très grand parti. Rien n'est perdu pour lui. Le fatras même lui sert. L'administration des prisons était accablée par ses demandes de livres. Les listes des ouvrages qu'il désirait parvenaient à peine à la police qu'il en dressait déjà de nouvelles. Sa curiosité s'étendait à tout. Superficiel et mal préparé pour la solitude,le prisonnier remplaçait la conversation par la lecture. Les notes qu'il prenait n'étaient pas textuelles. Personnel, inexact et verbeux, il les développait, les adaptait à ses vues, les déformait si bien qu'elles prenaient sous sa plume une allure d'improvisation. Il en va de même de ses traductions, qui ne sont que des paraphrases. Sous couvert de liberté, il tourne les difficultés, corrige son auteur, lui donne ce qu'il appelle des idées et le rend « supportable ». Les dettes intellectuelles lui pèsent aussi peu que les autres ; il ne les souligne jamais et se sait toujours gré d'avoir dépassé ses devanciers.

L'homme qui connaît son âme, l'homme sensible ne saurait résister au désir de catéchiser son prochain. Mirabeau dépourvu de cœur, quoi qu'on en ait dit, et vide de conscience, moralise sans trêve. Il met ses correspondants en garde contre tout ce dont il se sent capable et son manque absolu de réserve l'empêche de faire sur lui-même de profitables retours. Il est à ses yeux la perpétuelle exception qui confirme la règle. Lui qui admirait Rousseau et qui se flattait de le continuer n'a pas senti le remords rédempteur qui a fait la grandeur morale du Genevois. L'inconstance, ce trait essentiel de sa nature, a trahi toutes ses intentions. Le passé ne lui apprend rien. Il ne vit que pour la satisfaction immédiate de ses besoins. Cela explique son étonnant manque de rancune. La dignité est une gêne dont il n'a jamais pu supporter le poids ni comprendre les exigences.

Avocat de sa mère, il rédige contre « l'ami des hommes » des mémoires d'une crudité blessante. Avocat de son père, il ne recule devant aucune des révélations qui peuvent noircir la marquise de Mirabeau. Il traîne sa femme dans la boue et, aussitôt qu'il a un avantage à se rapprocher d'elle, il se fait galant et flatteur. Il se brouille et se raccommode avec ses amis sans transition, sans gêne, uniquement préoccupé de ce que pourra tirer des hommes et des femmes son ambition ou son intérêt. L'esprit de domination qui l'anime commence par les femmes et l'amour pour finir par les hommes et la politique. Avec une parfaite lucidité d'esprit, il n'a d'intelligence que pour l'intrigue. Le jour où il découvre qu'il a lui-même semé sur sa route le seul obstacle insurmontable pour un homme de sa trempe, il est aussi surpris qu'affligé. Il a cru que la postérité lui passerait tout ce qu'il se passait lui-même, qu'il surprendrait sa bonne foi en payant d'audace, il s'est trompé.

Les autographes de Mirabeau abondent. Il en sort de partout. Celles de ses lettres qui n'ont pas été détruites par des admirateurs, plus soucieux que lui-même de sa réputation, reparaissent peu à peu pour révéler une nouvelle intrigue, pour ajouter une touche au portrait de cet homme extraordinaire, ou simplement pour évoquer une de ses colères, pour rappeler une de ses fourberies. Sa voix, tour à tour persuasive et tonnante, a gardé une séduction particulière. Les feuillets couverts de son écriture à peine raturée, si régulière, si posée, si

consciente, semblent troubler le calme des bibliothèques où ils jaunissent. Ils nous transmettent la plainte de cet encombrant personnage qui proteste contre cette nouvelle détention. Et telle est encore sa puissance qu'il s'évade de l'inédit et nous force à tenter une fois de plus l'analyse de sa nature énorme et complexe.

La nouvelle lettre de Mirabeau que je vais commenter a été écrite à Vincennes, le 30 mai 1780. Elle est adressée à Boucher, premier secrétaire du lieutenant général de police Le Noir. Chargé par son chef de lire la correspondance que Mirabeau échangeait avec la marquise de Monnier, cet homme fit preuve d'une bonne volonté tout à fait exceptionnelle. Sophie lui voua un culte. Mirabeau, plus pratique, en fit son factotum. Il le chargeait de négocier avec ses libraires, lui donnait des commissions et resta son ami aussi longtemps qu'il eut besoin de lui. Dans cette lettre, le prisonnier fait allusion à trois préoccupations qu'on retrouve souvent dans les billets de cette époque : il se plaint du commandant de Vincennes, il rappelle la mort récente de sa fille, enfin il parle d'une traduction de Boccace qu'il allait entreprendre.

Mirabeau fut enfermé au donjon le 7 juin 1777. Inquiet des torts qu'il pourrait lui faire et du mal qu'il se faisait à lui-même en s'abandonnant à son tempérament démesuré, son père l'avait mis à l'ombre. Il se trouvait ainsi à l'abri de la justice qui le guettait et qui allait le condamner par contumace pour rapt et autres menus méfaits. L'auteur de l'*Essai sur le despotisme* passa ses années de réclusion à maudire son père et à ronger son frein.

Il rêvait une libération triomphante. Il voulait qu'elle fût un hommage à ses vertus. Sa première attitude est de se considérer comme la victime d'un despote dont l'envie est le seul mobile. Cela ne l'a pas empêché d'essayer, inutilement d'ailleurs, d'obtenir le pardon de sa femme. Durant cette période, il crâne. Martyr de l'amour, il proclame que le sentiment seul importe et que la constance est la vertu suprême. Ce premier thème de son lyrisme épistolaire lui est fourni par sa répugnance naturelle à la soumission, comme par la certitude qu'il n'obtiendrait rien de son père. C'est la période de résistance et d'auto-glorification. Sophie, qui croit en lui, comme une dévote à son curé, favorise l'éclosion de la légende de sa

fidélité, sur laquelle il compte pour toucher le lieutenant-général de police, ses commis, le commandant et les porte-clefs. Il souligne sans cesse tout ce qui le sépare des prisonniers du roi, parmi lesquels figurait le marquis de Sade. Il espère ainsi arriver plus aisément à écorner le règlement, qu'il est décidé de ne pas subir dans toute sa rigueur. Cette spéculation réussit à merveille et bientôt c'est lui qui fera danser tout le monde. Quel terrible prisonnier! Il a le génie de la difficulté. Il crée des incidents pour se distraire et il se plaint des tracasseries « du Rougemont », qu'il appelle aussi « Cerbère ».

Le commandant était irascible, jaloux de son autorité et mauvais diplomate. Pris à partie par les habitants du château, qui lui jouaient des tours, il se dédommageait au donjon, où une discipline militaire lui permettait de conserver son prestige (1). M. de Rougemont vit tout de suite que Mirabeau allait être un perpétuel danger pour l'ordre et la paix. Le sentant protégé par le lieutenant de police, il usa envers lui de beaucoup d'égards et lui tendit la main. L'autre lui prit le bras. Sans cesser les querelles et les réconciliations, il trouva moyen de l'effacer en s'adressant à ses supérieurs. Pour la moindre liberté octroyée, Le Noir recevait des lettres vibrantes de gratitude. Il était pour Gabriel et Sophie le « Bienfaiteur », tandis que Boucher fut leur « Bon Ange ». Et le prisonnier de Vincennes, à qui l'on avait permis de cacheter ses lettres, se moquait de Rougement avec le sentiment très net de sa supériorité (2). Mirabeau ne se gênait pas. Doué d'une insolence expansive il publiait volontiers ses disputes. Non content d'écrire au commandant de sa meilleure encre, il copiait pour Le Noir, pour Boucher, pour Sophie, des déclamations orgueilleuses et sonores dont son porte-clefs avait eu la primeur. Il tenait à blesser son adversaire, à l'humilier. C'est un morceau de ce genre que contient la lettre du 30 mai 1780.

Le comte s'était fait autoriser à prolonger ses promenades au jardin ou dans les galeries du donjon. Il finit par y passer

(1) Sur la vie au château de Vincennes de 1765 à 1790, voir l'intéressant article de M. Dauphin Meunier dans *le Correspondant* du 10 juillet 1910.

(2) C'est au donjon que Mirabeau composa son livre intitule : *Des lettres de cachet et des prisons d'Etat. Ouvrage posthume, composé en 1778*, qui parut à Hambourg [Neuchâtel] en 1782. La deuxième partie de ce mémoire est un long réquisitoire contre Rougemont.

tout le temps qu'il voulait. En face, au château de Vincennes, il y avait des dames. La réputation amoureuse du détenu piquait leur curiosité. Celui-ci ne se dérobait pas à cet hommage. Il se montrait beaucoup, se penchait aux créneaux, chantait des vers tendres et répondait de son mieux à l'intérêt qu'on lui témoignait. Il aimait à souligner son indépendance, à se conduire en prisonnier libre, en homme qui fait ce qui lui chante et chante ce qui lui plaît. Cela cadrait mal avec le règlement, élastique d'ailleurs, des prisons d'Etat. Et ce pauvre Rougemont suait sang et eau pour l'engager à ne pas abuser des bontés qu'on avait pour lui. Mirabeau accueillait les observations avec hauteur et tirait sur la ficelle tant qu'il pouvait. Cela faisait traîner les disputes. Cette histoire de chansons, de duos et de dialogues entre le donjon et le château remplit bien des pages de sa correspondance.

A ses plaintes contre Rougemont, Mirabeau mêle la description de son état d'âme. Il venait de recevoir la nouvelle de la mort de sa fille, la fille de Sophie, l'enfant qui, pendant plus de deux années, avait été un vivant trait d'union entre son amie et lui. Cet événement était considérable à plusieurs égards et Mirabeau devait en tirer un merveilleux parti. Le moment est particulièrement propice pour saisir le mécanisme de sa sensibilité, pour souligner la différence si frappante, chez lui, entre l'émotion et la douleur, entre la passion et l'amour. La verbalité de cet homme détermine chez lui un trouble extérieur auquel rien de profond ne fait écho. Toujours en scène, il est trop préoccupé d'observer son jeu pour se laisser prendre par son rôle. La douleur comme la colère sont pour lui des moyens de préparation. Il s'en sert pour éveiller chez ses adversaires une faiblesse dont il saura profiter.

A Vincennes, Honoré-Gabriel avait déjà appris la mort de son fils Victor. Il en éprouva un chagrin officiel, un chagrin sec, et il n'hésita pas à reconnaître qu'il aimait moins son fils que sa fille de toute la distance qui séparait, dans son cœur, les deux mères. Mais il devina que cette perte allait être un écroulement pour le marquis son père, si attaché à sa lignée, si préoccupé de perpétuer son nom. Et de loin il voyait la porte du donjon s'entr'ouvrir devant lui.

Sophie, qui donnait à son ami des leçons de cœur d'une sincérité absolue et des leçons de dévouement dont il ne sut

qu'abuser, lui avait écrit un jour : « C'est le père qu'une amante aime dans son enfant. » Mirabeau retient ce texte, le glose, le surcharge, lui fait dire tout ce qui lui convient. Dépourvu de simplicité, il subit de curieuse façon l'ascendant de sa maîtresse. Lorsque son éloquence et sa raison lui semblent déplacées, il lui retourne en quelque sorte la sensibilité dont il a été le premier objet. Malgré tout le mal que Gabriel a fait à Sophie, malgré la manière dont il la dominait, il n'a pas pu détruire en elle une certaine droiture qui lui venait de son cœur. Elle a conservé le sentiment de la reconnaissance et une instinctive dignité. Elle hésite à tromper ses bienfaiteurs et lorsqu'il l'y oblige, elle en souffre.

La petite Gabrielle-Sophie (1) a été pour Mirabeau un prétexte à dissertations hygiéniques. Il conférencie à son sujet, avec beaucoup de bon sens d'ailleurs. Pour convaincre Sophie de l'utilité de la vaccination, il écrit un traité de *l'Inoculation considérée publiquement et moralement*, dont la préface se termine ainsi : « Crois-moi, ô la bien-aimée de mon cœur ! Après la petite vérole de Saint-Preux, il n'y en a qu'une de bonne, et c'est l'artificielle. Epargnons à Gabrielle-Sophie et à son Saint-Preux l'épreuve si dangereuse et si triste de l'inoculation de l'amour. » Tout ce qui touche à l'art de guérir passionne le prisonnier de Vincennes. L'exercice illégal de la médecine séduit les esprits autoritaires que les scrupules ne retiennent plus et pour qui la violation de la personnalité d'autrui est une précieuse exaltation du moi. Mirabeau s'y met si bien qu'il soigne par correspondance une religieuse du couvent de Gien et que, du fond de sa prison, il s'oppose aux prescriptions du docteur Ysabeau, médecin de Sophie. L'adoration perpétuelle n'étant pas du tout son fait, Honoré-Gabriel saisit toutes les occasions pour introduire des éléments rationnels dans sa correspondance amoureuse. D'ailleurs l'exemple de Saint-Preux l'y autorise. Intrigant, politique et conférencier, en attendant d'être orateur, il est gêné dans le marivaudage par l'attitude de Sophie, pour qui son

(1) Née le 7 janvier 1778, à Paris, la fille de Mirabeau et de Mme de Monnier fut baptisée le 8 janvier à Saint-Pierre de Montmartre. Elle mourut, le 23 mai 1780, à Deuil, où elle était en nourrice. Elle fut inhumée le 24 mai dans le cimetière de l'église paroissiale de Notre-Dame-de-Deuil. On lui donna les noms de Sophie-Gabrielle, mais Mirabeau et Sophie l'appellent toujours Gabriel Sophie, parce que Mme de Monnier avait l'habitude de signer elle-même ses lettres du nom de son ami accolé au sien.

ambition est une rivale et qui ne le veut que tendre. Quoi qu'en ait dit un éminent critique contemporain, la marquise de Monnier n'était pas niaise (1).

Cette nouvelle Héloïse a de la force d'âme, plus d'originalité de sentiment que son amant et une intelligence éveillée. Elle profite beaucoup de son commerce avec Mirabeau. Celui-ci n'oublie pas son rôle de précepteur. Choqué, depuis longtemps, par l'orthograhe phonétique de son amie, il rédige pour elle et pour sa fille une grammaire française avec des exemples directs et appropriés aux circonstances. Rien n'est plus édifiant! Le grammairien captif s'exprime ainsi : « Plusieurs substantifs liés ensemble par quelque conjonction veulent après eux le verbe au pluriel. *L'amour et l'honneur m'unissent à Sophie ; ta fille et toi m'êtes bien chères.* Mais après deux substantifs de genre différent, l'adjectif singulier s'accorde avec le dernier comme : *J'ai le cœur et l'imagination pleine de toi.* » Autre règle : « Les verbes actifs gouvernent l'accusatif : *Aimer son amant, adorer sa maîtresse. Louer, bénir, servir son bienfaiteur.* »

Ce mélange d'amour et de syntaxe à la manière d'Emile est une trouvaille. A propos de sa fille, Mirabeau disserte sur l'éducation des femmes et publie son programme. En féminisme comme en politique, il est à la fois conservateur et révolutionnaire, moraliste et libertin, égoïste et humanitaire, plein de contradictions toujours. Il déclare à son amie que sa fille sera « toute brave » et il ajoute : « Je veux qu'elle monte à cheval, qu'elle aille à la chasse, qu'elle manie nos armes, enfin qu'elle réunisse aux charmes de son sexe les avantages du nôtre ; mais il ne faut pas que cela la rende *homasse*, car cette affectation dépare tout. Il faut qu'ainsi que toi elle soit homme et paraisse femme. L'âme n'a pas de sexe, mais le corps en a un ; et l'une ne doit pas empiéter sur les droits de l'autre (2). »

(1) « Quoique bornée et niaise, elle eût été très sensée et parfaitement heureuse si l'on l'eût mariée à dix-huit ans avec le premier venu, qui en aurait eu vingt-cinq. » E. Faguet, *Amours d'hommes de lettres*, p. 173.

Le même auteur, dans la même étude sur Mirabeau et Sophie, déclare que les lettres de celle-ci sont « peu intéressantes, puisqu'elles ne sont ni d'une personne d'esprit ni d'une personne intelligente ». Les *Lettres inédites de Sophie de Monnier à Mirabeau* (1775-1781), publiées par Paul Cottin dans la *Nouvelle Revue rétrospective*, 1903-1904, donnent un démenti à M. Faguet.

(2) *Lettres originales*, t. II, p. 104. Mirabeau à Sophie, s. d.

Partisan de l'indépendance absolue et de l'union libre, rompu aux inconvénients que présentent les alliances, Mirabeau fait un tableau idyllique de ce que sera la vie de Gabriel Sophie s'il peut l'élever comme il l'entend. « Le vrai est, dit-il, que si je recouvre bientôt ma liberté et que je puisse présider à son éducation, comme je saurai la rendre heureuse, et surtout déposer dans son âme des germes de bonheur indépendans de l'opinion et des préjugés; comme elle sera fort à son aise, elle pourrait bien n'être pas tentée de s'encanailler ainsi, et d'entrer dans une famille malgré cette famille... Je lui conseillerai fort de rester, non pas fille, mais demoiselle, pour éviter ainsi les reproches et les dédains de l'ingratitude, et acheter le droit de choisir l'ami de son cœur, l'autre moitié d'elle-même. Si elle a ton âme, elle fera un heureux digne de l'être ; si elle ne trouve point un cœur tendre et fidèle comme celui de Gabriel, elle amusera décemment ses sens et se fera homme par l'âme. Si elle a ton esprit, qu'après tout je n'aurai pas gâté, ce dernier parti lui sera toujours facile; car je lui donnerai assez de talens pour ne s'ennuyer jamais d'elle-même et trouver partout des occupations et des plaisirs de son goût, voilà mon plan sur cet enfant (1). »

La petite Gabriel Sophie est pour ses parents un sujet de conversation toujours agréable et qui leur permet de se perdre en projets d'avenir et de tromper un peu l'ennui de leur vie monotone. Ils se racontent tout ce qu'on leur en dit. Fontelliau, le chirurgien du donjon, va la voir chez sa nourrice ; l'enfant lui fait de petites farces qui ravissent Mirabeau. Une autre fois, c'est Sophie qui envoie à son ami un crayon de l'enfant. Et le père cherche alors des ressemblances dans cette figure encore peu formée. Chacun d'eux veut qu'elle soit le portrait de l'autre. C'est ainsi qu'ils s'amusent à parler de leur fille sans que leurs sentiments, ceux de Mirabeau en par-

(1) *Lettres originales*, t. III, p. 212. Mirabeau à Sophie, 9 mai 1779. Le prisonnier parle aussi à son amie d'un projet plus intime et que seules les réponses de Sophie à la correspondance secrète ont révélé à l'éditeur des *Lettres inédites de Sophie de Monnier à Mirabeau*. Il s'agit d'un plan follement pervers que M. Cottin résume en ces termes : « Mirabeau voulait que non seulement leurs enfants, mais encore leurs petits-enfants et les enfants de ceux-ci procédassent directement d'eux-mêmes, afin d'éviter tout « mélange de sang », afin aussi de conserver, lui une Sophie, elle un Gabriel toujours jeunes! » V. *Sophie de Monnier et Mirabeau, d'après leur correspondance secrète inédite*, Paris, 1903, p. CXXII.

ticulier, dénotent un amour vraiment paternel et une affectueuse préoccupation touchant l'avenir de la petite Gabriel Sophie. Mirabeau savait fort bien que cet enfant était un obstacle au dénouement d'un roman qui durait trop à son gré. Ne voyant pas comment tout cela allait s'arranger, il faisait bonne mine à mauvais jeu et jouait de tous les sentiments, respectables ou non, lorsque, brusquement, la petite mourut. La douleur de Mirabeau, dramatisée par lui d'abord et plus tard par Lucas Montigny, son fils d'adoption, fut tout de suite mitigée par des consolations pratiques. Sa vue d'aigle lui fit vite découvrir les multiples combinaisons qui pouvaient lui rendre la liberté et mettre fin à une liaison fatigante. Mirabeau ne s'en cache pas puisqu'il dit à son ami Boucher : « Il y a dans cet événement mille motifs de consolation (1). » Et à Sophie il écrit le 28 mai : « Notre enfant n'est plus ! eh bien, je te reste : tu m'aimais en elle ; rends-moi tout l'amour que tu lui portais, et que ton affection jusqu'ici divisée se concentre en un seul objet... Oh mon amie ! nous avons éprouvé de plus grands malheurs (2) ! » Le 7 juin, Mirabeau, qui avait reçu des nouvelles de Gien, continue à faire preuve, d'un stoïcisme plus que suspect. « Oui, mon amie, dit-il, mes forces ont égalé mon amour, sur-tout depuis que j'ai su que les tiennes avaient suffi à ta douleur. J'ai même envisagé notre perte d'un œil assez fixe pour y trouver des motifs de consolation, et pour m'occuper des moyens de perpétuer notre tendresse. J'ai l'idée d'un petit monument qui plaira encore à nos regards attendris, longtemps après que nos larmes seront séchées (3). »

Quelques jours après, la sérénité de l'ami de Sophie devient encore plus grande et il la manifeste en termes presque lyriques. « Le souvenir d'une fille tendrement aimée, écrit-il le 19 juin, ne s'effacera pas de notre mémoire ; mais la nature, dont l'intérêt s'oppose aux douleurs éternelles, verse un baume sur les plaies du cœur, surtout lorsqu'elle est secondée par l'amour. Après avoir pleuré douloureusement la mort de notre enfant, le tems arrivera, il n'est pas éloigné, ô mon amie ! où quelque douceur se mêlera à l'amertume de ce souvenir, et, si nous pleurons encore, ce seront plutôt des

(1) *Lettres à Julie*, p. 234.
(2) *Lettres originales*, t. IV, p. 207.
(3) *Lettres originales*, t. IV, p. 222.

larmes d'attendrissement que de douleur (1) ». Et Mirabeau ajoute en guise de post-scriptum une considération philosophique tout à fait touchante : « Je sens combien tu dois être gênée ; mais j'espère que la mort de ta fille te vaudra du moins un peu d'aisance. Hélas ! c'est l'acheter bien cruellement ; mais ainsi va le monde ; on y paye les moindres biens et les plus grands au-dessus de leur valeur (2). » Décidément, le marquis de Mirabeau connaissait bien son fils lorsqu'il disait avec une évidente satisfaction : « L'étoile de cet homme a tué leur enfant au berceau (3) ! »

Après la mort de la petite Gabriel Sophie, les pourparlers entre Mirabeau et les agents de son père se font de plus en plus fréquents. Des deux côtés on pressent que la situation ne peut plus se prolonger et, comme le détenu est prêt à toutes les concessions,on parle en termes nets de sa mise en liberté. Sophie ne souhaitait pas autre chose. Quant à Gabriel, la vie active l'attirait invinciblement. Après la fuite en Hollande, ses sens avaient réellement conquis son cœur et l'incarcération à Vincennes avait fortifié d'abord par opposition des sentiments qui se seraient évaporés à l'air libre. Peu à peu, la correspondance seule avait survécu. Avec la liberté elle devait languir et laisser Sophie résignée, mais brisée et déjà marquée pour le suicide (4).

(1) *Lettres originales*, t. IV, p. 225.
(2) *Lettres originales*, t. IV, p. 236.
(3) *Lettres à Julie*, p. 234.
(4) Mirabeau aurait souhaité de voir madame de Monnier rejoindre son mari. C'était de toutes les solutions la plus cruelle. Sophie reconnaît que c'est là le plus dur sacrifice qu'on puisse lui demander. Heureusement que les circonstances l'en dispensèrent. Le procès de Pontarlier finit pour elle par une condamnation à la réclusion dans le couvent de Gien, jusqu'après la mort de M. de Monnier. Ce dernier vécut jusqu'en 1783. Sophie choisit alors librement de rester à Gien, où elle avait des amis dévoués. Mirabeau l'avait quittée et trahie. Elle en avait souffert longtemps. L'amitié de M. de Poterat fit renaître en elle le désir de vivre. Il était poitrinaire, elle le soigna avec dévouement, mais il succomba à son mal le 8 septembre 1789, au moment où tout était réglé pour son mariage avec madame de Monnier. Le 9 septembre, on trouva Sophie asphyxiée dans sa chambre, les bras attachés à son fauteuil, entre deux réchauds. Elle avait trente-cinq ans.

Avant de rompre avec Sophie. Mirabeau avait été passer cinq jours auprès d'elle au couvent de Gien, caché dans une armoire. Cette entrevue, où il joua la passion, mit la mort dans l'âme de Sophie Honoré-Gabriel s'y comporta d'après la recette qu'il donne pour se défaire d'une femme dans l'odieux petit livre intitulé : *Ma conversion*. « Madame, dit le héros de ce roman à une maîtresse qu'il quitte, je ne rappellerai point vos bontés, elles me sont chères, et mon cœur aime à vous avoir des obligations que toute autre ne m'eût pas fait contracter ; mais plaignez-moi ; c'est ma reconnaissance qui me coûtera la vie ; c'est le soin de votre gloire qui va détruire mon bonheur. Je vous dois de cesser des visites qui vous compromettraient, hélas ! Je sais trop qu'en prononçant cette séparation funeste, je

Mirabeau pensait à tout. Pour se ménager un alibi d'amour au sortir de la prison, il avait noué correspondance avec une aventurière dont il avait entendu parler au donjon. C'était une façon de se distraire, de jeter de la poudre aux yeux en faisant état de prétendues hautes relations et de trouver à Paris, où on l'avait oublié, bon accueil, bon gîte et le reste. Cette invraisemblable intrigue échoua piteusement (1).

A la fin de sa lettre à Boucher du 30 mai 1780, Mirabeau ajoute qu'il ne peut encore lui parler de Boccace et qu'il n'aura la force de travailler que lorsqu'il aura des nouvelles de Sophie. Il s'agit ici d'une traduction du *Décaméron*, dont Boucher lui avait procuré la commande, bien payée. C'est un pur travail de manœuvre, fait sans entrain, par un homme qui n'était ni assez artiste, ni assez versé dans l'étude de la langue italienne, qu'il se flattait d'ailleurs de posséder en maître, pour tirer de ces contes autre chose que des anecdotes scabreuses qui le choquaient parce qu'elles manquent de vice et de voiles. Cette traduction libre est dépourvue de tout mérite. Son seul intérêt est dans la franchise de l'auteur, qui déclare son modèle ennuyeux et dépourvu d'esprit. Il borne son ambition à le rendre supportable en français.

« D'abord, dit-il dans sa préface, j'avouerai naïvement que je ne crois Boccace ni bon, ni nécessaire à traduire... Mais avec cette opinion, pourquoi l'avoir imité ? Il est des circonstances fort indifférentes au public, et très impérieuses pour l'écrivain qui le déterminent souvent contre sa propre pensée (2). »

dicte mon arrêt. » Puissances du ciel! Combien vous êtes attestées! A force de singeries, je parviens à m'attendrir : ma Dulcinée verse tour à tour les larmes de la douleur et celles du plaisir ; ma fuite est combinée par des points d'arrêt sur tous les sophas des appartements, et c'est à sa dernière extase que je me sauve. »

(1) M. Dauphin Meunier a publié la correspondance de Mirabeau avec Julie Dauvers sous le titre de *Lettres à Julie*. La première de ces lettres est datée du 22 octobre [1780]; la dernière, la quatre-vingt-seizième, du 10 avril [1781]. C'est auprès de la princesse de Lamballe, que Mirabeau se donnait les gants de faire entrer Julie en qualité de dame de compagnie. Sous cette apparence de protecteur philanthrope, il poussait sa pointe et tentait de souffler Mlle Dauvers à son amant La Fage.

(2) La traduction du prisonnier de Vincennes a paru longtemps après sa mort sous le titre : *Nouvelles de Jean Boccace. Traduction libre, ornée de la vie de Boccace, des contes que Lafontaine a empruntés de cet auteur, et de Figures gravées sous la direction de Ponce, d'après les dessins de Marillier. Par Mirabeau. — De l'imprimerie de A. Egron. A Paris, chez L. Duprat, Letellier et Cie, rue Saint-André-des-Arcs*, n° 46, 1802, 4 v. in-8. — Dauphin Meunier cite comme première édition de cette traduction une édition datée de 1804, dont l'auteur serait J.-B. Mirabeau : *Lettres à Julie*, p. 356. — Dans une des notes dont il accompagne les *Lettres inédites de Sophie de Monnier à Mirabeau*, p. 77, n° 2, M. Cottin confond les *Contes de Boccace* avec les *Contes et nouvelles, adressés, du donjon de*

La lettre inédite de Mirabeau à Boucher, écrite du donjon de Vincennes le 30 mai 1780, fait partie de la collection d'autographes du département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Florence.

Elle y est entrée d'une façon assez inattendue. L'administrateur général de ce dépôt, M. Morpurgo, achetait au mois de mai 1906 un exemplaire des *Mémoires de Mirabeau* publiés en 1834 par son fils adoptif. Dans le deuxième volume de cet ouvrage, le libraire Bruscoli avait trouvé une feuille pliée, c'était la lettre autographe de Mirabeau. L'exemplaire florentin des *Mémoires* porte sur le faux-titre du premier volume un envoi de Lucas Montigny à Lord Brougham (1). Homme de lettres et homme d'Etat, ce dernier a publié sur « la famille Mirabeau » un essai qui fait partie de ses *Historical sketches of statesmen who florished in the time of George III.* Cet ouvrage a paru pour la première fois en 1839. Nous savons que lord Brougham a été en relations épistolaires avec Lucas Montigny, puisqu'une lettre autographe de l'écrivain anglais au fils adoptif de Mirabeau figure dans le catalogue de la collection de feu M. Lucas de Montigny, p. 76, n° 446-2°. Cette lettre, dont j'ignore la teneur, était datée du 3 septembre 1845. Comment l'autographe de Mirabeau est-il venu aux mains de Lord Brougham, si, comme il est permis de le croire, c'est Brougham lui-même qui l'aura glissée dans le deuxième volume des *Mémoires* publiés par Lucas Montigny? Deux hypothèses seules sont plausibles: il s'agit d'un don ou d'un vol.

La lettre de Mirabeau est munie d'une cote à l'encre rouge et accompagnée d'une rapide analyse avec renvois au tome deux des *Mémoires*. Cette note est de la main de Lucas Montigny. Quant à la cote, c'est celle qui classait ce document dans la collection des lettres que Lucas Montigny avait formée au prix de grands efforts et de recherches obstinées. Or, la complaisance de M. Dauphin Meunier, à qui Gabriel Lucas de Montigny a confié les originaux et les copies des lettres de Mirabeau possédées par le fils adoptif de ce dernier, me permet

Vincennes, par Mirabeau, à Sophie Ruffey. Ces contes ont été publiés en 1793 à *Tours, chez Létourmi le jeune et compagnie. — A Paris, chez Deroy, libraire, rue Cimetière-André, n° 15. L'an 4 de l'ère républicaine.*

(1) « Lord Brougham. Hommage de l'auteur. »

Henry Brougham and Vaux, né à Edimbourg le 30 septembre 1778, mort à Cannes, le 9 mai 1869.

d'affirmer que le numéro 36 de la collection Montigny, qui est celui du document qui nous occupe, manque et que ce vide n'est comblé ni par une copie, ni par une analyse. C'est en effet à la copie et à l'analyse que Montigny avait recours pour remplacer les autographes dont il s'est dessaisi de son vivant, générosité qu'il a quelquefois pratiquée, mais qu'il a lui-même vivement regrettée plus tard. La lettre du 30 mai 1780 n'est même pas mentionnée dans les papiers de l'éditeur des *Mémoires*. Ce fait semble indiquer que ce document lui aura été volé, soit directement, soit indirectement sous la forme d'un prêt abusivement prolongé par quelque érudit doublé d'un collectionneur. L'écriture de Mirabeau, régulière et très serrée, occupe le recto d'une feuille de papier qui mesure 230 millimètres de haut sur 180 de large. Voici la copie de cette pièce et des notes qui l'accompagnent. Sa lecture ne présentera, je pense, plus aucune difficulté pour qui aura parcouru le commentaire un peu touffu auquel je me suis laissé entraîner par l'envahissante et captivante personnalité du grand tribun :

Cote et note à l'encre rouge de la main de Lucas Montigny:

36. Du Donjon de Vincennes, 30 mai 1780. — Lettre violente. — Nouvelle tracasserie avec Rougemont. Attente anxieuse des nouvelles de Sophie. Allusion à la mort récente de la fille de Mirabeau et de Sophie. Voir mes Mémoires, *notamment tome II, p. 385, autre allusion, voir idem, page 373, note.*

Texte de la lettre autographe de Mirabeau :

A MONSIEUR BOUCHER

Je vous envoie, mon ami, la copie de ce que je viens d'écrire à M. de R..., non pas tant pour que vous vous en mesliez, parce qu'il n'y donnera aucune suite, qu'afin que vous en soyez instruit. Il est dur, et bien dur, d'être tourmenté extérieurement quand on est si cruellement déchiré à l'intérieur.

Mais, Monsieur, il faut que vous ayez, permettez moi de vous le dire, une bizarre envie de tracasser pour venir me tourmenter par des consignes bien indécentes et bien absurdes dans un moment, où, abîmé dans ma douleur, je ne sais pas s'il existe autre chose dans l'univers que mon amie et moi. Avant-hier, je n'ai pas cessé un moment de pleurer ou d'écrire ; hier, ayant eu la fièvre jusqu'à 10 heures du matin, je me suis levé à midi pour avaler deux œufs ; de là je suis venu écrire un mot aux galeries parce que la chaleur et la lumière étoient trop grandes pour que je le fisse au jardin, où

cependant j'ai resté depuis deux heures jusqu'à 8. Je m'asseois près d'un créneau ouvert pour humer un peu d'air, mon sentinelle vient et me dit que vous avez consigné *de me suivre partout et de me faire retirer des fenêtres.* Eh de quel droit, Monsieur, donnez vous de telles consignes ? Quelle autorité avez-vous de m'ôter ce que le commissaire du Roi m'a donné ? Je dis que votre consigne est *indécente* par cette raison ; je dis qu'elle est *absurde*, parce qu'il est évident que vous mettez mon sentinelle dans l'impossibilité de faire la seule chose pour laquelle il soit préparé, je veux dire *la garde de la porte*, puisque je puis l'enfermer dans une des galeries et rester libre dans l'autre. Mais, direz-vous, je ne suis pas capable de cela ; et bien, si je ne suis pas capable de faire ce que je ne dois pas faire, pourquoi me tracasser ? Et dans quel moment ? Dans celui où je ferois pitié à un tigre ? Persuaderez vous que j'aye parlé au dehors et que c'est à ce propos que vous donnez cette consigne ? Je ne vous crois pas capable de le dire parce que cela est faux ; mais toujours si vous le disiez, ne le persuaderiez vous pas à celui qui connoît mon malheur et ma douleur, et qui a eu une immensité d'écritures de moi ces jours ci. Je puis faire serment, qu'au reste vous n'avez nul droit d'exiger, que depuis que vous m'en avez parlé pour la dernière fois, c'est à dire il y a plus d'un mois, je n'ai pas ouvert la bouche au dehors. Mais vous trouviez mauvais que je chantasse, et j'en suis fâché ; mais j'ai prévenu les supérieurs que je n'obéirois point à une si étrange tyrannie : le sort mieux que vous m'en a fait la défense. Au reste, Monsieur, j'ai dit purement et simplement au sentinelle qu'il pouvoit et devoit rendre compte que je n'avois pas voulu me retirer de la fenêtre, et que je ne lui connoissois aucun droit, de qui qu'il en eût l'ordre, de m'empêcher de m'y asseoir ou de m'y placer de quelque manière que ce fut, pourvû que je n'y dégradasse rien. Eh Monsieur ! laissez moi en repos que je désire d'y être, que je désire que vous y soyez, et vous nous épargnerez à tous deux bien de l'ennui. J'ai l'honneur, etc.

Je vous jure mon ami que c'est une cruauté gratuite ; car je n'ai ni parlé, ni été tenté de parler, et vous m'en croirez.

Je ne puis encore vous parlez de Boccace ; je n'aurai la force de travailler que quand j'aurai des nouvelles de Gien. Hâtez les moi, ô mon ami, et aimez moi. Mirabeau fils.

30 may 1780.

Dans son étude sur les amours de Mirabeau, M. Faguet observe que la vie privée de cet homme n'éclaire en rien l'histoire de son génie. Je ne partage pas cette opinion. Bien plus, j'incline à croire, avec Edmond Rousse, que peu d'hommes sont aussi étroitement liés que lui aux misères de leur vie

quotidienne. Toutes les idées, tous les gestes du Mirabeau de l'histoire appartiennent déjà au Mirabeau de la chronique. Des circonstances exceptionnelles ont mis en valeur cet égoïste révolté contre son père qui a su faire de sa querelle particulière le point de départ de vibrantes revendications sociales. Intransigeant avec souplesse, il était diplomate à l'heure où ceux qui l'approchaient ne voyaient encore en lui qu'un intrigant dont les difficultés matérielles aiguisaient l'esprit. Malgré son génie, la qualité première de l'homme d'Etat lui faisait défaut : il n'inspirait confiance à personne. A l'heure même de sa plus grande popularité, ceux dont il servait les idées n'ont pu croire ni à sa sincérité, ni à son dévouement. Aborder l'étude du grand Mirabeau sans connaître le petit est le plus sûr moyen de ne pas résoudre l'énigme qu'il nous propose.

MARIO SCHIFF.

LE DIABLE AU PRESBYTÈRE

—

C'est, nous ne l'ignorons pas, commettre un grave péché, — hélas ! le péché est sur nous, dit Tolstoï, comme le duvet sur le poussin, — que de divulguer aux profanes quelques-uns des irrévérencieux et mélodiques passe-temps auxquels se complaît, dans le particulier, la candeur badine de maint ecclésiastique.

Puisse cette divulgation, un tantinet sacrilège, ne pas contrister les mânes du saint homme de prêtre auquel nous devons la plupart des révélations qui vont suivre !...

Toutefois, il serait bien surprenant que les mânes de l'abbé Trudet, curé en son vivant du bourg de Saint-Aubierge, dans la vallée de la Vègre, à la lisière angevine des bois de Combevive, fussent moins enclins à l'indulgence que ne l'était, lorsqu'il accomplissait son stage hyperterrestre, leur benoît titulaire. Le jovial ecclésiastique avait reçu de la Providence un tel viatique de bonhomie, une telle prébende d'allégresse,que cette allégresse et cette mansuétude ont dû,amalgamées à sa dépouille spirituelle, franchir le « pont qui tremble » et s'incorporer à son ombre par delà la mort. Parmi les mânes taciturnes et renfrognés de ses collègues défunts, je me persuade qu'il doit sémiller et papillonner sans trêve, lémure accorte et bedonnante, angéliquement espiègle,imbue, en dépit de la gravité du lieu, d'une irrémissible bonne humeur, avec ses allures — pour employer son mot — de « réjoui-bon-temps-va-tout-droit-mon-petit-bonhomme ».

Esquisser à grands traits la physionomie de l'abbé Trudet et celle des quelques ecclésiastiques qui se trouvaient en commerce d'intimité ou de voisinage avec ce bon prêtre ; noter les particularités de leurs attitudes ou de leurs entretiens, en dehors, il va sans dire, de l'accomplissement du devoir sacerdotal ; souligner l'onctueuse désinvolture de leurs propos ou de leurs gestes en certaines rencontres, et, notamment, lors de ces repas de corps trimestriels ou « retraites », prétexte à larges frairies où les chansons comme les vins coulent à-gorge-

que-veux-tu : — n'est-ce point le plus congru et substantiel commentaire de ces « traditions » chantées, que le hasard, osons-le dire, providentiel d'un séjour en tel milieu nous fit connaître, et que nous souhaitons à notre tour faire connaître aux curieux, épris de tout ce qui touche à nos vieilles traditions catholiques, apostoliques et françaises ?

On comprendra mieux de la sorte comment ces traditions ont pu naître et se maintenir et dans quel esprit de large tolérance il convient de les envisager. Leur bouffonnerie, parfois outrancière, accuse l'heureuse ingénuité de ceux qui s'en délectent : la gauloiserie, même un peu franque, qui s'y débraille est un témoignage éclatant de cet irrédentisme séculaire qui s'acharne à maintenir les vieilles libertés de l'Eglise gallicane ; et la rigueur apologétique avec laquelle cette vulgate sous le rabat se transmet sans altération de cure en cure, atteste victorieusement l'inébranlable puissance, la pérennité de ce traditionalisme qui est une des grandes forces, sinon la principale, du catholicisme moderne.

★

Tout lambrequiné de lierre, d'aristoloches et de viornes en retombée, peureusement blotti au bas bout d'un luxuriant jardin et pareil à quelque maison coupable, — coupable de trop de bien-être pour servir de résidence au représentant des humbles et des déshérités : — tel apparaissait du dehors et à l'étranger le presbytère de Saint-Aubierge. Mais, sitôt le seuil franchi de la porte bâtarde qui, de la ruelle longeant le mur d'enclos, donnait accès dans le jardin, la maison prenait visage honnête et de bon accueil avec ses murs mi-partie de briques et de tuffeau,tour à tour grignotés par les pluies d'automne et calcinés par les étés, sur qui le temps et les intempéries avaient jeté comme un hâle rose-safrané, couleur de chair ; les innombrables bouquets de moisissure qui tavelaient la pierre tendre, les écorniflures qui vermiculaient l'encorbellement des fenêtres et le chambranle des portes, semblaient autant de fossettes éparses sur le visage de la vieille bâtisse, épanouie d'aise, comme certaines physionomies de personnes anciennes, immobilisées à fin d'âge dans une sempiternelle risette.

Un perron de cinq marches donnait accès au vestibule. Il

se veloutait à chaque printemps d'une espèce de mousse volage, comme si la douceur du renouveau eût pénétré jusqu'à la pierre inerte, et que le seuil de la vieille demeure,pris d'émulation au voisinage des pousses folâtres, se fût mis en peine, lui aussi, de reverdir.

Le visiteur s'attardait volontiers dans le grand beau jardin qui précédait la cure, et où l'on était certain de rencontrer musardant le bon abbé Trudet. De mai à septembre, il adoptait pour promenoir la charmille de frênes sous laquelle, au cœur des journées les plus chaudes, l'air se conservait limpide et léger, désaltérant à humer comme un verre de « griollet » et tout pétillant de perles de fraîcheur.

De plain-pied avec la charmille, sans le traditionnel liseré des allées bordées de buis, s'étalaient les plates-bandes, au dessin fantasque, conçu par quelque Lenôtre en brindezingues: fouillis échevelé, chatoyant, de mille fleurs, les plus altières semées à la venvole pêle-mêle avec les humbles, et sur ce « petit bonheur » général vibrait une telle joie que chaque parterre avait l'air de se trémousser comme un promis de village, un matin d'accordailles, avec ses rubans frivolant et son bouquet sur l'oreille.

La luxuriance effrénée des mauvaises herbes, sainfoin, cuscute, tremblade et folle avoine, s'en donnait à cœur joie en ce jardin de bénédiction. La tolérance du bon abbé jugeait louable que la dissipation de l'ivraie voisinât avec l'honnêteté du bon grain et la probité pleine de recueillement des balsamines et des pensées. Toutefois, par esprit d'ordre et de prévoyance, il avait fait en sorte que leur gaminerie herbue prît ses ébats un peu à l'écart, dans un enclos séparé, assez retiré pour ne point offusquer la docilité des herbes sages, assez spacieux néanmoins pour que toutes ces folles eussent, comme les autres, leurs coudées franches.

Quelques arbres fruitiers, disséminés de çi de là parmi l'espièglerie ondoyante des graminées en pagaille, — brugnonniers, reine-claudiers, mirabelliers et cognassiers, — semblaient avoir reçu mission de réprimer l'insubordination dépeignée de cette marmaille à la débandade. Hochant à la brise leur tête feuillue et rondelette, ils s'employaient en conscience, moniteurs pleins de bonhomie, à catéchiser les indisciplinées, sur le dévergondage multicolore desquelles ils

ne se lassaient point d'étendre l'indulgente sérénité de leurs grands bras, que ponctuaient à l'automne, comme autant de joyaux, de beaux fruits emperlés de rosée et tout endiamantés de soleil matinal.

L'air, au-dessus des plates-bandes, était si exquis, son haleine si enivrante, que les guêpes y vrombissaient en perpétuelle sarabande ; les abeilles à la miellée s'y alanguissaient, comme étourdies d'effluves ; et les bourdons, pareils à de gros chantres en chape lourde, y menaient un train bruyant et s'y attablaient comme à quelque cabaret de parfums. Certains après-midi de fin d'août, lors même que la brise assoupie repliait ses ailes, les branches des arbres, les cous grêles des tournesols, des glaïeuls pâmés, continuaient de s'incliner, pris de vertige, et avaient par intervalle des dodelinements béats d'ivrognes qui trébuchent.

Au mitan du jardin, à l'intersection des deux allées principales qui, semées de sable doux et doré, semblaient tracées à dessein pour sanctifier du signe de rédemption toute cette débauche profane de parfums et de couleurs, un très vieux cadran solaire érigeait son reposoir de briques roses ; foyer de silence et de recueillement vers lequel convergeait, semblait-il, toute l'exubérance fleurie, toute la vivace allégresse des parterres en fête. Il y avait comme une riante concordance entre l'âme insoucieuse et rayonnante du maître du logis et cette paisible horloge, indifférente aux ombres, et qui ne marquait que les heures ensoleillées, pas les autres...

Parfois, harassé d'avoir émondé, greffé ou écussonné, de s'être penché durant de longues heures sur ses rosiers ou ses « castilliers », avec lesquels il semblait tenir de mystérieux conciliabules à voix basse, l'abbé Trudet venait s'asseoir sur la tablette de schiste qui formait le chapiteau du cadran. Effeuillée aux angles, d'un bleu doux, délavé et comme velouté par le sang séculaire des colombes sacrifiées, elle semblait la tablette votive de quelque fruste autel, dédié à Flore la rieuse, à la naïve Pomone ou à la Bonne Déesse, par la piété rustique de quelque païen attardé. Tantôt immobile comme un dieu Terme, tantôt frétillant comme un faune, de ce banc d'œuvre agreste, le bon abbé, les prunelles émerillonnées et la bouche gourmande, semblait humer à longs traits la fraîcheur de son cher jardin. Ses yeux fûtés d'écureuil, braisillants de joie,

s'en allaient, comme en partie de plaisir, accomplir de furtives randonnées entre les massifs, virevoltant de fleurs en fleurs avec de brusques zigzags de papillon en maraude.

Sous le luisant de la soutane, son bedon sémillant semblait s'épanouir de contentement et s'écarquiller d'aise. Grassouillet et replet, ses joues poupines et roses, son double menton ras, sa courte pèlerine noire, lui donnaient l'aspect d'une de ces bonnes grosses veuves, rassérénées et prospères, dont le veuvage émoustille la bonne humeur et stimule à point nommé la joie de vivre. Son affabilité à fleur d'âme répandait à l'entour de lui une espèce de tiédeur saine et de bien-être communicatif. Il y avait, à n'en pas douter, une connivence établie et ancienne entre ce prêtre bienveillant, le ciel vers lequel il élevait le regard sans cesse, comme pour y puiser son inspiration, les arbres du jardin, et les oiseaux qui pépiaient dans les branches de ces arbres.

En ces furtifs instants de nonchaloir, il lui semblait goûter un peu, disait-il, de cette béatitude parfaite au sein de laquelle Adam se prélassait dans l'Eden, avant que Dieu, par une inspiration funeste, eût créé la femme... Moment bienheureux, où la nature était la seule compagne de l'homme, les arbres ses frères jumeaux, les animaux ses cousins-germains et les fleurs ses enfants... Inoubliable nostalgie du Paradis perdu! Lamentable dépossession d'un bien qui, en date comme en fait — c'est le bon abbé qui parle — fut véritablement le premier de tous les biens pour l'homme : attendu que Dieu, dans sa mansuétude, avant que d'allouer une épouse à sa créature, se préoccupa tout d'abord, comme bienfait plus urgent et de première nécessité, de lui octroyer un jardin...



Naguère, une rêche palissade d'épine noire aux perfides égratignures, séparait le verger du presbytère des jardins avoisinants. Mais l'abbé Trudet l'avait fait abattre au lendemain de son arrivée à Saint-Aubierge, pour la remplacer par une haie de troène fleuri.

— Il ne sied point, disait-il, que la haie du pasteur offense âme qui vive. Elle doit éloigner les indiscrets, mais offrir des fleurs à ceux même qu'elle repousse.

A l'extrémité du verger s'en allait en dévalant vers la rivière

une large « prée » d'herbe drue où un « bourri » en liberté faisait des galipettes, et au bas de laquelle une « bête », sorte de bateau plat et rond comme une seille, se dandinait au fil de l'eau, excellent pour aller pêcher dans le courant les chevaines et les brèmes.

Par temps clair, l'abbé Trudet, qui avait de l'inclination pour les arts et s'adonnait à la photographie, se campait sur la berge. Là, sous couleur de « tirer des vues », il photographiait au pied, voire à la jambe levée, les lavandières qui avaient établi un « douet » juste en face de la cure, de l'autre côté de l'eau.

Vieilles et jeunes commères, après avoir « essongé » leur linge, caqueté comme des pies borgnes, fait et défait à coups de battoir force mariages et réputations, se récréaient à étendre la « buée ». Le linge, écartelé le long des cordes et retenu par des « guignettes » de bois, se démenait en contorsions baroques lorsque d'aventure un souffle de vent l'engrossait, en passant, de sa rude caresse.

Pour peu qu'il se montrât à ce moment, c'étaient des kyrielles de rires, de badins sous-entendus et d'apostrophes égrillardes à l'adresse de l'abbé, qui ripostait trait pour trait et grivoiserie pour gaillardise, parfaitement à l'aise avec les « buandières » : les femmes d'âge, pour les confesser couramment; les jouvencelles, pour leur avoir tiré l'oreille, toutes gamines, lorsqu'elles venaient au catéchisme.

Ah! ce catéchisme! Les enfants s'y rendaient comme en partie de plaisir. Chaque année, pour affriander les néophytes, le bon curé avait imaginé de composer en leur honneur un brin de chansonnette, dans le goût de celle-ci, et qui se fredonnait sur quelque ritournelle de complainte à boire :

Venez, enfants, venez au catéchisme!
Venez-y tous avec empressement.
Vous y verrez l'énormité du crime,
Vous apprendrez à vivre saintement.

Si vous venez et si vous êtes sages,
Vous recevrez de magnifiques prix,
Des chapelets, des croix et des images,
Et, par-dessus, les clefs du paradis.

Dans la demi-ténèbre de la chapelle de la Vierge, défleurie et revêche entre les offices, c'était, chaque jeudi, le hourvari

d'une volière qui s'abattait à la pipée : mésanges et chardonnerettes piaillant et se culbutant à qui picorerait, happerait et engoulerait avec le plus d'avidité les miettes de la sainte doctrine. L'oiselier s'entendait si bien, il est vrai, à mitonner la becquée!

Emaillée de saillies comme un « verdier » de pâquerettes, l'homélie allait, venait, pirouettait sur elle-même, soubresautait de vérités en mystères et de mystères en sacrements, comme le roi David devant l'arche : et sur les fronts, recueillis ou espiègles, la voix du vieil homme de Dieu se posait, lutine et caressante comme un rai de soleil.

Comment raviver, même d'un trait effacé, ce tohu-bohu savoureux de formulettes bouffonnes, de facéties extravagantes et de saints commandements assaisonnés de chansons badines, où le sacré se heurtait au trivial et l'onction à l'irrévérence ; — mais, au bout du compte, extraordinairement vivant, édifiant et lucide, et surtout merveilleusement apte à dompter la turbulence enfantine, à réjouir l'âme un peu désordonnée de tous ces « barbouillots », dont les yeux angéliques s'adornaient de si beaux cernes de crasse?

— Dieu, mes enfants, leur disait-il, est un être d'une immensité que le regard ne peut étreindre ou l'intelligence apprécier. Il se carre magnifiquement dans les cieux comme il convient à l'empereur des rois : mais, nonobstant, caressant et bon, et pas fier pour deux sous : bref, un excellent homme de Dieu et avec lequel il y a toujours moyen de s'entendre.

Il en parlait avec une telle certitude et une cordialité si familière que les enfants étaient persuadés qu'il était au courant de toutes les pensées, voire les arrière-pensées du Très Haut, et que celui-ci le consultait régulièrement, chaque fois qu'il voulait prendre une décision quelconque.

— Or donc, concluait-il, un bon chrétien doit toujours, en se mettant au lit, offrir son cœur à Dieu. Entends-tu, toi là-bas, petite « serpidate » ?

Et il désignait quelque fillette à la natte frétillante, en train de pouffer silencieusement derrière l'éventail écarquillé de ses dix doigts.

— Au lieu de t'ébouler de rire — si tu crois que je ne te vois pas! — parce que tu penses... je sais bien à quoi... : aux petits pinceaux de poils que j'ai dans les oreilles, — attends

un peu que j'aille te tirer les tiennes! — écoute plutôt ce qu'il faut faire quand tu te mets à dodo. Tu tires bien ta petite chemise sous ton « innocence », pour n'avoir pas de plis ni de distractions, et tu dis, tu répètes une douzaine de fois, dur comme fer, en joignant les mains doucement :

Mon corps aux puces,
Mon âme à Dieu,
En bas le Bougre!

Le bougre, c'est le démon. As-tu compris? Et te voilà sanctifiée pour la nuit pleine.

De temps à autre, pour dégourdir les jeunes imaginations, à bout de contention, ankylosées d'avoir, à sa suite, gravi les contreforts arides des grands mystères, il marmonnait en sourdine, par respect pour le saint lieu, quelque couplet folâtre. Il en tenait en réserve toute une tirelitantaine, appropriés à chaque sujet : goutte de miel impur, mais qui avait du moins la vertu de dulcifier à point nommé l'amertume de la coupe.

Le roi d'Espagne a-t-ordonné
Que tout's les fill's à marier
Liron bon bon bon birolé,
Laissons là ces moines chanter,
Bon birolé bon bon.

Que tout's les fill's à marier
Auraient tous les cheveux dorés.

Une bell' s'en va chez un doreur :
— Doreur, dorez-moi donc mon front.

— Entrez, mam'zell, nous vous l'dor'rons.
A chaqu' cheveu nous y mettrons

Une clochette et un bourdon.
Quand la bell' s'en fut au sermon,

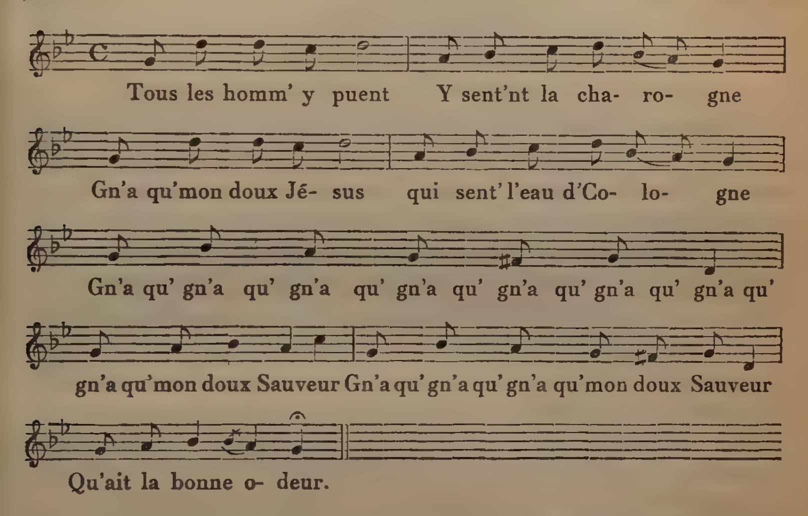
Ses ch'veux, son front font carillon.
— Que diable est donc ce carillon ?

— C' n'est point un diable, c'est mon front
Qui vous demand' l'absolution.
Liron bon bon bon birolé,
Laissons là ces moines chanter,
Bon birolé bon bon.

Tel encore celui-ci, qui se référait au divin mystère de l'Immaculée Conception :

J'pêchais au bord de la rivière.
Mari' — c'est l'nom de ma bergère, —
Assise auprès d'moi, toute en sueur,
Se plaignait beaucoup d'la chaleur.
Ma p'tit' Mari' se mit à m'dire :
— « C'est drôl', je n'pêch' pas et j' transpire. »
Je lui réponds : — « Ça doit t'prouver,
O Mari', qu'on su' sans pêcher ! »

Enfin, pour cantique final et de « départie », au lieu des douceâtres litanies usuelles, il avait adopté ce narquois Pont-Neuf, sur un air de bombarde, qui, avec une verdeur expressive, stigmatisait la mauvaise odeur que traîne après lui le péché.



Tout autres étaient les couplets que fillettes et garçons, grandis, fredonnaient sans vergogne aux oreilles du bon pasteur.

J'ai « carculé » mon âge,
J'ai quatorze à quinze ans.
N'y suis-je pas dans l'âge
D'y avoir un « aimant » ?

— Embrassez-moi, la belle,
La belle, embrassez-moi !
Permettez-moi la chasse
Partout dans vos « endroits ».

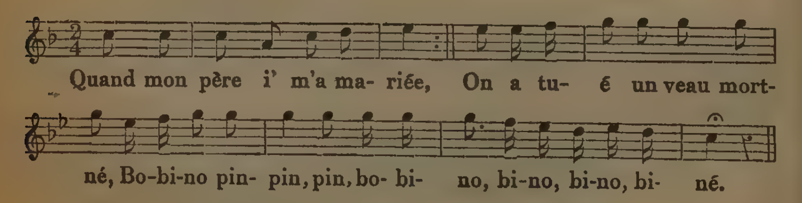
. . . .

Dans ce romancero profâne, les ministres du Seigneur étaient en général assez malmenés.

Mais que cela fait-il au monde
Qu'avec les homm's nous nous aimions?
Ces foutus bon Dieu de curés
Sont toujours en grondant.
Ils dressent les oreilles,
Ils déchaussent leurs dents.
Ainsi fait notre truie
Quand ell' mange du son.
. . . .
C'est un pauv' sabotier
Bien mal marié.
Il a pris-t-une femme;
Il n'en peut pas « jouire »,
Car ces bougres d'abbés
Ils sont toujours chez lui.
. . . .

La Muse villageoise se montre volontiers irrévérencieuse envers le curé, comme naguère à l'égard du seigneur. Hommage détourné, naguère comme aujourd'hui, à sa suzeraineté. On ne raille très haut que ce que l'on respecte tout bas. Aussi bien la fruste causticité des faiseurs de brocards ne va jamais sans un grand fonds de bonne humeur et sans une secrète tendresse pour les faiblesses, d'autant moins condamnables qu'elles sont le plus souvent imaginaires, de l'homme de Dieu.

Aussi l'abbé Trudet n'entendait point malice à ces pasquins espiègles. Et souventes fois, au refrain, il ne dédaignait pas d'unir sa basse-taille à la crécelle « pincharde » des vendangeuses de « buée ».



Quand mon père i' ma mariée (*bis*),
On a tué un veau mort-né,
Bobino pinpin,
Pin, bobino, bino bino biné.

A z' invité monsieur l'curé.
Monsieur l'curé s'est attablé,

Bobino pinpin,
Pin, bobino, bino bino biné.

Sa soutane a déboutonné,
Jusqu'au rabat s'en est fourré,
Bobino pinpin,
Pin bobino, bino bino biné.

Tant qu'à la fin l'en est crevé.
Tout l'village en est empesté.
Bobino pinpin,
Pin bobino, bino bino biné.

★

Nonobstant leur voltairianisme, d'ailleurs purement mélodique, les villageois de Saint-Aubierge adoraient leur curé et le comblaient à l'envi de prévenances et de cadeaux.

On n'eût pas saigné un « toche » dans une métairie, sans lui porter aussitôt son aune de boudin et sa portion d'andouille; pas mis en perce le moindre tonneau de cidre sans préliber à son intention un « barlet » de la première « tirée ».

Il était de tous les festins de noces et de tous les repas de baptême, bénissait le blé nouveau dans les « mesurées », et, le soir venu, retroussant sa soutane, dansait congrûment sa partie avec l'autre ou l'une, autour des « moyes » de paille.

Le dimanche, après vêpres, il allait volontiers « licher » et « gobillonner » dans les auberges avec la « garçaille » de la paroisse.

Avec autant d'entrain que quiconque, mais une béate componction qui spiritualisait et le lieu et le geste, après avoir humé le pousse et le repousse-café, friandise dominicale familière aux deux sexes dans le pays mainiau, l'abbé se complaisait à parcourir de bout en bout et sans omission, de l'*Introibo* au *Gloria*, l'octave des libations purement masculines : la « rincette », la « surrincette », la « rinçonnette », la « surrinçonnette », et, pour liquider le tout, le coup de l'étrier, qu'il avait baptisé « le dernier son de la messe ».

En vérité, il eût fallu être réprouvé du Seigneur et posséder, disait-il, une faillie âme de païen, pour ne pas savourer avec une ferveur attendrie cette eau-de-vie de Saint-Aubierge, fleurant le poivre et le benjoin, et capriolant dans la « phale » comme la queue du diable, mais si câline aux lèvres qu'elle n'eût pas offensé à coup sûr celles de mon doux Jésus, et si

coulante qu'il semblait à chaque lampée qu'on avalât, tout « pâcré », le bon Dieu lui-même en culotte de velours !

★

Une vaste cuisine, cœur flamboyant du logis, tenait, ou peu s'en faut, toute la largeur du rez-de-chaussée, que complétaient un oratoire exigu et une salle à manger proprette. Au premier et unique étage, trois chambres, dont deux de réserve confortablement aménagées, pour les hôtes de passage. Enfin, au-dessus des chambres, un immense grenier aux chevrons poudreux, regorgeant à longueur d'année de chapelets d'aulx, de rosaires d'oignons ou d'échalotes, de fruits et de plantes balsamiques sur des « clissons » d'osier : — telle était la distribution du presbytère.

Tout y était « ordré », suivant un mot du pays, c'est-à-dire à sa place, irréprochable et net.

Le sacristain et sa femme, — lui, un peu bossu, elle, un tantinet borgnotte, — Boulendos et Guigne-à-gauche (ainsi les nommait-on), — se partageaient à sollicitude égale le train-train du ménage. La femme ressemblait à une bergeronnette, le mari à un loriot. Grâce à eux, dans la vieille maison désenchantée, sans rire de femme et sans jaserie d'enfants, de l'orphelin du Seigneur, il faisait doux et duveté comme dans un nid d'oiseaux.

La suprématie de Guigne-à-gauche s'étendait sur la cuisine, les cuivres aux feux croisés, aux passequilles roses, jetant de brusques lèches de flamme qui répondaient joyeusement à la flambée de l'âtre.

Boulendos tenait sous sa domination tâtillonne la salle à manger et ses dépendances : le dressoir, la crédence et le bahut ventripotent, parés d'un vernis d'affabilité fait de caresses familières, et entretenant à eux seuls l'intimité du logis par la lueur inlassable d'un sourire heureux, sourire de gratitude commun aux vieilles gens et aux vieilles choses qui se sentent tendrement choyées.

A toute heure et à tout venant, que ce fût quelque chemineau besacier ou Monseigneur en personne, le goûter était servi en ce réfectoire de bon accueil ; le vrai goûter champêtre que l'on trouve dans les romans écrits par des femmes :

du lait crémeux, des noisettes, des faînes, châtaignes ou fruits de saison, du vin rose et de la grosse tarte de campagne.

Le personnel servant de la cure se complétait d'un troisième personnage dont la destination un peu obscure se résumait, à ce qu'il semblait, tantôt à guerroyer paisiblement contre les mulots du verger, tantôt à escorter avec force démonstrations d'amitié les hôtes du presbytère.

C'était une sorte d'épagneul mâtiné de roquet, de race indéterminée et de poil indécis, fils non reconnu de quelque borne kilométrique et de quelque coin de haie. Son museau s'enorgueillissait d'une truffe grenue, couleur de myrtille et de pendeloques d'astrakan poussiéreux, dont les tapons en cadenettes lui donnaient un faux air de vieux grenadier tombé dans la débine. Ajoutez à cela, noyé parmi les frisons qui submergeaient les yeux, un regard d'implorante noblesse et de féroce bonhomie, — d'une bassesse extraordinairement humaine, — et une démarche de guingois, à pattes feutrées, de sympathique gouape, badant le nez au vent et les mains dans les poches, traînant le long des rues son indolence en savates...

L'abbé Trudet tenait en grande estime le candide sans-gêne et la bonasserie de son chien.

— C'eût été dommage, disait-il, de ne pas donner à un si brave homme de chien un nom de bon chrétien.

Et il l'avait baptisé « Cocu ».

En expiation de ses vertus, Cocu avait deux tout petits travers : celui de partir à tout bout de champ en expédition pour racoler, à grand renfort de gentillesses et de frétillements de queue, tout ce qu'il pouvait recruter à la ronde de mendigots, de « péréguenx » et de traîne-cul-les-housettes, pour les amener, au grand dam de Guigne-à-gauche, se restaurer à la cure.

De plus, il ne manquait jamais de suivre les offices du dimanche et, le cas échéant, les processions ou les convois funèbres. Cela, à la grand'ire de Boulendos, qui, à ses fonctions d'intendant, adjoignait celles, dont il n'était pas peu fier, de « sacriste » et de chantre. Cocu était sa bête noire. Sa faraudérie souffrait d'avoir sans cesse aux talons, et principalement aux heures de parade, ce chien ignominieux, dont le nom et les allures maupiteuses jetaient sur sa personne un déplorable discrédit. Mais Cocu ne s'en souciait guère, ébaubi

qu'il était, figé d'admiration par l'incandescence des chasubles, où l'or se relevait doublement en bosse sur le dos du bossu, médusé plus encore par la magnificence caverneuse de cette bouche d'où s'échappaient, métallisés par le latin, des accents si impressionnants.

A la vérité, la puissance vocale du « sacriste » était moins le fait de la nature que d'une solide et méthodique culture.

— « Ce n'est rien de chanter : il faut savoir entonner », dit une vieille facétie qui, de temps immémorial et bien avant Boileau, faisait le tour des lutrins.

Boulendos pratiquait avec un égal bonheur ces deux arts absorbants. Et son apostume dorsale semblait moins une bosse, à proprement parler, qu'une panse supplémentaire, un estomac de renfort dont la nature s'était plu à le gratifier en exergue pour favoriser son penchant.

A l'exemple de beaucoup de ténors de village, d'humeur avantageuse et ne sachant guère mieux résister que leurs confrères des villes à la gloriole d'attester leur virtuosité, Boulendos, aux processions, voire même aux enterrements, n'hésitait pas à compromettre son salut pour la joie de déployer les ressources de son organe.

Il chantait, tantôt avec sa « voix de d'sur », tantôt avec sa « voix de d'sour » : — la première affectée le plus généralement aux hymnes liturgiques, psaumes et litanies, — la seconde s'ingéniant à fioriturer, au grand ahan des bigotes, mais au grand ébaudissement de la « merdaille » — ainsi nomme-t-on là-bas les enfants de chœur — des « blauderies » ou refrains plaisants, qui n'avaient d'autre prétention ni vertu que d'abréger la route.

Dans son frais jardinet
Des orang's il y a.
Mignonne, bisez-moi,
Pis après, l'on verra.

— Monsieur l'curé, dit's-moi
Quand c'est qu'on les cueill'ra.
— On les cueill'ra, ma fille,
Quand votre amant viendra.

— Mes orang's all's sont mûres
Et l'amant ne vient pas...
— Ayez pas peur, ma fille!
A la brune il viendra.

Un peu plus tôt, plus tard,
Faudra passer par là.
Le soir, à la pïq'rette,
Le curé s'presenta.

— Je viens crir' les orang's
Et aut'chose avec ça.
Ne pleurez pas, la belle,
La chos' vous ravira.

Il croqua la nouzille,
La pêche, et cetera.
Entra z'au jardinet,
Planta son échalas.

Trois fois il s'y reprit
Sans lui faire de ma'.
La quatrième fois,
Elle en redemanda.

Et voilà comm' sont toutes
Les filles de Lava'.
Mignonne, bisez-moi,
Pis après l'on verra.

Parfois, pour éperonner son gosier et fouailler son entrain somnolent sous l'interminable monotonie des litanies de la Vierge, il y introduisait en tapinois quelque variante franchement hétérodoxe :

Mère de notre Rédempteur,
Priez pour un pauvre pécheur
Qui n'a jamais foutu pu croire
Un mot de toute votre histoire.

Enfin, les jours de Fête-Dieu ou de Rogations, lorsqu'il s'arrêtait entre deux psaumes pour reprendre haleine et repassait « l'entonnoir » au second chantre, il ne manquait jamais, pour se conformer à la tradition, de décocher à son partenaire l'exhortation classique des chantres qui se relayent :

Toute fille qui pète
N'a pas la mort au tchu.
Souffle, mon camarade,
Pour moi qui n'en peux plus.

A quoi le partenaire ne manquait pas non plus de riposter, son tour de pause venu, par la non moins traditionnelle invocation à saint Grelu, patron des goinfres et biberons sans quartier :

O puissant saint Grelu,
Fais en sort' que sa bouche,
Quand il pitanchera,
Soit co' le trou de mon tchu.



Les bienfaits du « tout à l'égout », voire des commodités *intra domus*, n'ont pas encore pénétré à Saint-Aubierge. Le retrait y est sévèrement tenu à l'écart et proscrit de la demeure, relégué le plus souvent au bas bout du jardin : tel, dans les cimetières, le coin des suppliciés. Il est demeuré pour les villageois le lieu infamant et honni, frappé d'excommunication majeure, l'ermitage de Bon-Secours exposé à tous vents, où le malheureux pénitent, coupable de galimafrées, excès ou autres écarts, doit, pour libérer sa conscience, se rendre la nuit, pieds nus, en chemise et une torche à la main, en manière d'expiation, comme dans les vieux arrêts des annales juridiques.

Suivant le penchant moderniste qui l'inclinait vers la photographie et fort soucieux de ce qui pouvait accroître son bien-être, l'abbé Trudet crut devoir en cette matière faire œuvre de novateur. Mais comme tout bon novateur, tenant à s'inspirer avant tout des traditions du passé, il avait installé au presbytère un monte-au-banc. Il est vrai que c'était bien la plus falote et la plus cocasse des chaises percées qui se pût imaginer. Vénérable d'aspect, — le bon pasteur l'avait voulue telle pour éviter de froisser la susceptibilité sourcilleuse des vieux meubles, — elle était une des curiosités, non pas seulement du presbytère, mais du village et de la région. On venait d'assez loin à la ronde exprès pour voir la « chaire trouée », ou, comme on disait encore, le « Jéroboam » du curé de Saint-Aubierge.

Aux yeux des bons chrétiens et des vieilles gens d'alentour, elle était analogue, en dépit de sa vétuste bonhomie, à ces machines diaboliques qui battent, bottèlent, vannent et broient le froment et l'orge, et qui, sans transition, en beaucoup de localités du pays mainiau, ont remplacé la romaine simplicité des fléaux de jadis.

La « chaire » du curé offrait cette particularité que le siège, au lieu d'être fixe, était monté sur des ressorts à boudin, pareils aux antiques ressorts des sommiers à soufflets. Au

repos, ces ressorts étaient ramassés sur eux-mêmes et, par conséquent, bandés. Dès qu'un patient, d'aventure, prenait place sur ce siège curule, crac ! un déclanchement automatique abandonnait les ressorts à leur expansion naturelle. Les assises du patient, et, par solidarité, toutes les parties avoisinantes, rebondissaient, subitement projetées à un demi-mètre en l'air. Un mécanisme intérieur, fonctionnant avec l'inexorable régularité et la cadence sèche d'un métronome, permettait à cette propulsion, tour à tour centrifuge et centripète, de se renouveler un nombre indéfini de fois, jusqu'à ce qu'une issue satisfaisante fût intervenue.

Ce fauteuil à secousses, qui datait de plus d'un siècle, et respirait, disait l'abbé, un parfum de bon vieux temps, portait le nom de *trémoussoir*, et était destiné, au moins dans son principe, à combattre l'hérétique obstination des ventres récalcitrants.

Le bon abbé faisait volontiers à quiconque, closier ou métayère, indigent ou fortuné, les honneurs de son trémoussoir.

L'une de ses joies mignonnes était de le faire expérimenter par surprise aux « fumelles » de la paroisse. Il les y huchait subrepticement, et lorsque la curieuse, prise au trébuchet, se renversait à jambes rebindaines, fort en peine de retrouver son équilibre, il se divertissait à précipiter son émoi en même temps que le déclanchement de l'appareil.

Mais l'embûche du trémoussoir finit par promouvoir à la longue la réprobation des bigotes, qui, mourant d'envie d'en tâter et n'y ayant point été conviées, eu égard à leur pruderie, en conçurent à l'égard du bon prêtre un vif ressentiment, et le dénoncèrent à l'évêché, qui lui adressa des remontrances.



Il est à craindre que ces détails ne semblent déplacés ou oiseux, dans une étude qui s'est fixé pour but de faire connaître aux profanes les bluettes que fredonnent, en petit comité, les ecclésiastiques de province. Mais pour qui daignera se donner la peine de considérer moins superficiellement les faits et d'en dégager convenablement l'esprit, peut-être apparaîtront-ils moins dénués d'intérêt, même et surtout dans le cas qui nous occupe.

Nulle part, en effet, dans aucune profession, le fossé ne se creuse plus profond que chez le prêtre, et particulièrement le prêtre de campagne, entre l'homme et le ministère. Il y a scission absolue entre le « fondé de pouvoir », si l'on ose s'exprimer ainsi, et le particulier — ou, pour employer une terminologie qui n'a plus cours justement que dans les séminaires, — entre le corps et l'âme.

Par une étrange interversion de rôles, le prêtre est tenu, en vertu de ses attributions, de prodiguer à tout venant ces riches trésors d'effusions intérieures que l'on est convenu de désigner sous le vocable d'*âme*, et dont les tâcherons de tout état, de l'industrie et de la finance, des arts et de la politique, et même les travailleurs dits « de la pensée », se montrent si jaloux de se réserver pour eux-mêmes le bénéfice exclusif.

Hélas! dépouillé à tout moment de ce qui la constitue, l'homme de Dieu n'a point de vie intérieure ni, à proprement parler, d'âme. Il ne met de côté pour sa consommation personnelle et sa délectation intime que ce que nous jugeons de trop peu de prix pour ne pas le gaspiller sans compter dans notre commerce avec nos semblables : le trop-plein et comme les rognures d'une activité accoutumée à dépasser son rendement normal, l'écume grossière du bouillonnement d'instinct ou de volonté qui nous soulève à hauteur du plaisir ou de l'effort : les scories et le rebut de l'intelligence. Ce sont là les seuls revenant-bon que le prêtre se croit admis, en conscience, à dépenser pour ses menus besoins. De toutes ces miettes éparses de conscience ou de langage, de tout ce « bourrier » d'existence, il se constitue, que bien que mal, un pain de vie dont se fortifie pauvrement sa maigre subsistance intérieure.

Touchante frugalité ! Sublime indigence d'esprit, religieusement conforme à celui de l'Evangile, et devant l'abnégation de laquelle les piètres dilapidateurs d'âme que nous sommes ont au moins le devoir de s'incliner très bas.

Peut-on, en vérité, reprocher à la trame le gros grain de sa camelote, la pénurie ou la puérilité de ses festons, si l'on songe que tous les fils d'or et de soie ont passé pieusement à broder les chasubles, destinées à flamboyer aux yeux des autres ?

N'est-elle pas de Bossuet, cette parole, la plus désenchantée peut-être qui ait jamais soupiré sur des lèvres humaines :

— « Il ne faut pas se faire une trop haute idée de Dieu... »
A plus forte raison de ses serviteurs.

Cette duplicité, cette étanchéité respective du corps et de l'âme, professée séculairement dans les écoles, les prêtres la ressentent avec une véhémence insoupçonnée du vulgaire.

— Quand je trouve, disait l'abbé Trudet, que mon corps se mêle trop avec mon âme, j'envoie carrément promener celle-ci. Après tout, c'est à elle à faire bande à part...

Il est certain que, comme n'est pas éloigné de le faire observer M. de Montalembert, la pratique effrénée ou simplement constante des choses divines confine au néant ou au stupre. L'histoire et l'hagiographie sont là qui en témoignent : voyez sainte Thérèse, les anachorètes et, de nos jours, les spirites, ces convulsionnaires de l'impossible...

Ces prémisses établies, — réserve faite de ce que la libre réflexion d'un chacun peut y ajouter ou retrancher, — nous aurons moins de scrupule à noter le trait dominant propre à relier, si besoin est, ces scolies vagabondes et donner, croyons-nous, leur véritable sens aux chansons intercalées dans notre texte.

Le *puritanisme rabelaisien* des gens d'église : ainsi pourrait-on définir ce trait essentiel, qui comporte une double caractéristique. Propension marquée, d'une part, et maintes fois mentionnée, du prêtre, — du bon prêtre, selon les voies du Seigneur, — pour la gaillardise scatologique; et (instinct plus profond, dont le penchant qui précède n'est peut-être qu'un dérivé, voire un dérivatif) une animosité gouailleuse et intraitable, une grivoiserie atrabilaire et grondeuse pour tout ce qui touche à la femme et aux choses de l'amour.

La survivance de l'esprit gaulois chez les ecclésiastiques est un fait avéré. Il y aurait là matière, pour un bénédictin de loisir, à piquante exégèse et qui fournirait une agréable contre-partie à l'*Histoire des variations*. Invariablement à travers les âges, les grasses facéties, chères aux petits neveux de Diogène et de Pantagruel, ont trouvé dans le sein de l'Eglise un asile accueillant et sûr.

D'où vient cet insidieux penchant des prêtres les plus canoniques pour la lutulence verbale et le badinage stercoraire ?

Avant tout, à coup sûr, d'un fervent esprit d'humilité et de mortification et d'un profond dédain des vanités du monde.

Est-il, en effet, forme plus expressive en même temps que plus méprisable du néant corporel que cette servitude excrétoire à laquelle, du plus petit au plus grand, tous sont assujettis, au même titre que les plus abjects des animaux? Et le seul fait d'en évoquer l'image, bannie, par une pusillanimité sans doute condamnable, des entretiens de bonne compagnie, n'est-ce pas la pire humiliation qui puisse être infligée à notre amour-propre et nous ramener à cette féconde pensée du néant, point de départ ou d'attraction des religions les plus hautes ?

C'est le *Memento quia pulvis es* de l'Ecriture poussé à ses conséquences extrêmes et, pour employer une expression racinienne, déplorables. Encore la cendre avait-elle quelque chose de noble et de correct, d'élégant et de hautain dans l'abaissement. Mais que peut espérer la poudre devenue poudrette, la cendre déshonorée et ravalée à l'indignité d'excrément ?

Il semble que ce souci de ramener la pensée humaine vers ses parties basses et de la courber vers le résultat de ses lapsus gastriques comme l'on fait aux chiens sans retenue, devrait avoir pour effet de plonger dans l'hypocondrie ceux qui assument l'amer courage de telles humiliations...

Or, admirez les bienfaisantes vertus de l'humilité. La bassesse ignominieuse de telles préoccupations, pour ceux qui s'y adonnent, devient la source, si l'on peut dire, d'une angélique, d'une incomparable jubilation. Elle engendre en eux ce rire irrésistible, robuste et purifiant dont le paganisme, expert en bien-vivre, faisait proprement le régal souverain des dieux.

Pour les prêtres plus encore que pour le commun des mortels, les divers stades de la libération stomacale et le cocuage sont les deux mines inépuisables de comique et de joie qui soient au monde.

Et il ne s'agit pas là, notez bien, d'un état d'esprit isolé et propre à un petit nombre de serviteurs de Dieu, insuffisamment affranchis des durs liens de la matière, qu'une forte constitution sanguine ou le terre-à-terre d'attaches près de la glèbe prédisposent à une idéalisation défectueuse...

Dans les séminaires et les communautés, chez les moindres desservants de village aussi bien qu'à l'évêché, cette jovialité fondamentale et cette verdeur dans le badinage sont divertissements fort goûtés. La discipline ecclésiastique ne saurait

s'effaroucher d'écarts de langage qui sont, pour les jeunes combattants de la foi, le plus recommandable des boucliers.

Bienfaisante coprolalie qui est pour les jeunes prêtres, assaillis d'inquiétudes, harcelés d'âpres démangeaisons, ce qu'était naguère, dans les couvents de femmes, la « *minution* », — la saignée périodique, qui dissolvait les humeurs peccantes et soutirait la lie pernicieuse et trouble des bas instincts.

— Un bon juron est le meilleur préservatif de la colère, dit la sagesse populaire. Quel plus sûr exutoire des passions comprimées qu'une grosse et grasse gaudriole, opportunément invoquée? Pareil aux éclats de voix du capon qui parle fort dans les ténèbres pour se donner du courage, un large et franc éclat de rire suffit à dérouter la cauteleuse noirceur des entreprises du Malin.

Décapée par le jeûne et la macération, électrisée par le frôlis incessant de celle d'autrui, la sensibilité de l'homme de Dieu est plus friable qu'aucune autre et, partant, plus chancelante au danger. Or, quel plus sûr moyen d'éviter le danger que de se précipiter gaiement à sa rencontre? Et quelle meilleure tactique pour triompher de l'ennemi que de le déconsidérer?

La conscience du prêtre, comme celle du magistrat, est le réceptacle obligatoire et constant de tous les immondices, de toutes les infamies et de tous les péchés du monde. Qu'adviendrait-il de l'une et de l'autre si elles ne se déchargeaient de temps à autre de l'ignominie qui les opprime?

Echappatoire inoffensive et prompte, la gaillardise est indispensable à l'hygiène morale de l'homme de Dieu, de même qu'un certain dévergondage austère et une lascivité contenue sont nécessaires à la clairvoyance et à l'impartialité de l'homme de loi.

Faut-il rappeler l'exemple mémorable du chancelier Séguier qui, avant d'être l'honneur du prétoire, faillit, pour avoir cru devoir mal à propos se contenir, être le désespoir de l'ordre — de l'ordre religieux vers lequel une fausse vocation l'avait tout d'abord incliné ? Dès le tendre de l'âge, il entra chez les Chartreux et y prit l'habit. Comme il était tourmenté par des tentations que la solitude n'amortissait pas, le supérieur lui permit, lorsqu'il se sentirait époinçonné, de tinter la cloche du chœur, afin d'avertir ses confrères de se mettre en prières pour lui obtenir la victoire sur l'esprit immonde. Mais le jeune

moine recourut si souvent à cet expédient que le voisinage, fatigué, s'en plaignit, et l'on fut obligé de lui interdire cet exercice.

Là où la prière et les cloches sont inefficaces ou tardives, la gauloiserie opère avec célérité. Elle est le dérivatif facile et sûr, la « minution » prophylactique, seule capable d'aguerrir les sens contre la sempiternelle, la diabolique, l'omniprésente embûche : la détestable embûche de la femme.

Car elle implique justement un mépris absolu, implacable, de l'amour et de ses sortilèges, de la créature et de ses captieux artifices.

Ce mépris, l'abbé Trudet n'avait jamais pu se résoudre à le pratiquer entièrement.

Il se donnait garde, à l'exemple de maint de ses confrères, de considérer ouvertement les femmes comme une caste inférieure et maudite, envers laquelle, comme envers la domesticité, l'insolence et la brusquerie sont quasiment de rigueur. Il n'hésitait pas à blâmer tel desservant du voisinage qui se vantait de n'avoir jamais parlé directement à la femme qui le servait et lui faisait transmettre ses ordres par un jeune enfant de chœur, ex-valet de ferme, attaché à son service.

Encore moins eût-il approuvé tel ecclésiastique connu, qui ne rencontrait jamais une femme sans s'effacer impertinemment sous couleur de bienséance, et faire un gros écart de côté, comme s'il avait marché sur un aspic, en grommelant presque à voix haute entre ses dents :

— Passe, peste !

Plein de tendresse et d'apitoiement pour tout ce qui vit et doit mourir, il eût été impossible à l'abbé, même s'il l'eût voulu, d'éprouver pour la femme la moindre répulsion.

Il se contentait de la traiter un peu évasivement, à la façon d'un gentil animal, divertissant et futile, avec lequel il est charitable dans une certaine mesure de jouer pour se distraire, mais auquel il faut se donner garde de prêter plus d'attention qu'il n'en mérite ou d'importance qu'il n'en comporte réellement.

C'est ainsi qu'il n'a jamais pu souffrir ces bigotes de carrière, qui se ressemblent quasi toutes de paroisse à paroisse, grandes femmes pâles, au nez couperosé entre les joues cireuses, et dont la lèvre inférieure pend, habituée qu'elle est à soutenir la langue au moment de la communion.

Ce sont pourtant, il ne l'ignore pas, au regard de Dieu, les vraies filles de l'Eglise.

Fruit de l'arrière-saison, la vraie dévotion, en effet, est tardive. Seules peuvent y prétendre les vieilles femmes, très laides, — car les grâces, même temporaires, nuisent à l'effusion de la grâce, — et fortunées, — car la vraie piété suppose une oisiveté absolue. Chez les indigents, en effet, il se mêle toujours au sentiment du divin une sourde rancœur, une pointe d'envie jamais complètement émoussée, et de basses pensées. Et chez les jeunes femmes, la dévotion appliquée est une sorte de fruit vert et acide, de primeur artificielle qui fait grincer les dents.

L'abbé Trudet fuit comme la peste ces « suppôtes » de sacristie, éperdues de componction et auxquelles le péché vient à la bouche, du plus loin qu'elles aperçoivent leur confesseur.

— Avec toutes leurs petites vertus, elles seront sûrement damnées, ou il n'y a pas de Bon Dieu ! disait-il.

L'une d'elles, surtout, fit longtemps son désespoir.

Vingt années durant, jusqu'à son heure dernière (elle trépassa au tournant de la soixantaine), elle venait régulièrement à confesse une fois par an, aux approches pascales, et chaque fois se confessait avec ferveur du même péché : le péché d'adultère. Or, il y avait bien trente ans que l'on avait porté en terre défunt son unique mari, contre lequel l'adultère avait été consommé. Mais la mauvaise odeur du péché reste profondément imprégnée dans les plis de l'âme longtemps après que des vertus tardives l'ont purifiée. De se confesser de cette faute, vieille à la longue d'un demi-siècle, lui procurait à chaque reprise une acrimonieuse volupté.

— Il y avait bien du vice dans sa contrition, et même, si je ne craignais de violer le secret de la confession, je dirais bien, concluait le bon abbé, que c'était une f... garce !

D'une probité étroite et d'une candeur séraphique, le vieux prêtre n'avait jamais pu se pénétrer de cette élémentaire vérité que, dans le temporel, aussi bien pour les ecclésiastiques que pour les gens du commun, — hommes politiques, artistes ou gens de lettres, — le commerce des femmes d'âge est un des étais principaux de la domination.

Et, pour caractériser cet ascendant, le plus souvent labial, exercé par certains de ses collègues, tant sur la rouerie ingé-

nue des unes que sur l'ingénuité rouée des autres, il usait de cet heureux barbarisme :

— Tout ça, au fond, c'est du *sacerdotage !*

★

— « Il faut rendre aux animaux la vie aussi bonne qu'elle est brève, puisque aussi bien l'immortalité ne leur est point dévolue... »

C'est sur ce dogme familier que l'abbé Trudet, sans trop se l'avouer, réglait sa conduite vis-à-vis des tendres brebis commises à ses soins.

Non qu'il méconnût le rôle de la femme dans le monde, voire dans l'Evangile. N'est-ce pas aux femmes que le Christ ressuscité apparut tout d'abord ? C'était peut-être, il est vrai, pour que la nouvelle de sa résurrection fût plus tôt répandue...

Sans aller jusqu'à nier avec les Conciles et les Pères que les filles d'Eve aient une âme, il professait tacitement cette créance que si cette âme existait il était peu probable qu'elle fût promise à l'immortalité.

Aussi exhortait-il ses pénitentes avec une indulgence souriante à cueillir en la saison les roses de la vie.

— Livrez-vous à vos amusettes ; folâtrez, soyez jeunes, leur répétait-il : faites tout ce qu'on fait dans la jeunesse, — je ne chercherai point à vous en détourner, — et venez ensuite me raconter vos petits péchés.

Les esprits mal intentionnés lui reprochaient bien un peu parfois de s'intéresser trop vivement à la chronique galante de la paroisse...

Au moins ne pouvait-on lui faire grief d'y chercher une satisfaction bassement égoïste, à la façon de son prédécesseur qui, en sous-main, « coursait », disait-on, les jeunes sœurs et, sous prétexte de dégrossir ses servantes, les rendait grosses.

Si parfois il s'attardait à considérer les femmes de biais, avec des yeux hircins et comme frisottés de petites flammes courtes et fouilleuses ; si d'un regard à la fois indulgent et réprobateur, concupiscent et sagace, il semblait se complaire à tisonner les sens de ses pénitentes, c'est que, prêtre malgré

tout, il n'a pas pu se guérir, il ne peut se défendre de se faire de l'amour une morose et pauvre conception.

— Eh ! bien, ma mie, l'on pense à la chosette ? ... Tu voudrais bien me le cacher, petite dévergondée... Mais tes yeux le rient, le crient... Sous ces jupes que tu ramènes d'un geste de fausse pudeur offensée, sous ce sein qui s'efforce à paraître indifférent, que se passe-t- il ? Quelles ardeurs couvent ou s'expient ?

Comme la plupart des prêtres, il est convaincu que ce qui fait le fond de l'amour, que tout ce qui nous semble le plus désintéressé, le plus noble, le plus beau, tout se ramène, pour la femme comme pour l'homme, à jouer entre les draps...

Un petit rire sardonique contracte sa bouche quand il apprend qu'une « fumelle » de la paroisse a fauté ou va fauter, légalement ou non, avec un gas.

Et non pas seulement, comme il le laisse entendre en badinant parce que les deux galants travaillent pour lui.

— Noce et baptême en perspective : bénéfice...

On se doute bien que ce n'est là qu'une boutade.

L'abbé Trudet se préoccupe moins de gagner du bien que d'en faire.

C'est un de ces égoïstes qui ne pensent qu'aux autres. Et sa sollicitude, tâtillonne à l'excès n'est, en fin de compte, que l'ardente inquiétude du berger, anxieux de tout ce qui peut menacer ou compromettre le bien-être de son cher troupeau.

Et c'est pourquoi, sous le tourment continuel de cette véritable maladie que lui apparaît l'attraction sensuelle, de cette clavelée qui s'abat soudainement sur ses ouailles, il persécute les amoureux avec une compassion acharnée et cette espèce d'irritation dolente dont ne peuvent se défendre les gens bien portants au chevet des infirmes.

Il est sans cesse « aux petits soins » des couples qui « s'entreparlent », les considérant comme les enfants qui jouent au bord d'un précipice, en danger perpétuel qu'il leur survienne quelque accident.

On sait qu'il y a un temps d'arrêt dans les amourettes au village, tous les ans régulièrement pendant la quinzaine de Pâques. Il est même des galants peu scrupuleux qui profitent lâchement de cette trêve de Dieu pour rompre en tapinois quelque liaison périmée.

Or, une année, pendant la semaine pascale, le désordre soudainement se mit à Saint-Aubierge.

Un matin, — l'avant-veille de la Quasimodo, — le bon abbé est avisé qu'une jouvencelle est circonvenue, à frénésie égale, par trois gas de la paroisse. La fillette est jolie, les galants exaspérés : ils vont s'entrebattre pour elle, jeter la désolation et la haine dans trois paisibles familles.

Le prêtre est consterné. Il prie, et, la méditation aidant, prend une résolution héroïque.

Il convoque tout d'abord les trois soupirants.

— Qu'est-ce que j'apprends ? Regardez-moi en face, vous autres...

Peine perdue !

Les trois têtes flongent, paupières plissées, fronts rugueux...

Jamais, de mémoire de Mainiau, un gas n'a pu regarder son interlocuteur en face. Ce n'est pas défaut de franchise. Ils sont francs du collier. Mais ils ne peuvent pas. Ils sont ainsi parce qu'ils sont ainsi. Plutôt que de « loucher droit », comme ils disent, on les ferait donner tête baissée contre un mur. Et c'est le mur, vraisemblablement, qui céderait.

La jouvencelle à son tour est mandée au presbytère.

— C'est une « enfant de Marie », un peu l'enfant du prêtre... Il l'a vue naître, grandir, de gamine, adolescente, puis, sans y prendre garde, petite « camuson », en partance, nez au vent, devers les aventures...

C'est vrai qu'elle est jolie, la mignotte, avec ses joues tiquetées de grains de rousseur, pareils à de la semence de réséda, sa hanche qui ondoie, ses « avant-cœur » qui pointent.

Aux premiers mots, elle hausse une face empourprée et mutine : ses yeux à elle regardent bien en face. Seules, les vierges ont le privilège de regarder longtemps le même homme sans faillir.

Elle déclare qu'elle est « sage », du ton dont elle aurait confessé quelque secret défaut de nature...

C'est au tour de l'abbé d'être intimidé. Il lui faut tout le secours de la Providence pour mener à bien sa négociation. Doucement il lui reproche d'avoir, par sa coquetterie, allumé ce brasier, imprudemment suscité cette nouvelle « guerre de trois »...

Et, de reproches en objurgations, il finit par lâcher tout à trac le pieux expédient que Dieu lui a suggéré.

— Ecoute : il n'y a qu'un moyen, salutaire et honnête, de défaire ce que tu as fait : pour avoir la paix, sacrifie-toi, comme la fille de Jephté...

Et comme la petite camuson proteste, avec une molle énergie :

— Si encore tu étais laide, à la rigueur je comprendrais... Les laides ne se donnent pas facilement, de crainte, parbleu! de ne pas être trouvées assez belles ! Mais un beau brin de fille comme toi, que crains-tu ? Va, va, tu y trouveras contentement, et eux aussi !

Deux jours après, au sortir de l'office, l'abbé croisa la petite camuson. Elle avait quelque chose de rieur et de rasséréné dans le regard... Elle baissa pudiquement les yeux en passant près du prêtre, et celui-ci lui adressa un petit signe amical.

L'abbé Trudet était ravi : le calme était revenu dans la paroisse.

PAUL OLIVIER.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LES POÈMES

Réflexions sur la sincérité des poètes. — Il n'y a pas de conseils à donner aux poètes, si ce n'est pour l'achat du papier et le choix d'un éditeur. Il n'y a pas de conseils à donner aux écrivains qui font des vers sans être poètes, puisque le seul judicieux (et qu'ils ne suivront pas) serait de laisser la lyre au clou. A qui donc faut-il dire : « Méfiez-vous de la sincérité » ? En désespoir de cause, donnons cet avis au public, seul capable d'en faire son profit.

Mais qu'il n'y ait point de doute sur l'intention. Je dis d'abord : « Méfiez-vous de la sincérité avouée par autrui. Ce qui ne veut pas dire, doutez de cette sincérité, mais bien doutez des bons effets de cette sincérité ». C'est là une sagesse que procure la plus sommaire expérience.

Paul a fait des vers en cachette. Il me les adresse avec mystère et joint un billet dans ce goût : « Je fus sincère et c'est ma seule excuse. »

Mais, aimable Monsieur, inutile de vous excuser. Il ne manquerait plus que vous ne fussiez pas sincère. Ce m'est assez que d'avoir à douter de la sincérité de mon laitier, de celle de mon médecin et de celle de mon notaire. Faut-il encore douter de vous qui me racontez vos histoires sans y avoir été contraint ?

Pierre a fait imprimer un livre de poèmes. Il a pris soin de l'envoyer aux gens dont le devoir, sinon l'agrément, est d'être sincère à leur manière et périodiquement. Pierre, mécontent de mon appréciation publique sur son ouvrage, m'écrit : « Vous ne respectez rien. Je n'ai peut-être pas le genre de talent que vous recherchez, mais je suis sincère. Ma sincérité est au-dessus de tout soupçon. Ma sincérité est comme ceci et encore comme cela. Quand je dis que je pleure, eh bien, moi, je pleure. Hélas ! vous n'avez pas vu tout cela dans mon livre. Si vous aviez compris comme je suis sincère, vous auriez fait cas d'un ouvrage où le cœur, où l'âme, etc..., etc... »

Mais, Monsieur, que m'importe votre sincérité quand elle ne vous donne à traduire que les médiocres émotions d'une âme médiocre ? Puissiez-vous avouer moins de sincérité et montrer plus de style ! Est-ce là votre seule vertu et ne tirez-vous vanité que de votre inaptitude à la fiction ? Prétendez-vous me désarmer en vous déclarant sans défense ? Non, non ! je vous connais et ne poserai ni mon car-

quois ni mon arc pour vous avoir vu marcher tout nu, avec dans votre main ce petit rameau d'olivier.

La sincérité est la seconde attitude des faibles, la première étant toute faite d'humilité. Les poètes prudents et mal doués commencent par être « modestes ». Comme ils se font petits et tiennent peu de place, ils trouvent toujours à se caser. C'est alors qu'assurés d'un petit bout de banc et d'un coin de table ils posent le masque, haussent le ton et deviennent « sincères ». La *sincérité* doit les mener à tout ; pour peu qu'on les écoute, ils feront en sorte que s'accréditera la fable de leur « spontanéité » ; et tant qu'un jour viendra où ils auront du « génie » et rien de moins.

La sincérité succède à la modestie, mais rompt avec elle. L'homme *modeste* reçoit les coups qu'on lui porte ; s'il est adroit, il tend la joue gauche après avoir été frappé sur la droite ; il s'accuse et se pelotonne dans son impuissance ; il ne laisse à l'adversaire qu'une alternative de clémence et de cruauté. Mais le *sincère* est un autre compagnon. Celui-là n'en est plus à ses débuts et ne se laisse pas férir. Il proteste et se dérobe. Il se retranche dans sa sincérité ; ce qu'elle lui vaut d'éloges est bon à prendre et ce qu'elle lui procure de blâme ne saurait l'atteindre. Comme les petits états nécessaires à l'équilibre politique d'un continent, il réclame la neutralité et le droit d'exportation. Il veut encore être assuré de ne pas sortir bredouille de la distribution des prix et alors même qu'on lui refuse toute vertu il entend faire dire de soi « qu'il a, du moins, le mérite d'être sincère ».

J'espère qu'il n'y a pas d'homme assez sot pour dire : « Je suis beau », ou : « J'ai de la grandeur d'âme ». Je crois qu'il en est peu pour dire avec sang froid : « Je suis généreux », ou encore : « Je suis juste. » Comment se fait-il qu'ils soient innombrables ceux qui avouent avec tranquillité : « Moi, je suis sincère » ?

Est-ce vraiment parce qu'en cette société, où la dissimulation règne en maîtresse, il est de bon ton d'avouer la sincérité comme on se pare d'un vice marquant ? N'est-ce pas plutôt parce que la sincérité est une vertu si vulgaire qu'on ne risque aucun ridicule à s'en déclarer nanti ?

Les écrivains qui protestent à toute occasion de leur sincérité seraient bien embarrassés si on les priait de définir cette qualité qu'ils s'attribuent sans discussion et dont ils se font une arme et un bouclier.

Les uns diraient, avec La Rochefoucauld, que « la sincérité est une ouverture du cœur » et qu'ils ont entrepris de se montrer sans voiles et sans parure, de se raconter sans réticence, de nous toucher par la peinture fidèle de leurs faiblesses, de leurs luttes, et de leurs erreurs. (Je laisse de côté la sincérité qui s'emploie sans détour à mettre en valeur de belles actions.)

Mais, précisément, le même La Rochefoucauld, qu'il n'est pas indifférent de consulter en cette matière, a dit aussi : « L'envie de parler de nous et de faire voir nos défauts du costé que nous voulons bien les monstrer fait une grande partie de nostre sincérité. » A quoi les poètes lyriques sauront répondre qu'ils n'ont pas à résister à l'envie de parler d'eux-mêmes, puisque telle est la nature et tel est le secret de la poésie dite lyrique.

Quant à cette fausse sincérité, qui consiste à se découvrir des défauts que l'on ne possède point, j'avoue qu'elle exige de l'imagination, qu'elle ne me déplaît point lorsqu'elle est astucieuse et fertile, et que beaucoup d'écrivains gagneraient à s'en prévaloir pour notre plus grande distraction. Le malheur veut que la sincérité courante soit une chose fort piteuse et comme une confession de pauvreté.

S'il m'arrive de concevoir quelque colère, c'est le plus souvent contre ceux-là dont la sincérité annonce une banqueroute frauduleuse, contre ceux qui se recommandent de leur franchise pour nous contraindre à casser des noix creuses. — « L'aventure est banale, mais ma sincérité est au-dessus de tout soupçon. Et c'est déjà quelque chose. »

En ce cas, apprenez à mentir. Apprenez, comme certain personnage de Dostoïewski, à mentir par amour de votre prochain et pour augmenter son plaisir. Confondez innocemment les faits, emmêlez les dates, composez hors de l'exactitude, mais composez avec art. Vous ne témoignez pas en justice, vous n'écrivez pas l'histoire, vous ne résumez pas les dispositions d'une expérience : vous faites un poème pour votre plus grande joie et pour notre divertissement. Nous n'avons pas à vous demander compte de vos sources, mais seulement de notre temps et du crédit que nous donnons au commerce de votre talent.

N'ayez crainte ! et ne dites pas autre chose que ce que vous savez, ne sortez point des limites de votre connaissance. Cette connaissance que vous avez du monde nous importe seule ; la profondeur et la variété de vos actes de connaissance forment la seule sincérité que nous exigeons de vous. Pour ce qui est de l'authenticité des larmes que vous tirez de vos yeux, nous nous soucions peu de la contrôler ; nos propres larmes nous préoccupent seules.

Il y a des comédiens qui sécrètent de véritables pleurs dès qu'ils abordent les passages pathétiques de leur rôle ; cela les conduit même à une estimation excessive de leur âme et de leurs moyens. Pour nous qui sommes assis de ce côté de la rampe, pour nous qui admettons qu'on pleure, mais qui voulons surtout pleurer, nous sommes sans pitié pour l'égarement de ces acteurs lorsqu'ils perdent conscience de leur texte et compromettent l'action à laquelle ils doivent concourir.

Outre que le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable, il a plus souvent encore le tort de n'être pas intéressant. J'ai pendant longtemps pensé que la sincérité était un mérite insuffisant; j'estime aujourd'hui que c'est une manie haïssable et une perpétuelle cause d'erreurs.

Si quelques écrivains se rallient à la définition classique de la sincérité, à la définition des dictionnaires, d'autres voudront, pour leur usage, retirer à ce mot son sens humain pour lui conférer un sens particulier, moderne et qui ne semble concerner que les artistes.

Pour ceux-là, la sincérité représente une certaine attitude du créateur vis-à-vis de son œuvre, de lui-même et du public.

Pratiquer un art sincère, cela ne veut pas seulement dire avoir le souci de l'exactitude, exprimer avec vérité ce qu'on a ressenti, comme on l'a ressenti, etc..., cela veut dire apporter, dans la composition de ses ouvrages une certaine probité qui va jusqu'à la rigueur et même jusqu'à l'austérité, faire foin des considérations extérieures à l'art même, enfin ne jamais mentir aux principes que l'on s'est proposés.

On dit encore dans ce sens que tel sculpteur fait de la sculpture sincère, ou que tel peintre a un talent sans sincérité, etc..., etc...

J'avoue n'accorder qu'une médiocre confiance à cette forme de la sincérité. Comme l'autre, elle est une vertu que l'on se donne, dont on se décore et dont on se fait décorer par ses compagnons d'armes. Cette *sincérité d'artiste* est une chose dont on parle, mais qu'on ne peut pas toucher. Elle est incontrôlable ; je peux moi-même mesurer la puissance d'un écrivain, apprécier son invention, goûter sa grâce et lui donner acte de son érudition. On me dit en outre qu'il est sincère. Je veux bien le croire, mais cela concerne des rapports entre son ouvrage et lui-même, des rapports que je ne saurais vérifier et qui ne doivent pas peser dans mon sentiment.

Et puis, à quoi bon revendiquer une telle sincérité, à quoi bon réclamer pour ses ouvrages cette mention honorable et pour soi-même ce certificat de bonne conduite.

Un écrivain qui fait profession de sincérité, au sens littéraire et non plus littéral du mot, outre qu'il pèche par orgueil, trahit souvent son dépit de n'être point proclamé « personnel ». Il lui faut bien alors se contenter d'être « sincère ».

Si la sincérité existait, cette vertu ferait à tel point partie intégrante de l'âme qu'on n'aurait même pas conscience de la posséder.

Il n'y a pas de conseil à donner aux poètes, et qui oserait ? Mais je dis encore au lecteur, à mon frère lecteur, comme l'appellerait Baudelaire : « Sois plein de défiance à l'égard des œuvres qui se présentent à toi comme le produit de la sincérité ; et, pour t'exercer à cette défiance, examine ce que tu nommes, toi aussi, ta sincérité de

lecteur. Si elle part du cœur, condamne-la au nom de la tête. Et quand elle vient de la tête, méprise-la au nom du cœur. »

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

Edouard Estaunié : *Les Choses voient*, Perrin, 3. 50. — François de Bondy : *Constance dans les cieux*, Calmann-Lévy, 3. 50. — Jeanne Marais : *Les Trois nuits de Don Juan*, Calmann-Lévy, 3. 50. — Gyp : *Napoléonette*, Calmann-Lévy, 3. 50. — Marcel Lafaye : *Le Plaisir tendre*, « Vie parisienne », 3. 50. — Georges Grimaux : *Les Harpes éoliennes*, Perrin, 3. 50. — Madeleine de Benoit-Sigoyer : *Arausio la merveilleuse*, E. Figuière, 3. 50 — Marie-Georges Ferron : *L'Enfant au renard*, E. Figuière, 3. 50. — Théo Richeviel : *L'Emprise inévitable*, E. Figuière. — Lois Cendré : *Le Double visage*, E. Figuière, 3. 50. — Marguerite de Chorint : *Impérieux instinct*, Sansot, 3. 50. — Abel Rubi : *La petite May*, J. Taillandier 3. 50. — Rodolphe Bringer : *N° 30, série 10*, Pierre Lafitte, 3. 50. — Pierre Villetard : *Le Droit d'aimer*, Hachette, 3. 50. — Lucie Decharme : *Eliane*, A. Messein, 3. 50. — J. de Givy : *La Réparation*, Paris Revue, 3. 50. — J.-B. Natali : *L'Appel du pays*, E. Figuière, 3. 50. — Paul Giafferi : *Les Mamans*, Ollendorff, 3. 50. — Paul Leclercq : *La Boutique d'Arlequin*, Fontemoing, 3. 50. — Max et Alex Fischer : *Hier et Avant-hier*, Ambert, 3. 50. — Ant. Zary : *Au pays des mimosas*, Paris Revue, 3. 50. — Aug. Barrau : *Au pays maraîchin*, E. Figuière, 3. 50. — Yves de Penharest : *Le Rossignol chantait*, « Cénacle », 2. 50.

Les Choses voient, par Edouard Estaunié. Nous avons déjà, comme témoins inquiétants, nos frères inférieurs, les animaux, dont les yeux voient, les oreilles entendent et qui songent, silencieusement, devant nos actes les plus intimes. S'il faut aussi nous inquiéter des objets, de nos meubles et de nos immeubles, qu'allons-nous devenir ! L'auteur surprend les impressions, les confidences mystérieuses que se chuchotent l'un à l'autre par craquement de bois sec, reflets vagues ou coup de balancier, une horloge de cuisine, un miroir de Venise et un vieux secrétaire Louis XV. Ils en savent long, ces pauvres comparses muets d'un drame de famille qui ne déborda point le cadre de la maison provinciale où il se joua. Ils vont être vendus avec cette maison et ils récapitulent leurs bons et mauvais jours passés. Pour arriver à maintenir le ton dramatique de ce récit malgré le moyen enfantin d'affabulation choisi par l'auteur, il était nécessaire d'y employer beaucoup de talent, de créer une atmosphère toute spéciale où les choses prendraient la place des gens sans que les gens, les lecteurs, s'en aperçussent. Le chapitre de l'horloge qui voudrait s'arrêter d'horreur devant ce qu'elle est obligée de souffrir, où l'heure se sent la complice forcée de la fatalité est vraiment très remarquable et comme le meuble, qui ne voit pas plus loin que le moment tragique délimité par lui, nous sommes heureusement privés des détails fastidieux représentant ce qu'on appelle, hélas ! le remplissage, dans certains livres. L'histoire serait peut-être quelconque, narrée par un analyste enragé de psychologie. Toutes les explications du monde ne peuvent valoir un mouvement humain, un geste impulsif mis à sa place dans l'ordre des choses ou dans le désordre inexplicable d'un

appétit de vengeance. Une servante-maîtresse amoureuse de son maître, une vulgaire femme de charge lisant, à la clarté d'une bougie, des lettres contenant le secret de l'adultère de la morte et voilà toute une série de crimes passionnels s'enchaînant irrésistiblement. Une très belle morale peut se dégager de cette intervention muette des choses dans les actes humains : nous devons ne plonger au miroir que des yeux innocents, ne laisser sonner à notre pendule que l'heure juste et ne jamais confier à notre secrétaire aucune lettre d'amour. Il faut brûler les lettres d'amour, car le feu purifie tout.

Constance dans les cieux, par François de Bondy. Sous ce titre parfaitement ridicule et qui ne signifie pas du tout le fond de l'histoire ni même ses agréments, nous trouvons une très amusante étude d'un cœur amoureux, un peu blasé, trop enclin à l'analyse railleuse de ses pulsations, mais franchement humain. L'auteur, sans effort apparent, sait amener les plus inattendues discussions érudites et il faut priser sa manière d'écouter une femme du monde s'écrier : « Voici un beau chêne ! Il doit ressembler à celui sous lequel Salomon rendait la justice. » Sans avoir l'air d'y toucher, il juge les propos mondains et surtout les mondains avec une farouche jovialité. La Constance qu'il s'agit de conduire au ciel... de lit est une bonne petite personne encore chaste, quoique mal mariée, dont les caprices paraissent bizarres, mais ne sont peut-être que des remords anticipés.

Les Trois nuits de Don Juan, par Jeanne Marais. C'est un roman bien parisien, bien fait, habilement construit, tout entier bâti avec des observations prises dans la vie des gens de lettres. Une amitié d'homme résistant aux pires tentations féminines et une étude assez cruelle de mentalité de femme écrivain qui tire des coups de révolver et le plus d'exemplaires possible de son dernier livre. Dans sa préface, qui est un prenez garde à la peinture, l'auteur donne le titre de *lettreuse* à son héroïne... c'est presque lépreuse !

Napoléonette, par Gyp. Mme Gyp a voulu s'amuser aux dépens de ce brave Louis XVIII et peut-être aux dépens de ses lecteurs. Sa petite personne bonapartiste qui sauve le roi, déjoue un complot, tient même un instant les destinées de la France à la merci d'un feu de cheminée, sort certainement tout armée d'une imagination férocé. Comme j'adore l'esprit de Mme Gyp, je lui pardonne ses imaginations; seulement l'argot (de salon) du temps de Louis XVIII fut-il semblable à celui qu'on emploie aujourd'hui dans les milieux royalistes, sinon bonapartistes ? Napoléonette disant : « Sire, j'ai peur de me faire *ramasser*, » me semble furieusement en avance sur son siècle.

Le Plaisir tendre, par Marcel Lafaye. Ceci est un joli malentendu entre un amant et une maîtresse. Libres tous les deux et fort au-dessus des questions ordinaires de la vie, pouvant s'aimer plus, ils

s'aiment pourtant moins, parce que le Monsieur n'est ni fidèle ni réellement tendre ; cette petite fille-fleur voudrait l'absolu comme presque toutes ses compagnes éprises de stabilité. Et les paysages délicieux, les colloques sentimentaux, toutes les cordes de la lyre n'empêchent pas l'heure de la séparation de résonner lugubrement.

Les Harpes éoliennes, par Georges Grimaux. Ce sont les aspirations vagues de la femme au bonheur idéal dans un amour partagé qui se réduisent au néant du mariage de convenance banal. Il y a des parents sévères, quoique des mieux intentionnés, et des petites amies parties à tire-d'aile vers un paradis chanté par les poètes. Arlette a connu malheureusement une certaine Diane de Preuse, que les hommes adulaient, alors qu'ils ne respectaient point la douce sagesse des autres femmes, et comme son vieil ami, M. d'Homéreuil, vient la chercher pour la ramener au bercail, il la rencontre au bois menant sa nouvelle existence à grandes guides. Pourtant, elle était née philosophe, et savait, par expérience, que les harpes éoliennes ne sont que des mensonges semés dans le vent.

Arausio la merveilleuse, par Madeleine de Benoit-Sigoyer. Il s'agit d'Orange, reconstituée psychologiquement, alors qu'il n'en reste que l'arc de triomphe et le théâtre. Nous voyons une Marcella, compagne d'un patricien, le tribun Flavius, abuser de sa puissance pour persécuter ses esclaves chrétiens. Elle s'éprend d'un sculpteur également chrétien, qui lui demande sa fille adoptive, Fabia, en mariage et meurt victime de la fureur jalouse du tribun. Peut-être ces gens de l'antiquité pensent-ils souvent en français de la décadence, mais l'âme humaine est toujours la même, lorsqu'elle est ou amoureuse ou ambitieuse.

L'Enfant au Renard, par Marie-Georges Ferron. L'homme sous la griffe de l'adultère, doit se laisser dévorer le cœur et le ventre par le monstre dont il a fait son maître et son Dieu. Suzanne domine la vie de cet homme. Il n'aurait probablement tenu qu'à lui de l'épouser, mais il dissipe sa jeunesse à Paris, revient aux Grands-Hêtres où il est le voisin de l'époux de Suzanne. Son martyre commence, coupé de rares éclairs de joie, et il le termine par une mort volontaire après un simulacre de ruine au jeu.

L'Emprise inévitable, par Théo Richeviel. Une fiancée atteinte d'une maladie mortelle rompt avec son fiancé, après avoir goûté aux prémices de l'amour. Celui-ci, désorienté, se croyant la victime d'un caprice, attend toujours qu'on le rappelle et son amour se cristallise de plus en plus dans son ignorance de la vérité. Lorsqu'il lit, six mois après la mort de la jeune fille, la lettre de délivrance qu'elle lui adresse... du haut des étoiles, il est déjà bien tard pour qu'il revienne à la raison. Il se marie avec une jeune fille qui ressemble à la pre-

mière fiancée et ne sera jamais complètement heureux de cette supercherie sentimentale.

Le Double visage, par Loïs Cendré. Une amitié entre jeunes gens et des multiples considérations de la beauté en art et en amour. C'est plutôt un poème psychologique, cadencé par une prose très rythmée, qu'un roman. Rodolphe et Floris représentent l'un le tourment charnel, l'autre la sentimentalité très honnêtement précieuse.

Impérieux instinct, par Marguerite de Chorint. Il n'y a guère qu'une femme qui soit capable de nous faire croire à la sincérité d'un instinct maternel poussé jusqu'à l'adultère. Avoir un enfant est généralement le besoin d'une créature sans autre amour, mais la femme, amante ou épouse, absolument éprise d'un homme, ne demandera pas à un autre homme la satisfaction d'un instinct de femelle. La trahison est une action toujours répugnante et elle est plus répugnante encore quand elle s'efforce à une tendance morale.

La petite May, par Abel Rubi. L'histoire sans prétention d'une jeune personne sage, moins belle que sa sœur, mais plus experte en l'art de rendre les gens heureux. Elle est dans les tons bleus de la couverture du livre et apporte à chacun sa part de ciel.

N° 30, série 10, par Rodolphe Bringer. Il y a dans ce roman d'allures essentiellement vaudevillesques un père peintre amateur qui couvre toutes les surfaces de ripolin et se croit un artiste, peut-être beaucoup plus près de la vérité bourgeoise que l'on oserait le croire.

Le Droit d'aimer, par Pierre Villetard. C'est le droit qu'ont certaines natures de jeunes filles romanesques de bouleverser leur existence et celles de leurs voisines sans prétendre que l'amour doit s'accompagner de divagations poétiques. L'héroïne rencontre un poète qui lui fait momentanément oublier son fiancé, un peu terre à terre, mais le fiancé ayant voulu se tuer silencieusement, ce beau geste, d'ailleurs excessif, lui rend les bonnes grâces de la trop sentimentale héroïne.

Eliane, par Lucie Decharme. Cette histoire à la fois réaliste et mystique est écrite en un style 1830 du plus amusant effet. Sa tendre naïveté le rend digne du meilleur des sorts.

La Réparation, par J. de Givry. Est-il pensé en russe ou en français ? Mais la scène finale de ce roman, où l'on voit une nihiliste (de bonne famille) mourir pour sauver le tsar est d'une sécheresse déconcertante.

L'Appel du pays, par J.-B. Natali. Un journaliste corse qui ne peut oublier le pittoresque de son pays parmi les réalités parisiennes. Et il nous en donne les raisons multiples sous forme de tranches de

la vie de ses concitoyens qui nous dénoncent, en effet, des façons de sentir un peu brutales. La légende intitulée : *la Tigresse vaincue* donne bien la mesure du talent de ce journaliste.

Les Mamans, par Paul Giafferi. Courtes scènes où l'on voit passer, travesti de mille manières, un instinct maternel bien parisien, sinon toujours bien humain.

La Boutique d'Arlequin, par Paul Leclercq. Petits tableaux de genre qui dissimulent, sous un air candide, de jolies notations humoristiques.

Hier et Avant-hier, par Max et Alex Fischer. La légende, tout actuelle, de la monnaie en nickel est amusante et *A quoi rêvent les jeunes filles* nous apprend que la littérature dite policière nous promet de jolies natures de fiancés. Les colliers de diamants et de perles sont-ils seulement mettables quand ils n'ont pas leurs parchemins judiciaires !

Au pays des Mimosas, par Antoine Zary. Pages de carnet d'un observateur flânant sur la Côte d'Azur. Il doit sacrifier un peu au convenu des belles affiches qu'on voit dans les gares.

Au pays maraîchin, par Auguste Barrau. Il paraît que le fameux baiser breton des fiancés qui s'embrassent publiquement et pudiquement sur la bouche s'appelle un *maraîchinage*. J'ignorais ce détail. On s'instruit même en s'amusant.

Le Rossignol chantait, par Yves de Penharest. C'est le vrai rossignol qui est sacrifié à la place du troubadour. Comme M. Beaunier, je veux saluer l'espoir d'un premier livre, mais je supplie l'auteur de ne pas tuer d'oiseau pour le second et de sacrifier le troubadour. Je suis sûre qu'il me comprendra !

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Jean Muller : *Le Roman*, 1 vol. in-12, 1 fr. 50, Sansot. — Les *Conférences* de Jean de Bonnefon, 1 vol. in-16, 3 fr. 50, « Société d'Editions Mansi ». — Antoine Albalat : *Comment il faut lire les Auteurs classiques français* (*de Villon à Victor Hugo*), 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Colin. — Georges Pellissier : *Anthologie des Prosateurs Français contemporains* (tome III), 1 vol. in-12, 3 fr. 50, Delagrave. — I. Gaujour : *Jules Renard et son œuvre*, 1 plaq. in-8, « Imprimerie de la Tribune », Nevers.

M. Jean Muller, dans cette étude sur **le Roman**, a tenté de nous donner, non pas peut-être une synthèse de ce genre littéraire, mais une classification des œuvres romanesques contemporaines. Trop de critiques, dit-il, délaissent les vues synthétiques pour ne s'attacher qu'à l'individualité du génie ou du talent : cette méthode peut, « lorsqu'on la pratique exclusivement et en toutes circonstances, engendrer les pires erreurs de classement et d'appréciation ». M. Muller pose, en effet qu'en tant que genre durable l'existence du roman est liée

« à une certaine espèce de mentalité collective, à certains stades de la vie en société ». Et l'auteur nous évoque le *Don Quichotte* qui fait écho à une civilisation qui finit, *Pantagruel* qui marque la libération matérielle et morale de la société médiévale.

Si, ajoute-t-il, on considère ensuite les époques où le genre roman triomphe et prend le pas sur les autres, « on constate également qu'elles correspondent, en France, par exemple, à des périodes de fermentation sociale et de trouble dans les esprits ». L'auteur n'a voulu noter ici que des indications, et comme pour une plus vaste étude qu'il se proposerait d'écrire plus tard. Mais ce souci d'établir une base philosophique et psychologique à sa critique est certes très intéressant. Il ne faut pas non plus chercher dans ce petit livre, M. Jean Muller nous en avertit lui-même, un catalogue de la récente production romanesque : beaucoup d'auteurs, beaucoup d'excellents romans ont été, en effet, oubliés. Il ne s'agit pas d'un inventaire, mais d'une classification.

L'auteur a donc divisé son livre en divers chapitres qui correspondent aux divers genres de romans, selon sa classification. Voici *le roman lyrique*, genre subjectif, qui va de l'autobiographie sensuelle, intellectuelle ou sentimentale, à ces compositions où quelques personnages expriment « la manière dont l'auteur sent, conçoit et goûte la vie ». Ce genre, qui a produit les plus beaux romans de notre temps, parce que les plus sincères, que peut-on augurer de son avenir ? Bornons-nous, répond M. Muller, à constater : « La philosophie de Bergson, qui exerce sur les nouvelles générations une influence indéniable et considérable, incite à l'introspection et aux examens subjectifs. » L''influence de la philosophie bergsonienne sur les nouvelles générations ! Une récente enquête nous a montré qu'elle était presque nulle ; si elle existe, je la crois superficielle et éphémère. Ce n'est d'ailleurs pas la philosophie de Bergson, qui a créé le mouvement spiritualiste actuel : elle n'en est elle-même qu'une manifestation.

A propos du roman dramatique, M. Jean Muller écrit avec beaucoup de sagesse : « On peut supposer que, tant que le théâtre en France ne connaîtra pas des jours meilleurs, la peinture mouvementée des caractères et l'étude des conflits psychologiques, c'est-à-dire la littérature dramatique, choisiront d'autres voies, celle du roman notamment. Si une ère plus glorieuse s'ouvrait pour la scène française, le roman dramatique, tel qu'il apparaît aujourd'hui, ne tarderait pas à se résorber en roman lyrique ou à s'agrandir en roman de synthèse. » Le roman de synthèse est le roman purement objectif. C'est, écrit M. Muller, l'œuvre de M. Louis Bertrand, qui marque, avec le plus de netteté, « ce progrès dans l'impersonnalité coïncidant avec un effort de vision global ». L'auteur nous dit ce qui différen-

cie le point de vue de ces romanciers de synthèse de celui des naturalistes : « La vérité qu'ils cherchent apparaît d'ordre purement esthétique, et leurs romans ne prétendent pas remplacer les manuels de vulgarisation. »

Mais il faut conclure avec M. Muller : depuis qu'il s'est affirmé véritablement comme genre distinct, le roman apparaît comme un « agent de limitation, un moyen d'utiliser la puissance lyrique en la captant ».

Si, « méconnaissant cette inéluctable mission, on ne peut y voir qu'une forme commode à déployer toutes les richesses d'un esprit dans l'ordre de l'intelligence et de l'émotion, il n'y a plus roman, mais ce que M. Thibaudet appelait très justement *somme* au cours d'une étude récente ». Un retour des esprits à l'idéalisme, — et tout l'annonce aujourd'hui, observe M. Muller — pourrait, dit-il, entraîner l'éclipse momentanée des formes littéraires les plus lourdes.... et peut-être alors le roman de synthèse et le roman dramatique lui-même laisseraient-ils le champ libre à des « sommes » ou à des proses lyriques.

Ou bien, se demande M. Muller en terminant son étude, le soin d'harmoniser au monde la puissance lyrique incomberait-il prochainement au théâtre?

§

Parmi cette série de **Conférences** que réunit dans ce volume M. Jean de Bonnefon, on lira avec émotion les belles pages qu'il a consacrées au connétable des lettres, Jules Barbey d'Aurevilly. Il nous évoque la chambre de la rue Rousselet où le vieux maître passa les dernières années de sa vie. J'ai eu, dit-il, l'impression que cette pièce avait le calme mystique des grandes cellules : « La fenêtre ouverte sur les jardins donnait l'illusion d'un appartement très simple dans un manoir normand.... un rayon doré allait droit et net au front du maître de ce logis.... »

Je n'ai pas vu, ajoute-t-il, les étrangetés du costume, s'il y en avait ; je n'ai pas aperçu les discordances entre le décor et l'homme qui le remplissait, j'ai vu et j'ai gardé dans les yeux pour toujours la haute physionomie d'un gentilhomme vieilli qui se tenait assis avec un calme imposant.

La vie déjà raréfiée semblait réfugiée dans les hautes cimes des yeux et du front. La moustache, précise et dessinée en arc ne cachait pas la bouche, qui était exactement semblable à celle que Rigault a donnée à Louis XIV dans un immortel portrait. Le nez, très mince, était de grande maison, prolongé en quelque sorte par deux longues rides, deux sillons plutôt, qui allaient se perdre derrière les moustaches. Le regard des yeux grands était épuré, comme s'il plongeait déjà dans l'éternité.

Et M. de Bonnefon dit très bien à ceux qui ont raillé le dandysme peut-être un peu puéril du vieux connétable des lettres : « Les

accessoires et les incidents s'effaçaient devant la majesté virile du maître. Les détails se concentraient ; les meubles, les habits se dépouillaient de leurs formes périssables. Chez M. Barbey d'Aurevilly, on ne voyait vraiment, même avant d'écouter, que M. Barbey d'Aurevilly, à moins qu'on n'eût une âme de tapissier ou un regard de tailleur. » C'est dans l'œuvre du Maître, ajoute-t-il, qu'il faut chercher le goût de cet artiste sans pareil.

Je n'ai plus que la place de signaler encore dans ce volume une étude historique sur l'aviation et ses victimes et d'abord sur le rêve des hommes qui précéda cette réalisation : « Les peuples enfants n'ont-ils pas le goût de ce qu'ils croient impossible avant d'essayer les immédiates réalisations ?... » Voici encore un chapitre sur le luth, la harpe et leurs ancêtres, une étude sur le « drame du cantique des cantiques », une évocation de la vie et du rôle de François-Joseph, « l'Empereur-Gentilhomme » et, enfin, d'érudites et poétiques pages sur Lyon, « capitale mystique » dont les églises sont les plus mystiques, les plus symboliques du monde chrétien.

§

M. Antoine Albalat nous enseigne **Comment il faut lire les auteurs classiques français** (de Villon à Victor Hugo), dans un volume qui est, ainsi qu'il le dit lui-même, le complément nécessaire et comme la conclusion de ses célèbres ouvrages : *L'Art d'écrire enseigné en vingt leçons; la Formation du style par l'assimilation des auteurs; le Travail du style enseigné par les corrections manuscrites des grands écrivains.* Après l'art d'écrire, M. Albalat nous donne donc l'art de lire, et d'étudier le métier et les procédés des auteurs classiques. Assez de psychologie et d'esthétique, s'écrie-t-il. Assez d'idéologie pédante et de commentaires : « Si Fromentin est notre premier critique d'art dans ses *Maîtres d'autrefois*, c'est précisément parce qu'il a étudié de près la technique, le métier et les procédés des grands artistes. » On voit que M. Albalat continue à préconiser l'assimilation des auteurs et l'étude pour ainsi dire mécanique de leur métier et de leurs procédés. M. Albalat se défend de toute préoccupation morale et religieuse, cependant il me paraît fausser un peu le sens de la littérature du XVIe siècle, par exemple, en introduisant dans sa critique ou plutôt dans son analyse de certaines œuvres un élément moral trop moderne; en reprochant aux histoires de l'*Heptameron* de n'être pas convenables (ce qui ne blessait personne à cette époque) ; en regrettant qu'il n'y ait point de tendresse : « nulle trace de religion ni d'amour » dans Rabelais.

Mais il reste que cet ouvrage de M. Albalat, écrit avec la plus parfaite honnêteté et une connaissance très sûre de la littérature française, pourra être, pour ceux qui sauront le lire, un ouvrage de

véritable initiation. Et, après avoir lu, ils pourront s'exercer à imiter les chefs-d'œuvre de notre littérature : c'est ainsi, n'est-ce pas, que l'on devient un grand écrivain? Ce n'est qu'une question de métier et de procédé.

§

M. Georges Pellissier publie le tome troisième de son **Anthologie des Prosateurs français contemporains** : les philosophes, les écrivains et orateurs religieux, les moralistes, les critiques d'art. M. Pellissier a peu de place pour accumuler des extraits de tant d'hommes de génie; aussi devons-nous nous contenter parfois de bien courts fragments. Mais c'est assez, lorsqu'il s'agit de critiques comme Larroumet qui ne dut sa renommée qu'aux grandes fonctions qu'il exerça. Il y a ainsi des critiques qui ne prennent une certaine importance auprès du public qu'en raison de l'autorité du journal où ils écrivent.

Et puisqu'on vient d'élever un monument à Jules Renard, un monument où le sculpteur n'a pas oublié de faire figurer, assis songeur sur le piédestal, Poil-de-Carotte, je signalerai le petit livre que M. Gaujour a consacré à **Jules Renard** et à ses œuvres, et aussi au bon républicain qu'il fut.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Charles Maurras : *Kiel et Tanger, 1895-1905 : La République française devant l'Europe*. Nouvelle édition revue, augmentée d'une Préface : *De 1905 à 1913*, et de nombreux appendices. Nouvelle Librairie Nationale, 4 fr. — Charles Maurras : *Trois idées politiques : Chateaubriand, Michelet, Sainte-Beuve*, 3e édition, Champion, 2 fr. — Henry de Bruchard : *1896-1901 : Petits Mémoires du Temps de la Ligue*, Nouvelle Librairie Nationale, 3 fr. 50. — Gabriel Hanotaux : *La Politique de l'Equilibre, 1907-1911*, Plon-Nourrit, 3 fr. 50. — Gustave Hervé : *L'Alsace-Lorraine*, Editions de « la Guerre sociale », 3 fr. 50. — H. Maringer : *Force au Droit : Le Problème d'Alsace-Lorraine*, Berger-Levrault. Paris, Nancy, 3 fr. 50. — René Perrout : *Au seuil de l'Alsace*, 1870-1871, Ollendorff, 3 fr. 50.— Memento.

Kiel et Tanger, nouvelle édition revue et augmentée, par Charles Maurras.—Je sais quelqu'un qui, se faisant une raison, s'est dit, après la dernière élection présidentielle : Va pour la République poincariste. Par exemple, dans le cas de l'élection adverse, ce même quelqu'un eût certainement tourné le dos à la République, tant celle-ci fût devenue alors, dans son sentiment, on ne sait quoi d'haïtien, et de sous-haïtien, et de nègre, à commencer par le fameux nom monosyllabique, par la symbolique onomatopée, que le Congrès nous menaça un instant de faire tonner sur les tams-tams des Renommées politiciennes. Le quelqu'un en question eut ainsi l'occasion de fixer sa conduite, comme citoyen. Cela n'avait aucune importance pour ses contemporains, cela n'en avait même pas beaucoup pour lui-

même : mais enfin il est des cas où le citoyen est tout de même requis en nous, fût-ce à la distance de Sirius.

On pourrait discerner des raisons pour que M. Charles Maurras, lui, ait eu à regretter M. Pams. Non qu'il eût eu besoin de cet argument nouveau (une élection Pams) pour condamner le régime républicain, que, depuis longtemps déjà, il semble ne pouvoir plus condamner davantage : mais je ne sais s'il a été très heureux, par le fait de l'élection Poincaré, d'avoir à reprendre sa polémique contre les Républicains modérés. Elle a été comprise, me dit-on, témoin le succès de *Kiel et Tanger ?* Sans doute, mais j'y vois, depuis l'élection Poincaré, des difficultés que la guerre contre une République Pams-Combes-Clemenceau n'eût point comportées. Voilà une bonne guerre, celle-ci ; une simple guerre d'anti-révolutionnaires contre révolutionnaires; fort élémentaire ; non compliquée d'obstacles spéciaux comme ceux qu'opposent aujourd'hui des forces parfois analogues, comme qualité et comme tendance, à celles de l'assaillant.

Il semble y avoir par moments quelque chose comme le sentiment de cette situation, dans l'importante Préface écrite par M. Maurras pour cette édition nouvelle. Et voici, sous ce rapport, une déclaration qui ne manque pas de hauteur et encore moins de prudence. Supposé, dit M. Maurras, que la République modérée ait profité, en tant que gouvernement à aspirations réalistes, de la guerre même que nous lui faisons, et que nous nous trouvions lui avoir un peu passé nos propres armes, « l'illusion » des républicains éclairés serait « de croire qu'ils pourraient continuer indéfiniment un tel échange : nous, fournissant les ouvertures, les conseils ou les suggestions utiles ; eux s'en faisant honneur par des tentatives d'application ».

Ne voient-ils pas, ajoute M. Maurras, combien cet honneur recélait de dangers non pour nous [mais si, pour vous aussi ; car il y avait, ou il y aurait là, pour vous, un fait d'absorption involontaire contre lequel vous entendez réagir], mais, pour eux ? Il aurait fallu nous écouter jusqu'au bout ou ne pas nous entendre. Si l'on était résolu à écarter décidément la conséquence de tout ce que l'on annonçait, il eût mieux valu ne poser aucune de ces amorces, car, sans le Roi, elles aboutissent naturellement à des phénomènes de retour anarchique d'autant plus vifs que l'on aura fait présumer d'intentions plus réactionnaires.

Modérés contre modérés, je veux dire réalistes contre réalistes (car, à d'autres égards, les militants de *l'Action Française* ne sont pas précisément des modérés), — la lutte veut qu'on prenne de ces sûretés. Je crois que M. Maurras les a spécifiées avec adresse. L'avenir dira si elles sont efficaces.

Vers cet avenir, M. Maurras s'oriente, muni de cette clause prudente, mais nécessairement unilatérale. Quant aux « républicains éclairés », qui s'appellent aujourd'hui Poincaré, Barthou, etc., cet

avenir, que M. Maurras réalise,en ce qui les concerne, quelque peu par avance et confond en une certaine mesure dans leur présent (ainsi « l'expérience Poincaré » est d'ores et déjà sur son « déclin », etc.), cet avenir ressemble exactement, pour M. Maurras, au passé des modérés qui s'appelaient autrefois Félix Faure, Hanotaux, etc. Dans la série chronologique des malfaçons inhérentes, nous dit-on, de par le régime, aux œuvres des républicains modérés, les disgrâces de la loi de trois ans, les duperies de la politique avec l'Angleterre et l'Espagne, etc., correspondent aux infructueuses tentatives de haute diplomatie des Hanotaux et des Delcassé. Quelle est donc la signification exacte de ces perpétuels reproches faits aux Républicains modérés? Quel est exactement ce danger, ce grand danger, cet immense danger qui, pour M. Maurras, s'attache constamment à leur action ?

Dans notre critique de l'ouvrage en première édition(1), nous nous sommes tenu à une analyse prudente. Depuis, en réfléchissant, en prêtant attention aux précédents de l'Histoire, nous nous sommes rendu compte de cette fameuse « erreur des modérés », ainsi que de la situation de ceux qui la dénoncent. Cette situation des politiques de *l'Action française* vis-à-vis des Républicains modérés fait un peu songer à celle de Robespierre et des Jacobins vis-à-vis des Girondins. Il s'agit ici d'une simple suggestion, bien entendu, et non d'on ne sait quel parallèle ; mais le fait est que ceci, disons-nous, fait songer à cela, — toutes différences gardées, différences radicales quant à la doctrine, mais non quant aux procédés de l'action (ceci, sans doute, en raison d'une certaine analogie de situation), ces procédés qui, par moments, donnent à ceux qui les emploient on ne sait quel air de jacobins, en effet, de jacobins blancs. En somme, Robespierre se trouvait en face d'un paradoxe politique analogue à celui que dénoncent M. Maurras et ses amis. Les Girondins étaient des modérés qui, ayant inauguré une politique extérieure très belliqueuse, tenaient insuffisamment compte, dans leurs vastes entreprises au dehors, de l'état d'anarchie de l'intérieur. C'est dans ce sens que Robespierre disait, de son point de vue : « Guerre aux conspirateurs, et ensuite marchons à Léopold. » De même, actuellement, l'« erreur des modérés » a été, nous dit M. Maurras, de vouloir faire de la grande diplomatie sans prendre garde à l'état de désordre intérieur du régime. C'est en ceci que leur politique extérieure, non inadmissible en elle-même, nécessaire même jusqu'à un certain point, était dangereuse pour le pays : car à celui-ci ils taillaient une besogne pour laquelle il n'était point préparé, et qui, tendant en lui des ressorts faussés, ou non coordonnés, ou débiles, ne faisait que souligner l'anarchie et la faiblesse intérieures. D'où anarchie et faiblesse dans l'action exté-

(1) *Mercure de France*, du 16 décembre 1910.

rieure aussi, ces derniers désavantages plus dangereux encore. Et là-dessus, M. Maurras dit à son tour : Guerre aux conspirateurs, c'est-à-dire : guerre aux fauteurs de désordre, d'incoordination, d'instabilité, guerre au régime de discussion perpétuelle et d'irresponsabilité générale, et si ce régime est la démocratie accommodée en république, guerre alors à la démocratie, au Chaos qui veut se faire prendre pour le Cosmos.

Ces critiques, on l'a dit, eurent pour objet, dans la première édition de l'ouvrage, ce que M. Maurras a appelé les grandes entreprises extérieures de MM. Hanotaux et Delcassé (voir le livre et mon compte-rendu de 1910) ; aujourd'hui, dans la nouvelle Préface, — la grande lyre diplomatique ayant, dans l'intervalle, cessé de chanter, ou n'émettant plus que quelques sons espacés, vers les Balkans, vers l'Espagne, vers l'Angleterre (1), — les dites critiques portent sur une entreprise intérieure, sur la politique nationaliste de la République poincariste. Pour M. Maurras, ici encore, le même esprit de réalité et de gouvernement s'agite dans le même vide ; la même volonté d'organisation se heurte au même fait de désorganisation, l'accroît par l'effort même qu'elle fait pour y échapper, et devient ainsi périlleuse à son tour.

Un parlementaire radical, ancien ministre, le comte de Lanessan, remarque à cet égard M. Maurras, a résumé la situation assez spirituellement (*Siècle* du 21 mai 1913) en disant que ceux qui avaient tenté de rapprocher tous les Français, « d'unir tous les républicains dans le Parlement » et de « rallier autour d'un même drapeau les citoyens », devaient reconnaître qu'ils s'étaient trompés, n'ayant « *fait que créer des éléments nouveaux de divisions et de luttes* » : « le seul rapprochement qu'ils aient opéré est celui des radicaux socialistes et des socialistes unifiés ». L'Essai loyal aboutissait à un nouvel effort vers le Bloc radical et réveillait tous les démons d'anarchie enfermés dans la démocratie... « La défense nationale », en République, fournit un « nouveau sujet de guerre civile (2) ».

D'une façon générale, dans les démonstrations de M. Maurras, la « partie critique » qui a pour prémisses le raisonnement de l'auteur à l'égard de la politique des Républicains modérés, et qui se développe selon la force de ce raisonnement initial auquel on ne peut refuser de l'exactitude, cette « partie critique » a de la valeur. Malgré des réserves, dont nous avons indiqué l'esprit au début de cet article, elle ne saurait être négligée des esprits de bonne foi. Elle ne peut que rencontrer, chez ceux-ci, prise en considération. Pareille fortune lui est déjà échue. M. Marcel Sembat, député socialiste unifié, peu sus-

(1) Bien entendu, il y a aussi Agadir, dont nous avons parlé lors du récent livre de M. Jacques Bainville et à quoi M. Maurras consacre, dans le même esprit que son ami, un des développements de sa nouvelle Préface. Mais ceci est à part.
(2) Le récent Congrès de Pau est assez suggestif à cet égard.

pect de complaisance par conséquent, car une certaine affinité dans la façon d'entendre la situation n'est pas un accord sur les principes, M. Sembat a dit qu'il y avait « des faits avérés, des constatations historiques », allégués ici (dans *Kiel et Tanger*), « qu'il était impossible de ne pas retenir ». Et il résume ainsi son impression : « Charles Maurras a tracé pour nous sur un tableau noir un énorme point d'interrogation. Je n'en puis détacher mes yeux. »

Pour nous, à qui des maîtres choisis par nous en l'élan de notre jeunesse et fidèlement suivis depuis ont, de longue date, montré l'immense absence de réalisme intellectuel qui rend la Démocratie si périlleuse pour la civilisation, nous le discernons bien aussi, ce point d'interrogation. Il y a, dans la Démocratie, une force écrasante d'*impersonnalisation* (en disant ceci, j'oublie d'autant moins l'individualisme démocratique qu'il est, comme profitant surtout à la sottise, une de ces pires forces impersonnalisantes), qui nous paraît tendre directement à l'informe, et au plus brutal déni de justice à l'égard des facultés humaines. La Démocratie, c'est l'invasion des Barbares, c'est le déluge. Comme tout le reste, comme l'esthétique et comme l'éthique, dans le domaine si menacé desquelles nous sommes plus particulièrement sensible, pour notre part, au terrible « point d'interrogation », le Droit politique pâtit d'un tel cataclysme. Pour ceux-là dont le malaise reconnaît surtout ce dernier fait comme sa cause, M. Charles Maurras est, certes ! de bon conseil.

Puisque nous mentionnons des réimpressions, signalons, pour mémoire, celle d'un autre ouvrage du même auteur : **Trois idées politiques : Chateaubriand, Michelet, Sainte-Beuve**. Chateaubriand : le goût des ruines, et de la ruine, donc, au point de vue des idées monarchiques, le plus décevant des conservateurs ; Michelet : le mysticisme démocratique à son plus haut degré d'illumination ; enfin, dans une sphère bien différente : Sainte-Beuve, ou « l'empirisme organisateur ». Sainte-Beuve, — passons sur les deux autres, on connaît assez la critique négative de M. Maurras et de ses amis, notamment de M. Pierre Lasserre, à leur égard, — Sainte-Beuve a rassemblé une « élite de faits » qui « lui propose... la substance des intérêts supérieurs que l'on nomme, suivant le cas, le droit ou le devoir ». De là une morale et une politique. Qu'est-ce que cette politique ? L' « empirisme organisateur » où elle se fonde « enseigne et professe que l'ordre des sociétés, de quelque façon qu'on l'obtienne, importe plus que la liberté des personnes, puisque cela est le fondement de ceci... ». Pour la méthode, maintenant : Comment cet esprit trouva-t-il cette ouverture sur la vie, ouverture si différente, se réjouit M. Maurras, de l'optique des contemporains de Sainte-Beuve ? C'est qu'il se soucia d'ajouter, aussi souvent qu'il le put, « au renseignement de fait une vue de droit naturel... qui n'eût rien d'ima-

ginaire », — quitte à aller contre les idées reçues de son temps, et surtout contre sa propre sensibilité (qui n'était pas très droite, en effet). Que voilà un Sainte-Beuve bien composé, lié; de cela, soyons certains : M. Maurras n'a-t-il pas, à cette occasion, fait, de façon précise et complète, la liaison de ses propres idées? L'occasion fut-elle bonne en elle-même? Assurément. Toutefois, que, trois grands écrivains étant donnés, ce soit précisément celui d'entre eux qui n'est pas un créateur qu'on puisse nous proposer comme modèle, c'est, malgré tout ce que M. Maurras peut dire des deux autres, ce qui rend un peu rêveur. Il est vrai que M. Charles Maurras nous rétorquera que Sainte-Beuve fut un créateur. Non, on reste rêveur...

Les **Petits Mémoires du Temps de la Ligue** nous livrent, sur ce temps, qui s'étendit, en France, de 1896 à 1901, — indication qui nous dispense d'en énumérer autrement les pauvres fastes, — les souvenirs, les impressions, les « haines », les justices distributives et telles quelles d'un pourfendeur des parpaillots d'alors. L'ouvrage de M. Henry de Bruchard est amusant, bien que l'Affaire y revive. Je l'ai fait lire à un ami qui, à cette époque, vivait à la campagne, enseveli dans ses livres. Les pages sur « les derniers cénacles » l'ont diverti particulièrement, pour des raisons que je peux à peine dire personnelles, car, les ayant traversés, il prit incontinent, pour les considérer en perspective, un recul qui le mena comme qui dirait à la distance de Sirius. Il en porte la peine aujourd'hui. Ayant lu les autres chapitres, il me confia : « Et voilà donc tout ce qui se passait, tout ça, qui, à l'époque, me fit dire simplement que : l'Affaire Dreyfus est un produit du machinisme... » O Sirius! « Au fait, ajouta-t-il, c'est un jugement que je garde sur l'Affaire. » Et je vois bien qu'en l'appréciant de la sorte il prétend en mesurer à souhait le factice, et en contester autant qu'il le faut le droit à l'existence.

Les « Etudes diplomatiques », publiées par M. Gabriel Hanotaux sous ce titre : **La Politique de l'Equilibre**, contiennent l'exposé critique des dernières années de l'histoire européenne (1907-1911). Les pages sur « la Réforme turque », « l'Annexion de la Bosnie-Herzégovine », « l'Indépendance de la Bulgarie », « la Nouvelle Turquie », « la Question des détroits » nous mènent, à l'est, sur les théâtres coutumiers de cette histoire. Puis voici l'ouest, où un nom résume toute la politique européenne durant ce même laps : le Maroc. M. Hanotaux a consacré à ce dernier sujet une bonne part des présentes études. Entre temps, l'auteur décrit l'économie des alliances et des ententes. Il s'occupe aussi de l'Angleterre, beaucoup. Dans le moment que nous traversons, il suffira de mentionner, faute de place, les pages relatives aux questions balkaniques et orientales. L'intérêt d'un lecteur français, du lecteur qui vient de lire

dans les feuilles les récits du voyage de M. Poincaré en Espagne, se portera principalement sur l'étude que M. Hanotaux a faite de la question marocaine. Elle est assez pessimiste, cette étude. M. Hanotaux prononce cette parole inquiétante : L'accord franco-allemand sur la question du Maroc et du Congo est un « étrange sabotage diplomatique... qui n'a d'autre excuse que d'être si visiblement provisoire ». Diable ! si la conversation diplomatique doit recommencer, à quoi, d'après ce qui s'est déjà passé, ne devons-nous pas nous attendre ! Cette appréciation date, il est vrai, de la fin de 1911, et depuis lors le « provisoire » a duré. D'autre part, le côté espagnol de la question vient d'être réglé, autant qu'un profane en peut juger dans une question qui fut posée de façon complètement mystérieuse (traité de 1904) : ici non plus on ne voit pas de complication sous le rapport allemand, on ne voit pas, contrairement aux appréhensions de M. Hanotaux, que l'accord franco-espagnol grève l'accord franco-allemand de quelque nouvelle et fâcheuse signification. Celle-ci peut se produire toutefois. En attendant, ce qui est le plus acquis, c'est le gain de la partie jouée par l'Angleterre avec nous (ou contre nous) au sujet de Tanger. Cette politique anglaise fournit à M. Hanotaux le thème de ses principaux développements sur la « politique de l'équilibre », qui est la doctrine diplomatique de ce livre (voir là-dessus notamment page 376 et pages 400 et suivantes). Appuyée sur l'alliance russe, la France, dans l'opinion de M. Hanotaux, doit, en ce qui concerne les autres puissances, « voir venir », comme on dit, sans subordonner ses intérêts au système d'aucune d'entre elles (ceci vise l'Angleterre). Ne pas plus « prêter le flanc » à nos amis qu'à nos adversaires, « amis et adversaires s'étant trouvés d'accord, au fond, pour nous ligoter dans les traités de 1904 et de 1911, et pour tenir notre politique marocaine en suspens... » : telle est la leçon qu'avec sa compétence spéciale en cet ordre d'idées nous propose M. Gabriel Hanotaux.

Les gens informés des questions relatives à l'Alsace-Lorraine (nous n'avons pas été sans causer avec certains d'entre eux) disent que l'hypothèse d'un retour à la France est, dans les pays annexés, pour ainsi dire abandonnée. Le peuple, les ouvriers sont englobés dans le socialisme allemand, qui les associe aux chances *allemandes* d'« émancipation », d'enrichissement du prolétariat. La bourgeoisie, elle, est autonomiste (comme elle était « libérale » avant la conquête) et verrait dans l'autonomie (comme autrefois dans le libéralisme) le moyen le meilleur d'assurer son influence. Elle est pour l'autonomie de bien des manières, pourvu que ce ne soit pas l'autonomie sous un prince prussien. Cette situation n'est pas ignorée de M. Gustave Hervé, qui la retrace à son tour, avec des variantes plus ou moins développées, dans son récent livre sur **l'Alsace-Lorraine** ; et il

y trouve un argument de fait pour combattre l'idée de toute guerre de revanche. Cependant, ajoute-t-il, la question d'Alsace-Lorraine doit être résolue entre la France et l'Allemagne, dans l'intérêt de la civilisation. Que dire des diverses solutions qu'il propose : Autonomie républicaine, les deux provinces restant à l'Allemagne ; ou bien, autonomie républicaine pour l'Alsace et retour de la Lorraine à la France en échange d'une colonie ; ou encore, retour de l'Alsace-Lorraine à la France, contre compensations, même « exorbitantes » ; ou enfin, neutralisation complète, toujours en échange de larges compensations ? M. Gustave Hervé sait bien que tout cela c'est de la chimère. Toutefois le sentiment, ou le raisonnement, qui a dicté cela n'en est pas. A mes yeux, l'autonomie (mais non républicaine) serait la solution la moins irréalisable.

Pour M. H. Maringer, au contraire, la France ne doit pas cesser de revendiquer ses droits. L'annexion de l'Alsace-Lorraine fut un « crime », d'autres l'ont déjà dit. Mais M. Maringer ajoute : l'acceptation du fait accompli en serait un autre. Le fait accompli, l'auteur ne cherche pas à le tempérer ou à le tourner : il veut l'effacer. **Force au Droit**, dit-il. D'accord, mais, d'abord, que le *droit* ait la *force* de s'imposer. En dehors de l'identité de la force et du droit, il n'y a que nuages, et sentimentalité vaine. La frontière du Rhin est une vérité géographique. Etes-vous de force à la reprendre, des livres comme celui-ci ont alors raison à chacune de leurs pages ; n'êtes-vous pas de force, alors n'en parlons plus, ou parlons-en d'un point de vue purement empirique, si même ce dernier point de vue est possible.

M. René Perrout, de son côté, dans un livre intitulé **Au Seuil de l'Alsace**, s'applique à rouvrir la source même des émotions qui se mêlèrent et peuvent se mêler encore, en la vivifiant mais en la troublant aussi, à la question d'Alsace-Lorraine. Professeur en 1870 à Epinal, c'est de ce « seuil » qu'il vit le drame. Presque aucun des contre-coups de ce drame ne manqua aux gens placés comme lui, dans cette ville d'Epinal, dont ces pages disent l'histoire, la vie, à l'époque de l'envahissement. L'ouvrage est à sa 4e édition.

MEMENTO. — Dans l'analyse des *Mémoires du Prince Frédéric-Charles de Prusse*, parue dans notre dernière chronique, un lapsus m'a fait dire que Frédéric-Charles était le troisième fils du roi Frédéric-Guillaume III. Celui-ci eut pour troisième fils le prince Charles, père de Frédéric-Charles, lequel se trouvait ainsi le neveu du futur Guillaume Ier.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE.

Les laboratoires du Professeur Pavlov à Saint-Pétersbourg. — La salivation psychique chez les chiens. — Les chevaux d'Elberfeld.

Poursuivant mon voyage à travers l'Europe, j'ai été jusqu'à Mos-

cou et Saint-Pétersbourg, et, dans cette dernière ville, j'ai visité **les laboratoires du Professeur Pavlov**. Le célèbre physiologiste russe m'a fait assister à toute une série d'expériences d'un hau intérêt pour la physiologie du cerveau. La méthode de **la salivation psychique**, imaginée par Pavlov et pratiquée par ses nombreux élèves sur les chiens, permet d'étudier, d'une façon objective, des fonctions nerveuses complexes de l'écorce cérébrale.

Un chien salive toutes les fois qu'on lui donne à manger ou qu'on lui fait voir un aliment auquel il est habitué. De même, quand nous apercevons certains mets, « l'eau nous vient à la bouche » ; on dit qu'il y a « sécrétion psychique ». On peut s'arranger pour que la vue de l'aliment ne soit plus nécessaire. Si, par exemple, on fait entendre un coup de sifflet toutes les fois que l'on donne à manger à un chien, au bout d'un certain temps, il suffit d'un coup de sifflet pour faire saliver le chien ; l'excitant acoustique agit parce qu'il s'est trouvé associé un certain nombre de fois avec l'excitation gustative. Ce fait a été le point de départ de toute une série de beaux travaux exécutés par un élève du Professeur Pavlov, Zéliony ; cet auteur, dans de nombreuses expériences, a fait varier, de multiples façons, la hauteur et le timbre des sons dont il se servait pour exciter l'animal. Un autre élève du Professeur, Orbéli, a étudié systématiquement les excitants optiques ; il a fait varier l'intensité de l'éclairement, le mouvement, la forme des objets présentés à l'animal. Ainsi Orbéli a habitué un chien à saliver toutes les fois qu'on lui faisait voir la lettre T, en noir sur un fond clair : il a fallu pour cela six mois ; dans les premiers mois, toute figure noire (carré, cercle) sur un fond clair produisait le même effet. Les impressions cérébrales des formes mettent longtemps à entrer dans les combinaisons associatives. Lorsqu'on commence à éduquer un chien, l'influence de la forme des objets est tout d'abord au dernier plan, mais elle augmente ensuite graduellement et finit par acquérir une force considérable.

Les expériences sur les chiens où l'on applique la méthode de la salivation psychique sont très délicates à faire, et donnent, avec certains opérateurs, des résultats inconstants. Cela tient à ce que souvent les gestes involontaires, inconscients, de l'opérateur, peuvent devenir eux-mêmes des excitants psychiques de la salivation. Il convient d'isoler le chien. J'ai assisté à une expérience où l'animal était enfermé seul dans une chambre ; celui qui dirigeait l'expérience et ceux qui l'observaient restaient au dehors, en évitant de parler à haute voix ; des mécanismes ingénieux permettaient de faire agir du dehors, aux moments voulus, les excitants acoustiques, et de suivre du dehors l'intensité de la salivation ; les gouttes de salive en tombant dans une ampoule de verre en chassaient plus ou moins rapidement l'air dans un tube de caoutchouc, qui traversait la porte fermée et abou-

tissait à un tube de verre contenant un index liquide; plus la salivation était active, plus celui-ci reculait rapidement devant les yeux des assistants. Le chien sur lequel on expérimentait était éduqué de façon à réagir vis-à-vis de treize couples d'excitants, et salivait ou non suivant que le ton était majeur ou mineur, que le son venait de sa droite ou de sa gauche,que la gamme était ascendante ou descendante, etc., etc.Dans un jardin d'une des îles de Saint-Pétersbourg, près de la Nevka, le professeur Pavlov est en train de faire construire un nouveau laboratoire comprenant 4 chambres d'isolement, et où tout marchera automatiquement.

Voici encore une autre expérience, et bien curieuse. Il s'agit d'un chien qu'on a habitué à saliver vis-à-vis d'un son déterminé (battement d'un métronome),mais suivant un rythme donné. Au début,on donnait à manger à l'animal toutes les demi-heures, et chaque fois on faisait entendre le son donné ; dans les intervalles, on produisait parfois celui-ci, mais jamais alors on ne donnait à manger. Au bout d'un certain temps, le son est devenu un excitant psychique de la salivation, à la condition qu'il ne se fasse entendre qu'aux heures et aux demies. A 4 heures, le métronome se met à battre et le chien salive abondamment ; à 4 heures un quart, le métronome bat, aucune goutte de salive ne s'écoule ; à 4 heures 29, le métronome ne produit aucun effet, mais à 4 heures 30, la salive coule abondamment (bien entendu, tout cela en l'absence des aliments) ; de même encore à 5 heures. Il y a là une rythmicité remarquable analogue à celle que j'ai signalée chez certains vers marins, les *Convoluta ;* toutes les fois que la mer se retire, ces petits animaux sortent du sable et viennent former sur les plages de grandes taches vertes ; toutes les fois que la mer revient, ils rentrent et s'enfoncent à une certaine profondeur. En aquarium, où ne se fait sentir ni le flux, ni le reflux de la mer, le phénomène persiste. Toutes les 13 heures, à des instants qui correspondent aux basses mers,la lumière exerce une attraction assez forte sur les *Convoluta;* dans l'intervalle, l'effet ne se fait plus sentir. Il est assez curieux de constater que le cerveau d'un animal supérieur se comporte à cet égard comme le corps d'un ver.

Encore un fait intéressant. Une excitation très douloureuse, telle que celle d'une décharge électrique, peut, si elle est associée constamment à la présentation d'un aliment, devenir un stimulant de la salivation. Au début, quand le chien recevait la décharge, il se débattait ; au bout d'un certain temps, il la reçoit sans protester, bien au contraire, avec un air satisfait, il se tourne vers l'expérimentateur, en salivant abondamment, et en réclamant l'aliment. Il semble que l'excitation ait perdu son caractère primitif, ait cessé d'être douloureuse pour le chien. Ceci nous permettrait peut-être de comprendre pourquoi les martyrs allaient en souriant au supplice.

§

Les expériences du Professeur Pavlov et de ses élèves ont eu un grand retentissement en France. Dans le cours libre que je fais à la Sorbonne, je leur ai consacré à diverses reprises, depuis 1908, plusieurs leçons; dans mon livre, *la Nouvelle psychologie animale*, j'ai montré leur importance pour la psychologie. Le professeur Dumas a entrepris avec un de ses élèves des recherches expérimentales sur la salivation psychique; une thèse sur l'intervention de l'image dans ce phénomène a été présentée par Mme Dontchef à la Faculté des lettres, et a donné lieu à des discussions vives de la part des psychologues et des philosophes. Enfin, à l'Ecole de Médecine, dans le laboratoire de pathologie expérimentale, M. Krolunitsky vient de commencer une série nouvelle d'expériences, envisageant le problème d'une façon très intéressante, du point de vue de la chimie. Cet auteur a étudié les propriétés bio-chimiques du sang en relation avec l'alimentation. Après un repas, quelle qu'en soit la nature, apparaissent dans le sang des substances qui ont la propriété d'attaquer, de dissoudre plus ou moins les globules blancs ou leucocytes, et qu'on appelle pour cette raison des leucocytolysines. Après chaque ingestion d'aliments, les globules blancs du sang se trouvent menacés : beaucoup périssent ; au bout de quelques heures il s'en reforme d'autres. Mais voici le point le plus intéressant des expériences de M. Krolunitsky. La destruction des globules blancs, c'est-à-dire la leucocytolyse, peut se produire en l'absence de l'ingestion des aliments, même en l'absence de la vue des aliments, c'est-à-dire peut être purement psychique. Il suffit de montrer un morceau de viande à un chien, ou de promener celui-ci sous son nez, pour que, 5 minutes après, il y ait, dans le sang, une baisse considérable du nombre des globules blancs, par suite de l'apparition de leucocytolysines. Et si, un certain nombre de fois, la préhension de la viande, ou même la vue de celle-ci, a été accompagnée d'un certain signal visuel, apparition d'une lanterne rouge, par exemple, ce signal suffit pour provoquer l'altération du sang et des leucocytes.

Cette expérience est fort intéressante, car elle met bien en évidence les interactions chimiques de l'organisme, et montre comment l'activité du cerveau est susceptible de modifier le chimisme de l'organisme.

§

Retour de Russie, j'ai été voir **les fameux chevaux d'Elberfeld**. Au dire de leur éducateur, M. Krall, ils seraient capables d'effectuer les calculs les plus compliqués inscrits au tableau noir ou dictés et de donner le résultat en frappant les unités du pied droit et les dizaines du pied gauche. M. Krall, qui est un commerçant estimé d'Elberfeld et un ami des animaux, a écrit un volumineux livre

sur les chevaux calculateurs et parlants. Certains savants suisses et allemands ont été voir les chevaux et ont déclaré les faits exacts. Mais la plupart, sans aller voir, se sont montrés hostiles, allant jusqu'à accuser M. Krall, qui a le tort de ne pas être un savant diplômé ou officiel, de fraudes grossières. Je ne me départirai pas de l'attitude de réserve que j'ai observée jusqu'ici vis-à-vis de cette question. Je rapporterai simplement, à titre documentaire, le fait suivant. En l'absence de M. Krall, en l'absence du palefrenier, j'ai vu le cheval Mohammed répondre sans se tromper à des questions telles que la suivante :

$$\sqrt[4]{2.825.761} - \sqrt[4]{531.441} = 14.$$

Une autre fois j'ai proposé au cheval une addition, et je croyais à une erreur de sa part quand je me suis aperçu qu'il avait fait une soustraction, la barre verticale du signe + ayant été tracée sur le tableau noir trop faiblement.

Ceci éliminerait la possibilité d'une suggestion ou d'un signal inconscient de la part de l'opérateur. Qu'y a-t-il, en réalité? Il faut chercher, au lieu d'injurier M. Krall, qui est un convaincu, un croyant : il croit à l'âme des animaux, à leur intelligence, à leur génie calculateur. Avec la meilleure grâce, il met ses chevaux à la disposition de ceux qui désirent les étudier, et l'ardeur qu'il met à défendre son œuvre le rend fort sympathique.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS JURIDIQUES

Dr Grasset : *La Responsabilité atténuée des inculpés*, Conférence faite à l'Ecole des hautes études sociales. Rouméгous, imp. Montpellier.

Le Dr Grasset, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier, est l'apôtre de **la responsabilité atténuée des inculpés**.

Après avoir rappelé que l'article 64 du Code pénal stipule qu'il n'y a ni crime, ni délit, lorsque le prévenu était en état de démence au temps de l'action, l'éminent professeur remarque « qu'il y a, « entre les fous et les sains d'esprit, tout un groupe de déséquilibrés, « dégénérés, fous lucides.... qui ne sont ni irresponsables, ni res- « ponsables », malades à responsabilité atténuée, qu'il appelle des demi-fous. Quel traitement doit leur réserver la loi pénale ?

Faut-il les absoudre comme les fous ou, au contraire, les punir comme les responsables ?

Dans l'état actuel de la législation, le magistrat n'a à sa disposition que l'une ou l'autre de ces solutions. Il est donc nécessaire de modifier ou plutôt compléter la loi, y inscrire en toutes lettres, non seulement la notion explicite de responsabilité atténuée; et, dans ce dernier cas, il faut que la

loi donne le droit de prononcer, avec une peine, un internement dans un asile spécial, où le demi-fou nocif sera obligatoirement retenu et traité jusqu'à la fin de sa demi-folie, c'est-à-dire pendant un temps beaucoup plus long que celui de sa peine.

La durée de cet internement sera fixée par le médecin et garantira la société des méfaits et des crimes du demi-fou, tant que celui-ci n'est pas redevenu passible des punitions ordinaires réservées aux criminels bien portants.

Ensuite, le Dr Grasset s'applique à démontrer que la société a le devoir d'instituer un traitement particulier pour ces demi-fous devenus criminels.

Il reconnaît que sa théorie a provoqué beaucoup de critiques et de railleries, et relève celles de MM. Emile Faguet, Maurice de Fleury et Remy de Gourmont, qui écrivit : « Que m'importe que celui qui « me cassera la tête soit un apache ou un fou furieux? Ce qui m'im- « porte, c'est de vivre... »

Il faut convenir que, tant que subsistera l'article 64 du Code pénal qui consacre l'irresponsabilité absolue du dément, on devrait, logiquement, créer une responsabilité atténuée pour ceux qui, sans être complètement fous, n'ont point cependant un cerveau normal. Pour appliquer les principes de MM. Faguet, Maurice de Fleury et Remy de Gourmont, principes qui ont pour base le droit de défense aussi bien contre les criminels inconscients que contre les autres, il faudrait rayer cet article 64 du Code pénal.

Humainement, peut-on le faire ? Pour ma part, je ne trouverais pas cette abrogation tellement monstrueuse, car si les déments méritent l'intérêt du législateur, les sensés sont au moins aussi dignes de protection.

Il est intolérable que circulent librement autour de nous des êtres que la loi déclare irresponsables et qui, tout à coup, sans qu'on puisse prévoir leur geste et s'en protéger, peuvent impunément massacrer quiconque se trouve sous la portée de leurs coups.

Si les déments ne doivent pas être punis lorsqu'ils commettent un crime, qu'on les mette dans l'impossibilité absolue d'en commettre; qu'on les enferme tous, et pour toujours, au premier symptôme de folie. C'est, pour la Société, la compensation nécessaire à la faveur que l'article 64 octroye aux déments.

Cet internement perpétuel devrait être de rigueur lorsque la folie a été reconnue à la suite d'un crime. On ne devrait jamais remettre en liberté un fou ayant commis un crime, car sa guérison ne sera jamais certaine ni définitive, puisqu'il est impossible de constater scientifiquement que la lésion cérébrale qui le poussa au meurtre n'existe plus et qu'aucune récidive n'est à redouter. Au contraire, cette récidive est toujours à craindre; et, dans ce cas, le meurtrier devient

doublement irresponsable, le premier meurtre constituant un précédent péremptoire en sa faveur. Dans leurs intervalles lucides, les fous songent à cette immunité, et certains n'hésitent pas à s'en targuer pour corser leurs menaces.

Je connais un très brave homme qui, depuis plusieurs années, est atteint d'une paralysie incurable à la suite de blessures reçues dans les circonstances suivantes. Il était alors représentant de commerce et prenait son repas de midi au hasard de ses déplacements. Un jour, il entre chez un marchand de vins, et se fait servir un modeste déjeuner. Devant le comptoir auquel il tournait le dos un garçon boucher buvait une absinthe. Cet individu paraissait très calme et semblait ne pas s'occuper des autres clients ; mais, tout à coup, il bondit vers le malheureux représentant qui lisait paisiblement un journal et lui plongea son couteau entre les épaules. La victime devait être tuée du coup ; par miracle, elle survécut, mais dans quel état !

Le meurtrier ne fut ni condamné, ni même poursuivi ; il venait de sortir d'un asile d'aliénés où on l'avait placé précisément à la suite d'un meurtre. Alors, il avait planté une fourche dans le ventre d'un de ses compagnons de travail. Cet intéressant personnage fut donc interné de nouveau. J'espère qu'on n'a plus recommencé l'expérience, et que, malgré des apparences de guérison, on le tiendra enfermé jusqu'à sa mort.

Il faut avouer qu'on eût rendu service à la société en le supprimant après son premier crime. Inhumanité ! Barbarie ! crieront certains. Mais, me plaçant au point de vue humanitaire, je ne vois pas ce que l'on peut espérer faire de cette brute démente. Pour la société comme pour lui, y a-t-il intérêt à prolonger son internement jusqu'à sa mort ? N'eût-il pas été préférable à tous égards de le supprimer et d'éviter ainsi, outre le second meurtre, les souffrances de l'internement et de la camisole de force pour lui, les frais d'entretien pour la société, le tout devant être absolument inutile, puisque, encore une fois, il est inadmissible, criminel même, de remettre en liberté un individu qui, à un moment, fut atteint de folie meurtrière.

Mais revenons aux demi-fous dont le Dr Grasset plaide la cause.

J'ai reconnu que si un fou ne doit pas être puni du tout, un demi-fou ne doit pas être puni complètement, c'est-à-dire être frappé comme s'il était normal mentalement. Logiquement, l'article 64, qui stipule l'immunité pour les déments, devrait être complété par des dispositions concernant les demi-déments.

Une telle réforme est-elle à souhaiter ?

Je ne le crois pas, et parce que, je l'avoue franchement, j'estime que, depuis quelque temps, on fait preuve envers les criminels d'une trop grande sollicitude qui finit par énerver la répression et contribue

puissamment, — il n'en faut pas douter, — au développement inquiétant de la criminalité.

La pensée du Dr Grasset est généreuse, certes ; elle s'appuie sur des constatations scientifiques incontestables, je le reconnais ; mais, pratiquement, où nous conduirait sa réforme ?

Dès l'instant que le principe de la responsabilité atténuée serait introduit dans notre régime pénal, il faudrait en faire application à tout individu dont le cerveau ne serait pas absolument normal. Le nouveau traitement ne doit pas être réservé qu'aux demi-fous ; les « quart de fous », les « dixième de fous » y ont également droit. Et alors, où allons-nous ? La plupart de ceux qui commettent des crimes ou des délits ont une tare cérébrale, si légère soit-elle. Il faut les acquitter ou même ne pas les poursuivre ; alors on ne punit plus, et la France se couvre d'asiles où une grande partie de la population finira ses jours aux frais du pays. Le Dr Grasset le reconnaît.

Pour que la mesure soit efficace, il faut que le demi-fou, nocif pour la société, soit retenu dans cet asile-prison, non seulement pendant la durée, toujours courte, de la peine prononcée, mais jusqu'à sa *guérison complète et définitive ;* j'entends : jusqu'à la *guérison de sa demi-folie*, c'est-à-dire *toute sa vie* dans beaucoup de cas ; alors que, s'il était bien portant, il n'aurait été condamné qu'à une peine plus ou moins courte.

Cette perspective est de nature, me semble-t-il, à faire hésiter.

En résumé, si les sanctions pénales sont des punitions infligées à ceux qui, *dans la plénitude de leur volonté et de leur conscience*, ont enfreint la loi, il est bien évident qu'on ne peut punir ceux dont le libre-arbitre n'est point certain. Mais alors quelle grave question posée au magistrat pour chaque affaire ! Un juge scrupuleux n'osera jamais condamner, car jamais il ne sera certain que l'inculpé était, au moment de l'action qui lui est reprochée, dans la plénitude de sa conscience et de sa volonté : si, au contraire, ces sanctions ne sont qu'un geste de défense de la société, geste radical mais nécessaire, il faut bannir du code les distinctions basées sur la responsabilité des criminels et supprimer, ou mettre dans l'impossibilité de nuire, tout individu, quel qu'il soit, dès qu'il devient dangereux.

JOSÉ THÉRY.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE

Pierre Poléjaïeff : *Six années, la Russie de 1906 à 1912*, adapté du russe et précédé d'une introduction par Gaston Dru, Plon-Nourrit, 5 fr. — Eugène Starczewski, *l'Europe et la Pologne*, Perrin, 5 fr.

Nous avons eu déjà l'occasion d'indiquer quelles transformations sociales profondes avait opérées en Russie l'abolition du servage. Après

l'oukaze du 19 février 1861, la noblesse, obligée de rémunérer désormais les travailleurs agricoles, et d'ailleurs incapable de gérer ses domaines, greva ses terres d'hypothèques onéreuses dont elle dilapida aussitôt les espèces. Le gouvernement vint à son aide en instituant une Banque de la noblesse, laquelle devint créancière de toutes les hypothèques, mais moyennant un intérêt très réduit. Comme cet intérêt même ne fut pas payé, il fallut bien procéder à la vente des gages. Alors le gouvernement, toujours pour aider « les soutiens du trône », fonda une Banque des paysans, qui, à la vérité, prêta à ceux-ci pour acheter des terres des sommes allant de 60 à 90 o/o de leur valeur, mais prêta également aux nobles pour racheter une partie de leur patrimoine. Quelques-uns évitèrent de la sorte la ruine définitive ; mais considérablement diminués, ils durent diriger leurs enfants vers les carrières de l'Etat ou les grades universitaires. Ainsi, en même temps qu'une classe de paysans propriétaires, se formait un prolétariat aristocratique, dont la subsistance fut bientôt un grave souci pour le tsarisme.

La révolution de 1905, bien qu'occasionnée par les désastres de Mandchourie, fut elle-même une conséquence de l'abolition du servage. Elle fut, il est vrai, compliquée de soulèvements nationaux, dans les provinces conquises, Finlande, Pologne et Géorgie ; d'insurrections séparatistes dans des villes russes, comme Odessa et Novorossisk ; de mutineries militaires à Cronstadt et Sévastopol ; mais ni soulèvements ni mutineries n'étaient inconnus jusqu'alors en Russie. Ce qui ne s'était pas vu, en revanche, c'étaient des jacqueries paysannes telles que celles des années 1905-1906. Les masses russes, si longtemps ployées sous le knout, entraient enfin dans la révolte non pour obtenir des droits politiques, auxquels elles ne pensaient pas, mais pour réclamer des terres, ou pour se libérer des redevances de rachat stipulées par l'oukaze de 1861. Après dix ans d'une répression implacable, et qui se poursuit à l'heure actuelle, le gouvernement a rétabli l'ordre, du moins apparent et matériel. Et ce sont les résultats de cette répression qu'a consignés M. Pierre Poléjaïeff dans un ouvrage de propagande officieuse, **Six années, la Russie de 1906 à 1912**. Il va de soi qu'un livre de cette espèce, adapté et préparé par M. Gaston Dru de *l'Echo de Paris*, ne doit pas être lu sans circonspection. « Je suis le mensonge, le fils du mensonge et le père du mensonge », dit le vieux Karamazoff à l'évêque Zozyma. C'est un aveu dont il faut se souvenir avec tous les politiciens de Russie, et je n'en excepte ni les socialistes, ni les constitutionnels démocrates ou K. D. Mais quand ils parlent en faveur du gouvernement, leurs discours sont précieux en ce qu'ils exposent sa politique, ou du moins la politique qu'il feint de suivre devant la finance cosmopolite, et plus spécialement devant le bas

de laine français, qui, depuis vingt ans, le fournit de béquilles.

M. Poléjaïeff fait dériver de la question agraire toutes les réformes opérées depuis six ans. C'est que les troubles de 1905 ont produit dans la politique du gouvernement une révolution totale relativement à cette question, révolution beaucoup plus lourde de conséquences que les émeutes de Pétersbourg et de Moscou, et même que l'établissement d'une Douma d'Empire. Quoique élevé à l'allemande et d'ailleurs fils d'une Prussienne, l'empereur Alexandre II n'avait aboli le servage que sous la pression des événements ; sa bureaucratie opposa une inertie tout orientale à la réforme, et l'on peut dire qu'en général elle ne profita qu'aux petites gens des villes, marchands et cochers, qui pour vivre en dehors de leur village devaient payer au seigneur une redevance annuelle. Dans les campagnes on libéra en apparence la personne du paysan, mais comme en même temps on lui ôtait la terre dont il était jusque-là colon, il dut louer des parcelles au seigneur, et trop pauvre pour payer le cens en argent, il dut le régler en travail, en *bartchina*, comme à l'époque du servage. Le paysan, de plus, avait à payer à l'Etat une indemnité de rachat si lourde qu'il lui était impossible d'économiser pour acheter de la terre. Cet état de choses subsista, non sans aggravation, pendant le règne rétrograde d'Alexandre III : les réacteurs d'alors, Plehwe et Pobiédonostseff, ayant pour principe que le paysan ne devait pas accéder à la propriété individuelle, mais, au contraire rester sous le régime communal du *mir*, qui éternellement le maintenait dans la dépendance des seigneurs. Nicolas II aurait continué dans la même voie, s'il n'avait trouvé auprès de lui un ministre plus européanisé que ne le sont depuis quelque temps les conseillers du tsar, le comte Witté.

De même qu'il avait restauré le crédit de l'Etat russe en constituant l'étalon d'or, de même le comte Witté comprit que la Russie n'entrerait définitivement au milieu des nations européennes que si, cessant de vivre, comme les hordes barbares, de l'exploitation des peuples conquis, elle tirait ses ressources du travail de ses habitants et de la mise en valeur de son sol. Dans ce dessein, rien n'était plus urgent à ses yeux que le passage de la propriété communale à la propriété individuelle. On commença par libérer de la redevance de rachat tous les paysans qui n'avaient pu encore s'acquitter : et, de ce fait, un grand nombre d'entre eux entrèrent définitivement en possession des *nadiels* ou terres qui leur avaient été alloties lors de la réforme de 1861. D'un autre côté, l'Etat leur vendit les terres du domaine, sur le versement d'une somme de 5 o/o de leur valeur à titre d'arrhes, et quelquefois même sans ce versement, dans le cas où les paysans étaient absolument démunis de terres ; ces terres domaniales sont préparées pour l'exploitation, c'est-à-dire soit irriguées, soit desséchées, et dotées de moyens de communication. On stimulait en même temps

l'activité de la banque paysanne ; elle achetait les terres seigneuriales en jachère, les préparait pour l'agriculture, et les revendait aux paysans moyennant des versements mensuels ; de quatre millions de déciatines achetées par elle jusqu'au 1er novembre 1911, il ne lui restait à cette époque qu'un million 500.000 déciatines. Enfin, comme, en certaines régions, les paysans étaient trop nombreux pour recevoir chacun un lot de terre, on prépara pour eux des terrains d'émigration, notamment en Sibérie. Toutes ces opérations ont été conduites à la russe, c'est-à-dire avec gaspillage et malfaçons dans les travaux publics, et un nombre infini de commissions, de sous-commissions, de vérificateurs, d'inspecteurs, etc. Cependant, au premier janvier 1912, plus de deux millions et demi de paysans avaient fait la déclaration nécessaire pour passer du régime communal à la propriété individuelle. Ces paysans, à la vérité, ressortissent surtout aux gouvernements de l'ouest, à demi polonisés, de Lithuanie, de Volhynie et de Podolie. Mais il n'est pas douteux que leur exemple n'agisse en grande Russie, si le gouvernement persévère dans son effort.

Parallèlement à la concession du sol, l'Etat s'est appliqué à fournir aux paysans des secours agricoles ; les sommes affectées à ces secours sont passées de 2.300.000 roubles en 1909 à 12.700.000 roubles en 1912 ; d'un autre côté, les *zemstvos*, qui, en 1906, consacraient à ces œuvres 3.300.000 roubles, ont porté ce chapitre de leur budget à environ dix millions de roubles. Construction d'édifices par les zemstvos pour l'épuration des grains, achats d'instruments aratoires et de machines-outils donnés en location aux paysans, et répartis en de nombreux dépôts de louage, aménagement de fermes laitières, de fermes et de cultures modèles, institution de grandes écoles agronomiques et de nombreuses écoles rurales, conférences faites dans les villages par des professeurs d'agriculture, avances consenties sur le blé par la Banque de l'Etat, aucun moyen des Etats les plus civilisés ne manque à la Russie pour le développement de son agriculture. Il va de soi que l'effet de ces efforts ne peut encore être mesuré ; mais poursuivis avec méthode, ils doivent accélérer l'évolution de la propriété paysanne et transformer complètement dans le sens européen l'économie de l'empire russe.

Avec l'agriculture, le principal souci du gouvernement est et doit être l'école. L'enseignement supérieur est depuis longtemps organisé avec un luxe que n'atteignent ni l'Allemagne, ni les Etats-Unis. L'enseignement secondaire est généralement médiocre, ayant été longtemps tiraillé entre la conception française des études classiques et l'allemande, des écoles réales ; cette dernière semble avoir triomphé, et c'est encore un signe heureux pour l'avenir que l'Etat ait

préféré doter les jeunes gens de connaissances pratiques plutôt que de les dresser, comme en France, à de creux bavardages. Enfin les crédits de l'enseignement primaire ont été portés de 13.300.000 roubles en 1907 à 55.200.000 roubles. Ces sommes sont absolument insuffisantes : « La Russie est si étendue, avoue M. Polejaïeff, ses besoins sont si grands et divers que, de toute évidence, il s'écoulera encore bien des années avant que nous puissions avoir le droit de dire que nous avons une école populaire. » Le gouvernement, dans les principes directeurs de l'école primaire, ne semble d'ailleurs pas aussi sainement inspiré que dans ceux de l'enseignement secondaire. Sa grande préoccupation paraît être, comme en France, de former de « bons » électeurs pour l'avenir. Notons cependant comme un présage favorable que l'école en Russie échappe entièrement à la main du clergé.

La question des langues est d'ailleurs une difficulté des plus graves et, comme on sait, une des causes de la persécution moscovite à l'égard des provinces conquises, notamment de la Pologne. Les Russes en effet se préparent, le cas échéant, à perdre la Pologne ; ils en ont retiré leurs troupes, ne laissant que le nombre de régiments strictement nécessaire au maintien de l'ordre ; on entend tous les jours à Pétersbourg les généraux et les diplomates parler d'abandonner la Pologne ou de l'échanger moyennant compensation avec son envahisseur éventuel, l'Allemand ; et en même temps, par une contradiction insaisissable, l'Etat s'acharne à dénationaliser la Pologne, et par la langue et par la religion. Cette contradiction est l'idée maîtresse du livre de M. Starczewski sur **l'Europe et la Pologne**.

M. Starczewski n'aime point la France, qu'il semble connaître surtout par la lecture de *la Libre parole ;* il la considère comme un peuple incapable d'efforts et de travail, et par suite comme un pays pourri et fini. Antipathie extrêmement naturelle. Rien ne peut être plus odieux à un hobereau polonais que notre démocratie égalitaire, et réciproquement, rien n'est plus ridicule à nos yeux qu'une classe uniquement occupée de vaines prétentions nobiliaires, comme rien ne répugne davantage que l'exploitation des paysans polonais par cette même classe, aidée en cela par le clergé, qui, pendant que le seigneur est à Biarritz ou à Monte-Carlo, dirige les travaux agricoles, la croix dans une main et la trique dans l'autre. Mais à côté de cette noblesse polonaise, peu intéressante et vouée à la disparition, se constitue une bourgeoisie active et puissante, composée de juifs, pour une grande partie, et aussi de la petite noblesse « déclassée », c'est-à-dire résolue à vivre à la moderne, par le travail, plutôt que par l'antique parasitisme. Il faut reconnaître que M. Starczewski, quoique violemment antisémite, est de ceux qui souhaitent la transformation de la noblesse polonaise.

Les sentiments de ce tiers état, touchant l'autonomie possible de la Pologne, sont assez malaisés à définir, étant eux-mêmes des plus confus. Longtemps un parti polonais a désiré l'entente avec la Russie, dans l'idée de s'assurer à l'est des débouchés économiques ; les Russes prétendent d'ailleurs que seule l'union avec l'empire est avantageuse à la Pologne, dont l'industrie ne pourrait subsister en concurrence avec l'industrie allemande, si elle n'était protégée par les douanes russes. Mais comme aux avances polonaises le gouvernement tsariste n'a répondu que par la persécution, ce parti de l'entente n'est plus composé que d'un très petit nombre de familles, en relations personnelles avec l'aristocratie russe, telles les Potocki et les Wielopolski. D'autre part, les Russes accusent fréquemment les Polonais d'être en Orient les fourriers de l'Allemagne; cela a été longtemps vrai historiquement ; cela continue d'être vrai dans une certaine mesure ; mais il convient d'ajouter que, de cette manière, les Polonais se font les pionniers de la civilisation. Il semble qu'à l'heure actuelle les Polonais, non seulement ont renoncé à une entente, mais même à l'idée mystique de Krasinski, d'après laquelle la Pologne était la nation martyre, le « Christ des nations », destiné à se sacrifier pour propager en Asie la civilisation chrétienne de l'Occident ; idée romantique mais généreuse, que trop de Polonais ont expiée de leur liberté et de leur vie en Sibérie, où ils se sont fait une atroce joie d'achever leur mission au milieu de la barbarie orthodoxe.

Séduits par la prospérité du duché de Posen, les Polonais du tiers état subissent peu à peu l'attraction de l'Allemagne ; je crois même entendre, d'après M. Starczewski, que nombre d'entre eux caressent le rêve d'une autonomie nationale, réunissant les trois Polognes, sous la suzeraineté d'un empire allemand agrandi, fusionné avec l'Autriche, et devenu un empire central européen. C'est une solution que retarde seule l'antagonisme franco-allemand; et l'on arrive à cette conclusion paradoxale aux yeux des Français, mais qu'ont tirée depuis longtemps les gens de Pétersbourg ; bien que la Russie ne puisse être à la France d'aucun secours par ses armes, c'est la puissance française seule qui sauvegarde au dehors l'empire russe, comme seule la finance française le soutient au dedans.

FERNAND CAUSSY.

LES REVUES

Vers et Prose : Villiers de l'Isle-Adam vu par M. Victor-Emile Michelet. — *Revue bleue :* deux protégés de Béranger. — *L'Effort Libre :* réflexions féministes de Mme Simone Bodève ; la liberté de la femme dans le mariage. — *Revue des Œuvres nouvelles :* poèmes de M. Vincent Muselli. — *Le Temps Présent :* un poème de Mme Claire Virenque. — Memento.

Vers et Prose commence, dans son no de juillet à septembre,

la publication d'un « Villiers de l'Isle-Adam » dû à M. Victor-Emile Michelet. En sous-titre à son étude, l'auteur écrit : « ou l'initié ».

Il y a quelque vingt ans, nous attribuions un sens émouvant et vague à des mots de cette sorte : un initié. Quoi qu'entende exactement, par celui-ci, M. V.-E. Michelet, on ne saurait que le louer d'avoir, — dès le titre d'un travail consacré à l'un des génies littéraires les plus complexes du dernier siècle, — préparé le lecteur à ce qu'il y a de prophétique, mystérieux et surnaturel, dans l'œuvre de Villiers, et à l'étrangeté de son passage au milieu des hommes.

Je me rappelle l'avoir vu. Mon père présenta le collégien minuscule que j'étais alors à l'auteur de *l'Eve Future*. Tout enfant que je fusse, le regard limpide, le grand front de Villiers m'impressionnèrent beaucoup. Je ne fus pas surpris, Villiers nous ayant quittés; — après quelques minutes de conservation sur un perron de l'ancienne gare Saint-Lazare, — d'entendre mon père me dire : « N'oublie jamais que tu as eu l'honneur d'être présenté à Villiers de l'Isle-Adam : c'est un des plus admirables écrivains français de tous les temps. » Plus tard, le souvenir de Villiers me revint à l'esprit comme je dînais, avec mon père, dans un petit restaurant de la rue de la Bourse, à la même table que Louis Ménard. Et, justement, celui-ci parla de Villiers, — qui venait de mourir la veille ou l'avant-veille, — à propos de la ressemblance physique qui existait entre eux...

Mais, revenons à l'article de M. Victor-Emile Michelet. En voici un premier fragment :

Dans l'anarchie intellectuelle du temps, une élite disséminée et restreinte a seule conservé le sentiment de la hiérarchie des esprits. Cette élite se renouvelle incessamment. C'est elle qui prépare aux fronts prédestinés la gloire que viendra confirmer la mort, et ses décisions sont plus sûres, — étant immuables à travers les temps, — que celles fluctuantes des postérités. Cette élite a toujours placé Villiers au rang qui lui était dû. Elle sut qu'*Axël* est un drame qui ne pâlit pas auprès d'un drame de Shakespeare. Elle sut que dans *l'Eve future* des pages ouvrent des horizons illimités. Elle sut que des contes comme *l'Annonciateur* et *Akédysséril* sont des chefs-d'œuvre de langue française. Elle sut que Villiers de l'Isle-Adam n'a pas dit tout ce qu'il avait à dire, qu'il n'a pas réalisé tout ce qu'il a médité. Elle pleura, le jour de sa mort, une espérance fauchée ; et, sur la tombe de cet homme de cinquante ans, frappé dans la fleur du génie, elle pensa mettre, comme sur la tombe des jeunes hommes, une colonne brisée.

A ce poète, la vie et la mort furent si dures qu'elles l'empêchèrent d'achever son œuvre. Nous ne connaîtrons jamais *le Vieux de la Montagne*, ni cette œuvre dont il me raconta le plan, et dans laquelle il se proposait de montrer le mage Raymond Lulle éteignant en lui la flamme du désir. Ce m'est un regret cruel de n'avoir pas noté, au sortir de ses causeries étoilées, les belles conceptions qui sortaient de ses lèvres, tout armurées d'une forme éblouissante, comme des Pallas casquées. Au sujet d'un *Tor-*

quemada en gestation, dont il m'enchanta deux heures durant, je trouve une lettre qu'il m'écrivait trois ans avant sa mort, que je crois devoir publier, afin de montrer la modestie charmante de ce haut esprit.

7 septembre 1886.

MON CHER AMI,

Z... est un de mes vieux camarades, et m'ayant, un soir, montré un *Torquemada* de sa composition dans lequel, — à l'instar de Dostoïewsky, — le digne inquisiteur faisait brûler son bon dieu, je lui dis ces seuls mots : « A ta place, je prendrais le sujet comme ceci. » Et j'ébauchai l'idée qu'il m'a demandé la permission de traiter à la place de sa première conception. Donc tout est pour le mieux, et j'aurais l'air d'un monsieur qui reprend ce qu'il a *donné* si je m'en plaignais. — De plus, je suis charmé qu'il ait écrit cela, car c'était trop difficile pour moi : je l'aurais à peine esquissé en trois semaines au moins de travail. — Il serait donc inutile même d'en parler à cet excellent Z...

Merci, et bien cordialement.

Votre ami,

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Cette modestie si jolie de Villiers n'était pas feinte. Elle le poussait à n'être jamais satisfait de ce qu'il avait fait. Il sentait aussi que chacune de ses œuvres, pour éblouissante qu'elle nous apparaisse, n'était pas animée de toute la force qu'il lui rêvait.

Parmi les souvenirs de M. V.-E. Michelet relatifs à Villiers, en voici de singulièrement typiques :

Aucun chanteur ne m'a fait comprendre la délicieuse mélodie de Lohengrin : *Mon cygne aimé...* aussi fortement que Villiers, quand il la chantait sur un piano de Pape qu'il avait conservé à travers ses pénibles aventures.

Car il eût pu révéler son génie par la musique aussi pleinement peut-être que par le langage. Il était, pour les musiques qu'il aimait, un interprète inspiré, tout exécutant sans métier qu'il fût. Mais sa jeunesse avait été si enivrée des ardentes inventions de Wagner, alors méconnu, qu'il ne connaissait plus guère que cette musique torrentielle. Il avait longtemps projeté de faire toute une partition sur le livret d'opéra *la Esmeralda*, que Victor Hugo avait écrit pour Mlle Louise Bertin. Je crois que le projet ne fut jamais exécuté. Villiers avait mis en musique plusieurs sonnets de Baudelaire. Je ne les ai pas entendus. Incapable d'écrire cette musique, il l'avait dictée à Mme Augusta Holmès.

Villiers avait la prétention d'être un bon athlète, de manier savamment l'épée et de lancer savamment un *swing* selon les règles les plus classiques de la boxe anglaise. Il avait, en effet, une très sûre compréhension des méthodes en ces deux arts. Il aurait pu écrire un traité d'escrime tout comme Descartes ou Léonard de Vinci. Mais ces arts demandent un entraînement constant, qu'il était loin de posséder. Rodolphe Darzens et moi, nous lui avons plusieurs fois laissé la joie de nous battre avec le fleuret ou le poing, alors que, en pleine forme à cette époque, nous n'aurions eu qu'à « serrer notre jeu » pour qu'il lui fût impossible de nous toucher. Il

avait certainement le don d'un tireur à la carabine, qu'il avait développé par un patient travail en sa jeunesse, et bien qu'il n'eût guère l'occasion de pratiquer le tir quand je le connus, je lui vis faire d'excellents cartons.

Tel m'apparut Villiers, pour l'enchantement de mon jeune esprit. Tous ceux qu'il honora de sa belle amitié ont gardé de lui un souvenir merveilleux...

§

D'une des dernières lettres de Béranger à Lebrun, dont la **Revue bleue** achève la publication dans son n° du 4 octobre, — d'une lettre datée : 22 janvier 1853 :

Un malheureux homme, élevé à balayer les cours d'un collège, et qui, tout en faisant des souliers avec son père, a eu le malheur de prendre goût aux livres et d'apprendre le latin, a publié, il y a plus d'un an, un volume de poésies. Il l'a envoyé à l'Académie l'année passée : il était trop tard. Il vient de renouveler cet envoi. Quoiqu'il n'y ait ni sonnet, ni patois dans ce volume, il contient de fort bons vers, à qui l'Académie devrait accorder un prix Monthyon. Ce serait une action méritoire. Hippolyte Tampucci, que vous avez reçu avec beaucoup de bienveillance, est digne de tout l'intérêt des gens de cœur. Il a les certificats les plus honorables, sans compter celui que je pourrais lui délivrer, moi qui le connais depuis vingt ans. Destitué d'une place qu'il occupait dans l'Aube, malgré l'appui du préfet, il végète à Paris pour nourrir une femme et deux enfants. Savez-vous jusqu'où ce digne jeune homme est descendu ? Il s'est rappelé son métier d'enfance, et s'est remis à coudre des bottes. Tout travail lui est bon ; aucune peine ne lui répugne pour rapporter du pain au logis. Le prix qu'il sollicite, vous ne devineriez pas à quoi il sera en partie appliqué ! A faire imprimer un ouvrage sur les secours à donner à l'indigence, matière qu'il a approfondie en province, dans les bureaux de la préfecture où il était placé. Voyez, mon cher Lebrun, si jamais prix fut mieux mérité, surtout le volume qu'il présente à l'Académie valant mieux que la plupart de ceux qu'elle couronne dans ce genre de concours. L'ombre de Monthyon y applaudira.

Mon autre recommandation est en faveur de M. Leconte de Lisle, dont je vous ai remis le volume plein de magnifiques vers, ainsi que vous avez pu vous en assurer. Je vous dirai, moi qui recommande plus les auteurs que les livres, que ce jeune homme est ici dans un état voisin de l'indigence ; son père, s'opposant à ses goûts littéraires, veut, pour l'en dégoûter, le livrer à tous les inconvénients de la misère. La conduite de ce poète grec n'en est pas moins honorable.

Voilà les protégés que je place sous votre aile, mon cher ami.

§

Mme Simone Bodève publie dans **l'Effort libre** (juillet à septembre) des « Réflexions féministes » d'un intérêt exceptionnel. Beaucoup de mondaines, aujourd'hui, font de la philosophie, de la morale, leur passe-temps quelquefois indiscret, comme leurs aïeules plus discrètes brodaient, ou comme leurs cadettes actuelles s'adonnent au tango. Mme Simone Bodève avait « quelque chose à dire »

et c'est pourquoi ses « Réflexions » sont deux fois remarquables.

C'est donc surtout dans le mariage, — écrit-elle, — que nous devons conquérir notre liberté. Dans le mariage où la femme qui n'aime pas est irresponsable comme une serve et où l'homme qui n'aime pas est irresponsable comme un autocrate.

Mais je ne veux point dire pour cela que l'amour soit le but de la vie. Je crois qu'il aide à vivre. Je pense que ceux qui le condamnent dès qu'il n'est plus selon leurs règles doivent réapprendre la parole du Christ : *Tu ne jugeras pas.*

Je dis que ceux qui s'unissent sans l'amour ont tout à fait tort et je souhaite qu'ils le trouvent dans la pitié qu'ils s'inspireront.

Je dis qu'il est vain de blâmer ceux qui cèdent et de louer ceux qui résistent : c'est se mêler de ce qui les regarde seuls, c'est se mêler de leur bonheur.

Je dis encore que c'est inutile, car l'acte charnel n'est ni sacré, ni infâme ; c'est un acte qui, comme tous les actes, ne vaut que par ses conséquences. Ce qui est sacré, c'est l'enfant.

On nous a dit depuis des siècles qu'il nous fallait des religions et des dogmes, des symboles tangibles et des disciplines de fer ; mais nous avions notre foi, notre symbole et notre frein : l'enfant. Les sociétés nous l'ont pris, elles en ont fait l'héritier de leur patrimoine intellectuel, moral, matériel et inerte, et la maternité qui était notre grandeur est devenue la raison de notre servitude. L'enfant dans le mariage nous enchaîne au mari, hors du mariage il nous déshonore.

Ainsi, nous pouvons comprendre qu'il y ait des femmes pour ne plus vouloir de l'amour, pour ne plus vouloir d'enfants.

Il ne s'agit plus seulement des « hors la loi », il s'agit des femmes qui rentrent dans la vie active, des ouvrières aux aviatrices. Pourquoi ? Parce que la lutte est dure ; parce que, suivant la parole d'Ellen Key, nous devons vivre au-dessus des forces humaines. Pour que nous devenions les égales des hommes, il faut que tout s'écroule en nous et autour de nous, et notre cause est la cause de la régénération sociale.

Cette régénération est commencée déjà. Qui peut ne pas voir que le travail de la femme permet aux jeunes gens de se marier plus tôt et combat ainsi la prostitution, en arrachant le jeune homme à l'hétaïre et la jeune fille à l'or de nos acheteurs d'esclaves ? Mais c'est être aveugle que de ne pas vouloir admettre que la jeunesse se trompe, soit qu'elle s'unisse, soit qu'elle se sépare. On divorce certes, à condition d'avoir de l'argent, à condition surtout de s'être fait bien du mal, et alors on divorce vite ; quand la raison serait de séparer nos amoureux qui ne s'entendent plus, simplement parce qu'ils ne s'entendent plus, mais après leur avoir donné le temps de réfléchir. Et la solution est déjà dans nos lois : le divorce après trois années de séparation de corps.

Qui peut ne pas voir que, pour la femme pauvre, sans dot et sans héritage, la loi du libre salaire équivaut au régime obligatoire de la séparation de biens, mais qui ne pense en même temps que l'Etat est fou, qui ne fait pas à cette femme une pension de maternité ?

Qui peut nier encore qu'un jeune enfant ait besoin de sa mère, et que c'est

un monde horrible que celui qui nous en sépare, ou nous déshonore parce que nous n'aimons pas son père, ou parce que son père nous abandonne ? Mais qui ne pense, par contre, que les enfants ont besoin d'instruction et que l'école mixte, la même pour tous, pourrait devenir le foyer de nos adolescents ? Le Nouveau-Monde nous a montré le chemin.

Et la famille ?

Je le crois, avec Clémence Royer : « Il faut avouer que le progrès de la vérité nous donne autant à oublier qu'à apprendre et nous apprend à nier et à douter aussi souvent qu'à affirmer. »

Mais tout l'avenir est à l'espérance humaine.

§

Voici de très beaux vers que publie M. Vincent Muselli, — un des poètes les plus heureusement classiques d'aujourd'hui, — dans la **Revue des Œuvres Nouvelles de Littérature et de Théâtre** (octobre) :

AVRIL

L'hiver finit. Avril pourvoit à tout besoin
Des choses ; il caresse l'air ; il donne un sage
Espoir aux branches, et des feuilles ayant soin
Leur ouvre en maint bourgeon un verdoyant passage.

Verrons-nous le vieux deuil de la terre et des eaux
Le céder aux beaux jours de par ses entremises :
Nous ramènera-t-il les cortèges d'oiseaux
Et les fleurs en couronne aux parterres promises ?

Je crois en ses serments, mais n'ai-je point raison
De redouter aussi que d'eux il se délie,
Ce véritable Avril, lui qui prend pour blason
Un ciel bariolé de lumière ou de pluie !

OCTOBRE

Le vent dans les jardins dépouille les corbeilles,
La lumière qui fuit emporte ses couleurs ;
Et l'allée abandonne aux dernières abeilles
Les restes de l'été qui traînent sur les fleurs !

DÉCEMBRE

Voici qu'un deuil nouveau couvre le voisinage,
Déjà l'eau des étangs gèle dans les roseaux,
Et déjà les chemins sont pleins de ton carnage,
Hiver ! cruel chasseur de feuilles et d'oiseaux.

STANCES

Quand m'éloignant déjà de la Fête qui chante,
La mort autour de moi tissera ses réseaux ;
De sa bouche édentée et de sa main tremblante,
Quand une âpre vieillesse aura vidé mes os ;

Me souviendrai-je encor des fleurs chaudes et mûres,
De l'odeur des sureaux rôdant au loin dans l'air ;
Et des beaux soir d'orage où le cœur des luxures
Descend d'un pas royal aux vergers de la chair !

§

Le Temps Présent (2 octobre) contient des poèmes délicieusement féminins de Mme Claire Virenque. Celui-ci nous a paru, par un charme très rare, l'égal des meilleurs poèmes d'une Desbordes-Valmore, de ceux où la muse oublia, un temps, les mauvais souvenirs, pour inspirer la poétesse dans une bonne accalmie :

JE NE SAIS PAS POURQUOI

Je ne sais pas pourquoi, mais je sais sûrement
Que le bonheur me cherche autour du voisinage,
Que, pour me rencontrer, il s'est mis en voyage,
Et qu'il va m'apparaître un jour, très simplement.

Ce matin, nous étions assises dans l'allée.
Les aiguilles des pins tombaient tout près de nous,
L'air embaumait, l'ombre dormait sur nos genoux,
Il passait, par moment, une espérance ailée.

Le bonheur sera-t-il d'avoir trouvé l'abri
Où l'on est bien gardé contre les vents d'orage,
Où l'on est bon sans le savoir, où l'on est sage,
Où notre âme, plus librement, s'épanouit ?

Devant cet horizon large comme une grève,
Je ne sais pas pourquoi je sais que le bonheur
M'appelle et, le cœur plein de joyeuse ferveur,
Je mêle en souriant ma prière et mon rêve.

§

MEMENTO. — *La Revue* (1er octobre). — Prince... : « Le Saint-Siège et les Balkans. » — M. Claude : « Histoire d'une fortune : les Rothschild. » — M. E. Faguet : « Le Bossuet de Brunetière. »

Les Bandeaux d'Or : — M. P.-J. Jouve : « In memoriam. » C'est un beau poème à la mémoire de Léon Deubel. Son suicide inspire, d'autre part, à M. Jouve un article très douloureux : « Sur la mort du Poète. » — Vers de MM. Georges Duhamel, Castiaux, Luc Durtain, M. Dewailly, R. Arcos.

La Renaissance Contemporaine (24 septembre) : — « Le Lyrisme de Paul Claudel », par M. Charles Benoist.

Le Correspondant (25 septembre) : — « Ingres. » Lettres inédites. — M. P. de Quirielle : « Le Cas de M. Emile Ollivier. » — « La Princesse de Robecq », par M. C. Looten. — « Où en est l'armée anglaise ? » par X... — « Le Vignoble parisien », par M. Camille Audigier.

La Nouvelle Revue (1er octobre) : — M. Jean Leune : « La Grèce aux portes de la Vieille-Bulgarie. » — Dr Jean Bouchon : « La Chirurgie optimiste. »

Le Temps présent (2 octobre) : — « Jérôme et Jean Tharaud », par M. J. Bertaut.

La Revue des Français (30 septembre) : — « Les Logis de Diderot », par M. E. Beaurepaire. — M. Ed. Rottach : « Figures françaises d'Indo-Chine. »

La Grande Revue (25 septembre) : — « Diderot », par M. Paul Degouy — « Chanson », par M. Robert Veyssié. » — « La Méthode Taylor », par M. J.-M. Lahy.

Le Feu (octobre) : — M. Déodat de Séverac : « Souvenirs. » — Un charmant poème de M. Louis Delluc : « Montmartre. » — M. Robert Kuentz : « Le Dr Steiner et la théosophie actuelle. »

La Revue hebdomadaire (4 octobre) : — « Le professeur Poncet», par M. Paul Bourget. — « Diderot », par M. G. Fonsegrive. — Poésies de M. J.-L. Vaudoyer.

La Vie (11 octobre) : —« Autour du Monde », par M. Ch. Marie Garnier. — « L'Archange », poème de M. Philéas Lebesgue. — « Le Théâtre breton de Sainte-Anne-d'Auray », par M. Joseph Berthier.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Les Inédits de Victor Hugo (Le Temps, 7 octobre). — *De « Païenne » à « Chrétienne »* (Le Temps, 12 octobre). — *Les Mémoires de Casanova et Stendhal* (l'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux, 10 octobre). — *Stendhal épicier à Marseille. Documents inédits* (Le Petit Provençal, 19 et 21 août).

Voici encore, source inépuisable, des inédits de Victor Hugo. Ces notes, qui composeront le second volume de *Choses vues*, sont le résumé de ses réflexions durant la période agitée qui précéda le coup d'Etat. **Le Temps** les reproduit :

13 janvier (1849).

Comme j'entrais à l'Assemblée, le garde national en sentinelle m'a pris le bras. Je me suis retourné, c'était Jules Sandeau. « Salut à l'ennemi des factions », m'a-t-il dit. J'ai répondu : « A l'ami des factionnaires. »

Nous avons causé un moment, pendant que Thiers faisait son entrée par la grande porte, en paletot gris et salué par les tyroliens qui ont remplacé les sergents de ville. Je remarque que M. Thiers a hérité de ce respect des tyroliens qui se prodiguait il y a deux mois à Louis Bonaparte. Est-ce un signe barométrique? Cela indique-t-il la température de la police? Cela veut-il dire que Thiers remplacera Louis Bonaparte?

L'Assemblée était peu nombreuse et distraite, encore occupée de la séance d'hier.

On faisait courir ce quatrain sur la restauration du pont Neuf :

« Le pont Neuf risquant de s'abattre,
« On va le recouvrir en zinc,
« Sur la demande d'Henri quatre,
« Apostillée par Henri cinq. »

Le dernier vers fait rire, quoique la prosodie crie un peu.

Lamartine a dîné hier à l'Elysée-Bourbon. Il a refusé la vice-présidence. Il a bien fait. Présider cette chose qu'ils appellent le Conseil d'Etat, lui qui, il y a huit mois, présidait la France, et eût pu présider l'Europe! Non. Il n'a plus qu'une manière de grandir. C'est de descendre de tout. Il se retrouvera de plain-pied dans sa gloire. On a offert à Bugeaud le gouvernement d'Afrique. Il a refusé aussi et a bien fait aussi. Gouverneur d'Afri-

que, c'est trop peu maintenant. Il a chance, a-t-il dit, *d'être gouverneur de France*. Au fait, je l'approuve. Il vaut mieux manier de la civilisation que de la barbarie.

Et, à propos de l'Assemblée de 1848:

Il fait très froid dans cette salle. Cette bâtisse ressemble à la Constitution: ce n'est que plâtrage, détrempe et carton. Un triste décor pour une pauvre pièce. La salle s'en va comme l'Assemblée. Tout ce provisoire, hommes et choses, tremble à un coup de vent. Rien dans cette salle qui ne soit usé, déteint, passé, disloqué ou taché; banquettes décousues, châssis crevés, tapis déchirés, représentants râpés. O popularité, néant! Jetez donc ceci par terre pour construire cela! Faites donc des 28 juillet et des 24 février! Renversez des rois, des trônes, des Bourbons, des Orléans, de vieilles races couronnées pour élever quelques faquins! Cela n'est pas plus solide.

Chose étrange, la baraque de toile peinte ne dure pas plus que l'édifice de granit.

Janvier 1849.

Que penseriez-vous d'un soi-disant horloger qui prétendrait vous avoir fait une horloge et qui vous dirait: « La voilà! elle ira! à la seule condition que vous me garderez toujours là pour tourner moi-même les aiguilles et leur faire marquer l'heure »?

L'horloger, c'est notre Constituante; l'horloge, c'est notre Constitution.

Notre Constituante dit: « Ma mécanique est admirable, mais je ne m'en vais pas. Il faut que je sois là pour la faire marcher. »

§

Mme Juliette Adam a exposé avec la plus grande sincérité, à un rédacteur du **Temps** comment « l'auteur de *Païenne* a évolué et est devenue l'auteur de *Chrétienne* ». Le miracle de cette évolution est dû aux Tables tournantes. L'Eglise ne saurait trop en recommander l'usage. Mais écoutons la confession de la nouvelle convertie:

— J'avais, dit-elle, cette habitude de ne jamais sortir le soir sans jeter un coup d'œil rapide sur les Dernières nouvelles du *Temps*. Or, ayant déplié le journal avant de me rendre chez la duchesse de Pomar, qui nous avait promis un médium étonnant, je fus frappée par l'annonce de la mort de Mme Blavatzky, qui me sembla imprimée en caractères énormes. Je n'y attachai pas autrement d'importance et je me rendis à la soirée.

Nous nous installons; un assistant écrit, appelle, on frappe, et bientôt le nom révélé nous annonce Mme Blavatzky.

— C'est impossible, s'écrie la duchesse, je l'ai quittée il y a trois jours.

Je garde le silence, le médium insiste; Mme Blavatzky revient et dit:

— Je suis morte, j'ai laissé un testament au colonel Olcott, où je demande à être incinérée. Or, l'incinération, telle qu'on la pratique aux Indes, c'est-à-dire en plein air, est conforme aux prescriptions religieuses, mais ici on la pratique dans un four, elle fait perdre la personnalité psychique. Or, je vous supplie d'écrire au colonel Olcott de ne pas me faire incinérer, bien que je pressente que vous n'y réussirez pas. Toutefois j'ai tenu à vous

dire cela pour sauver une âme, celle de Mme Adam qui a fait, il y a quinze jours, un testament dans lequel elle demande à être incinérée elle aussi.

— Et c'était vrai?

— Rigoureusement, et alors qu'aucune des personnes présentes ne pouvait être au courant de ce détail.

Et Mme Juliette Adam, après nous avoir dit qu'en rentrant chez elle elle déchira le testament, ajoute :

— Je ne nierai pas que la considération de la discipline sociale nécessaire pour rendre à la France sa puissance de race, sa force de tradition n'ait pesé d'un grand poids sur ma pensée, mais alors il importe de dire que c'est moins par libéralisme que par patriotisme que j'ai agi. A l'anticléricalisme, condition de la République, j'oppose désormais en moi l'idéalisme chrétien, condition de la revanche.

Mais ne faisons pas de politique, voulez-vous, car le sentiment qui m'anime est trop haut.

Ceci est très grave, et il faut bien avouer que le « corps astral » de Mme Blavatzky a porté un rude coup à la République... et au four crématoire.

§

On persiste à vouloir attribuer à Stendhal les *Mémoires* de Casanova. Il semble singulier, écrit M. Octave Uzanne, dans **l'Intermédiaire des chercheurs et curieux**, qu'une semblable légende puisse encore persister dans l'esprit des Bibliophiles avisés. Voici quelques précisions qui détruiront définitivement cette étrange légende.

Le *Casanovisme* est, à cette heure, une religion bizarre, imprévue, en progression constante, qui compte d'innombrables adeptes et fervents dans le monde entier. Casanova a su s'attirer autant de commentateurs que naguère Voltaire ou Rousseau en comptaient vers 1828 à 1840. Ce ne sont point des fantaisistes, bien au contraire, mais des érudits de la plus rare valeur et du meilleur esprit.

Les textes des nombreux papiers de Casanova, dont les originaux se trouvent à Dux sont, tour à tour, publiés, annotés pour la plus grande gloire de notre aventurier qui ne saurait désormais être taxé d'imposteur, au point de vue de la véracité de ses écrits. Le génie étrange et multiple de ce surprenant sacripant apparaît chaque jour plus complexe et plus déroutant. Sa correspondance, ses œuvres inconnues, poétiques, économiques, mathématiques, politiques ; ses talents divers se révèlent à nous pour nous charmer ou nous surprendre, grâce aux travaux de F. W. Barthold, d'abord, puis de MM. Alessandro d'Ancona, Aldo Ravà, Gugitz, Tage, E. Bull, Ettore Mala, succédant à tant d'autres, à ceux de Baschet, de Ch. Henry, du Dr Guède, de Maynial, de H. Beackley, sans compter les surprises qui nous sont réservées par des publications de haute curiosité actuellement en préparation et qui seront signées par M. Khol, de Prague, et surtout par M. Charles Samaran, de nos Archives Nationales.

Casanova est entré dans le Domaine de l'Erudition historique et litté-

raire. Il n'est plus permis de douter d'un pareil gaillard sous peine de se discréditer à jamais aux yeux des sincères casanovistes.

Nous croyons savoir que l'*Edition du Manuscrit original* se prépare activement à Leipzig : l'œuvre sera considérable, avec tout ce que les éditeurs seront tenus d'y joindre. Déjà l'édition de *Casanova* dite de Conrad, en Allemagne, comporte quinze volumes. A quel tome s'arrêtera-t-elle ? Personne encore ne le saurait déterminer.

Les lettrés allemands, aussi bien que les anglais, les scandinaves, les russes même, en dehors des français et italiens, dont l'admiration est encore plus légitime, sont aujourd'hui des Casanovistes déterminés.

Une Bibliographie *de* et *sur* Casanova depuis 1880 (époque à laquelle j'étais alors un des premiers à donner juvénilement le mouvement en compagnie de Baschet et de d'Ancona) fournirait matière à un très copieux volume. On pourra d'ailleurs s'en convaincre lorsque paraîtra la Bibliothèque d'ensemble que préparent, avec une admirable méthode et en collaboration fervente MM. Tage, E. Bull et Aldo Ravà.

Nous sommes quelques-uns aujourd'hui, aussi bien dans Paris qu'à l'étranger, à désirer mettre au jour une *Petite Revue Casanovienne* pour y échanger nos idées, y fomenter des controverses, y découvrir des textes, y rechercher des éclaircissements de personnages des *Mémoires* ou y discuter de la curieuse diversité de textes de certaines éditions, celles de Garnier ou de Rosez, par exemple, et surtout l'édition qui fut originairement publiée en allemand, traduction de G. de Schutz, et qui parut de 1822 à 1828.

Peut-être, grâce à *l'Intermédiaire*, pourrions-nous parvenir à grouper un certain nombre d'adhérents, grâce auxquels notre projet pourrait bientôt entrer dans la voie des réalités.

Je ne puis que le souhaiter et me déclare prêt à recueillir toutes lettres à ce sujet.

Je suis très heureux de pouvoir signaler ici ce désir et presque ce projet de M. Octave Uzanne d'une *petite Revue Casanovienne*. Je me déclare moi-même prêt à transmettre à M. O. Uzanne tous les documents ou lettres concernant ce sujet. Peut-être pourrait-on, en annexe au Stendhal-Club, fonder *le Club Casanovien*, dont M. Octave Uzanne serait le pieux et érudit président.

§

A propos de l'article sur *Stendhal épicier marseillais*, reproduit dans un des derniers *Mercure*, il est de la plus stricte honnêteté d'ajouter que la source de ces documents se trouve dans deux très intéressants articles de M. François Prieur, parus dans **le Petit Provençal**, du 19 et du 21 août. D'ailleurs, de lui-même, M. Emile Henriot publiait dans le numéro suivant du *Temps* une note où il disait qu'une regrettable interpolation avait fait sauter de son article une ligne où le mérite de cette amusante découverte (la maison où Stendhal fut commis épicier) était restitué à son inventeur. J'ai là sous la main et sous les yeux cette étude de M. François Prieur, où

il nous donne la reproduction photographique de la maison de la rue du Vieux-Concert (aujourd'hui rue Venture) et où sont installés actuellement les ateliers et les bureaux du *Soleil du Midi*.

Ces notes de M. François Prieur, qui sont le résumé de toute une année de travaux et de recherches, méritaient d'être signalées et surtout d'être restituées à leur véritable inventeur. M. François Prieur m'écrit : « J'avais l'intention d'écrire à ce sujet deux ou trois articles dont j'ai vainement offert la primeur à la presse de Paris. (Je n'ai même pas eu de réponse.) » M. Prieur ignore-t-il encore que la presse de Paris est celle qui s'intéresse le moins aux questions littéraires? Il ne serait possible de « placer » un article sur Stendhal dans un journal de Paris qu'à l'occasion de l'inauguration de son buste par M. Mercié, par exemple, ou la mise en musique par M. Reynaldo Hahn de *la Chartreuse de Parme*. D'ailleurs, pourquoi M. François Prieur, dans la circonstance, ne s'est-il pas adressé à M. A. Paupe, secrétaire général et archiviste du « Stendhal-Club », 50, rue des Abbesses ?

R. DE BURY.

THÉATRE

Théatre Léon Poirier : *En Douce !* revue en 3 actes et 8 tableaux, de MM. Paul Ardot et Jean Bastia (18 septembre). — Athénée : *Triplepatte* (reprise), comédie en 5 actes, de MM. Tristan Bernard et A. Godfernaux (24 septembre). — Renaissance : *Les Roses rouges*, pièce en 3 actes, de M. Romain Coolus (30 septembre). — Théatre Antoine : *Hamlet, Prince de Danemark*, de Shakespeare, traduction de M. Georges Duval (1er octobre). — Ambigu : *La Saignée, 1870-1871*, drame en 5 actes et 7 tableaux, de MM. Lucien Descaves et Nozière (2 octobre).

Le Théâtre Léon Poirier, — c'est le nom que nous devons donner désormais à la Comédie des Champs-Elysées, — a fait sa réouverture avec une revue de MM. Paul Ardot et Jean Bastia : **En douce**. C'est un spectacle agréable. Je l'avoue, j'ai un faible pour les « revues ». Il ne faut pas m'en vouloir. Quand on est obligé, comme moi, d'entendre toutes les hautes productions du théâtre contemporain, cela change, cela repose. Si je vous disais que je regrette quelquefois de n'être pas chargé des théâtres de musique. Oh! pas la grande musique, non. Je ne serais pas assez savant pour en parler. Mais la musique légère, la musique de fantaisie... J'entends tellement de grandes phrases, de déclamations, de tirades romanesques, de propos guindés! Quelques petits airs me feraient du bien, de temps en temps. Cela m'étant refusé, je me rattrape sur les revues. J'y vais toujours avec plaisir, et quand je suis un peu déçu, je n'en veux pas aux auteurs. Je sais bien qu'il n'est pas facile d'avoir de l'esprit et d'amuser, sans arrêts, de neuf heures à minuit. C'est déjà bien joli si la moitié du programme est remplie. Cette moitié ne manque pas dans la revue de MM. Ardot et Bastia. Nombre de petits événements ac-

tuels y sont commentés avec malice, et quelques personnages notoires raillés avec drôlerie. Cela donne une suite de tableaux pour la plupart très bien venus. Je citerai notamment la soirée chez des bourgeois d'il y a un demi-siècle, en opposition avec une soirée dans le monde aujourd'hui, la scène d'une domestique nouveau jeu dans ses rapports avec ses maîtres, et surtout la scène des journaux, jouée, chantée et mimée par l'un des auteurs, M. Paul Ardot, d'une façon vraiment remarquable.

M. Deval, a repris, à l'Athénée **Triplepatte**, de MM. Tristan Bernard et Godfernaux. C'est une excellenté idée. Quelle belle comédie Molière eût écrite sur le même sujet, avec ce titre, par exemple : *L'Indécis*. Chez MM. Tristan Bernard et Godfernaux, il y a bien des longueurs, bien des personnages inutiles, bien des parties de charge. C'est grand dommage, réellement. On sait que la pièce a pour véritable auteur M. Godfernaux. On dit qu'elle était à l'origine un peu triste, presque toute d'observations pathologiques. M. Godfernaux la soumit à M. Tristan Bernard, en le priant de la mettre au point, de lui ajouter ce qui lui manquait. Certes, c'est un défaut, pour une comédie de caractère, et *Triplepatte* en est une, dans son essentiel, d'être triste. Elle peut être cruelle, ce qui n'est pas la même chose, mais elle doit être comique. L'observateur des hommes et de la vie qui n'aboutit pas au comique est un observateur bien incomplet. Mais ce n'est pas du comique que M. Tristan Bernard a ajouté à l'œuvre de M. Godfernaux, c'est de la farce, de la farce de vaudeville. Je m'étonne même qu'il ait ainsi abîmé un si beau sujet. Comment n'a-t-il pas vu, lui, l'auteur de ce parfait *Monsieur Codomat*, la pièce qu'on pouvait faire avec *Triplepatte*, dans le même ton justement que *Monsieur Codomat?* Au lieu de cela, des longueurs, je le répète, des personnages inutiles, dont il suffirait de nous parler sans nous les montrer, et des scènes plutôt déplacées. J'en étais agacé. Etait-ce que j'avais déjà vu la pièce autrefois ? Mais supporter dix répliques pour arriver à un trait intéressant, voir s'agiter ces personnages superflus, voir tout ce manque de goût, tout ce qu'on a fait de ce qui aurait pu être si bien ! Je n'ai pu me retenir : je suis parti après le troisième acte. Je ne dis pas cela pour jouer à l'homme difficile. Je le dis parce que j'ai l'habitude de raconter franchement mes soirées. Allez voir la chambre à coucher qu'on a donnée à Triplepatte, qui s'appelle en réalité le vicomte de Houdan, qui descend d'une vieille famille française, et qui est de son naturel un homme fin, distingué, plein de simplicité. Dieu me garde de dormir jamais dans un cadre pareil ! Je dois dire d'ailleurs que le public s'amuse parfaitement. Lui faut-il donc ce vaudeville, ce remplissage ? C'est possible, après tout. Le personnage de Triplepatte ne semble pas, du reste, avoir été beaucoup touché. Il est bien, presque complet, plein de traits

pris sur le vif, et qui font parfois réfléchir autant qu'ils amusent. Un ami est en visite chez Triplepatte. C'est un journaliste. Il lui demande du papier, pour écrire quelque chose. Du papier? Triplepatte cherche. Il n'a pas de papier. « Comment? lui dit l'ami, tu n'as pas de papier! Mais sur quoi écris-tu tes lettres? — Mes lettres? réplique Triplepatte. Mais je n'écris pas de lettres. Je suis un homme tranquille, moi. Je fiche la paix aux gens. » Bon Triplepatte! Intelligent aussi! Il sait que toute chose à son bon et son mauvais côté. Se décider? Choisir? Quel combat! Un combat perpétuel! Il fait une cure dans une ville d'eau. Il arrive à la buvette pour prendre son verre. « De la chaude ou de la froide? » lui demande la buraliste. Seigneur! il y en a de la chaude et de la froide. Il va falloir choisir. N'y arrivant pas, il se résoud à s'en remettre au sort. Il jette une pièce de cent sous en l'air. Si c'est face, il prendra de l'eau froide. La pièce retombe. Tripleplatte regarde. C'est face. « Allons, dit-il, donnez-moi de la chaude. » Oui, intelligent et bon Triplepatte, si indécis que parce qu'il a l'esprit trop sensible. Je connais quelqu'un qui lui ressemble joliment.

M. Lefaur joue à merveille Triplepatte. Il pourra sembler, à certains, manquer de couleur et de relief. Il faut, au contraire, beaucoup de talent pour jouer ainsi le personnage dans sa veulerie physique et morale. M. Lefaur ne fait aucun « effet », il ne charge rien. Il est parfait. Parfait aussi M. Bullier, dans le rôle du maître de maison qui va se coucher quand il y a réception chez lui. Encore un homme que je comprends, celui-là!

Je crois bien que les lauriers de M. Henry Bataille empêchent M. Romain Coolus de dormir. Il s'élance sur ses traces avec la plus belle ardeur. Un jour viendra certainement où il l'égalera. En attendant, il travaille déjà presque aussi bien que lui. **Les Roses rouges**, qu'il vient de faire représenter à la Renaissance, sont bien de la même manière, et de la même matière, où excelle l'illustre auteur, le parfait styliste, l'impeccable psychologue, le haut poète de l'amour (ne dois-je pas dire aussi le subtil philosophe?) de *l'Enchantement*, de *Maman Colibri* et de *la Femme nue*. C'est la même invention vicieuse, pour le seul plaisir du vice, la même recherche de situations aussi invraisemblables qu'équivoques, pour arriver à certains effets, le même étalage de phrases sur des questions purement sexuelles. M. Romain Coolus me pardonnera mon langage. Je n'ai pas le talent d'écrire comme M. Henry Bataille, comme M. de Porto-Riche, comme M. Coolus lui-même. Je parle français et j'appelle les choses par leur nom. MM. Bataille, Porto-Riche et Coolus nous montrent une paire de sexes en train de se courir l'un après l'autre et ils nous disent : « Regardez ces drames du cœur! » Moi, je regarde. Je ne vois que des histoires de coucheries, basses, vulgaires.

Alors, je le dis. Je ne nie pas la réalité de ces histoires. Elles ont leur place dans la vie. Elles sont le mobile de beaucoup d'actes humains, nobles ou bas. Le récit en est acceptable, s'il est court et véridique, et qu'on y met de l'esprit, ou seulement de la bonhomie. Mais quand on les complique volontairement d'invention perverse, et qu'on raffine sur elles avec du beau style, ce sont des saletés, et je le dis encore. D'ailleurs, ne penser, dans la vie, qu'à l'acte sexuel, comme ne savoir, étant auteur dramatique, écrire que là-dessus... Ah ! Messieurs, que vous avez donc l'esprit bien placé !

N'y a-t-il donc plus que cela de possible au théâtre : ou le mensonge, l'excitation à la haine, la basse spéculation patriotique comme dans cette *Alsace* et quelques pièces du même genre qu'on nous a données récemment, ou les tripotages sexuels où se complaisent ces messieurs? Si, il y a autre chose. Il y a le vrai théâtre, l'étude des mœurs, la peinture des caractères, la satire des tares et des travers humains, ce grand théâtre comique qui nous met en face de nous-mêmes, et, en nous amusant, nous donne sa grande leçon. Seulement, il y faut des idées, le don de l'observation, du véritable esprit, de la finesse, cette franchise qui est une des formes de l'honnêteté, et cette espèce de force que donne l'amour d'un art un peu élevé. Nous ne sommes pas à ce rayon-là en ce moment.

Mais voyons un peu le sujet des *Roses rouges*. Une comédienne retirée après fortune faite, — ce ne fut pas par son seul talent, — Francine, a épousé un romancier déjà plus jeune, encore fort inconnu, et à qui ce bel établissement a permis de percer un peu, Georges Jeannequin. Les deux époux s'adorent. Ils se le répètent tous les jours. C'est une union idéale. Entre parenthèses, il faut entendre ce Jeannequin parler de son art, du livre qu'il a en train, et cette Francine, lisant de ce livre un chapitre terminé, se répandre en phrases admiratives. Si c'est ainsi que cela se passe dans le monde où écrit M. Romain Coolus, on ne doit pas s'embêter. Mais cette belle façade conjugale a un revers. En même temps qu'elle joue si bien l'épouse passionnée, Francine fait l'amour avec un beau jeune homme, André Puysieux. Il faut bien qu'âge mûr se passe. Sitôt le mari sorti, l'amant entre et on se tombe sur la bouche. Il se trouve malheureusement que la sœur de Francine, la toute jeune Marthe, aime également Puysieux. (Quand je vous disais que M. Romain Coolus s'élance sur les traces de M. Bataille. Nous avons déjà vu un peu cela dans *l'Enchantement*.) Elle en donne la nouvelle à Jeannequin et à Francine. Jeannequin, lui, trouve cet amour tout naturel et parle aussitôt de mariage. Mais Francine, vous devinez, n'est-ce pas ? si elle s'en réjouit. Elle essaie d'abord de persuader sa sœur que ce n'est là qu'une rêverie de jeune fille, puis devant le sérieux de Marthe et l'insistance de Jeannequin, elle obtient de celui-ci de parler en par-

ticulier à Puysieux, pour le confesser, dit-elle. Elle apprend alors à Puysieux, qui n'aime nullement Marthe, quelle menace survient pour leur amour. Elle l'interroge, le soupçonne d'abord, cherche ensuite avec lui les moyens de se tirer d'affaire, lui conseille de s'éloigner pour un temps, ce à quoi Puysieux, fou d'amour, déclare ne pouvoir se résoudre. La scène monte, les deux amants s'exaltent... et le bon Jeannequin réapparaît, qui vient aux nouvelles. Il voit la confusion des amants, leur visage ardent. On sent qu'il s'étonne, que le soupçon... Francine coupe court aussitôt en lui disant : « Tu avais raison. Puysieux aime Marthe. Il vient de me demander sa main, et c'est de cela que tu me vois encore tout émue. » Cela se corse, vous voyez, en beauté comme en vérité générale. Puysieux épouse donc Marthe. Avec Francine, c'est, par prudence, un temps d'arrêt. Le ménage Puysieux-Marthe est petit à petit devenu ce qu'il devait devenir. Contrainte pas toujours bien déguisée chez lui, soupçons chaque jour plus forts chez elle. Nous retrouvons tout ce monde dans une soirée donnée pour l'anniversaire du mariage. Puysieux supplie Francine de lui accorder un rendez-vous, après le bal, dans le petit pavillon, au fond du parc, qui abritait autrefois leurs amours. Elle s'y refuse, puis y consent. Une sorte de financier cynique, fort amoureux de Francine depuis longtemps, et qui a essayé en vain jusqu'alors de l'obtenir, les a épiés. Quand Francine revient, il se présente à elle, et joue cartes sur table : il ne dira rien si elle consent à être sa maîtresse. Francine se révolte. Les éclats de sa voix font survenir André qui entend les derniers mots du financier. Heurts, tentative de voies de faits : les deux hommes se battront. Jeannequin survient à son tour. Les malheurs de Marthe ont ébranlé sa confiance. Le soupçon a fait un peu plus de chemin en lui. Comme un premier moyen de savoir, il offre à Puysieux — qui accepte — d'être son témoin. Nous nous arrêterons une minute ici, si vous voulez. Voilà-t-il pas un beau jeune premier, ce Puysieux ? Ne pensez-vous pas qu'à sa place un honnête homme n'eût pas accepté, au risque de tout, comme ce même honnête homme n'eût pas consenti à épouser Marthe dans les conditions qu'on a vues? Vous me direz : il y a l'amour, et le souci, chez cet homme, de ne pas découvrir la femme qui s'est donnée à lui. Allons donc ! Le véritable amour inspire d'autres sacrifices. Ce Puysieux, — un vieux nom de France, s'il vous plaît ; est-ce avec intention ? — est un gaillard qui tient à l'objet de son plaisir, uniquement. Le conserver, réussir, se tirer d'affaire sans regarder aux moyens, voilà tout ce qui le fait agir, tel que nous le présente M. Romain Coolus. C'est tout de même curieux qu'on ne trouve de ces situations spéciales que dans le théâtre des brillants auteurs dramatiques dont M. Coolus fait partie, de même qu'il n'y a qu'eux pour donner à leurs héros cette jolie moralité. Je prie de le croire : je ne mets ici nulle aversion autre

que littéraire. Certainement, il y a pour moi un extrême comique à voir M. Adrien Bernheim, — il fait ma joie chaque fois que je le rencontre au théâtre, — chargé des fonctions qu'il occupe. Certainement, une grande part du ridicule humain se trouve réunie à mes yeux en la personne de M. Léon Blum, toujours si empressé à nous définir ce que sont la tradition, l'esprit et le goût français. Certainement, la raillerie fait chez moi presque place à la pitié quand je lis le prétentieux pathos de M. Henry Bataille ou celui de M. de Porto-Riche, qui doivent avoir l'un et l'autre, c'est plus que sûr, l'illusion qu'ils sont de grands écrivains. Certainement, si je reconnais là la force de l'atavisme, ma notion de ce que doit être un écrivain est un peu choquée quand je vois M. Henry Bernstein, non content de faire fortune avec ses pièces, s'en mettre marchand lui-même. Mais je ne suis, pour tout cela, nullement antisémite, socialement parlant. Je constate simplement, — c'est d'ailleurs l'évidence même, et reconnue par des juifs eux-mêmes, — qu'il n'y a que ces auteurs pour nous inventer des situations et des personnages aussi équivoques. Le plus curieux n'est d'ailleurs pas cela. C'est qu'il n'y ait jamais dans leurs pièces la moindre contre-partie, un mot, un trait, une pointe, un élément comique ou satirique quelconque pour cingler le coquin ou l'indélicat, comme on voit dans notre théâtre. Ils étalent ces choses comme avec naturel, on pourrait presque dire comme avec complaisance. Serait-ce qu'ils n'en sentent rien, de cet équivoque, et qu'ils ne voient pas leurs personnages pouvant agir autrement qu'ils ne font ? Je ne voudrais pas pousser à l'absolu ce principe littéraire, mais enfin il a beaucoup de vrai : on ne peint que ce qu'on sent et il y a de soi jusque dans ses inventions. Il semble, du reste, que ces auteurs n'écrivent pas leurs ouvrages dans le bonheur. Car leur théâtre est triste, c'est un fait indéniable, autant qu'il est bas. Jamais le moindre sentiment généreux, un de ces traits qui réchauffent, qui font plaisir, qui attendrissent à la fois. Jamais non plus d'esprit, de fantaisie, de légèreté, de cette verve qui amuse, qui éclaire, franche et mordante. Allez ! ils peuvent avoir du succès, — s'il est vrai qu'ils en ont? Ce sont de tristes auteurs, et leur théâtre est du pauvre théâtre.

Mais continuons. Puysieux et le financier se battent donc. Dans un salon, Francine et Marthe attendent le résultat. Jeannequin paraît. Francine lui demande des nouvelles de Puysieux. Il répond à peine. Il dit seulement à Marthe d'aller retrouver son mari. Restée seule avec lui, Francine répète ses demandes, insiste, s'affole déjà, pendant que Jeannequin, que le soupçon tient fort maintenant et qui veut savoir pour de bon, la laisse s'enferrer sur cette idée que Puysieux est blessé, gravement blessé, même mourant. Alors, elle veut sortir, courir là-bas, toujours retenue par Jeannequin. Son angoisse

monte, jusqu'à ce qu'enfin elle clame son droit, en un pareil moment, d'être auprès de l'homme qu'elle aime. « Auprès de ton amant ! » dit Jeannequin. « Eh ! bien, oui, soit, après tout : auprès de mon amant ! » répond-elle. Le pauvre Jeannequin est enfin éclairé. C'est alors que Puysieux se montre. Il est totalement indemne. Il demande pardon à Jeannequin pour sa conduite envers lui comme envers Marthe. On ne le verra plus. Il va partir. Il sort, en effet. Francine se jette aux genoux de Jeannequin, demande pardon, se répand en protestations, le supplie d'oublier. Ils se sont aimés. Ils ont été heureux. Ils peuvent encore s'aimer et être heureux. Qu'il reste, qu'il la garde, qu'il ne brise pas leur vie à tous deux. Mais le romancier a des principes. Le mariage qu'il a fait, lui pauvre et Francine riche, ne lui permet pas de rester. Il part à son tour. Là-dessus, vous pensez que la pièce est finie? Je l'ai, je l'avoue, pensé moi-même. C'est que nous ne sommes pas encore faits au grand art de nos auteurs à la mode. Jeannequin est à peine sorti, c'est à la lettre, qu'une autre porte s'ouvre, et que le joli Puysieux rentre et que lui et Francine tombent bouche sur bouche. C'est là, la fin de la pièce. Une fin en beauté ! Cette femme qui vient de supplier, de regretter, de mendier son pardon, toute en larmes et en promesses, et qui, une seconde après, se vautre ainsi dans les bras de l'autre... Joli spectacle, n'est-il pas vrai ? Et on lit dans les journaux de belles notes sur *les Roses rouges*. M. Romain Coolus y est complimenté, célébré : « Jamais le délicat auteur... » Délicat ?... Pour la nourriture, sans doute ?

Ce n'est d'ailleurs pas tout. Je prie également de le croire : je ne suis nullement bégueule. Les histoires de galanterie, même un peu vives, ne me font pas peur. J'en lis dans Tallemant, dans Chamfort, dans d'autres, — chez Tallemant, surtout, elles ne sont pas gazées, — et j'y prends plaisir. C'est que là cela est franc, cela est naturel, cela est dit avec bonhomie, cela est spirituel, par-dessus le marché. Il n'y a que la grossièreté qui soit haïssable dans ces sortes de choses. Il y a aussi l'affectation. Or, l'affectation, le pire maniérisme verbal, au point qu'ils en cessent souvent d'écrire français, c'est encore cela qu'on trouve chez les auteurs dont je m'occupe aujourd'hui. Il ne leur suffit pas de borner leur art dramatique — par incapacité, sans doute, à faire du théâtre plus élevé et plus général, — à nous exposer des histoires de coucheries, savamment agrémentées par eux de vice et de faisandé. Ils font encore parler à leurs personnages le langage le plus précieux, le plus artificiel, le plus invraisemblable qui soit. Mon Dieu ! une femme qui n'aime plus son mari, qui aime ailleurs et qui va à son plaisir, de même un homme qui n'aime plus sa femme et qui agit de même, vous trouvez cela extraordinaire ? Cela se voit tous les jours et vous ne penseriez pas à leur trouver des raisons philosophiques. Nos auteurs y pensent,

eux. Un adultère devient chez eux presque une question pascalienne. Leurs amants ne suivent pas seulement leur instinct, ils n'éprouvent pas seulement le sentiment que vous ou moi éprouverions. Non ! ils sont poussés par « une force supérieure ». L'étonnant Puysieux nous sert encore cela dans *les Roses rouges*, quand il nous explique son amour et celui de Francine : « une force supérieure » les a conduits. Faut-il être bête, tout de même, ou ne pas craindre de se ficher du monde, pour écrire de pareilles choses ! Je n'en démordrai pas : le style dramatique, — nous sommes en matière de comédie, — doit être le style de la vie, je veux dire qu'on doit parler sur la scène comme on parle à la ville. Autrement, on ne fait que de la mauvaise littérature. Et le théâtre de M. Henry Bataille, de M. de Porto-Riche, de M. Romain Coolus, en dehors de ses autres mérites, n'est que cela : de la mauvaise littérature. Un seul auteur dramatique juif ne montre pas leur pathos. C'est M. Tristan Bernard, chez qui tout est clair, net, vrai, souvent finement observé et spirituel, du comique le plus juste. Je veux vous régaler d'un exemple du style des *Roses rouges*. Il me semble bien que cela se place dans la scène où Francine voit sa trahison découverte par son mari. En tout cas, j'ai pris ma note sur-le-champ. Elle est exacte. Francine se cherche des excuses, analyse son cas, explique sa situation. Savez-vous alors sur le compte de quoi elle met son infidélité ? Sur le compte de « la complicité des heures chaudes ». « La complicité des heures chaudes ! » Voyez-vous le monsieur que sa femme, ou que sa maîtresse a trompé, qui le découvre, et qui, en réponse à ses reproches, l'entend invoquer comme excuse « la complicité des heures chaudes » ! Il y a là de quoi désarmer le plus farouche Othello. Tenez, il y a dans Tallemant, justement, une anecdote que je veux vous citer. Il s'agit du Président de Chevry. « Une fois, pour se ragoûter, il pria une maquerelle de lui faire voir quelque bavolette toute fraîche venue de la vallée de Montmorency. On fit habiller une petite garce en bavolette et on la mène au Président qui coucha toute la nuit avec elle. Le lendemain, il la fit lever pour aller voir quel temps il faisait. Elle vint lui dire que le temps était nébuleux. « *Nébuleux !* » s'écria-t-il, « ah ! vertuchoux, j'en tiens (1) : hé ! qu'on me donne vite mes chausses. » Eh ! bien, je trouve que cette anecdote peut s'appliquer au théâtre d'aujourd'hui. Vous connaissez le joli style de nos auteurs : « Adieu, les battements de mon cœur. Adieu, mon désir éternel. Adieu, mes larmes préférées. » « Si lointaine, si absorbée que vous soyez, il n'est pas possible que le vent, les parfums et ma volonté ne vous apportent pas quelque lambeau de mes supplications dérisoires » (Porto-Riche) — « Les frénésies obscures de

(1) « J'ai la vérole. »

votre silence. » « Les églises de nos cœurs. » « Son corps se défait comme un bouquet » (Henry Bataille).— « La complicité des heures chaudes » (Romain Coolus).Quand j'entends, sur la scène, des phrases comme celles-là, je suis fixé : encore une pièce qui a la vérole.

Je ne crois pas qu'on ait jamais bien joué **Hamlet** en France. J'ai vu bien des fois M. Mounet-Sully dans ce rôle. Je ne dirai pas qu'il y est complètement mauvais. A quelques endroits il approche du personnage. Encore est-ce bien faiblement, car sa manie de poses plastiques, les effets de voix qui lui sont habituels, et son talent tout extérieur, même dans ces rares moments lui nuisent grandement. L'Hamlet qu'il nous donne est encore un grand jeune premier, un grand amoureux, et il évoque plutôt, dans son allure, un autre personnage de Shakespeare : Roméo. En définitive, quand on songe à tout ce qu'est le personnage d'Hamlet, et qu'on voit M. Mounet-Sully le jouer, on peut dire qu'il n'en a certainement pas compris le premier mot. J'ai vu également dans ce rôle Mme Sarah Bernhardt, quand elle joua à son théâtre la traduction de Marcel Schwob et de M. Eugène Morand. Mais j'étais si mal placé, voyant à peine, que je n'en ai gardé aucun souvenir précis. Je viens enfin d'y voir Mme Suzanne Desprès. Je m'en faisais un grand plaisir. J'attendais beaucoup de cette interprétation. Mme Suzanne Desprès est, en effet, une de nos rares actrices qui aient une réelle personnalité. Hamlet, joué par elle, serait Hamlet, ou bien près. Eh ! bien non, pas encore cette fois-ci. D'ailleurs, le véritable Hamlet ?... Je ne voudrais pas en parler avec trop d'assurance. Il y a tant de choses dans un drame de Shakespeare, tant de choses surtout dans ce personnage d'Hamlet ! On a en donné les interprétations les plus diverses, les plus opposées. Les uns le voient fou, les autres simulateur. Ceux-ci le jugent un malade, — malade de la volonté, malade de l'hérédité. Ceux-là un impuissant à agir, un monomane de la réflexion et de l'analyse. D'autres encore, un visionnaire, un halluciné. On ne finirait pas si l'on voulait énumérer toutes les faces qu'on a données au personnage, lequel s'y prête, tant il est profond, multiple, tantôt clair, tantôt obscur, dans sa puissante humanité. J'ai dit : les interprétations les plus diverses et les plus opposées ? Je me reprends : toutes se relient, plutôt. Il y a aussi chez Hamlet un peu de la peur de la mort, de l'au-delà de la mort, et aussi une certaine difficulté à s'émouvoir. Voyez ses paroles, après qu'il a vu le comédien pleurer en récitant un rôle, quand lui, devant sa tâche, reste insensible et rêveur. Pour ma part, je ne suis pas encore arrivé à choisir dans toutes ces interprétations. Chacune me semble bonne, et chacune incomplète. Il y a surtout une chose que je m'étonne toujours de voir oublier : c'est la part de comique que contient le rôle. Comique est d'ailleurs ici un mot fort inexact. Disons, si vous vou-

lez, humour, puisque aussi bien nous sommes en matière de théâtre anglais. Disons aussi raillerie, extrême ironie froide et nerveuse. Il y a un mot qui résume pour moi tout cela à merveille, c'est : gouaillerie. Oui, une sorte de gouaillerie envers tout, envers la vie, envers la mort, envers sa mère et le roi, envers Ophélie, envers l'ombre de son père, envers lui-même, surtout. Je n'ai pas la place de m'expliquer tout au long. Ce serait la pièce entière à commenter. Mais relisez-la. Voyez le rôle d'Hamlet. Que de parties de moquerie, d'irrespect, de sarcasme. Comme il ricane ! Vient-il de tuer Polonius, qu'il s'écrie : « Un ducat qu'il est mort ! » et quand il lui faut emporter le cadavre : « Cet homme va faire de moi un portefaix. » C'est pour lui comme une malle à traîner. Il ajoute même à la moquerie : « Allons, seigneur, il faut que je finisse avec vous. » C'est constamment le dédoublement de la personnalité : l'un qui devrait agir et qui se perd en paroles, l'autre qui le regarde et le plaisante, — plaisanterie qu'il étend à tout. Je n'ai encore rien vu de tout cela dans l'interprétation de Mme Suzanne Desprès. L'Hamlet qu'elle nous a donné apparaissait bien plutôt comme un petit bonhomme résolu, sentimental, peu rêveur et fort sec en paroles. C'était Mme Suzanne Desprès surtout, m'a-t-il semblé, bien plus qu'Hamlet. J'ai aussi regretté qu'on ait fait certaines coupures, et qu'on ait si mal joué la scène du cimetière, le dialogue entre les fossoyeurs, scène essentiellement comique, d'un comique populaire. Pourquoi, aussi, — on ne le fait pas non plus à la Comédie-Française, — ne pas faire traîner à Hamlet le corps de Polonius mort ? Avec un mannequin, ce serait chose aisée.

Un acteur qui jouerait, je crois bien, à merveille, Hamlet, c'est M. Lugné-Poe, qui a été excellent, à côté de Mme Suzanne Desprès, dans le rôle de Polonius.

Je ne sais pas si vous avez lu *Philémon, Vieux de la Vieille*, de M. Lucien Descaves. Ce n'est pas le livre qu'on lit tous les jours. C'est même un livre très particulier, par son sujet et par la façon dont l'auteur l'a traité. Un roman, si l'on veut, et un livre d'histoire. Un livre sur une époque passée, et aussi un livre d'aujourd'hui. Je voudrais faire une comparaison. Un bavard qui parle sur tout, sans préférence, ne dit pas grand chose qui vaille, et il ennuie vite. Un homme, au contraire, qui parle de ce qu'il sait, de ce qu'il aime, sa conversation s'en ressent, et on l'écoute avec plaisir. Il en est de même des livres. Ceux qu'on publie aujourd'hui ne sont pour la plupart sans intérêt que parce qu'ils sont écrits dans une sorte d'indifférence. Ils ne tiennent pas à leurs auteurs. Ceux-ci ne voient en eux qu'une opération de librairie. Ce sont des produits, de gens qui sont écrivains comme on est marchand d'autre chose. Mais un livre écrit avec plaisir, et pour son plaisir, pour dire quelque chose et avec l'amour de son sujet !

Ce livre-là vous pouvez l'ouvrir à n'importe quelle page, vous le reconnaîtrez tout de suite, tant il a dans le ton, dans l'air, quelque chose que n'ont pas les autres. *Philémon, Vieux de la Vieille* est un livre de ce genre devenu si rare aujourd'hui. Je ne suis guère « artiste » de mon naturel, et je n'ai jamais été beaucoup intéressé par la forme en littérature. Il suffit qu'un auteur dise bien et dise juste ce qu'il veut dire pour me plaire. Mais ici, je le dis comme je le pense : c'est bien, qu'un homme, absorbé, comme l'est M. Descaves, dans des travaux de journaliste, sache encore écrire de ce style sensible, pénétrant, vivant, si éloquent dans sa simplicité. La raison, d'ailleurs, n'en est peut-être pas difficile à trouver : c'est que rien ne fait mieux écrire que d'écrire sur ce qu'on aime. Je ne suis guère à même, — et je crois que je dépasse déjà mon rôle de critique dramatique, — de parler de ce qui fait l'essentiel de *Philémon*. Comme *La Colonne*, c'est un livre sur la Commune. M. Descaves y raconte en détails l'existence des communards réfugiés à Genève jusqu'à l'amnistie. Il y a là une foule de faits, de noms, de documents, de portraits même, tantôt dessinés au complet, tantôt seulement esquissés, suivant que ses recherches et ses trouvailles l'ont permis à l'auteur, qui donnent au livre un caractère historique d'autant plus appréciable que nous n'avons pas été gâtés jusqu'ici en renseignements exacts sur la Commune. Livre sympathique aux gens qu'il met en scène, il n'est pas besoin de le dire. On sent même chez l'auteur, resté clairvoyant et faisant la part des choses, comme un souci de justice, de réhabilitation à l'égard de tous ces hommes. Le fait est que, s'il y en avait dans le nombre beaucoup de taillés sur le modèle de Colomès et de Phonsine, les deux héros délicieux de *Philémon*, l'esprit de parti les a joliment calomniés. Ils apparaissent même un peu puérils, à distance, avec leur idéalisme calqué sur les chansons de Pierre Dupont, leur laïus romantiques, leurs grands gestes arrondis. Je crois bien que l'auteur le dit quelque part : c'étaient, au fond, de grands enfants, qui jouaient au soldat. Ils y jouèrent, certes, à un certain moment, de façon tragique. Mais quelques actes abominables qu'on puisse leur reprocher, on les leur a si bien fait payer par d'autres actes non moins abominables qu'on peut presque les tenir quittes. Ou alors il faut donner au crime, à la cruauté, à la folie meurtrière, leur nom, des deux côtés où ils se trouvèrent. Mais, je le répète, je ne me sens guère de taille à parler à fond de ces choses. Il n'y a d'ailleurs pas que cela dans *Philémon*, et même pour cette partie du livre, il ne faudrait pas la supposer rébarbative le moins du monde. J'ai écrit plus haut les mots : histoire, historique. Ils sont peut-être un peu gros ici, surtout un peu inexacts. M. Lucien Descaves n'est pas à proprement parler un historien. Un historien est le plus souvent un pédant, qui a un système et qui y plie bon gré mal gré les

hommes et les événements. M. Descaves est plutôt un chroniqueur. Il raconte, presque sur le ton de la conversation. Je ne sais pas ce que vous en penserez. Mais quand je dis que pour être vrai au théâtre il faut parler sur la scène le langage que nous parlons à la ville, je pense aussi que le meilleur style, pour les livres, est le style de la causerie. On y gagne en agrément, ainsi qu'en vérité. Les gens qui font des phrases déforment tout, jusqu'à leurs propres sentiments. Styliser les choses, comme disent certains. Voilà, à mon sens, une jolie niaiserie. Etre naturel dans les sentiments et les idées comme dans l'expression est d'un autre prix. Il faut même penser que c'est autrement difficile, puisque en réalité c'est si rare. M. Lucien Descaves, dans *Philémon*, n'a rien stylisé, et c'est ce qui donne à ce livre un ton si naturel et si franc. Comme nous sommes heureusement loin de la « grande littérature » ! Nous sommes ici dans le genre familier, souvent si agréable, et si, par moments, M. Descaves, dans son livre, touche un peu au genre populaire, il faut bien se rendre compte que son sujet l'y obligeait. Il avait à reconstituer l'époque, — on dit aussi l'atmosphère, je crois ? — et il y a réussi, sans descriptions abusives, par simples petites touches çà et là, souvent par quelques mots de tel ou tel personnage. Il y suffirait même de ces fragments de romances populaires de ce temps-là qu'il a semés en maints endroits dans son livre. Tout ce que fait revivre, en effet, un vieux refrain qu'on fredonne ! Il semble que tout s'efface et qu'on se retrouve aux jours où on le chantait ou l'entendait chanter. Il y a même à une page, — et ils ne viennent pas là par pur ornement littéraire, mais pour situer une figure, — des vers d'un poète oublié, Eugène Vermersch, qui sont délicieux, vraiment. Lisez-les :

Si de l'or flâne en mon gilet,
Qu'on le porte chez Rachel, fille
Qui reste seule, sans famille,
Et loge près du Châtelet.
Elle est jolie et mal famée,
Elle a l'œil bleu, grand et moqueur,
Et c'est des reines de mon cœur,
Celle que j'ai le plus aimée !

— Entre parenthèses, ne les dirait-on pas écrits d'hier par cet autre poète de grand talent, M. Guillaume Apollinaire ?— Mais ce qui est surtout parfait, dans cette partie de *Philémon*, c'est le cadre, pour les morceaux qui en font également, comme je l'ai dit plus haut, un livre d'aujourd'hui. M. Descaves habite le 14e arrondissement. Il y est né. Ses parents eux-mêmes y vécurent. C'est un peu, comme il dit, son « village » dans Paris. Ses deux héros, Colomès et Phonsine, l'habi-

tent également. C'est pour lui, — il est d'ailleurs lui-même un personnage de son livre, — l'occasion de le décrire. Comme c'est vivant, bien vu, quelle peinture exacte, pittoresque ! Tout ce quartier tranquille, un peu province, mais d'un ton un peu médiocre et triste, est là tout entier. Le sentiment même qu'a mis l'auteur dans cette peinture, les observations, plutôt, dont il l'a accompagnée, sont faites pour arrêter. C'est pourtant vrai qu'on trouve réunis dans ce quartier de la Santé, presque à côté l'un de l'autre, tous les édifices de la misère populaire : la Maternité, les Enfants abandonnés, l'Hôpital, la Prison, et, depuis quelques années, l'Echafaud. Comme le dit M. Descaves, un homme peut vivre là toute sa destinée dans un bien petit espace. Beaucoup l'ont vécue ainsi. Misérables créatures ! Je plains les gens qui ne seront pas sensibles à ce tableau. Il n'y a pas au monde que les beaux adultères, les histoires savamment romanesques, les plaisirs de l'automobilisme. La pitié aussi a sa beauté. Il y a aussi, dans *Philémon*, une page qui m'a arrêté. C'est celle où M. Descaves parle de la maison, et du logement, qui existent encore, où habitaient ses parents et où il est né. Chaque fois que ce logement est à louer, dit-il, il le visite. Il lui est même arrivé quelquefois, passant par là à la nuit, de monter furtivement l'escalier jusqu'à la porte que lui ouvrait sa mère autrefois, et de rester là, une minute, à revivre un peu de ce temps lointain. Heureuse rencontre ! Je connais quelqu'un qui est, sur ce point, comme M. Descaves. Une certaine rue du quartier des Martyrs, où il vécut enfant, est restée pour lui pleine de souvenirs. Il n'y passe jamais sans monter, furtif aussi, l'escalier d'une vieille maison sans luxe, jusqu'à la porte, au sixième étage, de l'humble chambre dans laquelle il vécut alors en compagnie d'une vieille bonne, les jours sûrement les plus heureux de sa vie. Mais il est temps de m'arrêter, et d'arriver, j'y ai mis le temps, à mon sujet, qui est **La Saignée**, le drame de MM. Lucien Descaves et Nozière représenté à l'Ambigu. Mon long préambule n'est d'ailleurs peut-être pas si inutile. *La Saignée*, c'est également la Commune, et ce drame, quand on a lu *La Colonne* et *Philémon*, en semble comme une illustration en raccourci. J'ai d'ailleurs à faire de la pièce les mêmes éloges que du livre. Celui-ci nous change des romans habituels. La *Saignée* nous change également de ce théâtre dont nous jouissons aujourd'hui. Les mêmes qualités de naturel, de franchise, de réalisme, de familier, de générosité, qu'on voit dans *Philémon* se retrouvent dans ce drame. Il ne s'y trouve en plus qu'un certain élément dramatique, *La Saignée* mettant en scène des épisodes de la Commune même. Vraiment, cela fait plaisir de voir sur la scène des gens vrais, pareils à ceux que nous rencontrons dehors, et qui parlent un langage également vrai, pareil à celui que nous entendons chaque jour. Ce sont des ouvriers, il est vrai

des gens du peuple. Nous sommes ici en plein populaire. Mais que diable ! il n'y a pas au monde, que je sache, que les marquis et comtesses de M. Paul Hervieu, que les cosmopolites plus ou moins tarés de M. Bernstein, que les esthètes du sentiment de M. Henry Bataille ou que les héros du lit de M. de Porto-Riche. Il y a le peuple aussi, et les gens comme vous et moi. Il est vrai que nous cadrerions mal avec les inventions dramatiques des illustres auteurs que je viens de nommer. Mais pourquoi d'autres auteurs ne nous mettraient-ils pas aussi à la scène, de temps en temps ? C'est ce qu'ont fait dans *La Saignée*, d'une façon rétrospective, MM. Descaves et Nozière, et même mis à part l'intérêt de leur drame, comme reconstitution d'une époque, — décors, costumes, événements, — et comme peinture de mœurs, cela leur a fourni des tableaux extrêmement réussis. J'occupe déjà tant de pages du *Mercure* que j'hésite à vous raconter le sujet de *La Saignée*. Les journaux l'ont donné tout au long. Vous pourrez vous y reporter. Je veux néanmoins vous donner l'énumération des tableaux qu'elle comporte. L'atelier du vieil ébéniste Mulard, qu'on voit ensuite garde national, puis membre de la Commune, puis prisonnier des Versaillais, puis de retour de la déportation. — Le salon des Duprat, des bourgeois, le père commandant dans une compagnie de gardes nationaux, le fils médecin dans un hôpital. — Une place à Montmartre, le 18 mars 1871, avec le passage d'une foule hurlant à la mort, entraînant au milieu d'elle les généraux Lecomte et Clément Thomas, dont on entend l'exécution dans la coulisse (1). — Une brasserie, où la fille de Mulard retrouve son fiancé qu'on croyait tué à Metz. Les communards, apprenant l'entrée des Versaillais dans Paris, se mettent en marche pour les repousser. — Un parc dévasté à Saint-Germain, ce tableau formant pendant à celui de la place à Montmartre. Des communards prisonniers, conduits par la troupe, sont insultés et bafoués par des cocodettes accompagnées de leurs élégants amis. Presque devant la fille de Mulard, et malgré ses supplications, on entraîne à l'écart son fiancé qu'un ordre prescrit de fusiller. — Le sixième tableau nous transporte en 1880, chez la fille de Mulard, devenue actrice à l'Ambigu. Elle attend le retour de Mulard, déporté, et à qui l'amnistie permet enfin de rentrer en France. Au dehors, c'est toute l'animation du 14 juillet. — Enfin, le dernier tableau, peut-être le plus réussi de tous, frappant de vérité, vivant au possi-

(1) Une chose, dans ce tableau, m'a étonné. Les mêmes émeutiers qui passent pleins de cris pour aller fusiller les deux généraux, quand l'exécution est accomplie reparaissent lents, mornes, sans un mot, comme gênés, honteux de leur action. M. Descaves a certainement travaillé sur des documents ou d'après des relations sûrs. Mais l'attitude qui est donnée à ces gens, dans cette situation, est-elle bien exacte ? Avaient-ils vraiment cette mine ? Je voudrais bien être renseigné. Cela m'intéresse au point de vue humain, uniquement.

ble : un bal public le 14 juillet 1880, sur les boulevards, devant la Porte-Saint-Martin, et le retour du proscrit, haranguant la foule sur sa demande. J'ai bien regretté que ce dernier tableau soit si court. Je le répète : il est étonnant. Il rappelle, par son animation et sa couleur, ce tableau de Renoir qui est au Luxembourg : *le Bal au Moulin de la Galette*. Tout, la danse, les costumes des danseurs et des danseuses, les lampions autour de l'estrade des musiciens, jusqu'à l'air que joue l'orchestre : *Le voilà, Nicolas ah! ah! ah!...*. ressuscite à merveille, devant nos yeux, un coin de cette époque. Il y a toutefois dans ce tableau, qui m'a ravi pour tant de raisons personnelles, une chose qui m'a bien étonné. C'est un sergent de ville qui prend sa part de l'animation, de la joie populaires, se mêle aux danseurs, leur parle, et pour un peu se mettrait à danser avec eux. Je crois, là, que MM. Descaves et Nozière, — lequel des deux, au juste? — ont un peu exagéré. Un sergent de ville a beau être un ancien communard. Il est d'abord un sergent de ville, et, comme tel, toujours plutôt prêt, — je dirai même uniquement prêt, — à faire circuler les gens qu'à faciliter leurs ébats et à plus forte raison qu'à s'y mêler lui-même. C'est le métier qui veut cela, et le métier d'agent de police, — comme ceux qui s'en rapprochent, — met vite sa marque sur l'homme qui le fait. (Je n'aime pas la police et n'en fais pas secret.) Je me le disais en voyant se remuer celui-ci : l'ironie... Mais non, je ne veux pas dire toute l'ironie qu'a évoquée pour moi, dans ce dernier tableau de *La Saignée*, ce sergent de ville invraisemblable.

Les interprètes de *La Saignée* sont parfaits, dans tous les rôles. Eux aussi, ils nous changent de nos grandes vedettes. MM. Jean Kemm, Armand Bour, Damorès, Lorrain, Basseuil, Mmes Blanche Dufrène et Délia, tous enfin ne sont plus des acteurs. Ils sont les personnages mêmes de la pièce.

Et je crois que, de mon côté, voilà aussi une brillante rentrée !

MAURICE BOISSARD.

ART

Exposition Jean Peské (Galerie Devambez). — Exposition de la gravure originale en noir (Galerie Reitlinger). — Exposition de la Société internationale des Aquarellistes (Georges Petit). — Exposition Pierre Brune (Galerie Druet). — Exposition Michel Economou (Galerie Marcel Bernheim). — Exposition de l'Art appliqué à la Femme (Galerie Manzi et Joyant).

L'Exposition **Jean Peské** présente un considérable effort de la part d'un artiste qui compte parmi les meilleurs de la période post-impressionniste. Les trouvailles et les éléments de vérité de l'art des maîtres impressionnistes étant acceptées et développées vers plus de lumière et plus de vérité, il s'agit, pour un chercheur orienté dans

cette voie, qui est excellente (si elle n'est pas de beaucoup la meilleure), de fortifier le dessin et de vérifier les densités de façon à acquérir plus de solidité en gardant autant de légèreté. L'art des Impressionnistes est celui qui est le plus sincère et le plus exact devant la nature que son ambition est de rendre le plus possible dans toute sa complexité. C'est la méthode d'interprétation la moins arbitraire, car c'est celle qui corrige le moins la nature. Il n'est pas facile (bien des stylisations si brusques en sont la preuve) de choisir et d'éliminer parmi les éléments de beauté du paysage. Il n'est pas du tout certain que le but de l'art plastique soit d'atteindre les volumes essentiels sous les apparences, ce qui peut aussi se dire résumer les apparences à ce qu'on en croit l'essentiel. La peinture doit donner les formes, mais elle se doit de transcrire aussi l'atmosphère : la vie colorée de l'ambiance a autant d'importance que la structure des éléments du paysage. Il faut donc tenir le plus grand compte des fluidités, des fugacités, des reflets éphémères, qui sont de la beauté rare, autant qu'on doit s'occuper de la vérité des lignes. Avoir les deux soucis : faire solide et fluide selon les exigences de la nature, c'est l'art même.

M. Jean Peské travaille dans cette recherche. Une série de toiles, de dessins rehaussés, d'aquarelles, d'eaux-fortes, apporte à la galerie Devambez les visions multiples d'un point de côte de la mer provençale. Bormes, le Lavandou avec leurs criques, leurs oliviers, leurs flots bleus apparaissent sous le soleil ardent au temps sec et mat d'hiver, à des instants tendres après la pluie, et ces évocations de vie vraie sont puissantes. Les dessins de M. Peské sont excellents. A vouloir ajouter à l'impressionnisme des vérités de rendu, il a trouvé un dessin à la fois fouillé et concis, très complet, qui lui a donné de belles pages; c'est un admirable peintre d'arbres ; il en saisit toute la vie si variée et les structures si diverses. Cette exposition rencontre un succès légitime qui récompense l'effort d'un travailleur acharné. Jean Peské est aussi un excellent graveur et il est une preuve de plus de l'intérêt qu'il y a à graver pour le peintre, à se confronter à ce difficile métier de l'aqua-fortiste où l'on apprend si bien à noter l'essentiel en gardant la complexité.

§

Est-ce à dire que tous les graveurs sont de grands artistes? l'exposition de la **gravure originale en noir** n'en apporterait pas la preuve. Ce groupe de graveurs a une exposition d'une assez bonne tenue, sans plus. On y voit des artistes assez différents : ainsi M. Friant, dont le faire méticuleux est célèbre, à côté de M. Prouvé, qui grave d'une façon vibrante et emportée. Si l'on cherchait d'après ces deux artistes nancéens à se figurer l'âme lorraine, on aurait au moins deux âmes lorraines à résumer. M. Hallo a des visions fougueuses : il grave cursivement, et énergiquement; M. de Hérain

appuie ; ses études de paysans sont traitées avec conscience et dans le plus menu détail et font fortement image ; notons d'intéressantes Venises de Mme Armington, des portraits à la pointe sèche sérieux de M. Franck Armington, des bois sincères et bien décoratifs de M. Charles Berriat, des vues amusantes de Paris de M. Bouroux, des coins de Bretagne et de Hollande de M. Féau, d'assez bonnes pages de M. Grouiller, les coins de petite ville que traduit bien M. Albert Lechat, les sages et travaillées visions de vieilles pierres de M. Pinet, les animaux de M. Van Muyden. M. Brémont, dans une bonne étude, *les Mégottiers*, nous ramène au naturalisme. Les paysages de M. Michel Cazin sont captivants ; c'est peut-être ce que cette exposition nous présente de plus fort ; une personnalité s'y impose qui interprète logiquement et exactement les choses. M. Le Meilleur est un artiste consciencieux, comme M. Lucien Penat, qui nous montre de bonnes notations de la vie des métallurgistes. Signalons aussi MM. Oudart, René Vincent, Gayac, Gobo, Jouel, Mageon et M. Charles Jonas avec des *Cours de Rohan* très intéressantes. Le catalogue, que presque tous les artistes exposants ont enrichi d'une petite eau-forte, est tout à fait bien présenté.

§

Notre excellent confrère Maurice Guillemot réunit, chez Georges Petit, une armée d'aquarellistes ; ce groupe s'appelle **la Société internationale des aquarellistes**. Il y a là du bon, du mauvais et un peu de pire, mais le bon vaut qu'on s'y arrête. L'ensemble d'une exposition d'aquarellistes est un peu affolant. Tout y brille, les couleurs étincellent et les cadres se précipitent hors des parois en éclats solaires ; c'est le Klondyke. Cet effet est obtenu par de larges cadres guillochés plantés autour de petites aquarelles dont les glaces miroitent. Mais qu'y peut faire le plus sage des présidents ! L'aquarelle s'encadre avec faste et avec excès. Exceptons de cette accusation de luxe inouï Mlle Adour et ses graves paysages, M. Louis Bausil, peintre lumineux des Cerdagnes, qui cette fois s'est exilé en Bretagne, M. W. S. Horton, M. Pavil. M. Ismael Gentz est souvent curieux et son abondant carton contient de jolis orientalismes. M. Cameron Burnside note bien les jardins d'Italie. C'est d'Italie aussi que M. Buyko rapporte des incendies de couleur qui ne sont point sans intérêt. Citons encore Mlle Crépin, Mlle Courboin, M. Dauphin, M. d'Espouy, M. George Horton, miss Keir, M. Lanthe, M. Leverd, M. Rosenstock, peintre de Versailles, M. Vissaguet, Zabeth, etc.

§

Au sortir de ces visions ultra-détaillées on se plairait par contraste aux notations trop stylisées de M. **Pierre Brune** (chez Druet). M. Pierre Brune a du talent, il saisit bien les lignes générales du paysage, mais il abrège trop. Il est audacieux parmi les audacieux

de ce mouvement à la mode qui réduit les arbres à être une tache et une direction. S'élargissant et se scrutant, l'art de M. Pierre Brune gagnera et l'Ecole moderne comptera un bon peintre de plus.

A la galerie Marcel Bernheim, c'est M. **Michel Economou**, avec des paysages de Grèce.

M. Michel Economou est Grec. Il y avait longtemps que le pays de Praxitèle était picturalement en jachère. Les écrivains étaient seuls à nous chanter ses paysages. Les aspects de Grèce de M. Economou sont séduisants, s'ils ne sont pas très spéciaux. Il y a pourtant quelques minutes rares, quelques temps gris, et aussi des coins de villes qui sont traités avec une réelle distinction.

§

Chez Manzi et Joyant une exposition d'**art appliqué à la femme** permet de revoir quelques portraits de Boldini bien choisis parmi les meilleurs, une belle page de Caro-Delvaille. Une brodeuse, Mme Mirval, expose d'intéressants travaux ; il y a beaucoup de bibelots bien choisis, de larges vitrines remplies de jolies menuités. L'exposition est intéressante par son arrangement, qui est très artiste. Peintures à part, c'est ce qu'il y a de plus artiste dans l'exposition.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ALLEMANDES

Marie-Louise Becker : *Die Kinder des Genies;* Dresden, Carl Reissner, M. 4. — Benno Rüttenauer: *Graf Roger Rabutin ;* Leipzig, Xenien-Verlag, M. 4 — G. A. Burger : *Des Freiherrn von Münchhausen wunderbare Reisen und Abenteuer ;* Berlin, Morawe u. Scheffelt, M. 4,50. — Hans Bethge : *Das Türkische Liederbuch ;* Berlin, ib.id, M. 3. — Memento.

Die Kinder des Genies. — Est-ce vraiment un génie, ce Joachim Heinemann, auteur de drames en vers et de poèmes lyriques qui sacrifie tout à sa propre gloire et qui tyrannise sa malheureuse famille ? Mme Marie-Louise Becker a peint un peu comme un grotesque ce représentant d'une vieille formule d'art, attardé dans une époque de réalisme, où il n'a que faire. Dans la petite ville, qu'il habite avec sa seconde femme et ses trois enfants, Joachim Heinemann est un personnage. Il partage la renommée avec un autre écrivain, Ernst Nordmann, tout aussi démodé que lui, mais qui essaye de revernir son nom en pactisant avec les « jeunes ».

Les gens de cette espèce étaient encore assez répandus en Allemagne il y a une vingtaine d'années. C'étaient les épigones de la grande période classique, ceux qui apportaient au public une quatrième mouture de l'idéalisme de Schiller. Aussi fermés à la vie contemporaine qu'incapables de ressentir toute espèce de passion, ils se contentaient de manier avec habileté des mots qui ont perdu leur signification et des formules démonétisées. On vendait leurs ouvrages sous

des couvertures en percaline, aux couleurs voyantes, richement dorées. C'était la mode autrefois, quand la littérature allemande devint « moderne », de tempêter contre ce genre qu'incarnait, si nos souvenirs sont exacts, un certain Baumbach. Dans les premières années de la *Gesellschaft* et de la *Freie Bühne* on retrouvera, nombreuses, ces diatribes.

Mme Becker s'est attachée à peindre avec soin ce type convenu du poète rétrograde. Egoïste et autoritaire, Joachim Heinemann règne dans sa maison en maître absolu. Il exige le silence complet quand il veut se livrer à son inspiration et le moindre bruit le jette dans une rage folle. Son irritabilité devient maladive au moment où il revient de Berlin, après avoir essuyé, avec un nouveau drame en vers, un de ses plus retentissants insuccès. Ses enfants sont les enfants « d'un génie » — c'est là proprement la thèse du roman — et ils ne peuvent être autre chose, ni vivre de leur propre vie. Henri, l'aîné, n'est qu'un reflet de son père et s'il n'était pas mort de la poitrine il se serait probablement effondré sous le poids de sa propre stérilité. Gudrun, la jeune fille, fiancée à Karl Nordmann, le fils du « poète rivial », reste sous le toit paternel et se voit abandonnée par le jeune homme qui, après les premiers déboires, poursuit une féconde carrière artistique. Seul le cadet, Jacob, finira par imposer sa personnalité, triomphant de son père par une œuvre personnelle.

Devons-nous périr par lui? s'écrie-t-il en s'adressant à sa sœur. Devons-nous vivre et sentir avec lui tout ce qui le touche, de telle sorte que notre propre vie n'est plus que celle d'une ombre? Où est ta jeunesse, Gudrun?... Où est la santé de Henri?... Ne vous apercevez-vous pas que nous sommes tous malades de notre père?

Jacob, n'acceptant pas le sacrifice, déserte l'atmosphère de musée qui règne dans la maison paternelle et s'adonne à toutes les séductions de la vie moderne. Il triomphe au théâtre par un grand drame réaliste et épouse ensuite sa principale interprète. La colère du vieil Heinemann est formidable, mais, en fin de compte, les années amenant l'apaisement, il accepte le sacrifice. L'œuvre du fils a détruit l'œuvre du père.

Mais Gudrun, qui volontairement avait renoncé à vivre sa vie, finit elle aussi par conquérir le bonheur, car Karl Nordmann, après de longs détours, revient à elle, trouvant dans la jeune fille allemande la réalisation de ses rêves de jeunesse.

Telle est cette œuvre inégale, où le comique se mêle au tragique, mais où l'auteur de *l'Anneau d'airain* (dont nous avons parlé ici même) a employé avec succès son talent d'observation aigu et sa très grande sensibilité d'écrivain.

§

Graf Roger Rabutin. — M. Benno Rüttenauer s'est fait

une spécialité des récits empruntés aux dix-septième et dix-huitième siècles français. L'atmosphère de son Palatinat natal, patrie de Liselotte, femme du Régent, devait le prédisposer à l'étude de cette époque si abondamment coloriée. Avec une ironie charmante, il nous met en présence du comte Roger Rabutin, ce libertin de qualité, dont les aventures sont aussi surprenantes que peu morales. En face de lui, il campe un père jésuite dont l'extrême indulgence se prête avec grâce à recueillir les confessions de tout ordre. Sur la terrasse de la Bastille, l'entretien de ces deux personnages se poursuit pendant de longues heures et l'auteur trouve là une excellente occasion pour nous montrer qu'il n'ignore rien de notre littérature de Mémoires et qu'il sait agencer les épisodes de façon à leur restituer toute leur couleur locale. Son style même conserve la marque de ses lectures et c'est merveille de l'entendre conter, avec un détachement parfait, les choses les plus délicates et les plus singulières.

Münchhausens Abenteuer. — Les célèbres Aventures du baron de Münchhausen ont été traduites dans toutes les langues, mais on ignore généralement comment est né ce livre singulier qui fixe pour la première fois dans la littérature le type du « menteur » de profession. Pour une réédition du *Münchhausen*, d'après la traduction de Bürger, M. Paul Holzhausen a écrit une notice substantielle qui donne des renseignements précis sur la genèse du roman. Tout d'abord il convient de noter que le fameux baron a véritablement existé ; son domaine se trouve encore aujourd'hui à Rodenwerder, dans la vallée du Weser. Né en 1720, Jérôme de Münchhausen entra comme page au service du prince Antoine de Brunswick. Celui-ci commandait un régiment aux gages de la Russie, où Jérôme devint officier en 1740. Il fit deux fois campagne contre les Turcs et se retira ensuite dans ses terres, où il s'adonnait avec passion au plaisir de la chasse. Après avoir été marié pendant quarante-cinq ans à une dame de Livonie, il épousa en secondes noces une gourgandine qui lui en fit voir de dures. Cela ne l'empêcha pas de conter, avec bonne humeur, jusqu'à un âge très avancé, les aventures les plus invraisemblables dont il se prétendait le héros. Il vécut assez longtemps pour apprendre qu'on avait fait de lui le héros d'un ouvrage publié à Londres en 1785, sans nom d'auteur, et pour en être considérablement indigné.

Gottfried August Bürger n'était donc en aucune façon l' « inventeur » du *Münchhausen*, ainsi qu'on se l'imagina lorsque, quelques années plus tard, il mit en allemand le texte anglais des Aventures. A vrai dire, il y ajouta plusieurs passages de sa composition et refit entièrement le texte, de telle sorte que l'on crut à une amusante mystification, née de la collaboration de plusieurs écrivains de Gœttingue et à laquelle Lichtenberg n'était pas étranger. Mais comment l'écho des récits de Münchhausen parvint-il jusqu'en Angleterre?

Un certain Rodolph Erich Raspe, professeur d'antiquités à Cassel et inspecteur des collections d'art et de médailles de l'Electeur, avait été contraint à prendre la clef des champs en 1775, laissant dans la ville où il était universellement respecté un chiffre considérable de dettes. Il partit pour l'Angleterre, où il vécut longtemps assez misérablement. C'est pour gagner quelques sous qu'il eut l'idée de publier *Baron Münchhausen's narrative of his marvellous travels and campaigns in Russia.*

L'anonymat s'explique par les circonstances particulières qui avaient amené Raspe à quitter l'Allemagne, mais le succès fut immense et, depuis, les éditions de *Münchhausen* se sont succédées. Celle que nous donne M. Holzhausen, et qu'un artiste de Bruxelles, M. de Divéky, a illustrée de dessins des plus amusants, se présente comme un ouvrage de bibliothèque, par la correction de son texte et l'intérêt considérable des éclaircissements qui l'accompagnent.

Das türkische Liederbuch. — Les anthologies de poètes orientaux sont déjà fort nombreuses, mais celle-ci a l'avantage d'avoir été entreprise par un écrivain qui a su s'assimiler à la perfection les images et les idées de l'Orient. M. Hans Bethge connaît à fond la Turquie et la mentalité turque. Il traduit en vers les auteurs qu'il a rassemblés dans ce charmant petit volume édité avec soin par la maison Morawe et Scheffelt, de Berlin. Enfin, il rend hommage à deux précurseurs : Edmond Fazy et Abdul-Halim Memdouh qui ont publié au *Mercure* une *Anthologie de l'amour arabe* et dont les versions en prose l'ont grandement aidé dans son travail. Les adaptations de M. Bethge sont d'un poète ; c'est le meilleur éloge que l'on puisse en faire.

§

Memento. — Une nouvelle revue mensuelle de grand format paraît depuis le mois dernier à Leipzig. Elle s'intitule *Die weissen Blaetter* et publie en tête de son premier fascicule un programme qui ne manque pas d'audace. « Après trente ans de littérature nouvelle nous nous trouvons en présence de ce fait que nous avons beaucoup de livres et pas une seule œuvre. Bien des choses ont été essayées, rien n'a été résolu ; on a commencé beaucoup de choses, mais on n'en a fini aucune. Il y a une étroitesse singulièrement oppressante dans toutes ces tentatives qui ont vieilli en une nuit. Ce qui paraissait être de la passion n'était qu'une grimace ; la pensée devenait le lieu commun, le sentiment de la sensiblerie. Comme tout cela est devenu rapidement historique, n'ayant été que passager ! » Cet éreintement dans les règles s'accompagne d'un hommage aux maîtres de la génération précédente, Bahr, Hauptmann, Wedekind, Dehmel, George, Altenberg. Mais ceux-là tiennent-ils véritablement une place dans l'esprit de la jeunesse d'aujourd'hui ? Cette place n'est-elle pas plutôt occupée par Flaubert, Dostoïewski et Whitman ? La littérature qui vient, poursuit le manifeste, devra avoir moins de prétentions que celle qui s'en va. « Elle se soumettra à

l'ordre universel et cherchera à s'accommoder de l'ensemble ; elle sera une littérature de débutants sans éloquence ; elle travaillera avec ardeur sans vain bavardage ; elle ne sera nullement sociale, mais fraternelle ; elle n'aura pas de tendances messianiques, mais elle sera pieuse au sens traditionnel ; elle ne découvrira pas de sujets qu'elle annoncera à coups de fanfare ; elle sera expressive et simple et ne tombera pas à genoux devant les âmes compliquées, mais elle adorera le miracle des âmes simples. » Il y en a toute une page sur ce ton-là. Nous acceptons l'augure de cette profession de foi de simplicité qui n'est encore réalisé que partiellement par les premiers collaborateurs des *Weisse Blaetter*. Citons parmi eux MM. Carl Sternheim, Rudolf Borchardt, Herbert Eulenberg, Franz Blei, Walter Krug, Paul Merkel, etc. En tous les cas, cette nouvelle entreprise est intéressante à signaler comme une réaction contre les poncifs de la *Neue Rundschau* et les auteurs de la maison S. Fischer.

Das literarische Echo (15 octobre) contient une étude de M. F. Schotthœfer sur la jeune critique française. L'auteur croit pouvoir discerner l'abandon complet de la critique objective, alors que l'individualisme triomphe partout. « Jules Lemaître fut le théoricien et le seul grand praticien de la critique impersonnelle. Lui et Faguet (!) sont les pères de la jeune génération. On ne saurait cependant parler d'une école. Lemaître et Faguet sont ce que l'on peut imaginer de plus personnel en la matière, l'un dans l'imprévu de sa veine impressionniste, l'autre dans l'utilisation pleine d'esprit de son savoir considérable. » En fin de compte, pour M. Schotthoeffer, la critique est affaire de sensibilité : sensibilité chez l'auteur et sensibilité chez le censeur qui juge l'œuvre de celui-ci.

Dans les *Süddeutsche Monatshefte* (octobre), M. J. Hofmiller, qui avait jugé très sévèrement la pièce de circonstance que Gerhart Hauptmann prétendait consacrer aux événements de 1813, s'en prend avec rigueur à un « Lohengrin » dont « l'auteur des Tisserands » vient de publier le texte. L'article de M. Hofmiller est fait presque exclusivement de citations à l'appui desquelles il relève des fautes de goûts, des fautes de syntaxe, une fausse sensibilité et une lamentable platitude. « Lisez, lisez, lisez ! c'est là votre Hauptmann ! le voilà, votre poète ! Voyez-le comme il travaille ! Vous connaissez le sujet qu'il traite, vous pouvez le juger ! Il faut que vous le jugiez ! » M. Hauptmann a maltraité une légende allemande, et personne n'ose le blâmer comme il le mérite.

Dans *Hochland* (octobre), M. Bernhard Achtermann étudie l'œuvre du romancier Heinrich Federer, qui s'est acquis une place à part par l'étude des sujets religieux. Le professeur Spahn se demande dans une étude fort brillante ce que c'est que la démocratie. L'art des Bénédictins sert de thème à M. Conrad Weiss qui analyse un ouvrage italien : *la Cripta di Monte Casino*. La reproduction de plusieurs peintures de l'école de Beuron illustre le texte.

Au sommaire de la *Güldenkammer* qui, pour sa nouvelle année, a réduit son format (octobre), mentionnons un article de M. Hausenstein sur le peintre Wilhelm Trübner, qui n'est pas un inconnu pour le public français ; des impressions de Norvège de M. Oscar A. H. Schmitz.

Dans *Maerz* (4 octobre), M. W. Ostermayer se plaint de la déplorable

manie qu'ont les Berlinois de donner des noms français à leurs lieux de plaisir. Tout y est à l'instar de Montmartre et aucun établissement moderne ne saurait se monter qu'il ne choisisse pour enseigne un nom déjà plus ou moins connu à Paris. Mais peut-il en être autrement au pays de l'instar ?

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Algar Labouchere Thorold: *The Life of Henry Labouchere*, 18 s., Constable.— Lord Newton : *Lord Lyons, a Record of British Diplomacy*, deux volumes avec portraits, 30 s., Edward Arnold. — Estelle W. Stead : *My father, personal and spiritual reminiscences*, 10 s., Heinemann. — Lewis Melville : *The Life and Writings of Philip Duke of Wharton*, 16 s., John Lane.— Francis Warre Cornish : *Jane Austen*, 2 s., Macmillan. — William Austen-Leigh et Richard Arthur Austen-Leigh : *Jane Austen, her Life and Letters, A Family Record*, 10 s. 6 d., Smith Elder. — T.-H.-S. Escott : *Anthony Trollope. His Work, Associates and Literary Originals*, 12 s. 6 d., John Lane.— Edward Thomas : *Algernon Charles Swinburne, a critical Study*, 7 s. 6 d., Martin Secker.— John Drinkwater : *Swinburne, an Estimate*, 5 s., Dent. — Memento.

La saison de librairie s'est ouverte en Angleterre avec une profusion d'ouvrages de tous genres qui a quelque chose de désespérant pour un chroniqueur disposant seulement de quatre pages chaque quinzaine. Nous sommes donc contraint d'être bref et de nous contenter de courtes appréciations pour des livres qui exigeraient de longs articles. Cette fois, nous parlerons sommairement de quelques biographies.

On fait une consommation énorme de biographies, en Angleterre. Le public paraît friand de ce genre de lecture qui, à vrai dire, est souvent beaucoup plus intéressant que les romans. La réalité n'est-elle pas, en effet, plus passionnante que la fiction ? Toutes ces biographies n'ont pas une égale valeur, et quelques-unes sont fort au-dessous de l'idéal que préconisait, il y a quelques années, Mr Edmund Gosse, lui-même un maître biographe. Rares sont celles qui présentent un portrait exact de l'homme, qui le dépeignent sans flatterie, qui racontent son existence sans ménagements. Trop souvent, à cause d'un excessif respect des convenances, le portrait est défiguré, perd ses traits caractéristiques, comme ces photographies trop retouchées qui sortent des ateliers des grands photographes. Il faut de l'art pour la biographie, et le biographe doit être un artiste à la « patte » souple et vigoureuse. Mais nous n'avons pas le loisir de nous attarder à des critiques de détail.

Dans un volumineux ouvrage de cinq cents pages, Mr Algar Thorold a très habilement retracé **The Life of Henry Labouchere**, et voilà justement le livre sur lequel on voudrait s'étendre sans réserve. La personnalité d'Henry Labouchere, de « Labby », comme on l'appelait, est des plus curieuses, et son rôle politique a été des plus importants : Mr Thorold l'a très bien fait ressortir. Le

fondateur de *Truth* était d'origine française, d'une famille de huguenots réfugiés en Hollande, où elle acquit une fortune énorme, par bonheur pour le Labouchere qui nous occupe. S'il était né sans argent, on se demande ce que serait devenu ce joueur prodigue, ce fantaisiste ennemi de toute autorité, de tout faux-semblant,de toute hypocrisie. On lui prête une quantité innombrable de bons mots, de rosseries, mais ce n'est pas seulement par là qu'il nous intéresse. Diplomate d'abord, journaliste ensuite, membre du Parlement jusqu'en 1905, où il renonça à se représenter devant les électeurs pour aller terminer en paix ses jours dans sa villa des environs de Florence, Henry Labouchere n'occupa jamais de position officielle de premier plan, ce dont il éprouva, du reste, une certaine déception. L'inimitié qu'avait à son égard la reine Victoria empêcha Gladstone de le prendre dans un de ses ministères, et de lui accorder même, par compensation, l'ambassade de Washington, mais ce millionnaire qui tourna le dos à son monde, à l'aristocratie de nom et d'argent à laquelle il appartenait, pour vivre en compagnie d'acteurs, d'écrivains, d'artistes, et pour soutenir de toute son activité le parti radical anglais, cet homme opulent exerça sur l'opinion publique une influence incroyable et il fut redouté de tous ceux qui ne partageaient pas ses vues. Sa franchise, rendue facile par son indépendance, ravissait les uns et affolait les autres. De nombreuses anecdotes égaient les pages du volume, et, entre autres passages d'importance politique, il y faut lire la correspondance entre Labouchere et Chamberlain (celui-ci radical, alors) au sujet du Home Rule, en 1885. Bien des points obscurs s'y éclairent, et l'on voit la perspicacité de « Labby » aux prises avec le manque de clairvoyance de « Joe ».

Tout ce livre est à lire, de même qu'il faut lire aussi les deux volumes que lord Newton a consacrés à **Lord Lyons**. Ce sont là des chapitres palpitants d'histoire contemporaine. Lord Lyons était ministre à Washington lorsque éclata la guerre de Sécession; il se trouva ambassadeur à Paris pendant la guerre franco-allemande, et il y resta jusqu'à sa mort, en décembre 1887, quand lord Lytton lui succéda. On ne peut s'empêcher d'admirer cet homme qui sut conserver tout son sang-froid et son bon sens, dans des moments fort délicats, où les gouvernements mêmes paraissaient s'énerver outre mesure. Son imperturbabilité est déconcertante, et ses jugements impartiaux et objectifs sont non moins étonnants. Il fut apparemment le diplomate modèle, et le temps lui a donné raison, en ce qui concerne les relations de la France avec l'Angleterre, tout au moins. Lord Newton a rédigé admirablement ces deux volumes; il fut à l'ambassade de Paris sous les ordres de Lord Lyons et il a su apprécier excellemment la personnalité de son ancien chef et le rôle d'intermédiaire pacificateur qu'il joua avec tant de succès.

Encore une biographie que l'on aimerait commenter longuement. Celui que Miss Estelle W. Stead appelle **My Father**, William T. Stead ou Stead tout court, disparut dans le naufrage du « Titanic ». Il avait 63 ans. Il fut un journaliste d'une extraordinaire activité. Depuis le jour où il devint rédacteur en chef de la *Pall Mall Gazette*, il fut mêlé à tous les événements contemporains, et il s'en occupa souvent « comme une corneille qui abat des noix ». Il commit des gaffes extraordinaires qui l'auraient « coulé » à tout jamais en France, mais il était convaincu d'avoir toujours Dieu pour associé, et avec cela on se permet tout. Le portrait que fait de lui sa fille est respectueusement filial; il aurait fallu autre chose. Son Bureau Julia et ses communications avec l'au-delà témoignent d'une crédulité qu'on eût jugée ici ridicule. Mais cet homme, avec qui on différait sur toutes les questions possibles, cet impulsif, cet hurluberlu, était d'une touchante bonté et savait se faire aimer de quiconque l'approchait.

C'est d'un hurluberlu en perruque, **Philip Duke of Wharton**, que Mr Lewis Melville retrace l'existence dans un livre pour lequel il a pu utiliser un grand nombre de précieux documents inédits. Comme beaucoup d'autres personnages célèbres, la vie du noble duc fut courte; mais en trente-trois ans que d'avatars, que de folies! Pour mener une existence pareille, il faut un génie spécial, et de cette romanesque carrière, Mr Lewis Melville a fait un récit précis et captivant.

Voici encore une monographie sur une femme, dans l'excellente série des **English Men of Letters**, c'est la quatrième avec Fanny Burney, Maria Edgeworth et George Eliot; un volume sur Mrs Gaskell est annoncé, et ce ne sera pas tout sans doute, car il manque au moins Charlotte Brontë et Christina Rossetti. Dans le livre de Mr F. W. Cornish se trouve rassemblé tout ce que l'on peut actuellement savoir sur **Jane Austen**, et la partie critique, où sont examinés les romans, démontre que l'auteur éprouve une parfaite sympathie pour son sujet, et avec juste raison. Jane Austen est morte en 1817; c'est en 1870 qu'on s'occupa de sa vie pour la première fois et c'est tout récemment que ses arrière-petits-neveux ont réuni en un seul ouvrage : **Jane Austen, Her Life and Letters, A Family Record**, toute la documentation accessible sur l'auteur de *Pride and Prejudice*. Elle vécut tout à fait à l'écart du monde littéraire de son temps, ne cherchant pas de joie en dehors des affections familiales. Sa renommée a grandi lentement; il semble bien qu'elle soit désormais établie.

Anthony Trollope est aussi un exemple de ces réputations qui renaissent après une éclipse parfois longue. Cet auteur qui, depuis sa mort, en 1882, était tombé dans l'oubli, reprend une vogue nouvelle.

On le rapproche de Miss Austen, avec qui il a beaucoup de points communs ; on place en haute estime ses romans hier encore dédaignés. La place nous manque pour expliquer pourquoi et comment, mais Mr T. H.S.Escott le dit excellemment dans son ouvrage : **Anthony Trollope : His Work, associates and Literary originals.**

Il est douteux que nous ayons jamais une biographie officielle de Swinburne ; sa vie, du reste, ne fut marquée d'aucun incident considérable, sauf sa téméraire baignade à Fécamp, que Mr Gosse raconta naguère. Toutefois son œuvre offre matière aux commentateurs : nous signalons brièvement deux volumes récemment parus : **Algernon Charles Swinburne, a critical Study,** par Mr Edward Thomas, qui donne là une étude très remarquable, et **Swinburne, an Estimate**, par Mr John Drinkwater, qui loue avec une intelligente compréhension le poète qu'il admire.

Memento. — *The Edinburgh Review* publie un article de Mr Edmund Gosse sur la fondation de l'Académie Française. On sait que Mr Gosse, à qui le ministre des Affaires étrangères vient de donner d'emblée la rosette d'officier de la Légion d'honneur pour les services qu'il a rendus aux lettres françaises en Angleterre, on sait que Mr Gosse a réussi à fonder une Académie Anglaise sur le modèle de la nôtre, et que préside lord Morley, qui est à la fois un illustre homme d'Etat et un admirable écrivain. Il suffit de lire cet article, où l'auteur a puisé, entre autres sources, dans le charmant ouvrage de notre ami Emile Magne sur *le Plaisant Abbé de Boisrobert*, pour se rendre compte que, mieux que nul autre, Mr Gosse devait réussir cette expérience difficile. Ces pages spirituelles résument parfaitement les avatars par où passèrent les réunions de Conrart et présentent très finement les personnages qui contribuèrent à la fondation de l'Académie Française. Ce numéro contient aussi des études de J. Holland Rose sur la dernière campagne de Napoléon en Allemagne, d'Orlo Williams sur les romans de d'Annunzio, de A.-L.-W. Mason sur Henry Labouchere, de Hugh S. Elliot sur le Triomphe du matérialisme scientifique, etc.

The Quarterly Review étudie surtout des problèmes sociologiques et politiques, des questions d'économie politique et d'histoire ; les articles littéraires sont ceux de Mr Ezra Pound sur les Troubadours et de Mr Algernon Cecil sur lady Shelley. Le professeur Hermann Oncken, d'Heidelberg, expose l'état de l'Allemagne sous Guillaume II, et lord Cromer étudie le développement économique et les impôts aux Indes.

Poetry and Drama est l'organe trimestriel d'une génération de poètes remarquablement doués. Cette fois, le mouvement futuriste y est exposé, avec des exemples, et il est assez piquant de voir de quel autre futurisme se réclament ces jeunes auteurs anglais. Outre les extraits de poésie de Buzzi, Marinetti et Palazzeschi, habilement traduits par Harold Monro, et le manifeste futuriste, on peut lire ici un curieux *Foreword to the Book of Arep,* imprimé en capitales grasses entremêlées d'ornements bizarres, et

des études et appréciations de Lascelles Abercrombie, de H. Caldwell Cook, de John Cournos, de sir Ronald Ross, de Victor Plarr, des chroniques d'Ernest Rhys et de F.-S. Flint, celle-ci fort bien informée des choses de France.

Dans ses plus récents numéros, *The Bibelot* réimprimait l'essai d'Arthur Symons sur la poésie de Robert Bridges, et l'étude que celui-ci, maintenant poète lauréat, a consacrée à Mary Coleridge et à ses poèmes. Dans les numéros prochains, paraîtront trois essais de Charles Lamb et le dernier chapitre de l'Hydriotaphia, de sir Thomas Browne.

The Athenæum donne une étude critique sur Henri Labouchere; *The Academy* sur Gobineau et un poète oublié, Charles Wells; *The Nation*, sur la Bataille de Leipzig et sur Diderot.

Fortnightly Review (Septembre) : *The Plays of Granville Barker*, par P. P. Howe; *Emile Verhaeren*, par H. B. Samuel; *Charlotte Brontë*, par A. Ralli; *Moussorgsky's operas*, par E. A. Baughan. (Octobre): *Don Quichotte et Hamlet*, par George Brandes; *Mes relations avec Darwin*, par Henri Fabre; *Mr. Galsworthy as dramatist*, par P. P. Howe.

The Nineteenth Century (Octobre): *Denis Diderot*, par Francis Gribble; *Humour*, par Miss S. Macnaughtan; *The Meaning of Memory*, par W. S. Lilly; *The Collapse of the Catholic Revival*, par le Rev. A. H. Z. Clarke.

The World's Work (Octobre) : un article sur les travaux de l'Institut Pasteur, par le Dr L. K. Hirshberg, une étude sur l'œuvre du sculpteur Naoum Aronson.

The Bookman (Septembre) est un numéro spécial sur Bernard Shaw avec une étude et de nombreux portraits. (Octobre) : numéro double d'automne, avec la suite de l'étude sur Shaw, un article illustré sur H. Fabre l'entomologiste, et un long essai sur George Borrow, avec de nombreux portraits.

The English Review, brillant numéro auquel W. W. Gibson, Ernest Blake, J. D. Symon ont donné de bons vers, et qui contient des articles, essais, nouvelles et fantaisies, par Arnold Bennett, Eden Phillpotts, Warrington Dawson, Mrs. Wells, Austin Harrison, etc.

The Cornhill Magazine publie un poème inédit de Robert Browning, et un très captivant article de Mrs Frederika Macdonald, qui fut élève de M. Heger à Bruxelles et indique ici d'après son expérience personnelle ce qui est fait et ce qui est fiction dans le portrait qu'a tracé de lui Charlotte Brontë.

The New Freewoman se dénomme revue individualiste et il n'y a guère que des hommes qui y collaborent, bien que — ou parce que — c'est une femme qui dirige ce périodique. Il y paraît une traduction des *Chevaux de Diomède* de Remy de Gourmont, et des articles d'Ezra Pound, Richard Aldington, Allen Upward, etc.

La Collection Tauchnitz arrive à publier en même temps qu'ils paraissent en Angleterre les meilleurs romans des auteurs à succès; voici par exemple: *The Passionate Friends*, par H. G. Wells; *The Perfect Wagnerite*, par G.B. Shaw; *The Unworthy Pact*, par Dorothea Gerard; *Thorley Weir*, par E. F. Benson; *The Regent*, par Arnold Bennett; *The Way of*

Ambition, par R. Hichens; *Man and Superman*, par Bernard Shaw; *An Average Man*, par Robert Hugh Benson; *Way Stations*, par Elizabeth Robins, etc.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Charles Vellay : *L'Irrédentisme hellénique ;* Perrin, Paris. — G. Drakikis : *Lefkôma tôn Dodékanisón*, Rhodes. — Agathangelos Xirouhakis : *O Kritikos Polémos ;* Imp. du Lloyd, Trieste. — N. P. Eleftheriadis ; *Méléti mousoulmanikou Dikaiou;* Salpinx, Mitylène. — Spyros Melas : *Polemikai Selides ;* Fexis, Athenes. — Petros Vlastos : *Kritika Taxidia ;* Athènes. — Nikos Santorinæos : *O Angelokroustis tôn Karaviòn ;* Hermès, Smyrne. — Vassos A. Hiliopoulos : *Os tôn thanato ;* Athènes. — Memento.

A mesure que la Turquie se dégage du désastre et récupère un reste de vigueur, elle revient à sa tactique séculaire d'atermoiements et de duplicité. Tactique essentiellement orientale et byzantine, qu'une véritable volonté de résurrection dans le sens moderne lui commanderait d'abandonner. Tactique grecque également par force, mais que le génie d'un Venizelos avait paru répudier. Peuple numériquement inférieur en nombre dans l'empire où ils règnent, les Turcs, en se réclamant de l'idée nationale ottomane lors de la révolution constitutionnelle, sont restés impuissants à séparer cette idée de l'impérialisme islamique.

Dès qu'il s'agit de **l'Irrédentisme hellénique**, l'orthodoxie grecque prend une attitude analogue et vient appuyer de toute la force d'une tradition religieuse la revendication ethnique. La récente proclamation d'un roi, qui continue par son titre l'impériale lignée des Constantins, renforce singulièrement, au lendemain d'éclatantes victoires, l'affirmation d'une conception politique qui ne veut pas triompher en dehors de la religion. De là les grosses difficultés d'une entente équitable, à l'heure que la Grèce annexe des pays ottomans, en majorité peuplés d'Hellènes, il est vrai, mais où l'Islamisme a aussi des droits à défendre. Et puis, jusqu'à une époque très récente, les Turcs avaient garanti l'intégrité des privilèges de l'Hellénisme, en reconnaissant au Patriarcat œcuménique une sorte de pouvoir temporel dans l'Empire. Ainsi le Christianisme orthodoxe put conserver sa cohésion et fut constitué administrativement comme un état dans l'état. L'hégémonie du Patriarche de Constantinople couvrait les Slaves eux-mêmes ainsi que les Valaques, perpétuant ainsi les prérogatives impériales de l'Hellénisme. Mais à partir du moment que les Bulgares commencèrent à s'armer du principe des nationalités pour faire valoir leurs propres prétentions dominatrices, la tradition religieuse dut fléchir. Seuls, Serbes et Roumains lui demeurèrent fidèles, et il est curieux de voir aujourd'hui qu'ils deviennent les meilleurs alliés de la Grèce. Ils sont seuls, en effet, dans les Bal-

kans, à n'être pas hantés du songe impérialiste de Byzance. En revanche, les grandes victoires bulgares de la première guerre balkanique ne nous ont-elles pas un moment laissé entrevoir qu'un nouveau tsar Siméon pourrait être prochainement couronné à Constantinople? Quelle angoisse dut étreindre à cette date tous les cœurs hellènes ! Les événements, depuis lors, ont tourné de telle sorte que la Turquie a pu s'affermir dans sa capitale, qui est restée grecque plus qu'à moitié, et qu'après avoir avantageusement liquidé son litige avec la Bulgarie elle se retourne vers la Grèce, en lui réclamant des avantages équivalents à ceux qu'elle concédait jusqu'alors aux Hellènes ottomans. La voilà qui fait valoir une sorte d'irrédentisme mahométan dans les territoires récemment annexés par la Grèce, et elle prétend y administrer ses vakoufs à la façon dont les Hellènes de l'Empire étaient autorisés à administrer leurs biens de communautés.

De quelque façon que se résolve le conflit, le seul fait qu'il existe devrait suffire à démontrer aux deux parties la nécessité d'une entente étroite. En dehors des conquêtes récentes et des pays actuellement occupés par la Grèce, il sera longtemps malaisé de faire exactement la part de l'Hellénisme en territoire turc. L'irrédentisme grec ne peut pas aller jusqu'à vouloir restaurer demain la domination hellénique sur des contrées où l'élément musulman ou allogène représente les deux tiers de la population, et le rêve de s'établir un jour à Constantinople est de ceux qu'il ne convient pas d'avouer trop tôt.

Avec ce qu'elle est dès maintenant en droit d'acquérir, la Grèce peut travailler utilement à sa grandeur et à sa prospérité, loin des fumées d'un impérialisme dangereux.

Il est heureux que M. Charles Vellay nous ait mis sous les yeux les documents qui établissent la réalité des droits de l'Hellénisme sur les pays qu'il ne cesse de revendiquer comme siens ; il en est pourtant quelques-uns, comme certaines parties de l'Asie-Mineure et la Thrace elle-même, qu'il ne peut chercher à se faire attribuer sans provoquer pour lui-même les plus terribles répercussions. Du moins était-il hautement utile de montrer que les mémoires, placets, suppliques et réclamations de tout ordre, adressés aux Puissances par les populations grecques des territoires ottomans, sont l'expression spontanée d'un vœu unanime de résurrection nationale. Et cette unanimité a quelque chose d'émouvant. Par malheur, il est tels endroits où la Turquie et la Grèce sont condamnées à rester enchevêtrées l'une à l'autre. Le plus simple, pour elles deux, ne serait-il pas dorénavant de faire alliance ?

Ah ! pourquoi le beau rêve d'une confédération balkanique a-t-il dû s'écrouler sitôt, ce rêve qui fut celui de tous les grands hommes d'Etat hellènes, depuis Capo d'Istria jusqu'à Tricoupis? Impérialismes ! Un homme d'Etat serbe, M. Mijatovitch, disait à ce propos, en

1910 : « Leur intérêt mutuel impose aux Etats des Balkans le devoir de se grouper et de former une ligue. Mais si les Grecs croient que, par ce moyen, ils ressusciteront l'empire de Byzance, si les Turcs espèrent reconstituer l'ancien Empire ottoman, si les Bulgares rêvent de reconquérir le pays de leurs tsars et si les Serbes veulent pousser jusqu'à la mer Egée, et jusqu'à l'Adriatique, il vaudrait mieux ne pas former du tout cette confédération, laquelle, accompagnée de telles visées, de telles espérances et d'arrière-pensées, porterait en elle-même un germe de mort. »

Les événements de cette année n'ont que trop prouvé le bien fondé de telles prévisions. Nous ajouterons que les Etats balkaniques ne nous semblent pas pouvoir prospérer en dehors d'une solide entente. Malheureusement, ils semblent devoir se diviser pour longtemps en deux groupes hostiles. Puissent, s'il en est ainsi, ces deux groupes garder au moins quelque cohésion dans leur propre sein !

Emietté, morcelé, mutilé, l'Hellénisme, on le sait, ne fut pas annexé d'un seul coup à l'Empire ottoman. De ce fait, le traitement appliqué par les vainqueurs à chacun de ses tronçons fut assez différent. En Epire, les villages ont été confisqués aux paysans à une époque toute récente. Dans les dix îles de l'Archipel, Symé, Calymnos, Kassos, Carpathos, Astypalaia, Castellorizon, Télos, Patmos, Halki, Icaria, le gouvernement resta jusqu'en 1860 aux mains des habitants, moyennant un léger tribut. Depuis lors, les privilèges des insulaires, accordés en récompense de leur neutralité à l'époque du siège de Rhodes sous Soliman Ier, ont été progressivement diminués.

L'Album des Douze îles, publié à Rhodes par les soins de M. Drakidis, offre à ce propos une matière des plus captivantes, tant au point de vue historique et ethnologique qu'au point de vue social. Au moment que l'Italie prétend s'y installer à demeure, il n'est pas mauvais d'avoir, en ce qui les concerne, quelques renseignements précis appuyés d'illustrations démonstratives.

Naturellement il est des sources d'investigation moins succinctes. Au regard de la Crète, l'île héroïque, **La Guerre Crétoise** (1645-1669), volume publié à Trieste par l'archimandrite Agathangelos Xirouhakis, curé de l'église grecque de Venise, nous offre les poèmes helléniques d'Anthime Diakroussis et de Marinos Zane. Ces deux poèmes avaient paru pour la première fois, le premier en 1667, le second en 1710. Ils célèbrent les exploits des Turcs et des Vénitiens au cours de la longue guerre qui les mit aux prises et qui donna, après une lutte acharnée, la victoire aux Ottomans. Dans une savante introduction, l'éditeur s'efforce d'éclaircir les causes de cette guerre, qui devait coûter si cher à la Crète. Aiguillonnée par la souffrance, et fière d'une culture rajeunie, que le joug de Venise n'avait

point empêché de prospérer, comme en témoigne le Théâtre patiemment mis au jour par l'érudition de M. Sathas, la grande île ne s'abandonna pas un seul instant. Dépeuplée, ruinée, elle maintint sa révolte obstinée et l'on peut dire que l'Hellénisme entier lui doit, autant qu'à l'Epire, son salut.

Çà et là, sur le sol redevenu grec, sont installées des propriétés musulmanes, et c'est une tâche ardue pour le légiste d'aujourd'hui que de démêler fil à fil le trouble écheveau des droits de chacun, tel que des siècles d'ottomanisme les ont enchevêtrés. L'ouvrage récent de M. Eleftheriadis : *Etudes de Droit musulman, de législation ottomane et de droit chrétien en Turquie*, y aidera grandement.

La littérature doit ici nous intéresser davantage. Avec l'écrivain vibrant et coloré qu'est M. Spyros Melas nous revivons, étape par étape, les épisodes glorieux de la campagne de Macédoine. Ces **Pages de guerre** débutent avec l'offensive grecque en territoire ottoman et nous mènent triomphalement, à travers mille détails vus et vécus, de Sarantoporos à Yanitsa et de Sorovitch à Salonique. Il y a là de magistrales descriptions des lieux et des gens, des réflexions sur les événements auxquels l'histoire future devra se référer. Une atmosphère chargée de poudre soulève les mots, les gonfle de vie ardente.

En voyageant pour contenter son rêve d'artiste, Pétros Vlastos, qui, sous le pseudonyme d'Ermonas, concrétisa naguère dans *Argo* les chaudes colorations de sa vision poétique et cosmopolite, nous emmène loin des scènes tragiques de la guerre.

Le philosophe poète et le styliste que nous connaissions par maintes études publiées au *Noumas* reparaît avec toutes ses puissantes qualités dans les **Voyages critiques**, et tout d'abord en ce nouveau livre c'est une joie profonde que de fuir avec l'auteur au pays enchanté du *Cachemire*, dont son verbe particulièrement évocateur excelle à transformer les merveilles. Peut-être, en sa richesse même, la phrase manque-t-elle un peu d'émotivité; mais la beauté rachète tout.

Un Krystallis qui serait allé à l'école de Carcavitsas, tel nous apparut M. Nicos Santorinéos, dont nous avons eu précédemment l'occasion de signaler les mérites à propos de poèmes rustiques et de récits marins, pleins de grâce discrète et de fine sensibilité. M. Nicos Santorinéos semble devoir triompher dans les choses simples; mais le nouveau conte qu'il nous offre à propos de **Navires** a peut-être le tort de s'éparpiller quelque peu. Une construction plus serrée eût augmenté l'effet tragique des détails empruntés à la vie maritime, et il eût sans doute mieux valu que l'auteur s'abstînt de chercher à donner à son dénouement une allure allégorique. Mais c'est là une tendance assez générale chez les Grecs, et M. Santorinéos a trop de qua-

lités réalistes pour ne pas nous donner quelque jour un vrai chef d'œuvre.

Le style de M. Vassos Hiliopoulos est plus attachant et plus souple. L'auteur de **Jusqu'à la mort**, roman d'un sensitif, doit aimer d'Annunzio, ce qui n'est pas un mal; mais il est enclin à mêler à la vie quelque littérature. Il tire de là un art qui n'est pas sans grâce; mais notre époque se tourne si violemment vers l'action que la fumée poétique des songes immobiles et sensuels s'évapore loin de nos âmes. M. Hiliopoulos conte avec lyrisme, et l'on peut attendre de lui de fortes œuvres.

Memento. — *Le Rédacteur en chef*, satire en trois actes, de M. Tangopoulos, vient de paraître en volume. C'est une excellente comédie de mœurs où l'auteur des *Chaînes* semble avoir concentré toutes ses qualités de réalisme philosophique, de mouvement et d'observation aiguë. Ce ne sont pas seulement les milieux journalistiques qui revivent dans cette pièce, avec leurs travers prétentieux, mais toute la société d'aujourd'hui. Nous aurons sans doute l'occasion de l'analyser plus au long. En même temps, nous rendrons compte de diverses œuvres de théâtre récentes, notamment de *Fiorella*, le nouveau drame social de M. Pandelis Horn, et de *la Passion secrète*, de M. Dorikos.

Ont paru à la Bibliothèque Fexis *les Premières Etudes critiques* du grand poète Kostis Palamas, qui excitent une vive curiosité, et la suite des œuvres d'Emmanuel Roïdis, en même temps que *l'Ethique* de Spinosa et *le Libre arbitre* de Shopenhauer traduits, la première par Coundouriotis le second par Polyméris.

Signalons vingt poèmes de M. Joseph Raphtopoulos intitulés *Vie et Amour*, dans le ton des chants populaires et qui font augurer brillamment de leur auteur, quoi qu'il faille en pareille matière se défier du pastiche. Signalons également *l'Edition poétique mensuelle*, où collaborent Kostas Tournaris, N. Lapathiotis, Simiriotis, Cléon Paraschos, Léandros Palamas, ce dernier avec une admirable adaptation de John Keats, *Ode à une urne grecque*.

Panathinaia de septembre donnent une intéressante étude de M. Eleftheriadis sur *l'Equilibre dans l'Adriatique* et reproduisent d'anciennes pages du poète thrace Vizyinos : *la Mendiante; Pinacothiki* commence une étude sur *Theotokopoulos*, alias Le Greco, signée de De Viazis. La Grèce n'oublie rien de ses gloires. Elle a raison.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

LETTRES RUSSES

Les Poètes. Futurisme. Akméisme. Adamisme, etc. — Le Symbolisme, qui est une véritable phase, une étape nécessaire de l'esprit humain, et non point, comme on affecte de le croire, un simple mouvement de transition, offre un spectacle bien curieux. Après des années de lutte, et lorsqu'en toute confiance il reposait ses garanties sur l'avenir, la jeunesse, sous divers prétextes, lui

tourne le dos. Il n'est plus question aujourd'hui que d'en finir avec la vieille école, et, pour employer un terme bien en rapport avec les mœurs mercantiles introduites de toutes parts : de la liquider. Soit, c'est un désir légitime et conforme aux aspirations enthousiastes d'une génération à qui la science et la vie ont ouvert des horizons inconnus à ses devanciers. Cependant, n'oublions pas que l'effort réalisé, c'est à l'esprit de culture que nous le devons, et, si école il y eut dans le cas du Symbolisme, ce fut pour le moins celle de très hautes individualités. L'une des vertus principales qu'on y enseignait était la patience dans le labeur, ce que l'Italien de jadis appelait : *l'onestà.*

Toutefois, à côté des arrivistes, il y a les initiateurs. Le Futurisme lui aussi correspond à une époque intéressante de l'Art moderne, et l'on peut répéter après Goëthe, que n'effrayaient pas les luttes orageuses du romantisme : Laissez le moût fermenter, il donnera du vin. Le fait que l'opinion publique soit entrée violemment dans le débat, quand bien même les esprits supérieurs se contentent d'observer et de donner leur approbation aux coups vigoureusement portés de part et d'autre, est tout à l'honneur de cette jeunesse exaltée. Au fond, qu'elle se passionne et soit partiale envers ce qui l'occupe — tout est là, puisque c'est à ce prix seulement que l'on découvre sa voie.

En attendant que le Futurisme accouche d'une partie de ses promesses et que se dresse un argument concret de nature à dissiper les derniers doutes, il peut paraître présomptueux de vouloir biffer Pouschkine, sous le prétexte, assez inintelligent du reste, qu'on le trouve hiéroglyphique et incompréhensible.

Evidemment le Futurisme russe est tout porté à exagérer puisqu'il n'a pas franchi encore la période d'imitation. Aussi bien, est-ce là un défaut constitutif du caractère slave. Dostojewsky fait ressortir que si la mode est à Paris aux gilets très ouverts, on les verra porter, à Moscou, bâillants comme des porches de remise. L'expérience, une fois de plus, est venue confirmer cette boutade, et tous ceux qui ont suivi de près l'exposition annuelle dite du *Valet de Carreau* seront prêts à reconnaître qu'elle ne manquait pas d'observation...

Le Futurisme russe n'échappe donc point à la loi. Il est bien un succédané des théories préconisées en Occident. Cependant, il se caractérise par un manque frappant d'homogénéité. Aucune théorie n'a su prévaloir contre la diversité des esprits. Plus ils entrent en contact, plus ils semblent vouloir se heurter et se fragmenter en un nombre infini de petites écoles, le plus souvent hostiles les unes aux autres.

La plus importante a pour chef un dissident : M. Goumilev, fondateur de *l'Akméisme*. Il y a entre ce dernier groupe et le mou-

vement français dit paroxyste une parenté évidente : l'un et l'autre offrent un singulier mélange d'audace et de sens pratique. M. Goumilev est assurément une individualité. Naguère parnassien, comme l'atteste sa dernière œuvre : *Ciel d'ailleurs*, il a su s'acquérir le faire d'un excellent ouvrier. L'abus de la couleur, et un certain goût du baroque et du clinquant l'empêcheront, sans doute à jamais, de devenir le grand poète auquel il aspire. A son école, il est beaucoup parlé de l'avenir et d'une régénérescence de la poésie ; mais, au fond, il y a là surtout de sages rimeurs, dont le délire savamment imagé n'en demeure pas moins tout verbal.

M. Serge Gorodetsky, lui aussi, appartient à la génération néoromantique qui succéda au Symbolisme. C'est un poète heureusement doué mais manquant de mesure. Le groupement auquel il se rattache a nom : l'Adamisme, et part d'une conception anarchique de la Poésie. Tandis que l'Akméisme cherche à réaliser son idéal en assumant le plus de culture possible, l'Adamisme la rejette au profit d'une certaine nudité d'âme et d'expression. Sauf ces divergences, Akméisme et Adamisme s'entendent pour renier à la fois et l'esthétisme de M. Valère Brussov et le mysticisme de M. Iwanov.

Bien mieux que chez ces poètes, somme toute fidèles à la tradition, le Futurisme proprement dit a trouvé son interprète en M. Igor Sévérianine, auteur de *la Coupe effervescente*. La critique, même officielle, s'est montrée pleine d'attentions pour ce livre, qui révèle assurément un poète d'une sensibilité pénétrante. Toutes les hardiesses qui firent jadis condamner le symbolisme se retrouvent dans les vers de M. Igor Sévérianine, rajeunies par un tour qui n'appartient qu'à lui. On pourrait presque le nommer un poète de terroir, si cette définition ne comportait un sens restrictif. L'âme de I. Sévérianine est profondément russe et quiconque a su goûter le charme et l'intimité de certains paysages de là-bas comprendra le secret de pareilles notations :

Le soir a bercé la nuit, en la couchant sous les arbres.

Deux poètes absolument inclassables se sont révélés coup sur coup : Mmes Anna Achmatowa et Marina Tswiétaewa.

On trouve dans les vers de Mme Achmatowa un mélange, ou un accord mystérieux de candeur et de perversité, de naïveté voulue et d'affectation inconsciente. Le naturel même en semble maladif, et la simplicité de leur accent fait songer à quelque procédé artificiel. En proie à une mélancolie sans objet, Mme Achmatowa n'est jamais plus elle-même que lorsqu'ayant gravi toute l'échelle des émotions, jusqu'à frôler la névrose, elle tombe soudain dans la contemplation de son enfance, et nous parle du temps où elle était petite fille à rêver dans ses forêts de l'Ukraine, sous l'incantation de la lune. Dès son pre-

mier livre, Mme Achmatowa s'est révélée une âme rare, et la plus originale poétesse depuis Mme Zénaïde Hippius.

On en pourrait dire à peu près autant de Mme Marina Tswietaewa, si elle savait mettre un frein à cette abondante facilité, qui fait de ses livres de simples recueils d'impressions ou des albums de souvenirs. Cependant, si tout n'est pas d'égal intérêt, on y découvre une grande sincérité, une spontanéité qui n'exclut pas un don de lyrisme émotif. La vie est pour elle la suite d'un conte merveilleux qu'elle recueillit des lèvres de sa mère pour le transmettre à sa poupée ou à son enfant. Dans ce monde spécial, les objets ont des rapports secrets qui échappent à notre intellect, mais que la logique des sentiments rejoint sans difficulté. Dans les notes préliminaires du dernier recueil, Mme Marina Tswiétaewa nous exhorte à écrire, à écrire encore davantage, et de tout ce qui nous est familier, de la nuance de nos yeux, de la couleur de nos cheveux et de celle du papier peint de notre chambre, puisque tout cela n'est que la matière même dont se composent nos pauvres âmes.

Ce souci des formes les plus humbles doit être considéré comme un gage des tendances, chez la génération la plus récente, à ne pas séparer l'Art de la Vie.

JEAN CHUZEVILLE.

LETTRES TCHÈQUES

Karel Vika : *Mhalé dâmy.*—Gabriela Preissova : *Dédicové.*—Tereza Novakova : *Potulky po Cechah Vychodnich,* Prague, J. Otto.— Du même auteur : *Ze zenskeho hnuti,* Prague, Vilimek. — Miloslav Hysek : *Literarni Morava v letech 1849-1885,* Moravska Ostrava, Mor-Slezs-Revue.

Avec quelle coquetterie de présentation l'éditeur-protée et quasi universel, J. Otto, et le dessinateur O. Stafl, — celui-ci pour sa part non exempt d'une pointe de libertinage, — ont su lancer cette véritable bonbonnière, **les Petites madame,** de M. Karel Vika. Il s'agit d'amourettes de gamines de douze à quinze ans qui, à Prague et à Vinohrady, essaient de jouer aux petites femmes. Elles reçoivent, elles se font enlever, elles s'efforcent à de la phtisie intéressante ; elles apportent à ces caprices la même candeur, sinon le même chic que leurs petites camarades du même âge à Vienne ou à Paris. Il s'agit là bien entendu d'un article directement importé de chez vous, mais que l'on reconnaît à peine, c'est-à-dire avec une surprise si amusée, lorsque maquillé de ces noms de Stromovka ou de Kuchlé, qui sont nos façons de Parc Monceau ou bien de Saint-Cloud. Heureuse Bohême qui, déjà, peut s'offrir le luxe de telles charmantes babioles! Il y a vingt ans nous en étions encore aux bouquets de tilleul patriotiques, noués d'un tricolore. Aujourd'hui, le grand artiste Max Svabinsky peut en faire — ôté le tricolore, — un

piment de ses alcôves. Pour ce qui est de M. Vika, il leur préfère délibérément les flacons de nos parfumeurs de la *Ferdinandova*. Il apporte la même gravité à enregistrer les hauts faits de ses « petites madame » qu'elles-mêmes à s'exercer au « chère madame ». Avec quelle perspicacité experte il démêle dans la psychologie de ces fillettes la femme qui éclora demain ; avec quel esprit clairvoyant il en exprime ce verjus mousseux dont la légère griserie annonce d'autres ivresses ! Elles jouent encore — ou déjà — à la poupée avec leurs petits amis, ces futures Madame, et à son tour M. Vika joue avec elles comme à la poupée. M. Stafl, lui, s'inquiète avant tout des promesses de leurs jambes ; les vieux enfants de Prague lui en sauront gré.

Mme Gabrielle Preissova, célèbre par cette *Maîtresse cantinière* d'où le compositeur J. B. Fœrster a tiré son drame pathétique *Eva*, nous apporte, sous le titre **les Héritiers**, quatre nouvelles de régions slaves différentes : polonaise, slovène, slovaque et morave. C'est le treizième volume de ses œuvres complètes, une mode qui sévit du haut en bas et de droite à gauche de notre littérature. En Bohême, on voit réunir les œuvres complètes, même de qui n'en saurait produire une seule véritable ! Comme il nous manque le Barbey d'Aurevilly qui écrirait nos *Ridicules du temps! Les Héritiers*, c'est l'éternel conflit des deux générations. Le vieux juif millionnaire Berezov laisse pour testament à ses deux débauchés de fils un document dont le notaire leur impose la lecture : c'est le récit des mérites de sa vie laborieuse et la nouvelle qu'il a disposé de sa fortune de son vivant ne leur donnant à chacun qu'une rente mensuelle de cinq cents couronnes. Disons tout de suite que Mme Preissova a une sympathie marquée pour le juif. Si elle est israélite elle-même, c'est son droit. Elle reproche à notre *Kopanitchiar* slovaque de prétendre qu'il soit permis de voler quand c'est au juif. Eh ! n'est-ce pas le contraire qui est vrai, à en croire certains textes irréfutables et courants chez nous selon lesquels même le bétail du juif a droit d'éliminer celui du chrétien, sans compter cette règle, constante dans nos Carpathes, que là où il y a dix chrétiens, il *faut* qu'un juif en vive bon gré mal gré? *La Chaumière de Hrouban*, la nouvelle slovaque où Mme Preissova n'est du reste pas assez sage pour ne pas donner le beau rôle à son inévitable juif, — inévitable en telle occurrence et en telle région — se passe très exactement dans mon pays ; je ne l'y ai guère reconnu. Le titre même use d'un diminutif que jamais nos gens n'emploieraient ; c'est vouloir être plus royaliste que le roi. *L'Héritage de tante Nieja*, l'histoire slovène, met en scène, encore sans un caractère net du paysage et des gens, — toujours des généralités qui ne donnent aucune sensation de ressemblance — un certain postillon Urbi, une receveuse postale et une petite camarade d'enfance. On se croirait dans une nouvelle d'André Theuriet. La fabrique de sucre morave où *les Korjik* finissent,

au bout de deux générations, par se redresser contre leurs exploiteurs, me paraît le mieux documentée. Les quatre récits sont menés avec une certaine désinvolture large : c'est du bon ouvrage soigné avec quelques jolis détails. Et l'opposition tantôt des deux morales, tantôt des deux générations est conduite de façon à ménager suffisamment d'intérêt et d'agrément. Quant aux quatre nationalités, elles pourraient s'intervertir sans aucune difficulté. Alors, à quoi bon ne pas tout laisser en Moravie sous les yeux de l'auteur ?

Feu Tereza Novaka, cette femme admirable, qui a écrit les romans profonds et véridiques que l'on sait sur les étranges sectes religieuses de la région difficile entre Bohême et Moravie, a consacré à ce pays qu'elle connaît si bien, le pays des hivers interminables et des splendides automnes, plein de rochers fantastiques, de forêts très noires et de prairies avares, un petit livre qui répond à tous les *desiderata* d'un guide et qui vaut mieux que beaucoup de livres de voyages à prétentions : il s'appelle **Vagabondages à l'Est de la Bohême**. Comme j'aime la caractéristique de ces villages de trois sortes, ceux d'une longueur à n'en pas finir bordant un chemin ou suivant quelques heures un vallon étroit, ceux massés autour d'une église, d'une cure et d'une école ; et ceux composés arbitrairement de groupes de maisons éparpillés au milieu des rochers et souvent fort éloignés les uns des autres. Et quel mélange de religions ! A Vranice, par exemple, il y a six cimetières où l'on enterre selon un rite différent. Et l'endroit est déchiqueté entre plusieurs districts politiques et davantage encore de paroisses. Et nous connaissons si bien par les précédents livres la vie singulière que des gens singuliers mènent dans ces régions maussades aux indiscutables mais sévères beautés. L'histoire, la topographie, le folklore, les usages, les miséreuses industries sont passées en revue avec un soin et un amour de poète dont le cœur a poussé de fortes racines dans ce sol ingrat ; légendes, vieux souvenirs, superstitions sont amenés à la juste place avec un bon sens et un goût naturels où se sent l'artiste spontané et sincère. Mme Novakova, pour qui je ne saurai jamais assez dire toute mon estime, est une des rares femmes qui, dans sa vie comme dans ses œuvres, ait su trouver les vrais sentiers du féminisme. Elle a du reste énormément travaillé cette question dès 1887. Il y a deux ans encore, elle avait réuni un tiers de ses meilleurs articles en un volume : **Du mouvement féministe**, où elle essaie de démontrer l'absurdité des objections. Ce livre a une grande importance non seulement au point de vue de l'histoire d'un mouvement qui, en Bohême, date à peine de 1860, mais parce que *agi* presque autant qu'il a été pensé par une femme dont, à côté de mérites littéraires de premier ordre, la vie d'épouse et de mère fut d'une incomparable dignité. Aussi acquiert-il de ses

mœurs oratoires une indiscutable autorité : c'est en tchèque le document le plus important sur la question.

Je voudrais pouvoir consacrer une véritable étude au savant livre de M. Miloslav Hyseck sur la **Moravie littéraire de 1849 à 1885**. Combien décourageante la bibliographie de tels livres lorsque rien ou presque rien des circonstances qui les provoquent n'est connu du lecteur. La Moravie et la Silésie ont de commun avec la Bohême leurs langues, les plus belles pages de leur histoire et surtout les mêmes ennemis, les mêmes dangers. En dehors de cela, qui est d'importance, tout diffère et malheureusement la politique autrichienne *divide et impera* fait le possible pour accentuer ces différences, pour encourager les menées séparatistes. Les Moraves, plus fiers, mieux conservés, ont toujours eu une certaine tendance à marquer la frontière entre eux et leurs frères tchèques ; en art et en littérature, ils affirment davantage le caractère national et cherchent à se montrer moins solidaires de l'Occident. Le sol du Margraviat est du reste beaucoup plus fertile et même plus riche en industrie que celui du Royaume. Et comme il tient à conserver cette « odeur de Moravie » proverbiale dans toute l'Autriche ! Il va de soi que certains patriotes éclairés luttent de tout leur pouvoir contre cette sourde mésintelligence ; mais, hélas ! ce sont là efforts isolés où l'esprit a plus de part qu'un sentiment de véritable amitié. Les Slaves déjà si morcelés pouvaient se passer de la dislocation de la trinité nationale Bohême-Moravie-Silésie. N'est-ce pas déjà au grand détriment de la cause que s'est opérée la séparation littéraire des Slovaques de Hongrie ? Toutes les belles raisons qu'on allègue n'empêchent pas un retard de culture d'au moins deux siècles.

Le livre de M. Hysek établit à merveille la psychologie de l'élite intellectuelle morave pendant tout le XIXe siècle. « Ce travail — nous prévient-il — n'est qu'un fragment de cette grande histoire générale de la littérature tchèque en Moravie dont la réalisation fut un de mes rêves d'étudiant. Cette réalisation est, pour le moment, impossible. Plus j'ai travaillé, plus la difficulté reculait. Jusqu'à présent, non seulement rien n'est rassemblé du matériel qui servirait de base à un tel tableau, mais rien même n'en est connu. Toutes nos bibliothèques sont incomplètes. Nous n'avons pas eu d'écrivains dont l'importance ait été durable ; les gens qui ont vécu et travaillé chez nous ou bien sont oubliés, ou bien inconsistants dans leur nimbe légendaire. Et vous les trouvez ainsi même dans des livres de spécialistes. » Il n'est pas jusqu'aux simples dates biographiques, les plus contemporaines, où tout ne soit erreur et confusion.

L'auteur a divisé son œuvre en deux parties. Après avoir étudié la Moravie jusqu'en 1848, ses journaux, *l'Association nationale Morave*, il aborde le chapitre de l'influence de Matos Klacel (*Klât-*

zel), — prêtre sentant le fagot, grand idéaliste de la traînée Kant-Hegel, professeur, philologue, journaliste plus que libéral, — et d'Al. Vojtech Sembera (*Chembera*), — historien qui tendait surtout à éveiller dans le peuple la fierté de son passé glorieux, grammairien, auteur d'imposants ouvrages sur l'histoire de la langue, de la littérature et des dialectes tchéco-slaves, et sur les Slaves occidentaux aux temps primitifs. Nous retrouvons aussi cet Antos Dohnal, mort en 1863, dont les mérites ont été vantés ici, lors d'une réédition de ses nouvelles, encore fraîches et charmantes aujourd'hui, parce que si directement imbues de bonne sève de terroir. — La seconde partie met en scène les commencements de la littérature à proprement parler cléricale, d'une si grande importance dans la vie de ce peuple foncièrement attaché à Rome, les travaux de l'association catholique et de l'*Héritage des Saints Cyrile et Méthode.* Il faut beaucoup louer le tableau de cette vie cléricale, si complet, si impartial, d'où les figures sympathiques de Fr. Susil (*Souchile*) et de Vacla Kosmak se détachent en vigueur ; Susil, traducteur des poètes classiques, grand collectionneur des chants populaires slaves, qui fut le premier à noter les différences de la langue chantée et du dialecte parlé, un ami enfin du moine augustin compositeur Pavel Krizkovsky, lui-même un prédécesseur de Smetana ; Kosmak, qui prit si nettement position contre les tendances modernistes et dont l'activité, tout entière au service de l'Eglise, s'est témoignée aussi en des œuvres souvent si profondément humaines qu'aucun parti-pris ni leurs défauts n'ont pu les empêcher de devenir les plus populaires qui soient dans sa patrie. Il va sans dire que le livre de M. Hysek obéit, lui, plutôt au parti-pris contraire : c'est pourquoi je n'ai pu m'empêcher de rendre justice à la relative modération et à la bonne volonté d'impartialité avec lesquelles il y est procédé à l'égard de braves et honnêtes gens dont les idées ne répondent pas aux siennes.

JANKO CADRA.

VARIÉTÉS

Chateaubriand et les Grecs.

Au moment où le roi Constantin de Grèce se signale à l'attention de tous les philhellènes français par une reconnaissance toute particulière à leur égard, il n'est pas sans intérêt de rappeler que c'est aux efforts généreux d'une poignée d'écrivains et d'hommes politiques, presque tous français, que la Grèce a dû de voir son indépendance proclamée par les gouvernements européens. Chateaubriand a pris une grande part à ce mouvement : sa *Note sur la Grèce* de 1825 (traduite dans la même année en allemand, en espagnol et en grec moderne), ses articles du *Journal des Débats* (entre autres ceux des 23 octobre 1825, 7 décembre 1825, 11 octobre 1826), sa participation aux travaux de la *Société Philanthropique en faveur*

des Grecs font de lui un des plus nobles tenants du philhellénisme. J'apporte ici un document de plus à cette partie de l'histoire de sa vie ; c'est une lettre recueillie au British Museum (Papiers Hobhouse, Add. Mss. 36.463 fol. 10) et signée par lui en qualité de membre du Comité de la Société Philanthropique, qui n'est autre, on le sait, que le fameux Comité Philhellène. — LOUIS THOMAS.

SOCIÉTÉ PHILANTHROPIQUE
EN FAVEUR DES GRECS

Paris, ce 4 novembre 1826.

L'honorable M. Hobhouse, dont le nom réclame la confiance, qui vient d'avoir des conférences avec Lord Cochrane à Avignon et qui en a reçu deux lettres depuis le moment où il a été séparé de lui, ayant désiré connaître quelles sont les vues du Comité Grec de Paris pour l'accomplissement de ses vœux en faveur de cette brave et malheureuse nation, quels sont les moyens qu'il croit les plus propres pour y parvenir et quels sont les fonds que l'on pouvait réunir pour sa défense, j'ai cru, d'après les intentions communes de tous les membres du Comité, lui faire connaître les renseignemens suivans.

Le Comité de Paris, faisant un appel à la sensibilité, aux sentiments religieux et à l'humanité des hommes de tous les pays, a eu pour but de recueillir des secours et de les employer spécialement et uniquement à la défense de l'indépendance de la Grèce, sans vouloir s'immiscer, en aucune manière, dans sa politique; il a en conséquence employé les fonds qui lui ont été remis à faire des envois considérables aux Grecs, en armes, en munitions, en habillements, chemises, souliers, etc., soit pour l'organisation de troupes régulières, soit pour être distribués aux irréguliers.

Ces secours, qui ont contribué à soutenir le courage des Hellènes, auraient eu, sans doute des résultats encore plus favorables sans les dissensions intérieures qui malheureusement les tourmentent.

Les ravages exercés par les musulmans ayant empêché de récolter ou de semer, la presque totalité de la Morée s'est trouvée sans subsistance. Le Comité a dû s'empresser de pourvoir aux premiers besoins des défenseurs de la Grèce. Des envois considérables de blé, de farine, de biscuits et de légumes de toute espèce ont été dirigés de Marseille et d'Ancône sur les points où ils pouvaient être les plus utiles. Ces expéditions ont consommé la plus grande partie des fonds qui étaient à la disposition du comité; cependant, il n'a pas perdu de vue le but principal de ses travaux: la défense et indépendance de la Grèce. De concert avec M. Eynard, l'un de ses membres, qui dirige en même tems, et avec la plus honorable activité, l'emploi des fonds provenant d'une partie de l'Allemagne, de la Suisse et de Genève, 250 mille francs ont été destinés à l'acquisition à Marseille

d'une corvette armée en guerre, et de plus le Comité de Paris a mis à la disposition de M. le Colonel Stanhope une somme de 200.000 francs dans le cas où les bateaux à vapeur construits à Londres pourraient être entièrement terminés et parfaitement en état de remplir leur destination.

Tel est l'apperçu général, mais exact, des opérations du Comité. Maintenant ce qu'il est important que l'honorable M. Hobhouse puisse connaître d'une manière à peu près certaine, ce sont les moyens dont le Comité de Paris pourrait disposer pour le plus prompt départ des bâtimens construits à Londres.

L'apperçu suivant parait être conforme aux renseignements.

Reçu par le Comité :

	£ s.	
Reliquat de l'emprunt Grec encore dans les mains des commissaires grecs	15.000	»
Intérêts de la portion de l'emprunt pris par les commissaires	4.500	»
Comité de Paris	8.000	»
Comité de Genève d'après la première proposition de M. Eynard	6.000	»
	Sur cette somme il doit se prononcer de nouveau à cause de l'emploi à lui confié pour l'achat de sa corvette.	
Sur les fonds de Lord Cochrane d'après les assurances qui en ont été données au Comité	6.000	»
Total	39.500	»

Les membres du Comité grec de Paris :

HORACE SEBASTIANI — ALEX. LAMOTTE, Vice-Président, rue de Grenelle-Saint-Germain, n° 27.

COMTE DE LASTEYRIE. — A. B. VILLEMAIN. — DALBERG.

F. COTTIER. — DELESSERT. — CHATEAUBRIAND.

LE COMTE DUMAS.

Monsieur
Monsieur Hobhouse,
M. P.
Hôtel Mirabeau
rue de la Paix.

LA VIE ANECDOTIQUE

Excursion balzacienne. — Léon Deubel. — Le tribunal futuriste.

La petite troupe dont je faisais partie, et qui finissait, cette année, ses vacances au Croisic, n'avait emporté qu'un seul livre, que l'un de nous avait acheté à la gare : *Portraits et Souvenirs* d'Henri de Régnier, et dans la villa meublée où nous habitâmes nous en trouvâmes un autre, un roman de Balzac : *Béatrix*. Je me souviens que nous passâmes une après-midi à rechercher la maison où José-Maria de Heredia mit la dernière main aux *Trophées*. Le livre d'Henri de Régnier nous avait révélé l'existence de cette maison : « En 1892, il habitait au Croisic, sur le quai, devant le port, une vieille maison d'armateur.» Et j'avoue que nous ne la trouvâmes point; cependant, un de nos amis, qui s'était mis à lire *Béatrix*, nous dit : « Peut-être serons-nous plus heureux à Guérande et découvrirons-nous la maison dont Balzac a fait la demeure de son héros Calyste. » Ceci avait été dit en manière de plaisanterie, mais chacun de nous lut *Béatrix*. Quelques jours après, nous allâmes à Guérande et nous entreprîmes cette **excursion balzacienne**, non dans le but de découvrir la maison de Calyste, mais simplement afin de visiter cette petite ville que Balzac a si bien décrite et qu'il appelle « l'Herculanum de la féodalité, moins le linceul de lave ». La belle fortification nous guidait de loin, au delà des marais-salants que nous traversâmes. Les paludiers du Bourg de Batz ne portent plus le costume blanc qu'ils avaient au temps de Balzac; mais le paysage n'a rien perdu des grâces naïves qui le paraient alors. Guérande est encore enceinte de ses hautes murailles, l'eau stagne dans les douves; sur certains points, cependant, les créneaux sont démolis, plusieurs meurtrières s'encombrent d'arbustes et le lierre emmantelle quelques-unes de ses tours. Depuis le temps où écrivait Balzac le clocher de bois de la collégiale Saint-Aubin qui a remplacé la flèche de pierre a été remplacé deux fois. Sous la porte de ville, l'appareil présente encore de nombreux signes de tâcherons. Guérande est une ville quiète et pensive, elle est précieuse comme un bijou de famille; nous nous y promenâmes avec émotion. Nous nous disposions à sortir de la ville par la porte Saint-Michel, lorsque celui de nous qui avait lu *Béatrix*, avisant un ecclésiastique, lui demanda si la maison de Calyste du Guaisnic existait encore, et sans hésiter, le bon prêtre lui répondit que nous trouverions cette maison sur la Place de l'Ancien Marché aux blés, à l'extrémité de la rue du même nom; il ajouta que cette maison appartenait autrefois au chapitre de Saint-Aubin et qu'elle était affectée au logement du chanoine théologal, curé de la paroisse. Nous allâmes voir la maison; elle n'a pas beaucoup changé depuis le temps où Balzac la décrivait:

« Au bout d'une ruelle silencieuse, humide et sombre, formée par les murailles à pignon des maisons voisines, se voit le cintre d'une porte bâtarde assez large et assez haute pour le passage d'un cavalier, circonstance qui déjà vous annonce qu'au temps où cette construction fut terminée les voitures n'existaient pas. Ce cintre, supporté par deux jambages, est tout en granit. La porte, en chêne fendillé comme l'écorce des arbres qui fournirent le bois, est pleine de clous énormes, lesquels dessinent des figures géométriques. Le cintre est creux... La porte ouverte laisse voir une cour assez vaste à droite de laquelle sont les écuries, à gauche la cuisine. L'hôtel est en pierres de taille depuis les caves jusqu'au grenier. La façade sur la cour est ornée d'un perron à double rampe dont la tribune est couverte de vestiges de sculptures effacées par le temps...Sous cette jolie tribune,encadrée par des nervures cassées en quelques endroits et comme vernie par l'usage à quelques places, est une petite loge occupée autrefois par un chien de garde. Les rampes en pierre sont disjointes : il y pousse des herbes, quelques petites fleurs et des mousses aux fentes, comme dans les marches de l'escalier,que les siècles ont déplacées sans leur ôter de leur solidité. La porte dut être d'un joli caractère. Autant que le reste des dessins permet d'en juger, elle fut travaillée par un artiste élevé dans la grande école vénitienne du XIIIe siècle. On y retrouve je ne sais quel mélange du byzantin et du moresque. Elle est couronnée par une saillie circulaire chargée de végétations, un bouquet rose, jaune, brun ou bleu, selon les saisons. La porte, en chêne clouté, donne entrée dans une vaste salle, au bout de laquelle est une autre porte avec un perron pareil qui descend au jardin... A chaque étage de la maison,qui en a deux,il ne se trouve que ces deux pièces. Le premier sert d'habitation au chef de la famille. Le second était destiné jadis aux enfants.Les hôtes logeaient dans les chambres sous le toit. Les domestiques habitaient au-dessus des cuisines et des écuries. Le toit, pointu, garni de plomb à ses angles, est percé sur la cour et sur le jardin d'une magnifique croisée en ogive, qui s'élève presque aussi haut que le faîte, à consoles minces et fines dont les sculptures sont rongées par les vapeurs salines de l'atmosphère ; au-dessus du tympan brodé de cette croisée à quatre croisillons en pierre grince encore la girouette du noble.

« N'oublions pas un détail précieux et plein de naïveté qui n'est pas sans mérite aux yeux des archéologues. La tourelle, où tourne l'escalier orne l'angle d'un grand mur à pignon dans lequel il n'existe aucune croisée. L'escalier descend, par une petite porte en ogive, jusque sur un terrain sablé qui sépare la maison du mur de clôture auquel sont adossées les écuries. Cette tourelle est répétée sur le jardin par une autre à cinq pans, terminée en cul-de-four, et qui supporte un clocheton, au lieu d'être coiffée, comme sa sœur, d'une poi-

vrière. Voilà comment ces gracieux architectes savaient varier leur symétrie. A la hauteur du premier étage seulement, ces deux tourelles sont réunies par une galerie en pierre que soutiennent des espèces de proues à visages humains. Cette galerie extérieure est ornée d'une balustrade travaillée avec élégance, avec une finesse merveilleuse. Puis, du haut du pignon, sous lequel il existe un seul croisillon oblong, pend un ornement en pierre représentant un dais semblable à ceux qui couronnent les statues des saints dans les portails d'église. Les deux tourelles sont percées d'une jolie porte à cintre aigu donnant sur cette terrasse. Tel est le parti que l'architecture du XIIIe siècle tirait de la muraille nue et froide que présente aujourd'hui le pan coupé d'une maison. Voyez-vous une femme se promenant, au matin, sur cette galerie et regardant par-dessus Guérande le soleil illuminer l'or des sables et miroiter la nappe de l'océan? N'admirez-vous pas cette muraille à pointe fleuretée, meublée à ses deux angles de deux tourelles quasi cannelées, dont l'une est brusquement arrondie en nid d'hirondelle, et dont l'autre offre sa jolie porte à cintre gothique. »

Le jour où nous vîmes la maison de Calyste, par la porte ouverte nous aperçûmes dans la cour la famille qui l'habite, famille modeste à ce qu'il nous sembla ; il nous parut aussi, car la porte du perron s'entr'ouvrit, que tout l'ancien luxe des Guaisnic avait disparu. La cour sert aujourd'hui de potager ; par-dessus un mur nous aperçûmes les cimes des arbres de ce jardin dont Balzac dit qu'il est « luxueux dans une si vieille enceinte, d'un demi-arpent environ et divisé en carrés de légumes bordés de quenouilles ». Les bonnes gens qui se trouvaient dans la cour et qui nous semblèrent être les habitants de ce logis paraissaient si occupés à discuter avec une vieille femme portant la coiffe guérandaise que nous n'osâmes point interrompre leur conversation pour les interroger.

§

S'il est moins connu en France qu'en Allemagne, où on le tient pour un des talents les plus originaux d'aujourd'hui, le musicien Edgard Varèse ne tardera pas à conquérir Paris comme il a conquis Berlin. Le *musicien français*, comme on l'appelle là-bas, se trouve en ce moment en France et je l'ai entendu tenir sur **Léon Deubel**, qui fut son camarade, des propos qui paraissent dignes d'être rapportés. Je les transcris ainsi que je les ai notés :

« Léon Deubel, disait Edgard Varèse, était très misanthrope et très mysogine. A ma connaissance, il n'aima qu'une seule femme, Anna, petite Allemande très laide. Le seul camarade pour lequel il ait nourri une affection véritablement vive fut Louis Pergaud, dans l'avenir littéraire duquel il croyait avec une grande foi. Il avait encore de l'affection pour Emile Bernard, qui avait été toujours très gentil

avec lui et l'avait placé à *la Rénovation Esthétique* où il était grandement logé ; il avait pour moi au moins de l'estime, puisqu'il m'invita à venir partager son logement. Pendant le temps que j'habitai avec lui, Deubel me lisait tout ce qu'il faisait. Nous passions de bonnes soirées à boire du vin blanc qu'il aimait beaucoup et qu'il allait acheter à la Coopérative, rue Cardinale. J'ai mis plusieurs choses de lui en musique : un sonnet intitulé, *Souvenir*, deux proses rythmées faites exprès pour moi et qui je crois n'ont jamais paru dans aucune revue. J'ai écrit aussi *le Prélude à la fin d'un jour*, poème symphonique destiné à servir de prologue à *la Fin d'un jour*, un des poèmes de *la Lumière natale*.

« Léon Deubel avait un très grand orgueil, il souffrait énormément de son obscurité ; en 1905 et en 1906, il avait déjà des idées de suicide. C'était une nature très droite, très sensible et très sentimentale. Il n'était pas du tout replié sur lui-même, ainsi qu'ont pu le croire quelques chroniqueurs. Avec ses amis, il était très communicatif et souvent d'une gaieté trop bruyante, surtout lorsqu'il avait bu. A l'époque où j'habitais avec lui, il avait écrit un roman, ou plutôt l'ébauche d'un roman, *Plein de Soupe*, qui était un peu l'histoire de son enfance. Le dernier chapitre, écrit par Deubel, se terminait ainsi : c'était le jour de la rentrée en classe après les vacances ; on déclinait *rosa, la rose*, pendant que « les dernières roses de septembre s'effeuillaient dans le jardin ».

« J'ai dit que Deubel était mysogine ; il était surtout extrêmement maladroit avec les femmes ; cependant très sanguin, il était aussi très sensuel, il souffrait beaucoup du mépris qu'il croyait que les femmes lui témoignaient. Un soir, à *la Rénovation Esthétique*, il y avait avec moi Hubert Fillay et quelques autres camarades. Deubel nous déclama un de ses poèmes les plus poignants sur la femme, et, lorsqu'il eut fini, il tomba plutôt qu'il ne s'assit sur une chaise et se mit à sangloter.

« Léon Deubel, qui désirait de toutes ses forces la gloire, était très flatté, lorsque l'on écrivait quelque chose sur lui. Son ambition était d'être édité au *Mercure de France*. Une de ses idées était de partir pour l'Allemagne, d'apprendre bien l'allemand et de se mettre à écrire en allemand ; il croyait que là-bas il serait plus facilement accueilli, ce qui était une grande erreur. Son goût pour l'Allemagne n'a, paraît-il, cessé de s'augmenter depuis. Mais au temps où j'habitais avec lui, il se flattait d'être un Celte et tout en aimant et admirant les poètes latins, il avait horreur des Français qui se disaient Latins. »

§

J'ai rapporté d'après *Lacerba* la séance du **tribunal futuriste** de Milan jugeant le mariage du peintre Severini. En réalité, ce fut un procès pour rire. Severini m'écrit à ce sujet : « L'article procès

Lacerba, que nous avions d'ailleurs tracé dans les grandes lignes tous ensemble dans un grand café de Milan, où mes amis fêtaient notre arrivée dans un succulent dîner — a été donc fait parmi le vin, les desserts, les rires, etc. »

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

Charles Fegdal : *Les Vieilles enseignes de Paris*. Dessins de André Warnod ; Figuière. 3 50

René Ménard et Claude Sauvageot : *Institutions civiles* (Vie privée des anciens). Avec 380 documents d'après les monuments originaux ; Flammarion ; 5 »

René Ménard et Claude Sauvageot : *Institutions religieuses* (Vie privée des anciens). Avec 344 documents d'après les monuments originaux ; Flammarion. 5 »

Esotérisme

Annie Besant : *Vers l'initiation*. Traduit de l'anglais ; Edit. théosophiques. 3 »

Dr Ch. Guilbert : *L'Illusion du Merveilleux*. Préface du Professeur Berneim, 28 illust. h.t. ; Albin Michel. 3 50

Folklore

Joseph Anglade : *La Bataille de Muret* (12 septembre 1213, *d'après la chanson de la Croisade*. Texte et traduction ; Champion. 2 »

Histoire

Frédéric Barbey : *Au service des rois et de la Révolution* ; Perrin. 5 »

Pierre Bliard : *Les Conventionnels régicides* ; Perrin. 5 »

Comte Fleury et Louis Sonolet : *La Société du Second Empire* (*1863-1867*). Avec 99 illust. ; Albin Michel. 5 »

Marcel Godet : *Les Brûlements d'archives à Abbeville pendant la Révolution*. Etat sommaire des documents disparus ; Champion. 5 »

Commandant Jean de la Tour : *Duroc, duc de Frioul* (*1772-1813*). Avec un portrait du maréchal ; Chapelot. 3 50

Charles Maciet : *Souvenirs de l'invasion et du siège de Paris*. Documents inédits classés et annotés par François Rousseau ; Plon. 3 50

Albert Mathiez : *Les Grandes journées de la Constituante, 1789-1791* ; Hachette. 2 »

Saint-Helme : *XVIIIe siècle et Directoire*, suivi de *Léonard et la Joconde*, par M. Vieuille. Préface de Lucien Arréat ; Edit. Presse française. 3 50

Littérature

Félix Bertrand : *Le Cœur s'épanche* ; Mistral, à Cavaillon. 2 »

Frédéric Denis : *Un pauvre : Charles-Louis Philippe* ; Le Thyrse. » »

Edmond Faral : *Recherches sur les sources latines des Contes et romans courtois du moyen-âge* ; Champion. 10 »

Maurice Grammont : *Le Vers français, ses moyens d'expression, son harmonie* ; Champion. 12 »

Gérard de Lacaze-Duthiers : *Vers l'Aristocratie* ; L'Action d'art. 0 50

Madame Lafarge : *Correspondance*, publiée et annotée par M. Boyer d'Agen. Avec des illustrations ; Mercure de France, 2 vol. 7 »

J.-M. Lentillon : *A propos du Symbolysme* ; Amat. » »

Mad. Leroy-Allais : *Alphonse Allais*. Souvenirs d'enfance et de jeunesse. Préface d'Alfred Capus ; Flammarion. 3 50

Pierre Martino : *Le Roman réaliste sous le second Empire* ; Hachette. 3 50

Jules Payot ; *L'Apprentissage de l'art d'écrire* ; Armand Colin. 3 50

M. Serban : *Léopardi et la France* ; Champion. 3 50

M. Serban : *Lettres inédites relatives à Giacomo Léopardi*. Avec introduction, notes et appendices ; Champion. 7 50

Philologie

Albert Schinz : *Les Accents dans l'écriture française ;* Champion. 2 50

Philosophie

Cap. Stéfan Christesco : *Synthèses énergétiques de la vie et de l'âme ;* Schleicher. 1 50

Poésie

Marius Bouteloup : *Mon village ;* Imp. Bador, Villeneuve-sur-Lot. » »

Arthur Chardon : *Les Chants d'un mineur ;* Imp. Gravet, à Billy-Montigny. 0 50

René-Albert Fleury : *Le Cadavre et les roses ;* Cahiers nivernais, Nevers. 2 50

Jean Martial : *A la Chandelle ;* Grasset. » »

Pierre Nothomb : *L'Ame du Purgatoire ;* H. Lamertin, Bruxelles. » »

Adrien Remacle : *Le Livre d'une jeunesse ;* Stock. » »

Sacy Sadon : *Pour planer ;* Jouve. 3 »

Edgar Tant : *Modulations ;* Paris, s. n. éd. » »

Publications d'Art

Cent chefs-d'œuvre du Musée des Arts décoratifs. Avec une préface de Jacques Guérin, conservateur-adjoint du Musée ; Longuet. » »

Stanislas Lami : *Dictionnaire des sculpteurs de l'école française au XIXe siècle.* Tome I : A-C ; Champion. » »

Questions coloniales

Gabriel Bonvalot : *Une lourde tâche ;* Plon. 3 50

Questions militaires

Capitaine Francis Borrey : *Le Général Lecourbe et son système de défense du Jura en 1815 ;* Chapelot. » »

Guy Chantepleure : *La Ville assiégée ;* Janina, octobre 1912-mars 1913 ; Calmann-Lévy. 3 50

Général Chérif Pacha : *Quelques réflexions sur la guerre gréco-turque ;* L'Hoir. » »

Colonel Gory : *L'Exercice du commandement ;* Chapelot. » »

Général Palat : *Les Probabilités d'une guerre franco-allemande ;* Chapelot. 0 60

Questions religieuses

L. Chachoin : *Evolution des idées religieuses et des religions ;* Crès. » »

Edouard Schneider : *Les Heures bénédictines.* Notes sur la vie des moines ; Ollendorff. 3 50

Roman

J.-Ad. Arennes : *Les Plus faibles sont les plus forts ;* Calmann-Lévy. 3 50

Jean Bouchor : *L'Ironie sentimentale ;* Plon. 3 50

Louis Carpeaux : *Petites Ramatous ;* Grasset. 3 50

André Delcamp : *Femme jalouse ;* Albin Michel. 3 50

Léon Daudet : *La Fausse étoile ;* Fasquelle. 3 50

Edgy : *La Voix du sang ;* Figuière. 3 50

Jacques des Gachons : *Vivre la vie ;* Plon. 3 50

Jean Gaument et Camille Cé : *C'est la vie ;* Figuière. 3 50

Yzabel Gazala : *Le Premier pas ;* Amat. 1 50

E. Hinzelin : *Légendes et Contes d'Alsace ;* Nathan. 3 »

Adrienne Lauthère : *Le Bon exemple ;* Fasquelle. 3 50

Claude Lemaître : *Jeux de dames ;* Méricant. 3 50

Alfred Machard : *Titine ;* Mercure de France. 3 50

Jean Mesmy : *Le Roman de la forêt ;* Grasset. 3 50

Georges Polti : *L'Ephèbe ;* Figuière. 3 50

Jean-Charles Reynaud : *La Chrysalide ;* La Revue littéraire. 1 »

Jean Revel ; *Au pays d'oïl ;* Fasquelle. 3 50

Gaston Roupnel : *Le Vieux Garain ;* Fasquelle. 3 50

Jean Stradiot et Marc Branca : *Sur les chemins de la mort et de l'aventure ;* Grasset. 3 50

Myriam Thélen : *Ceux d'hier, ceux d'aujourd'hui ;* Plon. 3 50

Maurice Thouvenot : *Une Idylle au Pays Kmer ;* Jouve. 3 50
Maurice Vaucaire : *Le Vrai roman de Parsifal ;* Ollendorff. 3 50
P. Vigné d'Octon : *Isabelle Eberhardt*, suivi de *Maktoub* ; Figuière. 3 50
Alfred de Vigny : *La Canne de jonc ;* Illust. de Henri Rudaux ; Lafitte. 0 95
Humphry Ward : *Miss Bretherton.* Adapté de l'anglais par Raymond Frémy ; Jouve. 0 95

Sciences

Tony Lathor : *La Faillite du monde savant ;* Saussac-Gamon. 1 25

Sociologie

Christian Cornélissen : *Théorie de la valeur ;* Giard et Brière. 10 »
Eugène François : *Les Bandits des Lettres et de la Politique ;* François, 3 50

Théâtre

Thérèse Delore : *L'Emoi*, comédie en 1 acte ; Messein. 2 »
Abbbé Lucien Falconnet : *Un essai de rénovation théâtrale. « Die Makkabœer » d'Otto Ludwig ;* Champion. 3 »
Eugène François : *Les Deux aigles*, pièce en 5 actes, en vers ; François. 3 50
Henry Franz : *L'Aveu*, conte en un acte, en vers ; Jouve. 0 75

Varia

Règles et usages observés dans les pp. bibliothèques de Paris pour la rédaction et le classement des catalogues d'auteurs et d'anonymes (1912) ; Champion. 1 50
Gustave Tillié : *Guide pratique de l'édition à l'usage des auteurs ;* Edit. Revue française. 2 »

Voyages

Louis Carpeaux : *La Chasse aux pirates ;* Grasset. 3 50
Louis Carpeaux : *Mon roman au Niger ;* Grasset. 3 50
Gilbert de Voisins : *Ecrit en Chine ;* Floury. » »
André Hallays : *Paris ;* Perrin. 5 »
Comte Jean de Kergolay : *Soirs d'épopée.* En Chypre. En Rhodes ; Plon. 4 »
L. de Launay : *La Turquie que l'on voit.* Avec 60 grav. et 2 cartes ; Hachette. 4 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Paterne Berrichon. — Une lettre de M. Michel Mutermilch. — A propos de Walt Whitman. — La Littérature française et les Universités de langue allemande. — Chateaubriand et Lamartine. — Une découverte archéologique à Ancône. — Une amie de Chateaubriand. — Benjamin Constant collaborateur du *Mercure*. — Beaumarchais et Restif de la Bretonne. — Souscription Léon Deubel. — Errata. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Une lettre de M. Paterne Berrichon.

Roche, le 19 octobre 1913.

Mon cher Vallette,

Je regrette d'être obligé de venir à nouveau rectifier les erreurs et les jugements téméraires de M. Marcel Coulon.

1° Si Verlaine a révélé Rimbaud aux poètes de 1883, il ne l'a pas « reconstitué ». Voici, par ordre chronologique, les noms des personnes qui se sont occupées de recueillir, réunir et publier en volume les œuvres de Rimbaud : MM. Gustave Kahn et Félix Fénéon, pour *les Illuminations* (1886) ; M. Rodolphe Darzens, pour les vers réguliers et une illumination (1891) ; Léon Vanier, pour le complément des *Illuminations* (1895), et,

enfin, pour le reste, comme ouvrier de la onzième heure, votre serviteur, en 1913.

2° J'ai repoussé *le Forgeron* et *Soleil et Chair* en appendice, parce que — faut donc le répéter — ces deux poèmes d'histoire sont trop visiblement influencés, l'un de Victor Hugo, l'autre d'Alfred de Musset ; j'ai retenu *Sensation*, parce que ce morceau est entièrement personnel et aussi — répétons-nous encore — par déférence envers l'auteur de l'anthologie Delagrave. Si j'ai relégué *Ophélie* et conservé *Tête de Faune*, c'est également parce que celui-ci, de poème, m'a paru plus personnel que celui-là, et c'est surtout parce que *Tête de Faune* fait partie d'un recueil autographe dressé et paginé par Rimbaud lui-même, fin 1871 ou commencement de 1872, recueil qui figure actuellement presque complet dans la collection de M. Louis Barthou. Mêmes observations pour *les Assis* et *A la musique*. *Mes petites amoureuses* ne figurent point dans le susdit recueil.

3° Pour ce qui concerne les brouillons, ou ébauches, de *la Saison en Enfer*, M. Coulon maintient les avoir examinés. S'il les a examinés, je me permets de lui dire qu'il ne les a pas *vus*. Et puis, ce n'est pas de deux pages qu'ils se composent, mais de quatre ; et l'écriture en est si fine, si resserrée, avec des abréviations, qu'ils constitueraient au moins dix pages d'un livre de format ordinaire. Au reste — et cela coupera court — ils seront incessamment publiés.

Bien à vous.

PATERNE BERRICHON.

§

Une lettre de M. Michel Mutermilch.

Paris, le 17 octobre 1913.

Mon cher Directeur,

A mon retour à Paris, je trouve dans le n° 386 du « Mercure » une lettre de M. Adam de Lada, dans laquelle celui-ci « rectifie » certaines « inexactitudes » que j'aurais commises dans mon compte-rendu de sa traduction de *Protésilas et Laodamie* de Wyspianski. M. de Lada me reproche d'avoir appelé cette tragédie « œuvre de jeunesse » du poète. Voici ce que je lis dans la note des traducteurs sur la question : « Parmi les œuvres dramatiques de Wyspianski *seules sont antérieures :* le libretto d'opéra intitulé *Daniel*... ainsi que quelques fragments, le tout publié seulement après la mort de l'auteur. La *Légende* (remaniée complètement sept ans plus tard) fut suivie, au courant de la même année 1897, de *Méléagre* et l'année suivante de *la Varsovienne*. Simultanément avec *Protésilas* fut écrit, en février 1899, *Lelewel*. » J'ai donc eu le droit de qualifier cette tragédie d'œuvre de jeunesse, d'autant plus que le poète étant mort à l'âge de 37 ans, après avoir donné entre 1900-1907 des chefs-d'œuvre, le processus de son développement devait s'accomplir avec une telle rapidité que l'espace d'une année compte chez lui pour une période entière.

M. de Lada affirme n'avoir jamais dit que le sens symbolique de *Protésilas* resterait forcément caché au lecteur étranger. Voyons, ne nous cherchons pas mutuellement une querelle d'Allemand ! N'est-ce pas le traducteur lui-même qui écrit textuellement : « ... cette tragédie peut-être considérée comme une introduction à toute l'œuvre de son auteur comme une sorte

d'ouverture; *mais c'est seulement en rapport avec l'ensemble de cette œuvre que se précise son sens symbolique.* » Comment veut-il donc qu'un lecteur étranger comprenne « le sens symbolique » de *Protésilas,* sans connaître « l'ensemble » de l'œuvre du poète ?

Le traducteur prétend encore avoir reproduit avec exactitude « la ligne musicale et, autant que possible, le rythme » de *Protésilas et Laodamie*, Ceci est une question d'appréciation. A mon grand regret, je ne peux pas rétracter la mienne.

Agréez, etc.

MICHEL MUTERMILCH.

§

A propos de Walt Whitman.

Potsdam, 25 octobre 1913.

Monsieur,

M. Balzalgette est un homme fort à plaindre.

Aux arguments il ne sait opposer que l'injure, aux raisonnements le ricanement.

Il doit donc se trouver en bien mauvaise posture pour en être réduit à remplacer la polémique courtoise par l'invective.

En effet :

Avoir écrit :

« Peut être celui qui définirait la nature exacte de l'affection qui unissait l'apôtre de Galilée à son disciple Jean pourrait-il éclaircir le mystère d'amour qui se cache dans les tendres camaraderies du Bon Poète aux cheveux gris ». Avoir écrit cela et trouver définitivement éclairci ce mystère d'amour d'une façon à laquelle M. Bazalgette ne s'attendait pas, cela est dur.

Comment alors ne pas affecter un air détaché et supérieur, sous lequel se cache bien mal (oh combien mal !) le dépit d'avoir été ridicule en comparant l'homosexuel Whitman à Jésus-Christ ?

Décidément M. Balzalgette est un homme fort à plaindre.

Agréez, Monsieur, mes salutations empressées.

ÉDOUARD BERTZ.

§

La littérature française et les Universités de langue allemande. — Voici sur quels sujets des cours de littérature française seront professés, pendant le semestre d'hiver, dans les Universités de langue allemande (1).

Bâle : Tappolet, *Histoire du roman en France, XVIIe et XVIIIe siècles; Tartuffe et le Misanthrope de Molière.* — Berlin : Geiger, Molière. Haguenin, Littérature française de 1800 à 1850. (Ecole des Hautes études techniques) : Gauthey des Gouttes, Vie et Œuvres d'Alfred de Musset. — Berne : Michaud, *Explication d'auteurs français ; Histoire de la littérature française au XVIIIe siècle et au XIXe siècle.* — Bonn : Gaufinez, *Le Roman français au XVIIIe siècle ; Le théâtre de Racine.* Heiss, Victor Hugo. Schneegans, Littérature française des XVIe et XVIIe siècles. — Breslau : Appel,

(1) Les cours dont le titre est en italique sont faits en français.

Histoire du théâtre français. Hilka, Histoire du roman français depuis le xviiie siècle, 2e partie. — Erlangen : Hensel, Rousseau. — Francfort-sur Mein : (Académie des sciences sociales et commerciales), Friedwagner, Littérature française du xviiie siècle. La Juillère, *Les Parnassiens* (*Gautier, Banville*). — Giessen : Franz, Aperçu de la littérature française du xixe siècle. Thomas, *Le Théâtre moderne et contemporain en France.* — Gœttingue : Stimming, Vie et œuvre de Molière. Suchier, Histoire de la littérature française du xviie siècle. Claverie, *La Poésie romantique.* — Greifswald : Thurau, Littérature française depuis 1870. Heuckenkamp, Les romans d'Honoré de Balzac. Plessis, *Les Relations littéraires de la France et de l'Allemagne.* Lavoipière, Histoire littéraire, xvie siècle. — Hanovre, (Ecole des Hautes études techniques) : X, Langue et littérature françaises. — Heidelberg : Schneegans, Littérature française du xixe siècle ; Littérature dramatique de la France au xviiie siècle. — Iéna : Desdouits, *La Vie et les œuvres de Jean-Jacques Rousseau.* — Koenigsberg : Flamand, *Les Romantiques et les parnassiens.* — Leipzig : Hirschfeld, La Littérature françaice depuis la mort de Victor Hugo. Friedmann, La Comédie française de Molière à Beaumarchais. (Ecole des Hautes études pour femmes) : Friedmann, La Poésie française de 1850 à nos jours. Marbourg : Wechsler, Histoire de la littérature française au xvie siècle. Mouillet, *Le Roman français contemporain.* — Stuttgart : (Ecoles des Hautes études techniques) : Ott *Le Théâtre français des origines au commencement du XVIIe siècle* ; *Corneille, sa vie et ses œuvres.* — Tubingue : Pfau, Histoire de la littérature française au xixe. — Vienne : Wurzbach, Littérature française du xviie siècle. — Zurich : Bovet, *Histoire de la littérature française. 1610 à 1715.* Morel, Les Grands prosateurs français du xviie siècle.

§

Chateaubriand et Lamartine. — On a dressé un buste de Lamartine à Saint-Omer, et à cette occasion on a prononcé de retentissants discours, ainsi qu'il est d'usage en ces circonstances. Voici, dans une lettre politique de Chateaubriand, un témoignage curieux, car il montre jusqu'à quel point un grand esprit prévoyait, dès les succès de Lamartine, son incapacité à devenir un homme de gouvernement. (Cette lettre, adressée au marquis de Montségur-Beauchesne, nous a été communiquée par Mme Sylvestre Travier, petite-nièce du destinataire) :

Paris, le 28 février 1848.

Les nobles sentiments exprimés dans votre lettre, Monsieur, me font un devoir d'y répondre sur-le-champ.

Comme vous, Monsieur, j'avais prévu, depuis quelques jours, la chute très prochaine du fils d'*Egalité-le-Régicide*. En face des événements politiques qui viennent de se produire, on ne sait ce qui peut arriver encore. M. Guizot, en voulant malheureusement tout sauvegarder, a tout perdu, et *l'ex-duc d'Orléans* a eu peur. Le *roi des Français* et ses ministres n'ont pu arrêter le flux montant de cette mer orageuse, qu'on appelle les *libertés populaires*.

M. de Lamartine a le cœur généreux et l'âme très élevée ; mais il n'est pas seul, dans le nouveau Gouvernement ; n'a-t-il pas, autour de lui, des descendants des jacobins ? Sera-t-il le pilote assez exercé pour conduire le grand navire au port du salut ?

Vieux, presque infirme et reclus, comme je suis, Monsieur, je ne peux suivre que d'une manière irrégulière le train des choses ; mais comme vous encore, je mets toute mon espérance en *Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent*

tous les empires; dans sa bonté, il sauvera notre pauvre pays. Près de partir pour le grand voyage de l'éternité, je ne songe guère, Monsieur, qu'aux préparatifs de ce départ, qui ne saurait tarder encore longtemps. Si, lorsque je comparaîtrai devant le Souverain Juge, je suis admis parmi ses élus, je le prierai, comme je le fais chaque jour, de protéger notre malheureuse France, fille aînée de l'Eglise ; vous joindrez vos prières aux miennes et elles ne pourront manquer d'être exaucées.

Agréez, je vous prie, Monsieur, avec toute mon affection, l'assurance de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

CHATEAUBRIAND.

§

Une découverte archéologique à Ancône. — On vient de faire à Ancône une découverte archéologique fort intéressante, en ce sens qu'elle montre une fois de plus combien la civilisation hellénique avait pénétré profondément l'Italie centrale sous l'Empire romain.

C'est une tombe grecque somptueuse qui a été mise au jour dans une propriété des comtes Ferretti, à une profondeur de deux mètres. Elle est du type dénommé « *tomba a schiena* » par les archéologues italiens, moins archaïque que celui des tombes « *a càssa* » ou à coupole.

Elle renfermait de nombreux objets précieux qui ne sont pas en bon état de conservation par suite des infiltrations d'eau. On a trouvé trois vases d'argent, dont une grande coupe très élégamment décorée, et deux couvercles en majolique blanche, ornés de fleurs et de têtes d'animaux, qui provenaient des fabriques d'Alexandrie et qui sont extrêmement rares. A signaler aussi quelques très beaux objets de bronze et de terre cuite ; l'huilier est le plus grand qu'on ait trouvé dans les tombes grecques. Un petit instrument pointu en bronze, d'un type inconnu, paraît être un cure-ongles.

Une inscription en caractères grecs au fond d'un vase présente un réel intérêt documentaire.

§

Une amie de Chateaubriand. — On parle beaucoup des amies de Chateaubriand, mais on ne les connaît pas toutes, ou on les connaît mal. Dans ce recueil d'extraits de Chateaubriand bizarrement intitulé *Amours* et consacré aux passions de M. de Chateaubriand, M. Georges Pierredon a consacré un chapitre à Nathalie de Noailles, qui devint plus tard duchesse de Mouchy, et qui eut des bontés pour Chateaubriand pendant quelques années, de 1806 à 1813 environ.

Nous savons peu de choses, en somme, sur cette tête folle. Et l'on nous saura gré de donner ici deux notes sur elle que nous extrayons des *Mémoires* de Danloux publiés par le baron Roger Portalis.

En 1790, Nathalie de Laborde, fille du banquier de la cour, avait épousé Charles de Noailles. « C'était, écrit Mme de la Tour du Pin-Gouvernet, un mariage d'argent que l'on cherchait à déguiser sous l'apparence d'un mariage d'amour. Charles de Noailles était beau comme le jour. Il vint me montrer sa toilette de marié en se rendant de l'hôtel de Mouchy à l'hôtel de Laborde. » Et ce petit fait montre que le jeune époux avait une cervelle d'enfant.

En 1792, on était au tragique. Danloux, émigré à Londres, écrit ceci sur la jeune femme, qui vient, elle aussi, de quitter la France : « Elle avait

été retenue au Hâvre avec son enfant âgé de dix mois, comme otage pour son mari, alors à l'armée des princes. Voulant avant tout mettre son enfant à l'abri, elle le confia, sans la connaître, à une Anglaise qui partait pour l'Angleterre, et sans lui dire qui elle était, ne lui donnant que les instructions nécessaires. Cette dame et son précieux fardeau débarquèrent à Brighton. Le prince de Galles et le duc d'York se trouvaient sur le quai, regardant débarquer les malheureux Français. L'enfant ayant attiré leur attention, ils reconnurent les armes de Noailles sur une timbale d'argent. Le lendemain, Mme de Noailles rejoignait son enfant. Elle était parvenue, déguisée en matelot, à monter à bord d'un navire anglais en partance, dont elle gagna le capitaine qui la cacha à fond de cale. Il la vint délivrer quand on fut au large. Elle était à moitié morte de peur. Enfin, le petit matelot aborda à Brighton, fut accueilli par lady Clarmond, qui lui donna des effets de son sexe, et reçut le lendemain la visite du Prince de Galles et des personnes de la Cour. »

Voilà du bien joli roman, comme début dans la vie, pour celle dont Chateaubriand devait faire le portrait dans *le Dernier des Abencérages*.

§

Benjamin Constant collaborateur du « Mercure ». — Je crois que c'est un fait ignoré jusqu'ici que Benjamin Constant ait collaboré au *Mercure de France*. La lettre que voici et que j'ai copiée à la Bibliothèque de Genève (Msc. Supp. 357, f° 119) nous donne la preuve qu'il a écrit au moins un article pour le *Mercure*. Comme il s'agit sans doute d'un premier article, rien ne prouve qu'il ait été publié. D'autre part, nous ne connaissons ni la date, ni le destinataire de la lettre ; je serais tenté de la placer vers 1795 ou 1796, à cause des événements de la vie de Constant à cette époque ; mais rien n'est moins certain que cette attribution. Ce qui est sûr, d'après le texte même de la lettre, c'est qu'elle a été écrite après 1792, date à laquelle Mallet du Pan rédigeait la partie politique du *Mercure de France*.

Je vous envoie, Monsieur, l'article de politique du *Mercure*. Vous m'aviez promis quelques numéros de Mallet du Pan pour juger de la forme, ainsi que *les Gazettes de France*, *le Journal de Paris*, etc. Vous ne m'avez rien envoyé. Je désire l'anonymat pour mes articles, et j'espère que la censure n'y changera rien.

Si vous pouvez me faire dire s'il y a une réunion chez vous demain matin, et que je le sache à temps, je m'y rendrai.

Agréez mes compliments, Ce 19.

Ce billet, donc, pose un problème. Quelque ami de Constant voudra sans doute le résoudre. — S. L.

§

Beaumarchais et Restif de la Bretonne. — Nous parlant des difficultés qu'il éprouva avec les personnes qu'il avait prises pour modèles dans ses *Contemporains*, Restif écrit ceci, qui se rapporte à l'année 1780 (*Monsieur Nicolas*, édition Liseux, X, 250) :

J'avais essuyé un violent orage pendant l'été : une dame Langé, nommée dans ma *XVIII° Nouvelle*, avait rendu plainte, à l'instigation de Dhemmery l'exempt, de Goulin le médecin, Chamberlan, etc., et voulait me poursuivre ; M. Bachois, lieutenant-criminel, agit en digne magistrat, et sa sagesse me tira d'affaire, avec quelques démarches du célèbre Beaumarchais, qui vit la dame nommée chez son avocat, où lui-même lut ma *Nouvelle*. Rien n'y choqua la dame, qui ne m'en voulait pas : elle parut même flattée d'un trait que le lecteur trouva joli. Ceci termina le procès.

Nous ne croyons pas que l'on ait signalé jusqu'ici ce trait de la vie de Beaumarchais.

§

Souscription Léon Deubel, 4e liste.

MM. D. Grimiaux................	20 fr.
Michel Zetlin............	6 fr.
Edmond Pilon............	5 fr.
de Castro..............	12 fr. 50
Total............	43 fr. 50
Listes précédentes............	1018 fr. 75
Total général............	1062 fr. 25

§

Le monument d'Emmanuel Signoret, par Henry de Groux, est presque terminé ; il sera inauguré au printemps prochain, sinon plus tôt. Voici l'état de la souscription :

MM.	
Edmond Théry..........	200
Henri Dagan............	5
Edmond Pilon...........	10
Louis Giniès............	100
Pierre Jourdan..........	5
Henri Bertin............	40
Ch. Gateau.............	10
Conférence Emile Sicard, au Cercle des Annales de Salon................	414.50
Paul Souchon..........	20
Emile Sicard...........	10
Marcel Provence.........	5
Joseph d'Arbaud.........	10
Lucien Rolmer..........	5
Conférence Marcel Provence, à Lançon.......	53
Emile Ripert............	10
Jean de Pierrefeu........	20
Alexandre Hérenger......	10
A. Dragon.............	10
Edmond Jaloux..........	20
Leo Coren.............	20
Gabriel Boissy..........	5
E. Sansot..............	10
J. Gaspet..............	20
Schlesinger.............	10.25
Séance à Lançon.........	90
Mercure de France.....	50
	1162.75

La souscription reste ouverte ; envoyer les adhésions à M. Louis Giniès, 17, Bd Raspail, à Paris.

§

Errata. — *Lettres inédites d'Elisée Reclus* (numéro du 1er octobre) : VIIe lettre, p. 525. Au lieu du « 9 juillet 1909 », lire « 9 juillet 1890 ». Xe lettre, p. 528, dernière ligne. Au lieu de « Marie Kugler », lire « Marie Kugel ».

§

Publications du « Mercure de France » :

CORRESPONDANCE DE MADAME LAFARGE, publiée et annotée par M. Boyer d'Agen, avec des illustrations, 2 vol. in-18 à 3 fr. 50 chacun.

TITINE (*l'Epopée au Faubourg*), par Alfred Machard. Vol. in-18, 3 fr. 50.

§

Le Sottisier universel.

M. le Préfet quitte la salle. La plupart des conseillers l'avaient d'ailleurs imité quelques instants auparavant. — *La Dépêche*, de Lille, 9 octobre.

UN CRIME RITUEL. — Il est malheureusement prouvé... qu'une secte juive... ne recule pas, lorsqu'il s'agit de fabriquer du pain azyme et le vin du sacrifice, à les mélanger au sang d'un jeune agneau pascal âgé de moins de 13 ans. — *La Dépêche*, de Lille, 15 octobre.

Le malheureux avait la tête tailladée à l'aide d'un instrument contondant. — *L'Homme Libre*, 20 octobre.

Sa tête et ses épaules touchaient le chambranle. Son thorax puissant, sa barbe en trapèze le précédaient. — *Journal*, 11 octobre.

Le distingué conseiller du septième arrondissement, M. Ambroise Rendu, compte proposer à ses collègues de l'Hôtel de Ville de donner le nom de Charles Tellier, l'inventeur du froid, à une rue de Paris. — *Figaro*, 23 octobre.

Quelques mots sur le Comte Ferrand, un des ministres de Louis XVIII en 1848 [titre]. — *Supplément Littéraire du Figaro*, 25 janvier.

Elles ont été ligotées après leur mort. L'assassin aura voulu éviter que ses victimes n'ôtent leurs bâillons en se débattant. — *Débats*, 7 février.

Les jaloux, à voix basse, l'appelaient l'Eminence blanche, à cause de son poil rude. — *Figaro*, 20 janvier.

Ils savent [les Français] être gais sans être moroses. — *Figaro*, 4 janvier.

Coquilles et drôleries.

Il était employé dans cette femme depuis le 24 juin dernier. — *La Presse*, 2 octobre.

On mettrait dans la même catégorie une foule de choses du genre qu'on appelle sujet de pendule et d'autres qui tiennent à la rage de versifier, comme des vers sur le mal de mer :

> Il croit sentir sous lui fuir la planche légère,
> Triste et pâle, il se couche et la nausée amère
> Soulève sa poitrine, et la bouche à longs flots
> Inonde les tapis destinés au repas.

L'Action Française, 19 octobre.

Rotons encore, pour donner, en passant, une idée de l'exactitude des informations, etc. — *La Démocratie*, 12 octobre.

Imaginez un Maeterlinck qui ferait un enfant à Bernstein et vous aurez Henry Bataille. — *La Liberté*, 23 octobre.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

Le Livre d'occasion

LES MUSES GAILLARDES DU XVIIe SIÈCLE

D'ordinaire on a trop coutume de réduire le XVIIe siècle littéraire à n'être que l'époque où Corneille, Molière et Racine produisirent leurs œuvres. Il faut se garder d'une telle simplification et ne pas oublier la littérature si riche, si vivante, si turbulente qui emplit une bonne partie du grand siècle.

Les disciples de Mathurin Régnier d'abord, les d'Esternod, les Vion d'Alibray, les Du Lorens, les Marigny sont injustement oubliés. Théophile commence seulement à conquérir la gloire qu'il aurait dû avoir depuis longtemps. Et il faut citer aussi les poètes précieux qui font cortège à Voiture et encore les poètes héroïques, les burlesques et les provinciaux, tous ensevelis dans le même oubli. Seul Malherbe occupe une place importante, qu'il doit surtout à son rôle de législateur du Parnasse, car le poète qui est en lui n'a été découvert que récemment.

Toute cette période est extrêmement riche, et on en jugera d'après une anthologie de 1655 dont voici le titre complet : « *Poesies choisies* de Messieurs Corneille, Benserade, de Scudéry, Boisrobert, La Mesnardière, Sarrasin, Desmarets, Bertaud, De Montreuil, Cottin, Vignier, Chevreau, Malleville, Vauvert, Petit, Maucroy. Et de plusieurs autres célèbres auteurs du temps. Quatriesme edition reveüe, corrigee et augmentee. A Paris, chez Charles de Sercy. » Ce recueil a été vendu récemment 100 francs.

Mais il est une veine moins officiel et peu faite pour être étudiée dans l classes : je veux parler de la littératu galante ou licencieuse : « La *Muse F lastre*. Le premier (second et troisiesm livre de la Muse folastre. Recherch des plus beaux esprits de ce temps. I nouveau reveu, corrigé et augmenté. Jene, de l'Imprimerie de Jean Ber mann, 1617 », fut vendue 200 franc

Un second choix de poèmes d'amou « *Le Labyrinthe d'Amour* (le premie second et troisiesme livre du) ou sui des muses folastres. Recherché d plus beaux esprits de ce temps, p H.F.S.D.G. *A Rouen*, chez Claude Villain, 1615 » a atteint la somme bi supérieure de 500 francs, tandis q « *Les Muses gaillardes*, recueillies d plus beaux esprits de ce temps p A.D.B. Dernière édition reveüe, corr gee et de beaucoup augmentée. A Par de l'Imp. d'Antoine du Brueil, s. d. (1609), n'a trouvé acquéreur qu'à 219

Une œuvre peu connue : « *Les S tyres bastardes* et autres œuvres fo lastres du cadet Angoulevent. A Pari chez Anthoine Estoc, 1615 », est un e semble des plus rares de poésies lice cieuses de Regnier, Sigognes, Moti Berthelot, d'Esternod, etc. Il a é vendu récemment 581 francs.

Enfin nous citerons le maître Thé phile de Viaud qui paya si chèreme le crime de libertinage.

Il ne semble pas avoir été vengé cette injure par la postérité, car ses é tions se traînent à des prix très inf rieurs. « *Les Œuvres* de Théophi divisées en trois parties... Reveües corrigees en cette dernière édition diverses fautes notables. A Paris, ch Nicolas Pepingue, 1662 », 2 tomes 1 vol. in-12, reliure de Lortic, a é abandonné pour 21 francs.

Les critiques auraient de beaux « sa vetages » à l'allemande à faire par ces poètes du XVIIe siècle.

FIRMIN TILLET.

PETITES ANNONCES

fr. la ligne de 45 lettres ou signes, ces compris. Minimum 2 lignes. Les rtions sont payables d'avance. Mandat- au nom du Mercure de France, *26, Ple Condé, Paris.*

FRES

ercier, 19, Avenue Chanzy, La enne-Saint-Hilaire (Seine).

ccace : La Friamette amoureuse. Paris.

rus Borel le Lycanthrope : Madame Puti-, 1877.

ampfleury : Les vignettes romantiques.

dm. Delsa, 16, rue des Clarisses, ge.

s Grands Palais de France: Fontainebleau. , Librairie centrale Eggimann (2 tomes, de neuf).

. Beranger, 40, rue de Vaugirard, is.

chon de Ruby : Vie généreuse des matois, ıx, bohémiens, cagoux, contenant leurs ns de vivre, subtilités et gergons, Paris, , in-8.

1. Butler : Principes de musique ; 1636.

M. Verneuil, 15, boul. St-Germain, Paris.

Keepsake : Italie. Paris, Janet, 1833, cart. soie rose.

Keepsake : Les femmes, Keepsake des Keepsakes. Janet.

Keepsake : Les Rameaux d'or. Paris, Janet, 1825.

Keepsake : Paris-Londres, 1839. Paris, Deloye.

DEMANDES

P. Dermée, 17, rue Berthollet, Paris, Ve.

Gobineau : Toutes les éditions originales.

Burckhardt : Origines de la Renaissance en Italie. (1re éd. franç.)

Rich : Dictionnaire des Antiquités.

Mme de Surville : Balzac, sa vie, ses œuvres (1858).

Longus : Daphnis et Chloé, 8°, Paris, 1718.

Carlyle : Sartor Resartus, 1834.

Profilet : François Villon, thèse de doctorat. Châlons, 1856, in-8.

Duchesne : Voyage d'un iconophile. Paris, 1834.

Le Home et la Santé

L'ART CULINAIRE

Nous assistons aujourd'hui à une renaissance de l'art culinaire français. N'avons-nous pas un club de fines bouches, limité à cent membres, gardiens jaloux de leurs découvertes, comme s'ils craignaient qu'une honnête publicité entraînât la faillite des derniers maîtres-queux ? Ne voyons-nous pas nos jeunes filles suivre assidûment des cours de cuisine, somptueuse promesse d'une éclosion prochaine de fins cordons bleus? Et le très puissant Touring Club ne croit pas déchoir en innovant dans son annuaire une « Géographie des Gourmets », qui ferait tressaillir les mânes d'un Brillat-Savarin.

Un Comité du Tourisme Gastronomique a été formé au sein de cette merveilleuse association, dans le but de maintenir et de relever les traditions de la vieille cuisine française, et rien que par l'affriolante énumération que nous donne la Géographie des Gourmets au paragraphe *Basses-Pyrénées ou Béarn*, il semble que le Comité n'ait pas failli à sa tâche : pieuvre à la Guétharienne, lièvre en chaudron à la Gaston-Phébus, morilles à la Henri-IV, cervelle de mouton à la Béarnaise, petits poulets grillés à l'estragon, etc., etc.

Mais d'où nous est venu le sens de ces bonnes choses ? Est-ce un don naturel du Français privilégié ? Il ne le paraîtrait pas, à considérer la cuisine primitive des Gaulois : une peau de bœuf étendue par terre servait de table, et, à même cette peau, des lambeaux de viandes rôties sur des charbons, des herbes grossièrement hachées et bouillies, des boulettes pétries de farine de grains divers ; et c'était tout !

Pourtant, dès le XVIIe siècle, notre réputation d'habiles cuisiniers s'était déjà répandue dans l'Europe. L'honneur



en remonte sans doute à l'organisation des corporations qui, protégeant les gens de métier contre toute violence, secourant leurs vieillards, leurs malades, et leurs orphelins et de plus exerçant le contrôle sur les œuvres de chaque métier, permettait aux artisans de se livrer entièrement à leur art et d'accomplir des chefs-d'œuvre.

C'est ainsi que les *Sauciers* élaborèrent la formule de sauces magistrales : la sauce à la *Cameline*, où rentrait toute une gamme d'épices ; la *jence*, faite de « bonnes et vives amandes, de bon gingembre, de bon vin et de bon verjus » ; et *l'eau bénite*, pour assaisonner le brochet ; et la sauce *galantine*, la sauce à l'alose, la sauce à Madame Rappée... !

Les *maîtres-queux*, cuisiniers, traiteurs ou restaurateurs, joignaient le savoir à l'imagination et les noms dont ils baptisèrent leurs œuvres eurent bien souvent la gloire de passer à la postérité. Il y eut ainsi le *pot pourri Colla podrida* des Espagnols, composé de bœuf, de veau, de mouton, de lard et de légumes ; la *galimafrée*, fricassée de volaille assaisonnée de vin, de verjus, d'épices et liée de sauce cameline.

D'autres plats furent empruntés aux étrangers : le ragoût de volaille, appelé *Chipolata*, venait d'Espagne; les *Keneffes* (dont nous avons fait *quenelles*), boulettes de pain et de viande, viennent de l'Allemagne, le *pilau*, de Turquie, etc.

Il nous est resté pas mal de recettes de la cuisine ancestrale ; nous savons entre autres choses que l'on faisait alors bouillir les grosses viandes avant de les mettre à la broche, ceci sans doute à seule fin de les attendrir. Comme de nos jours on s'ingéniait à garnir l'intérieur des volatiles ou quadrupède rôtis d'une farce aromatique : la sauge était l'assaisonnement obligatoire des oies ; les marrons farcissaient le ventre des cochons de lait. On parle aussi de certains oisons farcis de marrons, passés à la broche et servis sur la table accompagnés d'une croûte faite de pain, de sucre, de jus d'orange et d'eau de rose !

L'oie, en effet, fut toujours en honneur ainsi que tous les gallinacés ; cependant les dindons ne devinrent communs qu'après le règne d'Henri IV. Quant à la viande de boucherie, c'est le porc qui en fit d'abord tous les frais : les forêts de Gaule renfermaient un grand nombre de ces animaux. Le cochon salé se servait sur toutes les tables, des plus humbles aux plus riches; le bœuf et le mouton sont de beaucoup postérieurs ; au XIIIe siècle on peut voir que les seigneurs se réservaient les langues de tous les bœufs tués sur leurs domaines.

Mais c'est évidemment la chasse qui approvisionna surtout la table de nos ancêtres. De toute antiquité il y eut dans nos forêts cerfs, daims et chevreuils en abondance ainsi que lièvres et lapins.

Dr ARGYRE.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

VENTE au Palais, à Paris, le 19 novembre 1913, en 5 lots. Réunion des 3 premiers lots.

1er lot : HOTEL à Paris, **AVENUE DE VILLARS,** no 11

Contenance : 307 m. 73. Revenu net env. 6.029 fr. Mise à prix : **100.000 fr.** — 2e *lot* : **MAISON** AVENUE DE VILLARS, 7 **& HOTEL** contigu même av., no 9. Cont. : 563 m. 66. Revenu net env. : 23.459 fr. Mise à prix : **300.000 fr.**

3e LOT MAISON **BOUL. DES INVALIDES,** no **20** et HOTEL CONTIGU, MÊME BOULEVARD, no 22. Cont. 675 m. 74. Rev. net env. : 23.794 fr. M. à pr. : **300.000 fr.**

4e lot : GRANDE PROPRIÉTÉ à usage d'**USINE, A NANTERRE** r. du Bois, boul. National, chemin des Goulvents. Cont. : 1 ha. 72 a. 50 ca. Rev. net : 6.000 fr. M. à prix : **100.000 fr.**

5e lot : **VILLA** BON-ABRI **CABOURG** Calvados Cont. 2.376 m. Lib. locat. M. à pr. : **30.000 fr.**

S'adresser à Mes Delinon, Rougeot et Cartault, avoués : Crémery, Père et Michelez, not.

VILLE DE PARIS

A adjuger sr 1 ench., ch. Not. Paris, **11 Nov.**

5 TERRAINS, RUE DE BRETAGNE

Angles rues Charlot, Saintonge, Debelleyme et Turenne. Sces : **140m04; 126m71; 106m27 ; 291m60 ; 264m25.** M. à p. : **550, 600** et **700** fr. le mètre. S'ad. Mes Delorme et Mahot de la Quérantonnais, 14, r. Pyramides, *dép. ench.*

VENTE en l'étude de Me Bordet, notaire à Sains-Richaumont (Aisne) le six novembre 1913, à 2 heures, en un seul lot

UNE FERME SISE A LANDIFAY

Canton de Sains-Richaumont (Aisne) comprenant : **Ferme de Saint-Remy,** divers bâtiments agricoles, maison d'ouvriers et

482 HECTARES environ de terre, prés et pâtures. **Mise à prix : 450.000** fr.

S'adr. à Me Bordet, not. à Sains-Richaumont (Aisne) ; Me Malandrin, av. à Paris.

VENTE au Palais, le 5 novembre, 2 heures

PROPRIÉTÉ SISE A LA VARENNE-ST-HILAIRE, Commune de Saint-Maur-les-Fossés, 63, av. du Bac; 36 et 42, rue des Cèdres, comprenant : grande maison et dépendances, et 1 hectare 30 ares environ.

Mise à prix. . . . 300.000 francs.

S'adresser à Me Malandrin, avoué ; Me Bordet, notaire à Sains-Richaumont (Aisne).

TERRAIN adj. ch. not., Paris, 25 novembre 1913, en **13 lots.**

Ancienne PITIE, face **JARDIN DES PLANTES**

Entre rues Lacépède, Quatrefage, Geoffroy-St-Hilaire.

	Conten.	M. à pr.		Conten.	M. à pr.
1er lot,	535m 51	96.400 fr.	8e lot,	421m 59	50.600 fr.
2e —	570m 77	114.2 0 »	9e —	428m 96	51.500 »
3e —	463m 73	74.200 »	10e —	393m 74	47.300 »
4e —	479m 78	76.800 »	11e —	383m 79	46.100 »
5e —	489m 03	78.300 »	12e —	373m 84	44.900 »
6e —	469m 58	75.200 »	13e —	363m 88	43.700 »
7e —	463m 68	74.200 »			

S'ad. : **Assistance Publiq.,** av. Victoria, 3, ou G. Morel d'Arleux, 15, r. Saints-Pères.

VENTE au Palais, sur saisie immobilière, le 6 novembre 1913, à deux heures. 1er lot :

Propriété à Paris Rue Rde ROMAINVILLE, No 17

et rue des Bois, 22 et 24, comprenant **deux**

GRANDS TERRAINS à bâtir et différentes constructions

Superficie : 10.150 mètres. **Mise à prix : 150.000** fr.

S'adr. à Me Vallet, avoué.

VENTE au Palais, le 12 novembre 1913, à 2 heures

Maison à Paris RUE DU TEMPLE, No 72

(3e arrondissement). Revenu net env. : 17.254 francs 13. **Mise à prix : 220.000 francs.** S'adresser à Mes Bourgeois, Gillet et Haquin, avoués à Paris.

Propr. angle r. **Fessard, 49, 51** et **Pradier, 42, 44.**

Gd TERRAIN Cce 1.034 m. M. à p. : **95.000f.** Adj. ch. not., 11 nov. Me Chéret, 24, bd St-Denis.

NEUILLY (Seine). Adj. 20 nov., 2 h. Et. Brault, not., r. Louis-Philippe, 6. S. : 384 mq. Rev. : 18.770 f. M. à p. : **250.000f.** **MAISON**

---

9 MAISONS à **Bois-Colombes,** rues Terres-Neuves, 39, Bons-Enfants, 10, 18, 20; Meurtens, 20. **Colombes,** rue Saint-Hilaire, 15. **La Garenne-Colombes,** boulevard National, 94 et 98. **Paris,** imp. de la Jonquière, 13 (17e). A adjug. étude Me Vavasseur, notaire, Colombes, dim. 9 nov., 1 h. **Mises à prix** depuis **2.000** fr.

VILLE DE PARIS

A adjuger sur 1 ench., Ch. Not. Paris. **18 Nov.**

TERRAIN Bd RASPAIL ET RUE DU BAC

Surf. : **719m57.** M. à p. : **600fr.** le mètre. S'adresser à Mes Mahot de la Quérantonnais et Delorme, rue Auber, 11.

BULLETIN FINANCIER

Il y a recul général de toutes les valeurs sur la dernière quinzaine. Pour quelles raisons? Il est assez difficile de les préciser. On ne distingue pas de raisons immédiates. Le différend austro-serbe n'a pas eu de suites, la Serbie ayant cédé aux injonctions de l'Autriche pour confier ses intérêts aux grandes Puissances. La Grèce et la Turquie, d'autre part, se montrent mieux disposées l'une pour l'autre. Comment donc expliquer ce défaut d'aisance du marché qui va jusqu'au malaise ? Il ne faut l'attribuer, semble-t-il, qu'à la méfiance, légitime d'ailleurs, des capitaux.

Voici un an que la guerre balkanique gêne tous les intérêts. Il est naturel que la confiance ne renaisse pas du jour au lendemain. Le marché a subi et subira forcément des fluctuations diverses et ce n'est que peu à peu que les choses rentreront dans l'ordre.

La rente française s'inscrit à 87,35. C'est elle encore qui montre le plus de résistance. L'Espagne extérieure se tasse à 90,50, le Turc unifié à 86,30.

Les fonds russes sont faibles. Le Consolidé 4 0/0 revient à 90,80, le 4 0/0 1901 à 88,10 ; le 4 1/2 0/0 1909 à 98,70 ; le 5 0/0 1906 à 105, 10 et le 3 0/0 1891 à 74,60.

Les fonds des Etats balkaniques n'échappent naturellement pas à la baisse. Nous trouvons le Bulgare 5 0/0 1902 à 490, l'Hellénique 1881 à 299, le Roumain à 90,50 et le Serbe à 82,20.

Les chemins de fer français perdent quelques points, mais défendent bien leurs positions.

L'Est cote 925, le Lyon 1315, l'Orléans 1315 également, le Nord 1710, le Midi 1120, l'Ouest 880.

Quant aux grandes Banques elles sont assez éprouvées. Elles avaient escompté une rapide reprise des affaires, mais cette reprise est remise à plus tard. Le Crédit Lyonnais fléchit à 1652, le Comptoir d'Escompte à 1054, la Société Générale à 818, la Banque de Paris à 1720, le Crédit Foncier à 891. Cependant l'émission à 800 fr. des nouvelles actions de ce dernier établissement a obtenu un succès considérable. Les nouvelles actions ont d'ailleurs été absorbées immédiatement par les anciens actionnaires.

La Banque de Paris, la Société Générale, le Comptoir National d'Escompte et le Crédit Lyonnais offrent de leur côté au public, à 472 fr. 50, 126.978 obligations de la Compagnie du Chemin de fer de la Mer Noire et 243.456 obligations de la Compagnie du Chemin de fer Sémireichinsk (Est-Turkestan russe). Toutes ces obligations de 500 fr. sont du type 4 1/2 0/0.

Notons encore la prochaine émission de 25.000 obligations or de 500 fr. de la Compagnie du Chemin de fer de Saint-Pétersbourg à Péterhoff et prolongements.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages
et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro.........	1.50
Un an...........	25 fr.	Un an............	30 fr.
Six mois..........	14 »	Six mois..........	17 »
Trois mois.........	8 »	Trois mois.........	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France.*

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.